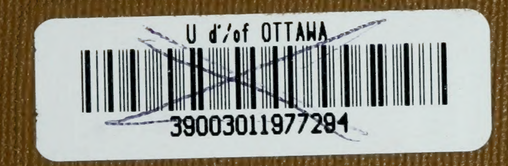

U d'/of OTTAWA
39003011977284

# INSTRUCTIONS

AUX

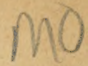
# ENFANTS DE MARIE



PERMIS D'IMPRIMER

Versailles, 6 Octobre 1904.

LEBLANC, Vicaire Capitulaire.



LES LUTTES DE L'AME

# INSTRUCTIONS

AUX

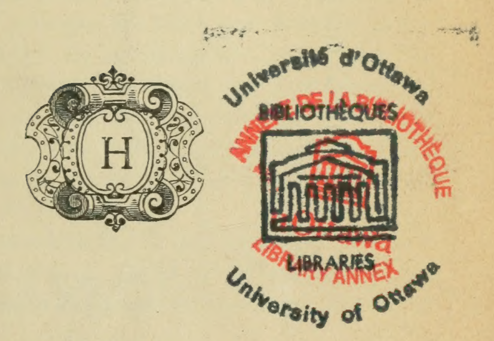
# ENFANTS DE MARIE

## ET AUX PERSONNES PIEUSES

PAR

M. l'Abbé EDELIN






PARIS

RENÉ HATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
35, RUE BONAPARTE, 35

# A MARIE IMMACULÉE

*Très sainte Vierge,*

*A vous, la créature sans tache, l'âme idéale, la mère de Jésus-Christ, notre Sauveur, je dédie ce livre.*

*L'âme, ici-bas, est douloureusement attristée de ses épreuves, faible devant le mal, hésitante en face des luttes à soutenir pour rester fidèle à l'honneur de sa vocation, à la grandeur, souvent peu comprise, de la vertu, à l'amour de Dieu. Les pages d'un livre sont trop froides pour émouvoir. Il faut plus que des mots pour toucher les indifférents et ébranler les apathiques. Votre douce influence, circulant à travers les lignes, y mettra l'émotion, l'élan, la vie que je voudrais communiquer à d'autres âmes. Et ma parole, impuissante comme tout ce qui est humain, deviendra, en passant par votre cœur, la parole de celui qui est votre Fils.*

*En ce cinquantenaire de la proclamation de votre Immaculée Conception, je place ce volume sous votre patronage et je confie sa destinée à vos soins maternels.*

« REINE CONÇUE SANS PÉCHÉ, PRIEZ POUR NOUS. »

*F. E.*

# INSTRUCTIONS
# AUX ENFANTS DE MARIE

---

## I

## DIEU

**La première vision.** — Dieu ! ce mot grandiose revient naturellement sur les lèvres de l'homme. Cet Etre mystérieux apparaît au premier regard qu'il ouvre vers les perspectives de la création, et aux premières interrogations de sa pensée.

C'est la première syllabe flamboyante qui se dresse à l'horizon de sa vie. « Le mot, c'est Dieu (1). »

Oui, mon enfant, « le mot, c'est Dieu. » Autour de lui tournoie le monde, s'agitent les âmes, tourbillonnent les choses. A ses pieds meurent les siècles, défilent les races et évoluent les êtres.

Dieu seul est grand ! c'est là le psaume du brin d'herbe ;
Dieu seul est vrai ! c'est là l'hymne du flot superbe ;
Dieu seul est bon ! c'est là le murmure des vents (2) !

(1) Victor Hugo.
(2) *Idem.*

**Dieu ignoré.** — Votre premier devoir, mon enfant, est de l'aimer. Mais comment l'aimer sans le connaître ?

Beaucoup de chrétiens sont comme les membres de l'Aréopage d'Athènes : ils honorent Dieu sans savoir ce qu'Il est. Et si leur raison a dressé dans leur esprit un autel à Dieu, c'est pourtant pour eux un Dieu inconnu ! ! Leur intelligence est convaincue, mais leur cœur n'est pas captivé, leur volonté n'est pas gagnée. Leur foi est toute spéculative.

Ils adhèrent à Dieu comme à une vérité nécessaire, comme à un axiome de géométrie indiscutable, mais non comme à l'Etre vivant mêlé à leur vie, uni aux palpitations de leur cœur, circulant dans leurs veines, bouillonnant dans leur sang.

**Dieu vivant.** — Dieu est un être vivant ; plus que cela, il est la vie. Vous ne voyez pas Dieu. mon enfant. L'Evangile nous dit que « personne n'a jamais vu Dieu ». Vous n'avez jamais vu l'âme de ceux que vous aimez, l'âme de votre père et de votre mère. Vous entendez seulement leurs paroles, vous regardez leur sourire, vous jouissez de leur tendresse : c'est par des manifestations extérieures qu'ils traduisent leur amour et que leur âme se montre. « Vous croyez à mon génie, disait Napoléon au général Bertrand. L'avez-vous vu ? »

La vie, la vraie vie, celle du dévouement, de l'amour, est donc cachée : elle a sa source dans un foyer invisible.

Nous profitons de la tendresse des autres et ils profitent de la nôtre sans voir la source d'où elle jaillit : entre notre âme et la leur, il y a une union que rien ne peut briser et dont le mystère est aussi doux que la réalité en est indiscutable. Dieu vit d'une vie qu'il communique à ses créatures. Le monde visible n'est qu'un intermédiaire entre Lui et nous. Il faut un regard qui nous pénètre et une bouche qui nous sourie, pour que nous connaissions que nous sommes aimés. Le regard des étoiles, la lumière du soleil, les splendeurs qui nous

entourent nous disent aussi que derrière ce rideau de merveilles vit l'esprit qui nous les a donnés.

**Dieu est en tout.** — Il y a entre Lui et le monde créé une relation ininterrompue. Dieu a mis quelque chose de Lui-même dans tous les êtres, plus en nous que dans tous les autres, mais dans chacun d'eux quelque chose cependant : dans l'animal, l'instinct, comme en nous l'intelligence, le cœur et la volonté.

**Le radium.** — Mais dans la matière inerte, me direz-vous, Dieu a-t-il mis aussi quelque chose de Lui? Si nous étions embarrassés pour répondre, la science se chargerait tous les jours de nous fournir des arguments. En ce moment même le monde s'étonne d'une découverte qui déroute la science la plus avisée. Quelques fragments de substance blanchâtre, inerte, inoffensive en apparence, possèdent une force mystérieuse, une puissance infinie cachée dans des éléments qui sembleraient inférieurs et inutilisables. Quelques parcelles tirées de la terre, et qu'on a appelées *radium*, ou substance rayonnante, sont imprégnées d'une chaleur et d'une lumière intérieures douées d'une telle intensité qu'elles éclairent les corps les plus opaques, pénètrent à travers les obstacles les plus réfractaires, à travers les substances les plus épaisses, elles rayonnent d'une chaleur si pénétrante et si corrosive que leur émanation est dévorante, leur contact mortel, leur activité inextinguible.

Il y a donc le rayonnement de Dieu sur toute chose créée.

**Etat supérieur.** — Il est déjà bien beau, mon enfant, le monde visible, bien grand l'homme qui en jouit, qui se sent au-dessus de ces merveilles : mais il y a mieux pour nous.

Notre destination ne se limite pas à l'existence éphémère d'ici-bas ; elle nous conduit à l'au-delà mystérieux

que Dieu a voulu pour nous. Nous sommes invités à « des noces éternelles ». Libre à nous de ne pas accepter, mais l'invitation est là, et personne ne peut s'y soustraire. C'est affaire à nous d'aller visiter notre maison de campagne, essayer nos bœufs, etc., au lieu de nous rendre à la salle du banquet. Le but de la vie est indiqué ; chaque créature le comprendra ou s'en désintéressera : elle s'arrangera avec sa liberté.

**La terre me suffit.** — Peut-on dire : la terre me suffit ; pourquoi me parlez-vous d'une destinée future dont je n'ai que faire ?

Pourquoi vous plaignez-vous alors? Pourquoi trouvez-vous le monde mauvais et insuffisant? Pourquoi dites-vous tant de mal de l'organisation sociale, de l'injuste répartition de la fortune? Pourquoi maudissez-vous les déceptions qui vous accablent, les deuils qui vous frappent ? Pourquoi vous scandalisez-vous de voir tant de laideurs et de bassesses, tant de fautes et de vilenies, tant de méchants heureux, tant de bons torturés, tant de mystères dans la douleur, tant de bonheur sans mérite, tant de mérite sans bonheur! Vous voyez bien que votre âme appelle autre chose, une autre vie ; que celle-ci est incomplète, énigmatique, si Dieu n'est pas au bout de notre voyage.

Pour que vous vous en fassiez une idée, voulez-vous bien me suivre dans une comparaison ?

Je vois une œuvre d'artiste, une cathédrale, je pense au génie de celui qui l'a construite : je sais qu'il a existé : je puis en étudiant son œuvre me rendre compte de son caractère, de son génie, deviner la grandeur de son âme, mais je ne connais pas l'artiste, je ne le vois pas. Ainsi de Dieu. J'admire son œuvre, mais Lui, je ne le connais pas.

Si cet artiste m'apparaît tout à coup dans un corps comme le mien, et me dit : Tu m'as admiré sans me connaître, regarde-moi et aime-moi maintenant que tu m'as contemplé. C'est l'état surnaturel que cette vision

de Dieu, mais cette vision commence déjà sur la terre, Dieu communique à Jésus-Christ sa beauté, pour que du Christ elle descende jusqu'à nous comme un appel et un encouragement.

« Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Père, » a dit Jésus à l'un de ses apôtres. Toute la magnificence indescriptible de Dieu se condense dans l'âme humaine du Christ et l'infini se rapetisse dans sa chair pour être accessible aux regards et à l'admiration de l'humanité. C'est l'artiste éblouissant qui se montre à son œuvre éperdue d'étonnement. Les rêves des sages et les contemplations impuissantes des penseurs revêtent une forme vivante. Ceux qui avaient soupiré après une révélation céleste, les âmes éprises d'idéal mais déchirées par l'énigme de leurs tortures et de leurs faiblesses, savent maintenant le secret du bonheur et le remède à leurs déchéances. Aux supplications des races perdues dans le brouillard de leur ignorance, aux tâtonnements des esprits qui ne heurtent qu'un ciel silencieux et implacable, Dieu a répondu : Jésus-Christ apparaît. Pourquoi? pour que l'œuvre s'identifie à l'artiste : pour que la vie de Dieu dont il est l'incarnation devienne la vie de la créature. N'est-ce qu'un songe grandiose que cette destinée humaine? Non, mon enfant. Si vous aviez sculpté une œuvre d'art, vous aimeriez à l'entendre vous dire qu'elle vous aime. Pourquoi votre ambition ne serait-elle pas celle de Dieu? Quand Michel-Ange eut taillé la colossale figure de Moïse, il s'étonna lui-même de la merveilleuse beauté de son œuvre, et, la frappant de son marteau, il lui dit : « Mais, marche donc ! » Quoi d'étonnant que Dieu rêvant pour nous des vertus que nous n'avions plus et des joies que nous avions perdues soit descendu pour nous dire, à nous, la merveille de sa création :

Viens à moi ! Je t'aime et je t'attends.

## II

## LES BERGERS DE BETHLÉEM

Il est étrange, mon enfant, que ce soit la bonté de Dieu qui ait scandalisé le monde, et que ce soit son amour qu'on lui ait le plus reproché. Julien l'Apostat n'a-t-il pas osé dire que l'efficacité du baptême qui efface les péchés est une invitation au mal?

Si on ne lui reproche pas toujours sa bonté, on s'étonne de sa venue en ce monde, de son anéantissement. Ceux qui comprennent, comme nous, que Jésus-Christ voulait se faire aimer, ne se scandalisent pas de la crèche du Sauveur, et répètent avec Tertullien que « ses bassesses sont leur honneur, ses ignominies apparentes leurs joies (1). »

Royer-Collard. — Dans un salon de Paris, Royer-Collard écoutait un beau parleur, doublé d'un impie, exposer ses théories, ou plutôt ses ignorances. Impatienté de voir raconter tant de niaiseries solennellement, Royer-Collard lui dit : « Savez-vous pourquoi vous parlez ainsi? — Non. — Eh bien! c'est parce que vous êtes un animal. »

L'homme n'est pas un animal, mais il lui plairait

(1) *Bene impudentem et feliciter stultum.*

quelquefois de vivre bestialement. Aussi il s'ingénie à chercher des théories qui excuseraient ses dépravations. La civilisation abrutit l'homme en en faisant l'idole de soi-même et plus il s'adore, plus il cherche des raisons pour ne pas adorer Dieu.

**L'hôtellerie de l'erreur.** — Le monde est l'hôtellerie de l'erreur, ouverte à tous les passants, où vont et viennent les divagations des insensés, les crimes des fourbes, les machinations des forbans de la race humaine.

Toutes les folies peuvent se présenter à la porte; on leur fait place. Que la vérité se présente : on la chassera. Aussi, dit l'Evangile, il n'y eut pas de place dans l'hôtellerie pour Marie et Joseph.

**La faiblesse est la force.** — Nul mystère chrétien ne donne une émotion plus poignante que celui de Jésus-Christ naissant dans une crèche. Il est étrange, n'est-ce pas, mon enfant, il dérange toutes les idées humaines, il déroute notre pauvre sagesse, notre philosophie étroite, ratatinée, avec sa fausse conception de ce qui est grand et de ce qui ne l'est pas. C'est un rude coup pour notre orgueil et nos prétentions, que la présence de Dieu dans une étable, par une froide nuit d'hiver, au milieu du silence nocturne et de l'obscurité. Et lorsque nous sentons des désirs de prestige, des attraits pour le bien-être, des ambitions de succès et de considération, la vision de l'Enfant dans sa crèche nous ramène au sens exact de notre situation en ce monde et donne une éclatante leçon à notre sottise et à notre étourderie.

**Les humbles.** — Quelques pauvres bergers perdus dans l'ombre et l'espace d'une plaine, se chauffant autour de quelques tisons, en se racontant de banales histoires de village, qu'est-ce que c'est que cela?

Que comptent ces atomes invisibles dans le tourbillon

universel des affaires et des plaisirs ? L'humanité d'autrefois criait : Malheur aux pauvres !

Dans l'humanité d'aujourd'hui, qui redescend vers le paganisme, les petits et les faibles risquent fort d'être encore écrasés ; la générosité n'est plus la vertu des peuples et des individus. Il ne reste que deux mobiles inspirateurs dans les actions : l'intérêt féroce et impitoyable et la force brutale. Que peuvent attendre ceux qui ont besoin d'aide et de pitié ? On leur répondra que dans la lutte pour la vie, c'est à chacun de se tirer d'affaire, sans compter sur les autres. Le progrès est une machine en mouvement : ceux qu'elle broie en passant. c'est le déchet inévitable.

Voilà les principes dirigeants qui font loi aujourd'hui. Evidemment ce sont des tendances sinistres et Dieu n'a pas créé l'humanité pour de semblables résultats.

La fortune avec son orgueil, la violence avec son mépris des droits de toute créature, la dureté du cœur et son oubli barbare des souffrances d'ici bas, ce sont là des situations anormales qui font sortir la race de sa destination, des sentiments criminels qui la déshonorent, et une déviation monstrueuse de l'âme humaine faite pour la justice, la concorde et l'amour du bien. C'est pour remettre l'homme dans sa voie, pour redresser ce pli mauvais, qu'il envoie un ange à des bergers pour leur dire : « Je vous annonce une grande joie : Un sauveur vous est né. » Pourquoi Dieu ne fait-il pas annoncer cette nouvelle à quelque philosophe distingué, à quelque savant de haute réputation, à Crassus dans sa villa ou à César dans son palais ? Non ! c'est à des hommes de rien, selon le monde, à des êtres obscurs, à ceux que la civilisation païenne repousse comme des parias, traite comme des esclaves et dédaigne comme des chiens. C'est cette classe de dédaignés que Jésus veut voir près de sa crèche d'abord.

Est-ce que Jésus choisit une classe d'hommes au mépris d'une autre ! S'adresse-t-il uniquement à ceux-là pour les révolter contre les autres, et mettre en lutte

des classes séparées par les conditions de leur vie ? Non : Jésus-Christ veut relever ceux qui sont trop bas et enseigner à ceux qui sont trop haut à réduire leurs prétentions et à abandonner leurs illusions.

Vous, mon enfant, regardez autour de vous, vous verrez que même des âmes catholiques n'ont ni le respect des inférieurs, ni le souci de leurs intérêts. L'aisance, le luxe faussent souvent l'idée de la justice et de la fraternité.

De ce que la vie nous a dorlotés, nous nous habituons à croire que c'est à nos mérites et à notre valeur que s'adressent ces privilèges et ce confortable. Les autres, moins heureux et plus obscurs, nous paraissent d'une race faite pour obéir et d'une argile moins noble que la nôtre. Plus nous exagérons notre importance, plus nous rapetissons la leur. Et sur cette pente nous arrivons vite à l'idée païenne que le petit nombre des puissants et des forts est la seule portion de l'humanité digne de considération.

**Païens sans le savoir.** — C'est là la caractéristique du catholicisme moderne de glisser par une pente insensible à n'être plus que du paganisme teinté d'un formalisme religieux. L'idée que l'on a de soi et que l'on a des autres est fausse : la première par exagération, la seconde par diminution. Jésus-Christ veut rétablir l'équilibre. Un homme vaut-il plus qu'un autre parce qu'il a de l'opulence, de la gloire?

Un homme vaut-il moins qu'un autre parce qu'il est obligé de gagner son pain à la sueur de son front ? Est-ce que Jésus-Christ n'est plus Dieu parce qu'il est couché sur un peu de paille dans une étable, au milieu des animaux ?

Il ne tire pas sa gloire du milieu où il est : elle est en lui-même. Qu'est-ce qu'un riche sinon un homme qui possède un peu plus de poussière qu'un autre qui n'en a pas, et trop souvent avec cette poussière un peu plus d'orgueil. La pauvreté est le contre-poison de la

vanité, et rien qu'à ce titre serait déjà un bien. Lorsqu'on vint annoncer au maréchal Ney sa condamnation à mort par la Chambre des pairs on énumérait tous ses titres : Maréchal de France, prince de la Moskowa, duc d'Elchingen... il interrompit : « N'en énumérez pas tant ; dites : Michel Ney, un peu de poussière. »

Si vous êtes riche, ne gardez pas pour vous seul votre opulence. « L'argent est comme le fumier, dit saint Thomas, il n'est bon à quelque chose que si on le répand. » Si vous êtes obligée au travail, acceptez avec patience vos fatigues. Jésus-Christ fut pendant trente ans « le fils du charpentier. »

Personne n'est dispensé de travailler, même au milieu du luxe. Le fainéant ne paie pas sa dette à la vie : il pose le principe de l'esclavage, car à une minorité désœuvrée et qui s'amuse doit correspondre une majorité laborieuse et accablée qui prépare les plaisirs de ses maitres.

L'idée morale. — Les bergers qui courent à la crèche savent que la naissance de l'Enfant Jésus est une grande joie pour tout le peuple, que cet enfant est « un Sauveur. » Quelle joie ? quel Sauveur ? La joie d'une idée nouvelle qui va surgir ! Le Sauveur d'un peuple qui va entrevoir la vérité ! C'est la force qui règne, elle met la chaîne au cou des misérables, elle lie les mains des vaincus, elle écrase les humbles, torture les faibles, et veut ignorer la pitié pour les pauvres et la justice pour les opprimés. Une autre force va entrer en conflit avec celle-là : la force de l'idée morale. D'un côté, tout un monde repu de plaisir, gorgé de bien-être, et résolu à défendre ses avantages, son or et ses vices : de l'autre, la faiblesse, le dénûment, la douleur. Jésus-Christ ne condamne pas les biens de ce monde, il réprouve seulement ceux qui ne veulent pas voir dans la vie autre chose qu'un banquet où la chance et la force sont aux premières places ; ceux qui ne professent que le culte de la sensualité, et dédaignent leur âme ; ceux

qui ne veulent ni comprendre la vie présente, ni se tourner vers la vie future ; ceux qui, satisfaits de vivre, heureux d'épuiser les jouissances de ce monde, nient ou méprisent les éventualités de la vie future. En pratique, le monde antique a adopté la maxime d'Aristippe : « Mieux vaut la honte avec le plaisir, que la misère et la douleur avec la vertu. » Le bien, c'est de s'avilir, de torturer les faibles, d'arracher aux vaincus assez d'or pour payer les villas élégantes et les plaisirs raffinés, de fuir la douleur sous toutes ses formes. Le mal, c'est d'être pauvre, de vivre obscur, de souffrir et de ne pouvoir jouir de tout ce que le monde offre aux vanités et aux convoitises de l'homme.

Tout ce qui est un travail et une gène, tout ce qui contrarie la nature ou lui impose un sacrifice, c'est le mal. Tout ce qui la satisfait lui épargne un effort et lui évite une peine, c'est le bien. Mais toutes ces théories malfaisantes ont fait leur temps. Les bergers, obscurs et laborieux, portent en leurs haillons l'avenir du monde. Ils sont l'avant-garde de la société future. Et leur adoration est le premier acte du drame qui va se jouer entre les décrépitudes du vieux monde et la jeune liberté des enfants de Dieu ; c'est le premier geste de la horde d'affamés de justice et de souffrants, qui va devenir la multitude des enthousiastes vibrants aux brises des montagnes de Judée, sous la parole libératrice de Jésus-Christ.

III

## L'APPEL DE DIEU

Tous les jours, il convient que notre âme se dise la parole de Jésus-Christ : « Je m'en vais à mon Père » (1). A chaque instant, mon enfant, l'invitation vous est faite, mystérieusement, de « passer de ce monde à votre Père (2). » Ce monde est une figure ; votre nature est un écueil, la vie est une illusion. Passez de ce monde à la vérité ; de vous-même à la grâce ; de cette vie avec ses mensonges à la vérité avec sa paix, sa lumière et sa force.

Pour opérer le « passage », vous n'aurez, mon enfant, qu'à obéir docilement aux indications que Dieu ne manque pas de donner aux âmes de bonne volonté.

**La place de chacun de nous.** — Dieu choisit pour chaque être de sa création une place dans l'ensemble harmonieux de la vie, une route qu'il devra suivre, un but qu'il aura à chercher, un total de devoirs et de vertus qui formeront son œuvre à faire.

Toute créature est une pensée de Dieu — comme toute œuvre d'art est une pensée de l'artiste, une émanation de son esprit.

(1) Joan., xvi, 16.
(2) Joan., xiii, 1.

» Dieu parle, il faut qu'on lui réponde, » a dit le poète. Dieu appelle, il faut obéir.

Saint Jean-Baptiste appelle les hommes à « préparer la voie du Seigneur. » Toute vocation ne se poursuit et ne se réalise que par une fidélité persévérante aux inspirations reçues. Une fois la destination de sa vie bien comprise, il reste à en préparer l'accomplissement par le travail, l'effort et la patience. Le philosophe, le peintre, eussent-ils du génie, ne seront pas des personnalités d'élite sans qu'il leur en coûte, sans que l'énergie de leur volonté les soutienne, et les conduise jusqu'au bout de leur tâche et de l'épanouissement de leurs facultés. N'a-t-on pas dit que le « génie, c'est la patience »? Ne pourrait-on en dire autant de la vertu? Votre vie, mon enfant, a été ainsi destinée par Dieu à un rang et à des œuvres spéciaux. Nulle âme ne ressemble à une autre âme, pas plus qu'un arbre n'est pareil à un autre arbre. La variété du monde physique n'est rien devant l'infinie variété du monde moral. C'est avec des êtres différents d'aptitudes, de caractère et d'esprit, que Dieu forme le monde moral, comme il crée avec des nuances mélangées les panoramas verdoyants des forêts.

Votre âme a eu son heure marquée dans la série des années du temps, son rôle à jouer dans les péripéties de l'époque où elle se trouve mêlée au grand courant des choses humaines.

C'est à remplir ce rôle que vous devez vous préparer. Sans vous connaître, je sais, mon enfant, que vous avez la bonne volonté de faire votre devoir, puisqu'en lisant ces lignes vous cherchez à vous éclairer.

Vous serez donc facilement persuadée que vous ne serez fidèle à servir Dieu que si vous l'aimez.

N'oubliez pas que la vie est chose grave et qu'en y réfléchissant, elle se résume dans cette affirmation « que nous n'avons affaire après tout qu'à Dieu. » Les influences humaines, la force, le flux et le reflux des idées et des faits, toute cette machinerie compliquée

qu'est la vie des peuples, tout cela ne se meut que sous l'invisible impulsion de Dieu. « Au fond c'est une » chose effrayante que d'avoir affaire à Dieu. Il est » effrayant de penser combien il attend de nous et com- » bien il est en droit d'en attendre : il est effrayant de » penser à l'océan de grâces qui nous entoure, si nous » en jugeons par les effrayantes partialités de l'éternel » amour.

» Il est effrayant de penser combien il nous est facile » de glisser de notre place et de manquer notre œuvre ; » et alors, où allons-nous (1) ? »

**Quelle est notre vocation?** — A dire vrai, beaucoup de jeunes filles n'ont pas de vocation spéciale : elles restent simplement dans le monde.

Mais de ce que Dieu ne les a pas appelées à la vie religieuse, il ne s'ensuit pas qu'elles n'aient pas une vocation personnelle dans le milieu, la situation où elles ont été placées par la naissance. Disons que dans le monde chacun de nous a sa *spécialité* qui décide notre place et notre œuvre. Dans le plan divin, le Créateur avait, si on peut parler ainsi, besoin de nous dans une position déterminée par Lui en correspondant aux facultés qu'il nous a données. « Notre vocation, dit le P. Faber, est aussi réelle, aussi distincte que la vocation d'une carmélite ; elle est moins visible, moins facile à décrire ; elle a plus d'incertitude, et elle est beaucoup plus difficile à connaître ; mais il y a tout aussi bien vocation régulière et complète (2). »

**La foi en sa vocation.** — La connaissance de notre vocation a son importance, assurément ; mais une connaissance explicite n'est pas indispensable. Le cloître ne vous attirant pas, il suffit que vous en tiriez la conclusion que votre place est dans la vie ordinaire. La

(1) Faber, *Conf.*, p 391. Bray, éditeur, 1862.
(2) Faber, *loco citato.*

question est tranchée sur ce point. Ce qui est nécessaire, c'est que vous ayez le sentiment d'une vocation particulière dans le monde. Vous avez dans votre milieu social un rôle à remplir, et ce rôle, Dieu l'a voulu pour vous. Nulle autre que vous ne pourrait le remplir.

Si vous envisagez la vie à ce point de vue, Dieu, le prochain, vous-même, vous apparaîtront dans leur vraie situation, avec des lignes précises, des indications très arrêtées qui vous fixeront sur le genre et l'étendue de vos devoirs. Pour préciser la vocation que vous avez, écoutez Dieu.

« Il vous a donné des attraits, il vous excite à telle pratique, vous communique des goûts pour telle œuvre. Ce sont là des grâces, des appels, qui tombent sur vous et qui sont à votre vocation ce que le soleil et la pluie sont à la graine et à la plante dans leur croissance » (1).

Ces appels de Dieu sont d'une infinie délicatesse. Peut-être en laissons-nous beaucoup sans les entendre. Chaque grâce est comme une inspiration privée. Comme le disait saint Bernard, « il y a de quoi trembler quand la grâce nous sourit ». Car nous avons toujours à craindre de ne pas y correspondre (2).

Il y aurait de quoi nous décourager, si nous ne savions combien Dieu est bon et sait notre fragilité.

**Se laisser faire.** — Comment se débrouiller dans ce réseau merveilleux de grâces qui nous enveloppent? Sur quelle voie aiguiller notre vie au milieu de tant de sentiers qui s'entrecroisent? En allant devant soi avec la simplicité d'une enfant, sans embarrasser son âme, sans compliquer sa piété, sans précipiter son zèle : en faisant avec tranquillité, sans étourderie, l'œuvre qui se présente, à l'heure où elle s'offre à nous, et dans la forme où elle nous sollicite. Se surcharger d'œuvres, s'encombrer de pratiques pieuses, s'entourer de dévo-

(1) Faber, *loco citato*.
(2) Time, cum arriserit gratia.

tions est un bon moyen pour ne rien faire de bien, et ne pas voir clair devant soi. On aperçoit plus aisément son devoir lorsqu'on dégage son horizon, qu'on simplifie sa vie, qu'on regarde devant soi avec « cet œil simple » et clair du loyal dévouement envers Dieu.

Pour préciser la direction à prendre, mon enfant, arrêtez-vous aux détails de votre existence, aux relations que vous avez, aux conversations qui vous intéressent, aux petits incidents qui vous occupent, aux travaux qui s'imposent à vous. A tout acte, à tout événement qui vous regarde, correspond une grâce, c'est-à-dire que Dieu vous indique mystérieusement ce que doit être votre langage, votre attitude, le degré de courage ou de patience que vous devez atteindre.

Toutes ces voix douces sont des relations entre Dieu et votre âme, les inspirations « qui nous arrivent dou- » cement, épaisses et silencieuses comme des flocons » de neige. Et voici des fils qui nous saisissent et nous » enlacent de mille replis à de mystérieuses destinées » pour l'éternité, et nous ne les sentons pas plus qu'un » homme fort ne sent les toiles d'araignée et les fils de » la Vierge dans les gazons d'automne (1). »

On ne peut mieux dire la mystérieuse influence de l'appel de Dieu qui retentit dans notre âme, doux, mais pressant ; qui ne nous perd pas de vue, vient à nous à chaque instant, nous murmure des encouragements, nous appelle aux luttes de chaque jour.

Jésus-Christ est venu pour appeler toutes les âmes à la conquête de la vérité et aux héroïsmes de la vertu. C'est la vocation universelle. On sert la vérité selon ses forces, ses facultés, son talent : on pratique la vertu en l'exerçant sur le terrain destiné à chaque existence. Mais soyez sûre, mon enfant, que chacun de nous a une place particulière dans les rangs et des efforts personnels à soutenir dans les péripéties des luttes terrestres. Cherchez en priant ce que Dieu attend de vous.

(1) FABERT, *loco citato.*

## IV

## ÉPIPHANIE

# LA RÉPONSE DE L'HOMME

### DE L'OR, DE L'ENCENS, DE LA MYRRHE

**La foi courageuse.** — D'après la tradition les mages étaient trois, Melchior, Balthazar et Gaspard ; ils furent plus tard baptisés et élevés à l'épiscopat par saint Thomas, puis martyrisés. La ville de Cologne pense avoir l'honneur de posséder leurs reliques.

Ce furent des hommes d'intelligence cultivée et d'âme énergique. Sur la vision d'une étoile inconnue, qui fut sans doute pour eux l'étoile prédite par Balaam, ils se mettent en route.

Le but de leur voyage est indiqué par la question qu'ils font à Hérode : « Où est né le roi des Juifs ? Nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus pour l'adorer. » Leur voyage est un acte de foi héroïque.

**Notre étoile.** — Vous avez aussi votre étoile, mon enfant. Si elle ne vous est pas encore apparue, elle vous apparaîtra. Une parole qui vous sera mystérieusement destinée, un incident qui n'aura d'importance que

pour vous, peut-être une circonstance banale vous révélera l'appel de Dieu. Cette parole, qui pour la foule ne sera qu'un bruit de mots comme tant d'autres, suscitera en vous un frisson que vous n'aurez pas encore senti ; cet incident, vulgaire peut-être, aiguillera votre destinée vers un but que vous n'aviez pas encore soupçonné : cette circonstance, que vous n'auriez peut-être pas remarquée à un autre moment, vous frappera tel jour et à telle heure, et vous aurez là l'inexprimable émotion de comprendre que Dieu passait alors auprès de vous. Une sorte de révélation discrète, de chuchotement divin appellera votre âme vers le Christ, plus loin du monde vers la Bethléem mystérieuse du sacrifice et du renoncement. Quelle réponse ferez-vous ? L'étable de Bethléem est froide et obscure, comme la vérité semble d'abord austère et mystérieuse. Mais quand l'âme est conquise, le devoir devient aimable et le mystère moins ténébreux. C'est surtout avec son cœur que l'homme arrive à la vérité, et le génie lui-même est-il autre chose que l'amour passionné de l'objet rêvé ?

**L'or.** — Si vous êtes riche, mon enfant, prenez garde à la fascination de la fortune. Les mages offrent à Jésus-Christ de l'or, parce qu'il est *Roi*. Ce n'est plus Lui, qui est Roi, c'est l'or.

L'adoration a changé d'objet. L'or n'est plus un présent offert au Roi éternel par des mains pieuses, c'est le prix qui paie la vente des consciences, les capitulations de la vertu.

Moins nous adorons Dieu, plus nous nous adorons nous-même. L'idolâtrie de soi, grandit à mesure que baisse l'amour de Dieu. Cette adoration de l'or est d'autant plus dangereuse qu'elle n'a pas d'importance à nos yeux.

Dans les sphères sociales où l'on remue l'or à pleines mains, l'avarice métallise trop souvent les âmes. Cette passion est glaciale. Elle pétrifie le cœur. Elle a de plus

l'habileté de se donner les airs les plus honnêtes et les noms les plus acceptables d'économie et de prévoyance. Elle sert même à profaner la charité. Et si la main laisse échapper quelque pièce d'or, le cœur exige qu'on lui donne en échange quelque fête où il prendra du plaisir « pour son argent. »

On ne pense pas à l'avarice. Les autres péchés capitaux sont plus en relief, impressionnent davantage. On ne s'aperçoit pas qu'on est avare.

C'est là l'idole dissimulée, cachée et d'autant plus exigeante. Sans qu'elle paraisse si néfaste et si dangereuse, il lui faut tout le cœur; elle attire et condense toutes les adorations. Et de fait, être avare, c'est avoir tout donné à son Dieu, la foi, l'amour large et humain pour les autres, la pitié, l'indulgence, ce qu'il y a de meilleur en soi.

L'encens. — Imaginez, mon enfant, ce qu'on devient lorsqu'on aime l'argent avant tout.

L'homme, ce malheureux perclus d'infirmités morales, ce lépreux qui cache ses tares, ce malade tout grelottant de la fièvre de ses passions, veut encore se cacher à lui-même la profonde misère de sa situation ; il divinise sa vie, martyrise son âme en la refoulant, torture son cœur en le déformant, choie cette guenille qu'est son corps en le comblant de prévenances, de soins et de précautions. Si Dieu a fait l'homme à son image, l'homme à son tour se fait un dieu à sa propre image. On pense être chrétien avec le peu de cas qu'on fait des leçons de Jésus-Christ dans sa crèche. L'encens que les mages lui offrent, on le quête pour soi et autour de soi. Ne cherchez pas les hommages, ne mendiez pas une flatterie. Si on vous adule, ce sera pour continuer le mensonge du serpent envers la mère du genre humain.

Prenez garde aux thuriféraires de salons, ils riront eux-même des coups d'encensoir qu'ils donneront à votre vanité.

**La myrrhe.** — Jésus-Christ agrée le présent de la myrrhe parce qu'il est homme, et que la myrrhe sert à l'embaumement des morts.

La myrrhe est amère comme la lutte de l'homme contre ses passions ; elle est une indication de pénitence et de mortification. Vous n'oublierez pas que vous êtes une créature destinée à la lutte, à l'effort contre vous-même, à la réaction nécessaire contre les penchants qui tendront à vous tyranniser.

Habituez-vous à ne pas vous laisser dominer par l'indolence, à vous abandonner, sans résistance, aux passions dont la violence est la grande douleur de la vie.

Passeriez-vous vos journées dans le désœuvrement et la nonchalance, quand tant d'œuvres attendent des ouvriers ? Jetteriez-vous les yeux sur ces feuilles hideuses de cynisme et de sans-gêne malfaisant, après avoir rêvé devant l'autel de la pureté des anges ?

Seriez-vous dure aux humbles, exigeante pour ceux qui dépendent de vous, hautaine avec les petits et les faibles, après avoir appris de votre divin maître qu'il fut « doux et humble de cœur ? »

Partageriez-vous la légèreté des mondaines qui cherchent un prestige mesquin et des triomphes dans des parures qui les font ressembler à des idoles, quand Dieu vous fait comprendre que toute la valeur de la créature est dans son âme ?

Refuseriez-vous de sacrifier un peu de votre temps pour consoler un affligé, votre superflu pour nourrir les malheureux, quand vous savez que c'est Jésus-Christ qui pleure avec l'âme endolorie ou qui a faim dans la personne du pauvre ?

Hésiteriez-vous à redresser en vous les plis mauvais de caractère, et à en adoucir, à coups de sacrifices, les aspérités, quand l'Évangile vous indique la perfection morale comme la grande œuvre de la vie ?

Dieu attend votre réponse, mon enfant ! dites-lui que vous voulez devenir une âme d'élite, une créature aux

tendances supérieures, d'une allure toujours orientée vers le mieux, accessible aux héroïques sentiments et prête aux plus difficiles devoirs. Si Dieu ne vous dévoile pas complètement ses desseins sur vous, vous êtes au moins sûre que les incidents de chaque jour vous apprendront suffisamment sa volonté. Ces menus détails de l'existence qui se suivent avec monotonie, regardez-les comme les petits morceaux du devoir, les fragments de ce bloc qu'est l'existence d'une créature. Votre vocation est de réunir ces fragments pour en faire le total des actes qui seront la caractéristique de votre vocation.

« Les heures sont comme des esclaves qui se suivent » l'un l'autre pour apporter du bois à la fournaise. » Chaque esclave vient avec son petit fagot de volontés » divines sur le dos (1). »

**A chaque jour suffit sa peine.** — C'est surtout dans l'accomplissement des menus devoirs de chaque jour que cette maxime trouve son application. Faites ce que vous indique l'heure que vous vivez, au moment où elle vous présente un devoir particulier, et agissez nettement, avec promptitude, sans hésitation. C'est bien le point de la vie où nous sommes, le moment précis, le devoir actuel qui a de l'importance. Votre perfection morale sera de regarder en face, non ce que vous aurez à faire dans une heure, mais ce qui vous appelle à la minute qui sonne.

Votre vocation, la voilà. Si vous en avez une spéciale, elle vous apparaîtra avec évidence.

Peut-être Dieu ne vous en donnera-t-il pas ou vous la laissera-t-il ignorer.

Peu importe ! Allez toujours ! Aller ainsi devant soi, avec une confiance que rien n'ébranle, fait peut-être partie de votre vocation.

(1) Faber, *Conférences*.

Les circonstances extérieures sont pour vous le courant qui vous porte et vous entraine. Où?

Qu'est-ce que cela peut vous faire? Puisqu'à la fin de la journée vous n'aurez agi que pour faire la volonté de Dieu.

Voilà l'étoile de Bethléem, mon enfant, suivez la.

V

## LA LUMIÈRE DU MONDE

« L'homme ne vit pas seulement de pain ; mais il vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Vous vous êtes répété à vous-même souvent cette parole, mon enfant, comme tous ceux à qui l'existence matérielle ne saurait suffire.

Pourtant l'homme a parfois plus souci de ses intérêts terrestres que de l'avenir de son âme : il jouit plus du bonheur artificiel de ce monde que de la sérénité que lui donnerait sa conscience.

Lorsque vous vous direz que cette vie est insuffisante, mon enfant, ne regardez pas cette pensée comme une pure formule de sagesse, mais faites-en une maxime que vous appliquerez dans la pratique. Que ce ne soit pas seulement une phrase, mais une aide pour votre perfection (1). « Les mots frappent l'oreille : le maître est en nous (2), » dit saint Augustin (3). Ce maître est « la lumière qui éclaire tout homme en ce monde. » « Son école est loin des sens. » Et comme le

(1) Math., iv, 4.
(2) « *Sonus verborum aures percutit, magister intus est.* » *In Epist. Joan.*
(3) Saint Aug.

remarque Bossuet : « quiconque prête l'oreille a le cœur touché (1). »

**Dure épreuve.** — Lorsqu'il s'agit de la vérité catholique, ne vous étonnez pas, mon enfant, de la voir si discutée. Ce sera, sans doute, pour vous, une dure épreuve de rencontrer des adversaires de ces principes éternels qui nous dirigent et que nous aimons.

Rappelons-nous que l'homme ne discute que ce qui le gêne, et répugne à accepter des vérités qui contrarient ses passions. Le père et la mère trouvent tout naturel le commandement de Dieu qui oblige leurs enfants à l'obéissance, parce qu'ils en profitent. Ils s'insurgent contre l'obligation d'entendre la messe, lorsqu'ils veulent profaner le dimanche. Nous acceptons la vérité quand elle nous profite : nous regimbons quand elle nous impose un sacrifice. « Pourquoi, Seigneur, la » vérité fait-elle naître la haine, et pourquoi celui qui » prêche la vérité devient-il ennemi des hommes? » Pourtant quel est le bonheur de la vie, si ce n'est la » joie de connaître la vérité (2)? »

Saint Augustin, qui adresse à Dieu cette douloureuse question, y répond aussitôt :

« Je comprends ce mystère. L'humanité, préoccupée de jouissances passionnelles, n'accepte comme vérité que ce qui lui plaît. Ou, plutôt, elle fait de ce qui lui plaît une vérité, à l'exclusion de ce qui contrarie ses penchants. Dès que la vérité devient sévère, ce n'est plus la vérité (3). » Les hommes ne veulent qu'être éblouis, mais non réprimandés.

**L'austérité évangélique.** — Quelle dut être la stupeur du monde païen devant les principes de l'Evangile! Jésus-Christ ne flatte aucune faiblesse : il ne laisse au

(1) Serm. sur la prédic. évangélique.
(2) Bourd., I, 611.
(3) Bourd., I, 611. *Amant lucentem, oderunt redarguentem.*

contraire aucun vice sans reproche; son ironie est salutaire, sa colère bienfaisante, son blâme miséricordieux; mais le code de sa morale est inflexible. Et après lui saint Paul recommandera à son disciple non de consoler, mais de reprendre, non d'atténuer, mais de menacer (1). Il sait bien pourtant que la saine doctrine va devenir insupportable aux hommes (2).

N'est-elle pas venue l'heure troublée où la foule ne voudra plus entendre la vérité ? Celui qui, pour obéir à sa conscience, n'a pas calculé avec les conséquences de son courage, a souvent risqué son repos, et sa vie quelquefois. Mais qu'importe que Salomé demande la tête de saint Jean-Baptiste, ou qu'un proconsul de bas étage étrangle l'audace apostolique, la parole de Dieu ne saurait être jugulée par un homme, ni emprisonnée par un décret. Ni le devoir des apôtres de la dire, ni le droit des fidèles de la connaître et de la défendre, ne sauraient être rayés par la plume de Tibère ou de Dioclétien. Celui qui signe une loi de violence n'a entre les doigts qu'un roseau; ses formules ne sont que des paperasseries dérisoires; et lui-même n'est qu'un César de neige qu'un rayon de soleil dissoudra.

Puis, tôt ou tard, l'humanité revient à celui qui l'a aimée vraiment, et qui voulait la sauver en l'éclairant. « Mieux vaut la blessure faite par celui qui nous aime » que le baiser de celui qui nous trompe (3). »

**Nos vérités.** — Il ne nous déplaît pas d'entendre parler des autres : il nous est moins agréable d'entendre parler de nous. Nous pensons naturellement au prochain lorsque quelque parole exacte détaille les défauts et les lacunes des chrétiens. Nous, bien retranchés dans notre suffisance, nous songeons, non sans malice, à ceux que vont atteindre les traits acérés

(1) Timothée, II, 4.
(2) *Ibid.*
(3) Bourd., I, 610.

de la parole. Voulons-nous savoir si nous sommes de vrais enfants de Dieu? Analysons l'effet produit par les conseils donnés. Nous sommes pareils quelquefois à ces montagnes qui fument quand la foudre du Seigneur les touche (1). Notre susceptibilité s'élève-t-elle contre les coups directs qui nous frappent, c'est que nous ne valons pas ce que nous croyons. Si l'amertume nous vient contre celui qui parle, c'est qu'il a mis le doigt sur la plaie. Et si nous sommes disposés à le critiquer, c'est qu'il prêchait nos vérités. Quelle chrétienne seriez-vous, mon enfant, si vous attendiez du prêtre autre chose qu'une intransigeance apostolique qu'il vous devait à vous, et qu'il se devait à lui-même ! N'a-t-il pas eu raison de dénoncer la façon dont vous comprenez votre condition? Vous vous indignez contre lui : il fallait vous indigner contre vous. Il ne sera peut-être pas hors de propos de faire ici une remarque que j'abrite sous l'autorité des Saints et des Pères de l'Eglise. Je ne me reconnais pas le droit de juger mes frères, mais seulement le devoir de m'examiner moi-même et de faire mon profit des conseils donnés par les saints (2).

Qu'il me soit donc permis de dire que les fidèles ont le droit d'exiger du prêtre une distinction de parole et une exactitude de doctrine qui font partie de la magnificence de son rôle.

Qu'est-ce qu'un torrent de phrases disloquées d'où la pensée est absente? Qu'est-ce qu'un bruit de mots qui se suivent comme ils peuvent au hasard d'une inspiration indigente, et d'une intarissable faconde? Si ce mauvais traitement était infligé à l'Evangile, ce serait un sans-gêne et une irrévérence dont l'auditoire aurait raison de se plaindre et dont l'orateur devrait compte à sa conscience et à Dieu.

(1) Ps. 113.

(2) *Necesse est utrosque probare seipsos, illum quidem an dignus sit qui dicat, hunc vero an jure possit audire.* Clem. Alex., *Strom*, . I.

Vous faites le procès de son style, de la banalité de ses phrases ; vous jugez qu'il n'a pas été d'assez bon goût, d'une éloquence assez raffinée, vous vous plaignez du terre à terre de sa pensée ou de la monotonie de ses rengaines et de sa diction. Mais, n'importe, c'est la parole de Dieu! Est-ce que Gounod ne faisait pas merveille sur un piano vieilli et sans âme? Est-ce que Litz n'était pas toujours l'artiste merveilleux quand ses doigts couraient sur des touches disloquées et faisaient chanter des cordes grinçantes? Dieu parle quand même à travers les périodes boiteuses du prédicateur. Si lui, n'a pas à vous offrir de thèse serrée ou d'arrangement harmonieux, il vous offre au moins Dieu, son esprit, sa grâce; si votre oreille est déchirée par des sons sans apprêts ou des mots criards, faites taire votre raffinement, laissez passer les dissonances. Et au delà de ce bruit de paroles qui peut froisser votre délicatesse, écoutez Dieu qu'on entend quand même, au-dessus, ou, si vous le voulez, malgré l'infériorité de celui qui parle en son nom.

Comme le dit fort bien saint Grégoire, distinguez entre sa vie et sa doctrine. Sa vie est-elle bonne? C'est pour son salut. Sa doctrine est-elle bonne? C'est pour le vôtre (1).

Peut-être vous plaindrez-vous de l'éloquence oiseuse ou trop profonde des prédicateurs. N'est-ce pas la faute des auditoires qui veulent des sermons étudiés?

**Jésus-Christ ne demande-t-il pas l'impossible?** — Toute parole évangélique est un appel au mieux, au progrès, à la perfection. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (2).

Mais Jésus-Christ ne demande-t-il pas l'impossible? Notre fragilité ne doit-elle pas hésiter devant cette sorte d'injonction? Le sentiment de notre insuffisance a rai-

(1) *Si bene vixerint eorum est, si bene docuerint vestrûm ; accipite ergo quod vestrûm, nolite discutere quod alienum.*

(2) Math., v.

son de nous faire douter de nous. Chaque homme est un être d'argile, si peu de chose que saint François de Sales compare chacun de nous « à un pauvre petit poulet sans plumes ». Débiles créatures en effet. Mais cette concession nécessaire faite à la vérité, il reste que Jésus-Christ maintient son appel : « Soyez parfaits. »

**Dieu s'abaissant aux détails de la terre.** — Il y a loin de la métaphysique antique à la théologie catholique. Aristote concevait Dieu comme s'occupant de loin des choses de ce monde, et pensait que l'homme faisait tort à l'idée de Dieu *en l'abaissant jusqu'aux détails de la terre.* Jésus-Christ a rétabli la vérité, a montré son Père s'intéressant aux cheveux de notre tête, aux oiseaux du ciel, au lis des champs. Quand il s'agit de notre vie morale, il a précisé ses ordres, ses conseils, ses indications. En vous appelant à la perfection, Jésus-Christ savait ce que pouvait ou ne pouvait pas l'homme. Et la vie chrétienne est tellement possible que beaucoup l'ont pratiquée et la pratiquent allègrement.

Il est presque banal de citer le raisonnement de saint Augustin qui doutait de pouvoir se vaincre et servir Dieu. Un dur combat s'élevait entre Dieu et lui. Il eut une sorte de vision ; la sainteté lui apparut, majestueuse, et lui montrant une foule d'âmes d'élite qui l'escortaient : « Est-ce que tu ne pourras pas faire ce que ceux-ci et celles-ci ont fait ? » Ce fut le coup suprême qui le décida, « la voix de Dieu qui brise les cèdres » (1).

**Jésus-Christ solution de toutes les difficultés** (2). — Cette formule de Tertullien est exacte. L'Evangile suffit à tout. Toutes les conditions de la vie ont leur code dans les paroles de Jésus, toutes les luttes de l'âme ont leur précédent dans sa vie.

Sans doute on pourra objecter qu'il était facile à

(1) Ps. 28. Lire tout le sermon de Bourdaloue sur la sainteté.
(2) *Solutio totius difficultatis Christus.*

Jésus-Christ d'être parfait, puisqu'il était sans faiblesses.

Oui ! Mais les saints n'ont-ils pas eu, comme vous et moi, à lutter contre leur fragilité ? Ils ont senti le joug et le fardeau de la vertu. Ils ont donné un exemple qui équivaut à celui de Jésus-Christ ; et cette leçon est sans réplique.

**De quoi vous plaindrez-vous ?** — Certainement que vous avez à souffrir par quelque côté de votre nature. Le monde est constitué de telle façon qu'il doit vous irriter ou vous blesser. Plus vous aurez travaillé votre cœur, plus ce cœur sentira les imperfections et les vilenies courantes. De quoi vous plaindrez-vous ? Tant mieux si votre susceptibilité s'aperçoit de ce qui manque à la vie, de ce qui enlaidit l'humanité, de ce que vous souhaitez sans l'avoir. Quand on s'étonne des vulgarités, c'est qu'on s'est fait une âme supérieure, et quand on s'irrite du mal, c'est qu'on aspire au bien. « Le monde n'est pas digne de vous » (1), puisque vous y souffrez.

**Ce que Dieu vous demande.** — Dieu ne vous demande pas votre sang. Il attend de vous seulement le sacrifice d'une vanité, d'une lâcheté, ou d'un désordre. Il vous en coûte de ne pas suivre la mode, les habitudes, les usages du monde. Voilà le chemin du devoir. Pourquoi de telles recherches dans votre toilette, et une telle obéissance aux goûts des salons ? Pourquoi suivez-vous docilement le torrent des frivolités et des distractions, qui fait de vous une personne dissipée ? Toute cette foule bigarrée et légère, tous ces caquetages assourdissants, toutes ces cohues passionnées et étourdies, c'est le monde, avec son orgueil et sa suffisance, c'est le royaume où circule l'esprit du mal, où les âmes vont à leur perte, avec gaieté. Séparez-vous au

(1) *Quibus dignus non erat mundus.* Hebr., II.

moins de cœur de ce va-et-vient de légèretés et de folies. Dieu sera avec vous. Et quand vous aurez fait ce que votre condition vous permet et ce que votre conscience vous demande, la grâce vous aidera. Elle s'adapte à toutes les circonstances, à toutes les conditions, à tous les caractères. Jésus-Christ éclairera devant vous les chemins du devoir.

## VI

# LA FIERTÉ CHRÉTIENNE

**Se réjouir.** — Si vous suivez les indications de la lumière éternelle, venue en ce monde sous les traits augustes de Jésus-Christ, « soyez heureuse et réjouissez-vous », mon enfant (1).

La tristesse et l'inquiétude ne doivent pas entrer dans une âme catholique. La vérité est une source de paix, l'élément essentiel de la sérénité de l'âme. Dieu attend de nous un amour enthousiaste, une confiance joyeuse, de l'entrain et de la gaieté (2). Croire fermement, délivre des incertitudes et empêche les hésitations.

**Levez la tête.** — « Ceux qui aiment Dieu, dit saint » Grégoire, doivent se réjouir dans l'espoir du monde » futur qu'ils trouveront bientôt, et sans se soucier du » monde présent qu'ils perdront un jour. » Les vicissitudes actuelles ne peuvent pas compter beaucoup pour l'âme chrétienne qui y voit des épreuves nécessaires et des luttes passagères.

Vous, mon enfant, qui croyez à la puissance de l'Evangile, à la grandeur indestructible de l'œuvre de Jésus-

(1) Math., v.
(2) Cf. Par., xv, 26. Esdr., xiv, 42.

Christ, vous ne vous laisserez pas ébranler par les revers apparents de l'idée que vous aimez. Si la cause que vous servez semble en péril, rassurez-vous. L'opinion hostile à Dieu n'est qu'une force artificielle et limitée. Elle crée des courants qui passent avec ceux qui les dirigent. Qu'elle souffle en tempête, ou qu'elle sème des miasmes malfaisants, elle ne produit que des ravages de surface, et ne détruit ni les profondeurs de l'âme, ni les racines de la vérité.

Après tout, c'est peu de chose, mon enfant, qu'une créature humaine.

Que valent ses combinaisons, que peuvent ses efforts, à quoi aboutissent son génie, son courage, sa persévérance ?

Et n'est-ce pas Dieu qui a toujours le dernier mot?

Soyez chrétienne avant tout, partout, toujours, « effrontément », comme le disait Louis Veuillot, avec une fierté sans morgue, qui ne permette pas qu'on doute du légitime orgueil que vous donne votre foi.

« A quel régiment de zouaves appartenez-vous? » disait un pékin à un soldat de ce corps d'élite. Le militaire se redressa et répondit : « Vous saurez, monsieur, » que de même qu'il n'y a qu'un seul bon Dieu et un » seul soleil, il n'y a qu'un seul régiment de zouaves. » Ayons cette crânerie quand il s'agit de notre noblesse chrétienne.

**Ce que vaut l'homme.** — « L'homme vaut ce que vaut son âme (1). »

Le monde ne pense sans doute pas comme saint Augustin. L'homme vaut selon sa richesse ou son talent ; il s'impose souvent à l'estime à force d'intrigues et d'audace. Devant l'opinion, être quelqu'un, c'est conquérir l'admiration par des succès, par la chance, parfois, à force d'hypocrisie. Et la réputation nimbe trop souvent d'auréole des niais favorisés par les cir-

(1) Saint Augustin.

constances ou des cyniques heureux dans leurs habiletés sans scrupule.

Mais ce n'est là que le mince rideau du théâtre terrestre. Les décors se fanent, les acteurs s'usent à leur jeu, les personnalités se dégonflent, et toute cette fantasmagorie s'écoule et se perd dans l'oubli. C'est la mascarade humaine.

En réalité, l'âme n'a pas sa valeur exacte parmi les hommes. Et pourtant, si elle est la puissance trop oubliée de la foule, elle est l'invisible ressort qui meut et soutient tout, le mystérieux agent qui a le dernier mot — comme l'invisible force de la nature agite et soulève les lames de l'Océan qui restent à sa merci.

Il faut juger ainsi.

L'âme n'a pas sa place marquée, l'importance qu'elle mérite dans le jeu des choses humaines. Ce qui domine dans le monde, c'est l'adoration de la force, le respect des honneurs, le culte des richesses. Un forban peut acquérir du prestige à coups d'audace. L'opinion, qu'est-ce que c'est? Un courant brutal de niaiseries et de mensonges, un cliquetis de racontars et d'infamies. C'est cette puissance aveugle des multitudes, qui, au petit bonheur, fabrique des réputations, distribue des renommées. L'opinion! elle a hurlé ses « crucifiez-le » après avoir chanté ses hosannas à Jésus-Christ.

**Ne pas fléchir.** — Si vous attendez des hommes et de leurs fantaisies un peu de bonheur, si vous tenez à leur appréciation, vous fléchissez, vous sacrifiez quelque chose de grand, la dignité de votre âme, à quelque chose de mesquin et de passager, l'estime des hommes. Vous n'avez pas l'âme catholique, libérée, par la communion avec le Christ, des sottises et des partialités du monde.

Vous, jeune fille, qui cherchez un succès de salon dans l'art de la coquetterie, vous laissez votre pudeur sortir de la réserve que vous commande la splendeur

de votre vertu. Vous, chrétienne, qui sentez que votre place est à l'église, où votre foi vous appelle, et par calcul, pour ne pas risquer un sarcasme, ou heurter de front les préjugés, restez froide et indifférente, vous fléchissez dans la résolution et la fermeté que Dieu attend de vous.

Vous avez une âme d'esclave (1). Et songez à tout ce que cette formule renferme. Il y a une attitude de vaillance, que saint Jérôme appelle une *sainte fierté* (2), et qui doit se trouver dans la vie chrétienne : fierté faite de mépris pour les difficultés, d'entrain dans les épreuves du devoir, d'exaltation mystique, et cependant pondérée, qui nous pousse avec bravoure à aller droit au but, la foi vivante.

La foi chrétienne loyale *dégage* l'homme de sa propre inertie — comme le sentiment de l'honneur dégage le soldat de sa lâcheté, comme l'amour du gain dégage chacun de sa paresse.

**Rédemption commençante.** — Il y a une rédemption partielle de chacun de nous qui se fait à mesure que nous nous détachons de quelque chose de nous ou du monde. A mesure que le *sens* de la vie se développe en nous, nous élaguons les sentiments trop humains ou les bassesses, — et chaque effort de volonté, en supprimant quelque chose de vil, nous rend plus aptes à ajouter quelque chose de noble.

Il faut choisir. La première condition pour arriver à ce relèvement personnel, c'est de faire le cas qu'ils méritent des jugements des hommes, et pour cela commencer par ne pas les craindre. Quand une censure nous atteint ou qu'une critique nous blesse, notre susceptibilité se révolte. Habituez-vous à l'idée que ce que vous apprenez n'est rien à côté de ce que vous ignorez et que pour un propos que vous entendez et qui vous fâche, il y en a dix

(1) C'est une expression de saint Bernard.
(2) *Discite superbiam sanctam.*

plus graves que vous ne connaîtrez jamais. Lorsque vous vous croyez à l'abri de tout blâme, c'est parce que vous ignorez ce qu'on dit : et vous seriez bien affligés si vous appreniez sous quelles fourches caudines passent vos qualités, vos vertus, vos actes et votre personne.

**Vaut-il mieux craindre l'opinion ?** — Vaut-il mieux pour nous craindre ce qu'on pense de nous ? Il vaut mieux le craindre, répond saint Jean Chrysostome.

Redouter l'opinion est déjà un moyen de nous maintenir dans le devoir. Elle ne pousse pas à la vertu, mais elle empêche parfois le mal. Elle est un acheminement à la crainte de Dieu. La raison qui nous fait redouter l'opinion nous aide à la redouter ensuite à cause du jugement de Dieu. C'est une crainte humaine, sans doute, mais les choses humaines ne sont-elles pas un moyen pour Dieu ? Une vocation très sincère ne vient elle pas souvent par un accident, un deuil, une déception ? La logique veut que la crainte du jugement des hommes nous fasse songer au jugement de Dieu. Et c'est une grâce que de ne pas mépriser le qu'en-dira-t-on !

**Le dédain de saint Paul.** — Vous avez contre cette doctrine le dédain de saint Paul. « Peu m'importe que le monde me juge » (1).

Mais c'était saint Paul qui parlait ainsi, il avait été ravi au troisième ciel, sa vie trempée par les tribulations en faisait un homme à l'abri des défaillances et des soupçons. Mais nous qui n'avons ni sa sainteté, ni sa force, il nous est utile que nous soyons étayés par des secours étrangers. « Qui gardera les gardes ? L'ennemi ? » Qui nous arrêtera dans le mal ? Le monde qui me regarde, la curiosité qui me guette, la malveillance qui m'observe, la méchanceté qui ne me ménagera pas si je suis fort, qui me déchiquettera si je tombe. Il y a donc une sorte de préservation, de qualité infé-

(1) *Mihi autem pro minimo est ut a vobis judicer.* I Cor., IV.

rieure sans doute, mais bienfaisante, dans la crainte de l'opinion (1).

**Le monde se trompe-t-il toujours ? — M. Thiers et le vieux parapluie.** — Au fond, y a-t-il erreur dans le jugement du monde sur nous ? Nous le craindrions moins si nous étions meilleurs. C'est avec impassibilité que les hommes de devoir reçoivent le déluge de calomnies et d'insinuations qui jugent leurs actes. On disait à M. Thiers que les journaux s'occupaient beaucoup de lui et étaient sévères : « Que voulez-vous, répondit-il avec le flegme de l'homme qui ne s'étonne plus de rien, je suis un vieux parapluie sur lequel il pleut depuis cinquante ans ».

Il n'y a que « la vérité qui offense » et la parole qui nous accuse ne nous émeut que si elle nous accuse justement. Les passions qui peuvent s'acharner contre nous n'ont pas la force de nous troubler, si nous avons le droit d'en appeler au tribunal intime de la conscience. Et toutes les criailleries, tous les déchaînements de la malveillance, tous les dénis de justice nous laissent froids quand nous nous sentons calomniés ! Nous sommes facilement « sans peur » quand nous nous savons réellement « sans reproche ».

**Haine de la vérité.** — « Plus que la calomnie qui nous vilipende, nous haïssons la vérité qui nous reprend, dit saint Augustin. Voilà ce qui nous choque et nous irrite. Les propos malveillants, nous pouvons y répondre ! Mais la vérité qui relève nos imperfections, la perspicacité de l'opinion qui devine nos écarts et les blâme, c'est là surtout ce qui énerve notre vanité et froisse notre orgueil. Sentant que nous n'avons rien à répondre, nous sommes humiliés que le monde ait été si clairvoyant. Et par la force même des choses, nous pressentons que si la calomnie se dissipe avec le temps,

(1) Bourd., I, 198-199.

au contraire la vérité, d'abord incertaine, s'éclaire de jour en jour davantage, à notre confusion. »

**Libérer son âme.** — Si « la crainte de l'opinion est le commencement de la sagesse », la crainte de Dieu est le commencement de la perfection évangélique.

Ce qu'il y a de plus simple, c'est de vivre de telle sorte que rien ne vous effraie dans le monde, et pour cela il faut que votre conscience devienne délicate. « Si vous êtes seul, dans un désert, disait la philosophie antique, et que là vous vouliez le bien, vous êtes vertueux. »

S'isoler dans son intransigeance d'âme, se résoudre à n'accepter ou à ne vouloir que ce que Dieu permet, se contraindre à l'absolutisme dans le devoir, à la rigidité la plus décidée dans la pratique des vertus chrétiennes ; se dire : S'il n'y a qu'un grand cœur à faire son devoir, je serai celui-là, c'est une rédemption partielle, une libération volontaire et héroïque de son âme. « Quand tous les Hébreux allaient adorer les veaux d'or qu'avait dressés Jéroboam, roi d'Israël, Tobie seul allait à Jérusalem, au temple du Seigneur (1). »

**Le monde est une prison.** — Il faut se faire une âme aimantée vers cette indépendance d'exception qu'est la vertu catholique. Est-ce que le monde n'est pas une prison où les âmes de haut vol se cognent à des barreaux impitoyables ? Pourquoi vous laisser ligotter par des conventions sociales dont vous vous plaignez avec raison ? Vous sentez que tout est grimé dans les attitudes et le langage. Gardez vos relations et cultivez vos amitiés. Dieu ne défend pas ces concessions nécessaires à la vie sociale. Mais sachez ne pas attendre des hommes ce qu'ils ne peuvent donner.

Dominez les vulgarités ordinaires par votre noblesse de sentiments. Tout en connaissant bien les petites

(1) *Tobie*, I.

vilenies courantes, faites la part d'indulgence qui convient à la faiblesse humaine. Et tout en côtoyant les imperfections des autres, restez en dehors du cercle de leurs infériorités et de leurs défaillances. Ne soyez ni l'adoratrice de la fortune, ni la servante du prestige. Ne vous courbez pas devant des mannequins et des caricatures, n'ayez pas d'illusions sur les fantômes qui voltigent ou les histrions qui paradent dans le tourbillon humain. Toutes ces figures qui passent sur votre horizon, avec leurs petits intérêts, leurs rancunes, leurs légèretés, tout cela n'est qu'un défilé d'ombres. En apparence, soyez comme tout le monde : en réalité, soyez vous-même. Restez debout au milieu de la foule qui a des adorations trop faciles et de trop déshonorantes prostrations. Dieu seul est vrai.

VII

## CROIRE ET VOIR

**Travailler.** — Vous devez vous instruire, mon enfant ! Ne soyez pas une de ces ignorantes dont les croyances sont si mal assurées, si chancelantes qu'il leur semble que, sous l'effort de la moindre réflexion, elles tomberaient en poussière. Elles se plaisent dans cette illusion et, pour la prolonger, elles aiment mieux fermer les yeux et dire : « Je crois aveuglément, j'ai la foi du charbonnier. » Hommage lamentable à la foi éclairée de tant d'esprits que cette foi incertaine ! C'est presque, c'est en réalité une situation de défiance envers la solidité de la foi chrétienne. C'est trop souvent tout ce que l'on garde, si l'on n'entretient pas la petite lumière reçue de l'éducation chrétienne. Si vous ne jetez pas de combustible dans un foyer, il s'éteindra. L'âme travaille, se cultive, s'enrichit dans le domaine de la science, de l'art ! Pourquoi la tiendriez-vous à l'écart dans le domaine de la foi ?

**La foi du charbonnier.** — Il eût été bien inutile aux Mages de voir l'étoile, s'ils ne l'avaient suivie. La foi qui ne conduit pas le chrétien jusqu'au bout de son devoir, qui le laisse dans une sorte de demi-obscurité où il ne se retrouve pas, est un danger grave. Elle l'expose

à des défaillances et elle l'empêche de servir la cause de Dieu avec autant de succès. Vous êtes donc tenue, non d'avoir la foi implicite du charbonnier qui ne saurait être suffisante, même pour le charbonnier, mais une foi explicite ; un Dieu en trois personnes : Père, Fils et Saint-Esprit ; Créateur, Sauveur, Glorificateur ; et l'Incarnation de Jésus-Christ, sa Nativité, sa mort, sa Résurrection, son Ascension, son avènement pour juger les hommes.

Vous savez toutes ces choses, assurément.

Le plus difficile n'est pas de faire son devoir, c'est de le voir. « La foi est comme l'étoile des Mages, elle éclaire et elle invite. Elle est la lueur indicatrice du chemin. Et le chemin à suivre, qu'est-ce autre chose que le devoir à pratiquer ? On a dit que beaucoup faisaient le mal parce qu'ils n'avaient pas le courage de faire le bien. Ne pourrait-on pas dire que beaucoup ne font pas le bien parce qu'ils n'ont pas le courage de chercher à le connaître ? »

**Candidats de l'éternité.** — Ce qu'on ne veut pas voir, c'est le néant de tout : ce qu'on ne tient pas à pratiquer, c'est l'abnégation qui nous détache de ce monde. Plût à Dieu que les catholiques méritassent le reproche qu'un païen, Cécilius, adressait aux premiers chrétiens : « Vous êtes hors des préoccupations et des solli-
» citudes ordinaires : vous vous abstenez même des
» plaisirs permis ; vous n'allez pas au théâtre ; vous
» n'assistez pas aux divertissements publics ; on ne
» vous voit pas dans les banquets publics : vous ne
» vous couronnez pas de fleurs et vous ne vous par-
» fumez pas... » Et dans ces jours de ferveur la foi entrait si bien dans la pratique de la vie ordinaire que saint Tiburce, à qui on demandait « s'il connaissait un chrétien appelé Torquatus », répondit : « Nous l'avons
» vu quelquefois à l'église, mais nous ne le regardons
» pas comme un des nôtres, car il se frise les cheveux
» et n'est pas assez réservé dans ses relations. » Pour-

quoi cette magnanimité dans la conduite à cette époque? Parce qu'ils avaient une haute idée de leurs devoirs, et que pour eux la vie future était la grande idée qui dominait la vie présente. Ils subordonnaient leurs plaisirs, leurs distractions et leurs devoirs à la vie future, et ces « candidats de l'éternité », comme les appelle Tertullien, ne se donnaient au monde que dans la mesure où la loi de Dieu ne pouvait être offensée et leur âme exposée. La masse des chrétiens devrait mériter l'affirmation élogieuse d'Athénago : « Il n'y a pas de mauvais chrétien, ou s'il y en a un c'est qu'il simule la religion » (1), et celle de Tertullien : « Nous n'appelons plus chrétiens ceux qui sont mauvais (2). »

Les égards pour les humbles, la bonté pour les inférieurs, la condescendance envers ceux qui sont au-dessous de nous devraient être un trait caractéristique de la vraie foi.

Saint Paul renvoyant un esclave à Philémon lui écrivait : « Maintenant qu'il est baptisé, traitez-le » comme votre frère très cher, avec la charité qui fait » verser le superflu entre les mains de ceux qui peinent » et agonisent dans la gêne (3). » Que de catholiques se contentent de jouir sans songer à ceux qui ont faim !

L'amour de soi rétrécit et éteint souvent l'amour pour les autres. La foi devrait dicter la belle formule de Tertullien : « Nous ne devons ni vouloir le mal, ni le » faire, ni mal parler ni mal penser de notre prochain, » notre religion nous défend de faire acception de per» sonne. » Devant ce spectacle, nous pouvons jeter le cri de saint Macaire qui, ayant visité les cellules des autres religieux, s'écriait : « J'ai vu des moines et moi, » je ne suis pas moine. » « Voilà des chrétiens, et je » ne suis pas chrétien. » Je le suis de nom, et seulement par le baptême.

(1) *Nullus christianus malus est, nisi hanc religionem simulaverit.*

(2) *Desinunt apud nos vocari christiani qui mali sunt.*

(3) Lisez SAINT PAUL, II Cor. VIII, 13.

**Notre sire dieu premier servi.** — Pendant la semaine sainte de l'an 1431, Jeanne d'Arc était en prison. Les accusateurs lui posaient des questions insidieuses, et, entre autres interrogations, lui demandaient quelle soumission ils devaient à l'Eglise? Elle répondait : « Notre sire Dieu, premier servi. »

Oui, Dieu doit être le « premier servi. »

Croire ne suffit pas : agir est la conséquence de croire. « Sans les œuvres la foi est une foi morte », a dit l'Apôtre.

Mais comment servir Dieu?

En développant sa foi, en l'appliquant aux œuvres qui se présentent, suivant les circonstances, en apercevant Dieu, sa volonté, ses intérêts, sa gloire derrière le paravent des choses humaines; dans l'âme du prochain, dans l'enthousiasme du sacrifice qui appelle notre générosité.

*Espérer de Dieu : espérer Dieu* : « Beaucoup de créa- » tures, dit un Père de l'Église, espèrent *de Dieu*, » mais n'espèrent pas *Dieu*. »

Nous sommes heureux que Dieu nous accorde la vue et la jouissance de la création, la santé, les biens de ce monde, la paix, la gloire. Si nous n'attendons de Lui que ces avantages, ce n'est pas Lui que nous aimons, mais c'est le profit que nous tirons de sa bonté. Dieu ne nous a pas créés pour que nous profitions, pendant un certain temps, de ces avantages, mais pour que nous Le cherchions à travers ces beautés et au delà de ces joies. Il veut que nous croyions en sa présence et que nous voyions ses perfections sous le transparent des choses humaines, mais apparentes, pourtant, malgré le voile qui les recouvre.

*Espérer de Dieu*, c'est naturel! *Espérer Dieu* est chrétien, la seule manière de l'être. Chercher à Le connaître, essayer de L'aimer, vouloir Le servir davantage, c'est tout ce que signifient ces mots : espérer Dieu.

Nos efforts ont pour but de Le voir partout, de L'atteindre par notre amour, de Le joindre jusque dans ses

plus infimes créatures et de L'adorer à chaque minute de notre vie. Saint François d'Assise parlait de Dieu aux poissons, exhortait les oiseaux à Le chanter : il Le voyait, L'aimait et vivait en Lui, en adorant l'instinct que sa Providence avait mis dans ces petites créatures. Saint Vincent de Paul voyait Dieu, Le cherchait, L'aimait dans l'âme des enfants abandonnés : il L'adorait en donnant pour Lui son cœur aux déshérités.

*Espérer Dieu* signifie, pour nous, aller vers Lui, jusqu'à Lui, à travers les aspérités du devoir, et malgré la résistance de notre nature.

« *Crois, et tu verras.* » Ce mot de la philosophie antique est vrai. Si je crois, vraiment, je vois en un clin d'œil surgir devant moi l'obligation d'agir, j'aperçois le devoir se dresser impérieusement en face de mes hésitations, et m'appeler à la lutte.

Je vois Dieu intimement uni à l'homme, à mes frères, à mes ennemis, aux pauvres, aux obscurs, aux faibles. Je ne leur demande ni leur nom, ni leur rang : je ne veux pas savoir s'il y a en eux quelque chose de repoussant qui puisse me répugner, ou quelque chose de noble qui puisse m'attirer. Ils sont comme moi les créatures de Dieu : cela me suffit. Je ne cherche pas si le devoir est facile ou s'il sera pénible : c'est le devoir, et je ne vois que Dieu qui me l'impose. Sa volonté transparaît pour moi dans le droit qu'Il a d'attendre de moi un élan, de la générosité, le don de moi-même, l'oubli de ma personne.

Si j'en suis là, j'*espère Dieu*, je suis au point où ma vocation chrétienne me commandait d'aller.

**Une pensée et un trait.** — Ce qui précède n'indique-t-il pas que la vie humaine peut se résumer dans cette brève formule : « Croire en Dieu, c'est voir son devoir. » Nous dépensons beaucoup de temps à réfléchir sur nos obligations de chrétien, quand une décision rapide devrait suffire.

Parlons moins de dévouement, de grandeur d'âme,

de sacrifice : mais pratiquons-les sans phrases : « J'ai » toujours remarqué disait un penseur, que les per- » sonnes qui se déclarent prêtes à verser la dernière » goutte de leur sang se décident beaucoup moins ai- » sément à verser la première. »

Ayons la promptitude d'action de ce brave vigneron qui fut un jour invité par un de ses amis à faire hon- neur à un verre de vin. « Accepté, dit-il, mais j'ai peu » de temps à vous donner : je veux aller à vêpres, et » ensuite... me confesser. » « Vous confesser ! reprend » son ami étonné !... mais vous êtes trop grand pour » vous confesser. » « C'est vrai reprend le brave vigne- » ron ; aussi pour le faire, je me mets à genoux. »

VIII

## SUR LE THABOR

**L'exclamation de Pierre.** — « Seigneur, il est doux pour nous d'être ici », s'écrie l'apôtre Pierre devant la radieuse transfiguration de son Maître. Pierre ne voit sur la cime du Thabor que le repos et la solitude ; il rêve d'y planter sa tente. Non, il n'est pas bon que Jésus-Christ demeure si haut : la Rédemption exige qu'il descende. Avant que Jésus entre dans sa gloire pour ne plus en être dépossédé, d'ineffables tribulations tortureront son âme et martyriseront son corps.

Tout ce qu'il accepte, tout ce qu'il endure, c'est pour la gloire de son Père. C'est sa passion dominante. Vous êtes aussi sur la terre, mon enfant, pour la gloire de Dieu d'abord, pour faire de cette idée la passion dominante de votre vie.

Cette gloire est indifférente à la masse des hommes. Dieu est le « Dieu inconnu » ; et, chacun de nous, comme saint Paul, a le devoir de proclamer sa grandeur à tous ces Aréopages d'orgueilleux gonflés de leur suffisance, d'insensés qui paissent « comme un troupeau, les yeux fixés en terre », de savants ridiculement fiers du peu qu'ils ont appris, de mondains occupés à leurs plaisirs, ou d'affairés penchés sur leurs chiffres et rivés

à leur caisse. Toute cette foule ne veut pas de Dieu parce qu'il faudrait trop lui accorder.

La gloire de Dieu est un mobile de vie peu familier même à beaucoup de personnes pieuses. « Pauvres gens, dit le P. Faber, ils sont la peste de l'Eglise et ils sont loin de le soupçonner... ils ont des maux à souffrir, des dangers à affronter, des scandales à supporter (1). »

Ils ne s'en doutent même pas. Ils ne comprennent pas que la destinée de l'Eglise est de courber la tête aujourd'hui devant le monde, et demain de régner sur lui (2).

Soyez, mon enfant, de « la demi-douzaine d'âmes » dont parle cet auteur, qui ne recherchent « que la gloire de Dieu. » Pour cela, acceptez la vie, la vôtre, comme la volonté divine vous la fera, et la vie de l'Eglise, avec les contradictions que Dieu permettra. Comme le bûcheron qui prend son fagot à terre, et le met sur ses épaules, chargez hardiment votre âme de courage, de patience et de résignation.

Si vous voulez, mon enfant, comprendre le sens profond de « la douceur du joug du Christ et de la légèreté de son fardeau », vous devrez passer par les épreuves nécessaires à la formation de votre âme. « La gloire du Christ a été précédée par ses humiliations (3). »

Ne vous en étonnez pas, comme les fils de Zébédée qui lui demandaient une part de son bonheur, et s'étonnaient d'avoir à prendre part à ses souffrances. Le but à atteindre, et non le chemin à parcourir, c'est la préoccupation des esprits convaincus, des âmes de noble allure.

**Où sont-ils.** — Dans une des guerres de la Grèce, un soldat vint dire à son général que les ennemis arri-

(1) Faber, *Tout pour Jésus*, p. 16.

(2) V. *loc. cit.* Faber.

(3) *Christus voluit altitudinem humilitati præcedere.* Saint Aug., *Tract. 28 in Joan.*

vaient, et qu'ils étaient très nombreux. « Je ne te demande pas combien ils sont, mais où ils sont », lui riposta crânement le chef héroïque. Ne supputez pas d'avance les difficultés, marchez seulement droit au résultat. Lorsqu'on veut avec ténacité, le mot « impossible » a bien des chances pour perdre de sa gravité.

La loi. — Cette loi qui astreint l'homme à passer par l'épreuve pour réaliser ses rêves terrestres se vérifie tous les jours. Regardez autour de vous. Quel artiste n'a pas durement mené sa vie, pour donner à son art la perfection désirée ? Il a médité de longues heures pour bien se préciser à lui-même les visions confuses qui flottaient autour de sa pensée. Puis, il s'est cloîtré dans la solitude pour fixer sur la toile ou le marbre, ou faire jaillir en harmonies ses inspirations.

Que d'obstination il a dû mettre à son travail pour exprimer exactement l'idéal longtemps poursuivi ! Croyez-vous que ce soit sans peine que l'idéal évangélique puisse prendre une forme vivante dans la vie ordinaire, lorsque c'est par un labeur qui ne finit jamais que les idéals humains se traduisent, et encore, ne sont-ils jamais saisis aussi parfaitement que la pensée les avait entrevus.

Vous retrouverez cette loi dans les conditions de votre vie chrétienne. Vous n'arriverez à devenir une jeune fille d'attitude énergique qu'en vous habituant par une longue série d'efforts à traduire vos principes chrétiens par des actes, un langage et des procédés d'une netteté et d'une précision absolument évangéliques.

Vous n'aurez pas à chercher bien loin pour trouver ce que la gloire de Dieu attend de vous : les événements se chargeront de vous fournir les occasions de montrer la valeur de vos vertus.

Autour de beaucoup d'âmes, flotte une sorte d'atmosphère dangereuse, faite de scepticisme et de légèreté, d'égoïsme et d'indifférence. C'est l'air lourd du monde, qu'on respire malgré soi.

Votre prudence s'apercevra vite du danger. Il sera sage de vous défier de tout, après vous être défiée de vous-même ; sainte Thérèse faillit se perdre près d'une parente dont l'influence effaça un moment, en elle, la crainte de Dieu. Comme elle l'avoue elle-même, « il ne lui resta bientôt plus que la crainte de manquer à l'honneur. » La cloison était bien mince entre le vice et la vertu, dans son âme.

N'hésitez pas à rompre, au moins de cœur, avec tout ce qui éveillera en vous l'idée d'un péril pour votre âme, avec les personnes ou les idées qui seraient un obstacle à votre perfection. Je ne vous dis pas de fermer votre porte à tous ceux qui ne pensent ni comme vous, ni aussi bien que vous. Car si vous faisiez cette sélection sévère, vous seriez bientôt seule. Et tenir à distance les superficiels, les ignorants ou les blasés, n'est pas le moyen de les ramener au bien. Mais faites-vous une opinion bien arrêtée sur leur valeur et la tactique à employer avec eux. Tout en vous intéressant à vos relations, cloîtrez votre âme pour la soustraire à leur influence. En dehors de la sympathie et de la charité dont nous devons envelopper l'âme de nos frères, tenez pour rien leurs exemples, leurs habitudes et leur façon de comprendre la vie.

C'est une épreuve que l'obligation de faire un choix rigoureux, d'être extérieurement comme tout le monde, intérieurement au-dessus de tous. La société est complaisante pour les petitesses, les travers et les fautes ; elle ne comprend guère les précautions de l'âme chrétienne. Résistez à cette facilité. Non pas que vous ayez à vous murer dans un isolement maussade ; mais, à fermer héroïquement le fond de votre âme à tout ce qui est suspect, hostile ou pernicieux.

**L'esprit de sacrifice.** — Cette fuite de l'âme devant les banalités, le sans-gène ou les tares du monde, est la grande étape vers un état supérieur, puisque la première condition du bien, c'est l'éloignement du mal.

Les filles d'Eve ont reçu de leur mère une imprudence de curiosité qui les expose à de lamentables déconvenues. Et pour ne pas trahir leur foi ou égarer leur vertu dans des rencontres de salon ou des amitiés de voisinage, elles doivent méditer la formule du sage : « Quand je me suis mêlé à la foule, j'en suis revenu amoindri. »

Il semble que la parole évangélique soit bien exigeante : « Si vous n'êtes semblables au grain de froment qui tombe dans la terre et meurt à lui-même, vous ne pourrez porter de fruits. » Mourir à soi-même, mon enfant, c'est ne pas s'écouter, ne pas se laisser aller aux pusillanimités ordinaires des personnes sans principes et sans volonté : c'est redresser ses inclinations naturelles, ne pas céder aux caprices de la mode, des préjugés, des habitudes, des folies du monde. Tout l'Evangile repose sur ce principe qui vous sera rappelé souvent.

**Etre ce que l'on paraît.** — Quel que soit le milieu où vous viviez, mon enfant, votre attitude devra être une nette indication de vos sentiments.

Qui fut plus exposé que Loth à Sodome? Il resta ferme dans le tourbillon d'iniquités et de dépravations déchaînées autour de lui. Il ne fléchit pas malgré l'effroyable milieu où il vivait ; sa parole fut énergique comme ses actes ; et il demeura vaillamment inflexible parmi les extravagances et les dévergondages (1).

On peut donc « vivre avec les vivants » et se dégager du réseau d'erreurs et de fautes qui les déshonorent.

**Noblesse d'âme.** — Mais, l'âme catholique ne peut se hisser à cette élévation de vie qu'en s'imprégnant d'une noblesse et d'une fermeté d'allures que rien ne fasse ni

(1) *Loth aspectu et auditu justus erat habitans apud eos qui de die in diem animam justam iniquis operibus cruciabant.* II. PETR., II, 8.

déchoir ni broncher. Cette position, pour être gardée, exige la domination sur soi-même. Par là, entendez, ma chère enfant, la volonté de ne pas plier sous les conventions mondaines, de ne pas parlementer avec ses hésitations personnelles. Menez-vous tambour battant, au pas de charge.

Il ne suffit pas de s'encombrer de chapelets et de se couvrir de scapulaires, de s'associer à de multiples confréries, et de se saturer de tous les sorbets et confitures mystiques. Ne prenez pas le dessert pour le plat de résistance, et la surérogation pour l'œuvre essentielle. Que de personnes s'imaginent avoir travaillé à la gloire de Dieu, s'être ruinées pour sa cause, avoir pratiqué le renoncement, parce qu'elles ont mis une fleur de moins à leur chapeau, adoré Dieu dans une prostration de quelques minutes et versé leur offrande à une œuvre utile !

On ne va pas au ciel en carrosse ; la route se fait péniblement sous le soleil qui brûle, dans la poussière et les coups de vent, sous les averses qui fouettent le visage et inondent les vêtements. On n'est pas un apôtre en se croisant les bras, ou en dorlotant sa nonchalance. Les sommets de la vie évangélique exigent une escalade, l'effort du montagnard qui peine pour franchir des glaciers et longer les arêtes vertigineuses. Arriver au sommet d'une montagne porté par des guides est une façon commode qui ne convient ni aux marcheurs ivres de plein air, ni aux artistes en quête de sensations d'art. Le ciel est au bout d'une « voie étroite » : l'exercice habituel de l'empire sur soi-même facilite la marche de l'âme à travers les embarras de la route, au milieu des mauvaises rencontres.

Allez d'un pas ferme, « droit devant vous, comme un boulet de canon » : c'était la formule préférée du général de Sonis. Si les devoirs de la vie matérielle vous retiennent dans des tracas et des tâches ordinaires, par la pensée, isolez votre cœur dans l'aire inaccessible du recueillement, de la fière et noble pureté, et d'un amour

sans réserve. Là, bien retranchée dans votre ténacité, vous sentirez que votre asile est aussi doux qu'inexpugnable. « Pourquoi riez-vous si souvent? » demandait-on à un solitaire de la Thébaïde. — « Parce que je sens que personne ne peut me prendre Dieu. » Et Dieu réalisera pour vous ce qu'il a promis par le prophète Isaïe (1) : « Quand vous serez dans le désert, votre retraite sera sans doute épineuse, mais votre cœur sera ferme comme le buis. »

Vous savez, on dit : « Tête de buis » des entêtés que rien ne fait céder.

Soyez tête de buis, quand il s'agira de la cause et de la gloire de Dieu. Votre présence seule sera une prédication, votre vue un enseignement, votre attitude une leçon. Votre silence lui-même parlera et votre passage laissera cet arome mystique que les âmes vraiment conquises aux beautés mystérieuses de l'Evangile font flotter autour d'elles. On comprendra mieux Dieu, lorsque vous aurez obligé le monde à s'incliner devant l'attitude de votre foi robuste : et on reconnaîtra la grandeur infinie de Jésus-Christ dans la grandeur de votre dévouement. « Le plus grand miracle de Dieu, ce sont les vertus de ses enfants. »

Un des amis de Lafayette l'interrogeait sur ce qu'il avait fait pendant la durée de l'empire de Napoléon : « Ce que j'ai fait... Je suis resté debout. » Le mot était peut-être prétentieux, plus épique que le personnage : mais, enfin, il est suggestif.

Restez debout aussi, mon enfant ! Ne pliez ni les genoux, ni l'âme devant les vanités et les bonheurs artificiels. Soyez comme la flamme du flambeau, qui monte droit, et se consume en éclairant; soyez une âme sacrifiée pour être une âme vaillante, et vos vertus seront des sacrifices dont le monde recueillera le bénéfice et Dieu plus de gloire.

(1) Isaïe, xii, 50.

**Courage chrétien.** — Dans les sphères modestes se rencontrent des caractères virils, des âmes trempées de foi, qui ont d'autant plus de mérite à lutter que c'est souvent leur pain quotidien qui est en question. Un ouvrier de Saint-Pierre-des-Corps, chargé de trois enfants, ayant sa femme malade, demande des secours au bureau de bienfaisance. L'assistance publique fait une enquête, et apprend que les enfants vont à l'école religieuse.

« Changez-les de classe, lui dit-on, ou pas de secours. »

« Pas de secours, si vous voulez, répond le catholique, mais je ne les changerai pas. »

Ces sacrifices des humbles, accomplis tranquillement, faites-les, vous, mon enfant, sous une autre forme, en les adaptant au milieu où vous vivez, aux circonstances particulières qui se rencontreront, mais avec la même fermeté et la même confiance en Dieu.

## IX

## L'ESPRIT ET LA CHAIR

**Dieu nous veut à Lui.** — Vous éprouverez, mon enfant, les fatigues de l'âme placée entre les séductions du mal qui la sollicitent et les splendeurs du bien qui l'attirent. Et vous vous direz souvent avec saint Paul : « Je ne comprends rien à moi-même : je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas (1). »

Chacun de nous recèle un foyer de mal (2), et aussi une aptitude au bien. Dieu qui nous aime veut que nous choisissions. Il aime son œuvre.

N'aimons-nous pas ce que nous avons fait, ce qui est à nous, ce qui est une pensée de notre esprit, une affection de notre cœur ? N'eussions-nous bâti qu'une chaumière, elle nous serait chère !

Si nous pouvions donner du sentiment aux objets que nous aimons, nous le ferions.

Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et nous force d'aimer ?

(1) Rom., VII.
(2) *Corpus peccati* (SAINT PAUL).

Michel-Ange ne disait-il pas à sa statue de *Moïse*, en la frappant de son marteau : « Mais marche donc ! »

Dieu nous a donné la vie, la pensée : « La pensée a été donnée à l'homme pour chercher. Que cherche-t-elle ? Un morceau de pain ! Non ! Son Dieu dans l'infini, et quand elle l'a trouvé, que fait-elle ? elle croit, elle prie, elle adore. » (LAMENNAIS.)

Cette pensée est libre : Dieu ne pouvait vouloir d'esclaves, il voulait des amis.

Cette liberté crée deux tendances en nous, l'une vers le mal, l'autre vers le bien ; deux possibilités, ou d'aimer le bien, ou de le haïr. Depuis le péché, l'attrait au mal est le plus fort, bien que l'attrait au bien soit encore puissant.

La lutte. — Il y a antagonisme entre ce que l'on appelle *la chair*, qui est la tendance au mal, l'amour du monde et de soi, l'adoration de sa personnalité, l'orgueil, la jalousie, la haine ; et l'*esprit*, ce qui signifie le désir, l'effort à nous relever vers le type premier de notre beauté perdue. En résumé, vivre selon la chair, c'est vivre selon l'esprit humain ; vivre selon l'esprit c'est vivre selon l'esprit de Dieu.

Remarquez, mon enfant, que certains péchés indiqués par saint Paul (1), « l'idolâtrie, la jalousie, l'inimitié, » les contestations, les animosités, les discussions, » l'hérésie, l'envie », sont des vices dégagés de la matière : le corps y est étranger. L'Apôtre les appelle les « Œuvres de la chair ». C'est une façon de parler qui prend la partie pour le tout, la chair pour l'homme lui-même. L'esprit, au sens catholique, ne veut pas dire l'intelligence, il signifie l'Esprit même d'en haut qui porte l'homme au bien, de même que la chair a le sens de toute tendance au mal. Vivre selon l'Esprit, c'est adapter sa vie à la pensée de Dieu : vivre selon la chair c'est obéir à la nature et agir d'après son esprit.

(1) Ep. aux Galates, v, 20.

Dans ce conflit, l'âme penche plutôt vers le mal. En tout cas, elle est hésitante, faible comme un *enfant en lisière*. « Je n'ai pas fait le mal, mais j'hésitais. Que » voilà bien le monde où le mal que l'on fait est sou- » vent comblé d'éloges, tandis que plus d'une fois on » est taxé de folie pour faire le bien. » (SHAKESPEARE.)

**Essais de réhabilitation.** — Le siècle où vous vivez, mon enfant, incline vers l'orgueil et les sensualités. Il rêve d'un Paradis futur ici-bas, qu'il essaie de se créer lui-même ; il y travaille avec toute sa science; il multiplie ses investigations, l'âpreté de ses ambitions et les efforts de son génie.

En réalité, quel est le sens de cette poursuite d'un ciel terrestre : c'est le culte effréné de soi, l'adoration du péché, la vie des sens, c'est la naturalisation de Dieu et la divinisation de l'homme.

Heureusement pour vous, mon enfant, vous ignorez les pages immondes qui racontent les ignominies humaines ; vous ne regardez pas les images obscènes, qui initient les jeunes âmes aux mystères cyniques du péché. C'est l'étalage du vice, le catéchisme du dévergondage. C'est la folie du sensualisme qui s'affiche, c'est la théorie du bonheur terrestre placé dans l'idolâtrie de la matière. Rousseau avait bien raison de dire au matérialiste Helvétius : « La splendeur même de tes dégradations prouve celle de ton intelligence. »

Essayer de réhabiliter la chair est plus facile que de lutter contre ses penchants. Il faut lutter pourtant, pour libérer l'esprit de la tyrannie de la chair. La simple raison nous demande cette résistance et exige la victoire. Platon a parlé comme saint Paul, et Sénèque (1) s'exprime dans les mêmes termes.

**Y a-t-il désordre ?** — Les tendances contradictoires du cœur humain constituent-elles un désordre? Non,

(1) Epist. 60.

puisque l'esprit peut triompher de la chair, puisque l'homme peut encore être supérieur à lui-même. L'harmonie de l'œuvre divine est mutilée, puisque le libre arbitre est incliné vers le mal; mais si l'accord n'existe plus, la suprématie peut encore rester à l'esprit sur la chair.

Vivre selon l'esprit, ce n'est pas seulement dompter la révolte des sens, c'est se dominer soi-même, c'est transformer sa nature misérable ; c'est non pas seulement vaincre sa sensualité, mais triompher de son orgueil. C'est remplacer le mot *moi* par le mot *Dieu ;* c'est subordonner notre pensée à la sienne, et faire docilement pour Lui ce que nous aurions pu faire orgueilleusement pour nous.

Et c'est là la différence entre la *vertu humaine* et la *vertu chrétienne*. Je suis chaste et je suis pauvre, me dira-t-on ; je méprise le faste, et je pratique la tempérance. Je vis donc d'une vie supérieure. Mais les vestales étaient chastes aussi. Diogène était pauvre. Ils l'étaient pour leur propre gloire, ou par ostentation, ou par une inclination naturelle. C'étaient des vertus d'apparence, comme les vôtres.

**Ce que peut faire la liberté avec la grâce.** — La volonté, libre, peut dompter la plus hideuse passion et en faire une vertu. La vertu est une passion humaine ramenée dans l'ordre divin, rentrée dans le plan de Dieu sur ses créatures. J'ai l'avidité de l'or parce que je crois que l'or est le souverain bien. Que je m'aperçoive de mon erreur et que je ne trouve pas dans la richesse les satisfactions que j'en espérais, en même temps que je constate que cet amour effréné fait tort à celui que je dois à Dieu, je maîtrise mes convoitises, j'éteins ma fièvre de jouissances et je change le but, la direction, l'objet de ma passion. Ce mouvement tournant ne la détruit pas : il l'aiguille sur une autre voie. Il reste avide, insatiable. Mais ma soif de richesses passagères devient la soif des biens éternels. Je cherche à thésau-

riser non la fortune que « les voleurs peuvent enlever ou la rouille détruire », mais les trésors de la foi, de la vertu, de l'amour, qui échappent à tous les périls et survivent à la créature.

Pour métamorphoser ma passion, je l'ai tirée violemment dans le sens où elle se rapprochera de la loi divine. Je l'ai contrariée pour l'arracher à elle-même. En la brisant, je l'ai purifiée : en la maîtrisant, je l'ai rendue à la liberté. Elle reste toujours profonde, impérieuse, mais combien plus noble ! En l'enchaînant comme un chien à l'attache, elle n'est pas pour cela supprimée ; elle tire sur sa chaîne comme le chien qui veut la liberté. Si la chaîne casse, c'est l'animal en liberté, c'est l'animalité qui se rue à la dépravation. Mais j'ai fait la chaîne solide, la bête pourra hurler, l'orgueil pourra rugir, la haine gronder comme un fauve en colère, la sensualité délirante bouillonner dans le cœur, les pires instincts grouiller dans l'âme comme des reptiles irrités, l'esprit de Dieu me maintiendra inébranlable dans ma résistance. Bien mieux, plus la bassesse humaine me poussera vers le désordre et la condescendance, plus je la rejetterai vers l'ordre et la contradiction. Et si cette âme est celle de saint Benoît torturé par des tentations infâmes, pour opposer une douleur plus vive à des sollicitations plus violentes, il se roulera dans les épines. Et si cette âme est celle de sainte Élisabeth de Hongrie et qu'elle rencontre un lépreux dont les plaies lui feront horreur, pour vaincre en elle le dégoût de la délicatesse, elle baisera les ulcères de cet infortuné.

Les rébellions de la nature mauvaise peuvent donc être vaincues par la réaction de l'esprit contre ces tendances funestes. Et sans demander au chrétien l'héroïsme de la sainteté, si c'est vous, mon enfant, qui êtes tentée, si les penchants mauvais sollicitent votre volonté, songez que c'est la bassesse de la nature qui s'éveille en vous et que vous devez la dominer : imposez-lui la réaction de l'Esprit ; raidissez-vous contre

ces exigences qui vous exposent à des chutes profondes, et que votre âme dise à la matière : Je n'obéirai pas. Vous me direz que c'est dur. Je le sais bien. Mais ne nous plaignons pas, puisque c'est un effort douloureux qui nous ennoblit. Si vous aviez à porter un lingot d'or, trouveriez-vous qu'il est trop lourd ? Non ! et vous accepteriez même qu'il fût plus lourd encore. Eh bien ! votre passion mauvaise c'est de la boue : cette passion vaincue, c'est de l'or. Si vous aviez un héritage à recevoir, vous plaindriez-vous d'avoir à marcher ?

Vous enchaînerez, mais vous ne détruirez pas ces passions. Le chrétien sent encore la volupté, la colère, la haine ; mais les tressaillements s'atténuent sous la volonté, — comme des flots apaisés qui viennent après la tempête expirer doucement sur le sable. L'homme sera vaincu, l'esprit de Dieu le plus fort, et il pourra répéter ce vers du poète :

Tu consumes un homme en en faisant un Dieu (1).

(1) Lec. de l'Isle *Poèmes antiques.*

X

## LE MYSTÈRE DU MAL

**Pourquoi?...** — Un point d'interrogation va peut-être se dresser devant vous, mon enfant. Pourquoi suis-je ainsi mise en demeure de choisir entre *Dieu* et le contraire de Dieu, entre le Bien et le Mal? Pourquoi, selon la parole de la Genèse, « l'esprit de l'homme est-il porté au mal dès sa jeunesse (1)? » Pourquoi Dieu a-t-il permis cet antagonisme entre deux forces qui se combattent en moi et qui arrachaient à saint Paul son cri d'angoisse : « Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? »

Vous remarquerez d'abord, mon enfant, que toute force est un bien, que ce qu'on appelle la chair n'est nullement mauvais en soi, mais qu'elle est devenue mauvaise. La chair n'a jamais pu être et n'a jamais été l'égale de l'esprit. Elle fut primitivement, hiérarchiquement soumise à l'Esprit. Avant le péché, elle obéissait sans résistance. La révolte de la chair a rompu la suprématie de l'Esprit, et l'Esprit est obligé de lutter pour imposer sa domination.

**Le mystère du mal.** — L'existence du mal est un

(1) VIII, 21.

mystère, sans doute, mon enfant. Mais il explique cet autre mystère : la vie, ses douleurs, ses conflits. L'homme est incompréhensible à lui-même s'il n'admet l'explication divine du mal et de la douleur.

D'où vient le mal ? Toute la philosophie s'égare sur cette question. Les mieux intentionnés des moralistes, — comme le fut Jules Simon, par exemple, — reprochent le mal à Dieu, au lieu de s'en rapporter à Lui pour la solution de cette énigme. C'est sans doute le revers naturel du bien, disent quelques penseurs, la condition inévitable du progrès qui, en marchant vers le bien, froisse, dérange ou détruit les embarras de la route ! Mais, alors, la conscience ne doit pas se troubler, si c'est seulement une épreuve nécessaire ; et pourquoi la conscience s'émeut-elle ? pourquoi l'homme a-t-il peur, si ses actes ne sont que les auxiliaires du développement des aspirations humaines ?

Pourquoi Shakespeare met-il dans la bouche d'un de ses personnages ce monologue de l'épouvante : « Ce » flambeau jette une clarté bleuâtre. Il est maintenant » minuit. La sueur glacée de la crainte couvre ma chair » tremblante. De quoi ai-je peur ? De moi-même, il n'y » a ici que moi (1). »

Le problème reste entier. D'où vient le mal ? De l'homme, puisque c'est lui qui le commet. Tout homme est peccable, voilà le fait. « Tous les hommes sont fous », disait Senèque. Mais d'où vient cette folie universelle ?

**Malédiction sur la société.** — Vous serez bien étonnée, mon enfant, en apprenant quelle est la théorie imaginée par Rousseau pour expliquer le mal : « L'homme est bon par nature, c'est la société qui le rend mauvais, le corrompt et en fait l'être haïssable que nous rencontrons partout. » Aussi, répète-t-il souvent dans son *Émile :* « Retournons à la nature. » Et

(1) *Richard III.*

cette thèse fait le fond de tous les romans socialistes, de tous les écrits qui visent au bouleversement du monde.

On les a vus à l'œuvre les hommes de la nature dans leurs prétoires où ils envoyaient, d'un geste, à la mort, des innocents; dans leurs assemblées où l'incohérence le disputait à la mauvaise foi! Les hommes de la nature, on a pu les voir dans la personne de Behanzin souriant au milieu des hécatombes de milliers de nègres! On peut les voir encore à l'œuvre dans les tristes personnages qui rôdent dans les bas-fonds de la société, et cherchent dans l'ombre des nuits quels crimes ils pourront commettre en souriant, et quelles infamies pourront satisfaire leur cynisme, leur férocité et leur dévergondage! « Ces gens-là, disait Bonaparte, on ne les gouverne pas, on les mitraille. »

**Solution catholique.** — « Le mal est entré dans le monde par le péché d'un seul (1). » La faute d'un seul est retombée sur tous. C'est la loi de la solidarité. Et tous, issus d'un seul, naissent avec un pli mauvais, la tendance au mal, à cause de leur origine.

Nous avons part à toutes les propriétés de la race : nous devons aussi avoir part à sa déchéance.

Cette tendance funeste est devenue la base de la vie individuelle. L'homme est à la fois un ange et une bête, ayant des aspirations sublimes, des penchants abjects, ruine d'une œuvre merveilleuse, toujours belle malgré la dévastation qu'elle a subie, toujours exposée à des désastres malgré ses immortelles ambitions (2).

L'homme est un être déchu : telle est la vérité. Le péché fait comprendre les tribulations de la vie : il explique le contraste entre les réalités de ce monde et nos aspirations à quelque chose de mieux.

**Les fleuves de larmes.** — Le Dante a écrit que les

(1) Rom., v, 17.
(2) Lisez le sermon I de Bossuet pour la Pentecôte.

« quatre grands fleuves » de son enfer « étaient formés » par les larmes qui coulent sur terre. » Fiction grandiose et image de la douleur universelle de la création.

Lorsque la souffrance fait monter des pleurs aux yeux de l'homme, lorsque son cœur suffoque sous la poussée des sanglots qui le dilatent à le faire éclater, c'est que le péché a passé dans la race, c'est qu'une tare profonde a contaminé la source de vie de l'humanité. L'adversité, l'épreuve, telle est la porte basse par laquelle on entre dans la vie, par laquelle aussi on en sort.

On entre, on crie,
Et c'est la vie.
On crie, on sort,
Et c'est la mort.

La femme. — Et c'est notre mère, la nôtre à tous, mon enfant, que la tradition de tous les peuples, d'accord avec les Livres Saints, accuse de la faute qui pèse sur nous (1). En Palestine, on disait couramment : « Comme » le ver s'engendre dans les vêtements, ainsi l'iniquité » de l'homme vient de la femme. » Votre sexe, avant Jésus-Christ, supporta le poids de l'anathème de tous les peuples. Ils prêtèrent à la femme tous les défauts et refusèrent de lui attribuer jamais un beau rôle. Toutes les héroïnes antiques sont des créatures néfastes, qui, même dans le ciel, ne peuvent être que fatales par leur astuce et leur malice. Il suffit de rappeler Hélène qui perdit Troie, Briséis, l'esclave d'Achille, Calypso et Circé funestes à Ulysse et à ses compagnons, Didon qui fit obstacle à la fortune d'Enée, Pandore qui sema tous les maux du haut de l'Olympe.

Une rancune peu chevaleresque poursuit partout la femme. Les coutumes, les lois notifiaient partout à la

(1) Notre perte ne vient point du ciel : c'est la femme qui en est cause. (Livre mongol du Chiking, traduit par les *Annales de philosophie chrétienne*, t. XVIII, p. 279.)

femme sa déchéance; partout où n'a pas pénétré l'Évangile, encore aujourd'hui, elle est une proie qu'on s'arrache, un butin qu'on marchande, un être méprisé, battu, assujetti au travail, obligé de se courber devant son époux comme une esclave.

La femme, heureusement, occupe à côté de l'homme la place qui lui est due, et il y a loin, de l'infériorité où elle avait été maintenue, aux ambitions — extravagantes — du féminisme à outrance. Tout ce qui précède n'est que pour bien établir combien le *dogme* de la déchéance tient aux entrailles mêmes de l'humanité.

Nous voici, mon enfant, en face de ce mot terrible et de cette chose formidable, le péché. Vous en avez déjà soupçonné la monstrueuse difformité. Mais il faut que vous affrontiez la vue d'une autre apparition : la douleur. Ceci corrigera cela. La souffrance aura pour effet de remédier à ce qui est malade en nous ; de redresser ce qui penche, de relever ce qui tombe. Elle est un rappel que les réalités brutales de l'existence formuleront à l'homme qui oubliait les réalités éternelles. Après les larmes de Jésus-Christ, correctif des péchés du monde, la vie vous demandera les vôtres, contrepoids de vos péchés personnels.

## XI

## LA TENTATION

**Les deux routes.** — Dieu ne veut pas que nous soyons des esclaves, et que nous l'aimions parce que nous ne pourrions faire autrement. C'est volontairement et de plein gré que notre âme doit être à Lui. Mais on n'est pas fidèle au devoir sans qu'il en coûte, et le choix que nous faisons du bien exige de nous une résistance douloureuse au mal. Cet appel du mal, ce chant mystérieux des passions qui murmurent leurs enchantements ; ces visions fuyantes du plaisir qui passent comme des fantômes, souriants, tout cela, c'est la tentation subtile, le rêve charmant d'un bonheur qui ne sera jamais qu'une chimère ; c'est l'évocation d'un sensualisme qui nous poursuit de ses cauchemars obsédants pour nous mener à de sinistres réalités.

Ne vous effrayez pas de la tentation, mon enfant ; mais ne croyez pas non plus à la chanson des sirènes.

**Les complexités inévitables.** — Vous songerez, mon enfant, à cette parole des livres saints : « Ma bien-aimée (c'est-à-dire l'âme), dit le Seigneur, est comme le lis au milieu des épines. » Comprenez-vous le sens profond de ces mots ? L'épine, c'est une mauvaise compagne, un lieu dangereux, un spectacle où notre foi et

notre délicatesse de cœur seront en péril. Vous, surtout, dont l'âme est parée de vertus, c'est vous que la tentation sollicitera davantage. Un navire sans cargaison n'a rien à craindre des pirates ; mais s'il est richement chargé, on devra se garder attentivement à son bord.

Ne soyez pas étonnée des luttes de votre âme contre cette nature qui n'est jamais conquise au bien. Toujours vous sentirez l'antagonisme des deux côtés de votre vie, toujours vous verrez vivre en vous des aspirations contradictoires, les unes montant vers les sphères supérieures de l'innocence, de la beauté morale et de la paix, les autres descendant vers les profondeurs obscures de la dépravation. C'est là le combat de la vie, où l'âme a toujours hésité de quel côté elle irait : « Je vois le bien et je l'approuve ; et je vais du côté du mal. » C'est le cri d'angoisse de la conscience qui souffre, du cœur qui lutte, de l'âme qui se fatigue de cet immortel conflit.

Quelle lassitude dans cette constatation de la sagesse antique : « Mon corps, c'est le fardeau de mon âme : c'est aussi mon châtiment. Elle en est enveloppée et elle est dans les chaînes (1). »

Les tendances contradictoires de notre pauvre cœur sont pour nous l'épreuve de tous les instants.

Le malheur serait de ne pas réagir de toute sa force contre les défaillances possibles.

**Que faire ? Fuir.** — « Celui qui aime le danger y périra. » Savoir qu'on est faible, et aller au devant du péril, ou ne pas l'éviter c'est s'exposer contre toute prudence ; Dieu ne peut excuser ni secourir de telles témérités. « Pourquoi vivre là où vous pouvez vous perdre ? Reposeriez-vous en paix à côté d'une vipère (2) ? » Sans doute la grâce aide notre âme dans les heures troublées

(1) Sénèque, *Epist.* 60.
(2) Lettre de saint Jérome.

où nous luttons éperdument. Mais à condition que nous n'ayons pas été au-devant de la tentation. Nulle force ne sauvera l'homme qui a trop présumé de lui-même et s'est trop exposé.

La défiance de soi, la sagesse dans la conduite, la réserve de l'imagination sont indispensables contre les embuscades du péché, contre les attaques de l'éternel ennemi, comme le filet des grands navires est nécessaire contre les coups des torpilleurs mystérieux.

« Dieu vous donnera de la force pour vous rendre prudents, non pour vous sauver quand vous serez en train de tomber. Il y a un point déterminé entre la bonté de Dieu et votre imprudence. La première finit où la seconde commence (1). »

**La tactique.** — Vous verrez, mon enfant, que la tentation procède avec une habileté qui déroute l'intelligence, et nous oblige par là même à une prudence qui ne se lasse pas. Sa dissimulation est profonde ; son art de nous tromper d'une infinie subtilité. Tout lui sert à nous leurrer ; tout lui est bon pour nous séduire.

Elle se sert du bien pour nous amener au mal ; elle prend toutes les formes et tous les déguisements.

Jamais elle ne vous parlera du mal pour lui-même, elle métamorphosera le mal en une source de bien.

Elle atténuera ce qui pourrait vous effrayer et dorera les laideurs qui pourraient éloigner votre loyale et craintive conscience.

Où est-elle, la tentation ? Partout, mon enfant ! dans l'atmosphère de ce salon où circulent les bruits les plus étranges apportés du monde, les récits à peine déguisés des scandales, les papotages risqués des mondaines sans retenue. Elle est dans les pages de ce livre à la mode, où la curiosité blasée cherche un remède à son ennui et un aliment à sa perversité. N'y

(1) *Qui estis vos qui tentatis Dominum ? constituistis terminos miserationis ejus.* (*Judith.*)

jetez pas les yeux ! Ne croyez pas à toutes les amies que vous rencontrerez, et n'allez pas vous imaginer que la correction des procédés et du langage soit un témoignage de droiture et de vertu.

Il n'est pas exagéré de dire que le mensonge est d'un usage courant et la fourberie une habitude.

Vous devez vous dire que les coquins sont souvent d'une habileté plus savante que les honnêtes gens et que les âmes tarées ont étudié longuement l'art de l'hypocrisie. Beaucoup de vilenies sont séduisantes : beaucoup de pensées criminelles se revêtent de politesse et de cordialité : le mal comprend que pour se faire accepter et corrompre, il ne doit ni effrayer ni se trahir.

**Au désert.** — Notre-Seigneur vous a appris lui-même ce que vous aviez à faire, mon enfant. Avant d'entrer dans sa vie publique, d'affronter l'épreuve de son contact avec l'humanité, il alla au désert, se retira dans le silence et la paix de la solitude.

Séparez votre âme de la cohue discordante des passions et des soucis humains.

Habituez-la à garder sa sérénité, sa patience, sa fierté au milieu du trouble et des agitations de la foule.

Vivez, en apparence, comme tout le monde, mais maintenez votre pensée au-dessus du cercle des infériorités, des bassesses et des concessions ordinaires du monde.

C'est à une solitude d'âme que je vous convie, non à une séparation extérieure.

**Lutter.** — Puis sachez vous priver : ce sera l'imitation du jeûne de Jésus-Christ au désert. Comment ne fléchirait-on pas sous l'épreuve des tentations, si on va au-devant de leurs dangers, si on permet à ses yeux de tout regarder et de tout lire, si on ne sait pas fermer sa porte à des amies légères, ou son cœur à des sentiments qui peuvent devenir coupables? Comment échap-

per aux chutes d'âme, si on ne sait pas se défendre contre les élégances exagérées de toilette qui font ressembler souvent celles qui les portent à des idoles? C'est la mode, dira-t-on! Heureuse mode! qui sert de prétexte à des ambitions de triomphe mondain et donne aux jeunes filles le triste privilège de mériter des succès de coquetterie.

**Les anges.** — Enfin, appelez à votre aide les anges: ceux du bon Dieu, d'abord : puis, celui de votre conscience qui vous avertira des pièges tendus, des faux pas à éviter, des mauvais chemins à ne pas prendre. Ouvrez lui votre âme, bien loyalement, sans restrictions. Et lorsque vous aurez élevé votre âme au-dessus des laideurs terrestres, que vous l'aurez habituée à la lutte, que vous vous serez fait une conscience droite et confiante, allez votre chemin : Dieu sera avec vous.

## XII

# LE VRAI MAL : LE PÉCHÉ

**Le péché.** — Le bilan de la misère humaine est, certes, douloureusement chargé, mon enfant. Il lui manque pourtant encore un mot monstrueux, une chose énorme et sinistre : le péché.

Le péché : c'est la violation de la loi morale. Ce n'est plus ici l'ignorance, l'erreur, le malheur, c'est la faute réfléchie, volontaire. La mort morale, la seule dont l'homme souffre cruellement, vient de l'oubli de la loi.

**La mort de Jésus-Christ et l'enfer.** — Ce qui m'effraie dans l'Evangile, ce n'est pas le dogme de l'enfer nettement indiqué par Jésus : c'est la mort même du Sauveur. Que faut-il donc que soit le péché, pour qu'il ait voulu nous en racheter au prix de pareilles douleurs ? Se choisir l'indigence, aller au-devant du mépris, permettre qu'on l'outrage jusqu'aux soufflets et qu'on le crucifie comme un misérable ! Et tout cela, pour faire comprendre à l'homme à quelle profondeur il est tombé.

Sans doute, Jésus pouvait payer moins cher notre rédemption ; mais son amour eût-il été compris aussi bien, si la preuve en eût été moins sanglante? Nous aurions traité plus légèrement encore sa loi, s'il ne nous en avait pas montré la gravité par l'holocauste du

Calvaire. « La mesure du péché est dans l'horreur de ses plaies (1). » L'enfer n'est une menace que pour l'avenir, et s'impose moins que l'avertissement de la Croix toujours dressée au-dessus de nos crimes.

Puis, la mort d'un Dieu est un mystère effrayant, formidable. Et c'est un appel plus éloquent à la vertu que l'enfer n'est une crainte pour le péché (2).

**La révolte de la nature.** — Imaginez, mon enfant, que la nature, ciel et terre, s'insurge contre les lois qui la gouvernent. La gravitation se dérange et évolue sans ordre, comme un mécanisme détraqué ; les saisons se confondent et s'entremêlent ; vous vous récriez ! Que deviendrions-nous ? Que se passerait-il ?... Pourquoi la création serait-elle plus docile que l'homme ? Une perturbation cosmique vous épouvanterait comme une monstruosité à laquelle vous n'osez pas même songer ! Mais vous vous révoltez bien contre la loi de Dieu ! Et vous dites qu'un mal qui permet de se bien porter, d'être riche, honoré, ce n'est rien. C'est votre point de vue, il est faux. Voici le vrai.

**La manière de Dieu de juger le péché.** — Un acte vulgaire, accompli avec facilité, peut renfermer une malice infinie. Et il porte en lui un désordre immense, si une simple pensée coupable est acceptée avec l'idée d'en faire un témoignage de résistance réfléchie à l'ordre divin. Car, enfin, qu'y a-t-il dans ce péché ? « Une révolte insolente contre la souveraine puissance, un défi à la sagesse divine, une noire ingratitude, une infâme trahison à l'égard de l'amour (3). »

Est-ce que ce n'est pas un cataclysme intime plus effrayant qu'une catastrophe des éléments, puisqu'il ra-

(1) *Pro mensura peccati erit et plagarum modus.* (Deut., xxv, 2.)

(2) *Me plus hominis pia redemptio terret quam Angeli dura perditio.* (S. Th. de Villen., serm. 3 de Nativ.)

(3) D'Hulst, Confér. 1892, 272.

vage une âme? « Vous sentez que vous agissez mal, vous ne sentez pas que vous perdez Dieu. Mais le péché est bien la mort, qui sépare votre vie spirituelle de son foyer divin, comme la mort physique sépare le corps de son guide et de son compagnon nécessaire, l'âme (1). »

« Le préjudice que l'homme se cause à lui-même est d'autant plus redoutable qu'il est caché. Si un malaise profond de son âme, si un trouble douloureux accompagnait toujours la mort spirituelle, le pécheur serait averti, et l'instinct de la conservation, s'exerçant dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, l'arrêterait presque invinciblement dans la voie mauvaise. Il n'en est rien. S'il est des âmes qui sentent la blessure du péché, ce sont les âmes justes, même après les fautes légères ; l'âme coutumière du mal reste insensible aux effets de ses pires écarts (2). » Tel est le mal à son paroxysme.

**Saint Benoît Labre.** — Des jeunes gens rencontrèrent saint Benoît Labre, en haillons, mendiant son pain pour lui et pour ses pauvres (car il avait pitié des autres dans son indigence volontaire). « Oh! le malheureux! » s'écrièrent-ils. — « Non, leur répondit doucement saint Benoît Labre, il n'y a de malheureux que celui qui offense Dieu. »

**L'âne qui se couche dans l'eau.** — Ce qui aggrave encore le mal du péché, c'est de ne pas en sentir l'énormité. Souffrir de sa misère, c'est une impression salutaire. L'apathie, l'indifférence rendent bien problématique et plus difficile le retour au bien. On s'enfonce lentement dans le mal comme on s'enlise dans la vase. Puis l'abîme appelle l'abîme. La chute sans relèvement rend plus facile une autre chute. Le médecin guérit aisément une fracture, moins bien la seconde, plus lentement

(1) D'Hulst, 1892, 272.
(2) *Idem*, 1892, 279.

la troisième. A mesure que la récidive se produit, la blessure s'envenime et devient bientôt incurable (1). Un voiturier se plaignit un jour au philosophe Thalès que son mulet se couchait toujours dans l'eau. Thalès lui conseilla de la charger une fois de laine. Le mulet, selon son habitude, se coucha dans la rivière mais il sentit, au sortir de l'eau, que sa charge s'était considérablement augmentée. Aussi non seulement il ne s'y coucha plus, mais toutes les fois qu'il avait à passer la rivière, il marchait plus vite, craignant d'être surchargé de nouveau.

Il serait à souhaiter que l'homme sentît le poids de ses fautes, et que la peur de ce fardeau lui donnât plus d'intelligence et d'activité pour le bien et de haine pour le mal.

**La vraie souffrance.** — « Les larmes appartiennent à Dieu, mon enfant, et celui qui les donne à un autre les vole au Seigneur (2). » « Elles sont le sang de l'âme (3). » Et quand l'âme saigne, quel objet ici-bas est digne de ses larmes? Vers qui peuvent se tourner, sinon vers Dieu, les yeux de celui qui pleure? Rien ne saurait ni valoir assez, ni payer suffisamment sur la terre nos sacrifices.

A mesure que vous entrerez dans les secrets de la vie, vous verrez, mon enfant, combien l'homme est à plaindre! Oui, il est le frère de Prométhée attaché sur un rocher et dont un vautour dévore tous les jours le cœur renaissant. La souffrance guette son cœur débile, l'épreuve suit pas à pas son âme si faible, la mort rôde autour de sa vie.

Puis il ajoute, à ces inévitables tortures, les tourments que lui créent les lâchetés de sa conscience.

Il se dégrade, il ferme son intelligence à ce qui est

(1) *Insanabilis est fractura tua, pessima plaga tua, curationum utilitas non est tibi.* (Jérémie.)

(2) Sainte Rose de Lima.

(3) Saint Augustin.

vrai, son cœur à ce qui est bien, sa volonté à ce qui est grand.

Cet être, né pour de si nobles choses, se refuse à se lever « du fumier d'où la main de Dieu l'aurait retiré » ; il se cuirasse d'incrédulité, s'enlise dans les turpitudes, s'idolâtre avec frénésie.

Sa pensée se terre dans des ténèbres épaisses, farouche vis-à-vis de Dieu, ou tout au moins dédaigneuse. Il se replie sur lui-même et sur lui seul. Il n'a d'intelligence que pour ses propres intérêts. Il fait de ses passions des chiens courants qui rapportent tout à leur maître.

Son cœur éperdu, désolé, dans l'immense isolement de la vie, — comme un voyageur égaré dans une solitude aux horizons incertains, — se meurtrit à chaque rencontre de la douleur.

Il viole la loi morale. Et c'est la grande misère de l'existence, celle qui met le plus d'amertume « au fond de la coupe. »

Le péché n'est pas seulement la tare répugnante de la vie humaine, c'est encore la blessure ouverte qui s'irrite, la plaie où se cultive le virus de toutes les maladies de l'âme et qui gangrène la vie morale. « Pécher, passe ; avoir péché, demeure » (1). « Toute plaie, a dit un médecin célèbre, est une porte ouverte à la mort. » Combien c'est vrai des plaies morales !

Un homme nie Dieu : c'est un acte rapide de son esprit. Mais il a vidé son âme de tout ce qui pouvait être un point d'appui.

Que reste-t-il devant ses yeux? La nuit sans lueurs, l'obscurité épaisse autour du mystère de sa vie, les ténèbres, sinistres et silencieuses, qui lui ferment tout horizon et la vision même de son chemin en ce monde. Que fera-t-il alors?

Comment acceptera-t-il les revers, les insuccès, les maladies? Avec colère, en maudissant « le jour où il est

(1) *Peccare transit ; peccasse manet.*

né », avec le désespoir de sentir une effroyable disproportion entre ce qu il avait rêvé et ce que l'existence lui offre. On ne saurait trop le répéter : le mal moral est la grande tribulation de la vie, puisqu'elle rend plus dures les autres misères que la vertu aiderait à supporter.

**Les étoiles du Vendéen.** — L'ouvrier qui peine sur son outil pendant de longues heures de fatigue, à l'usine, à l'atelier ; la femme qui gagne un morceau de pain à peine suffisant, au prix de veilles interminables, voilà vraiment des malheureux. Ce ne sont pas les seuls. Au-dessus de cette foule haletante, courbaturée, d'autres créatures n'ont pas l'inquiétude du lendemain, le souci du pain de chaque jour ; mais elles sont atteintes par des déceptions cruelles : la vie a trompé leur cœur ; elles n'ont pas reçu au foyer domestique l'honneur qu'elles avaient espéré ; leur affection et leur dignité se sont trouvées méconnues ou blessées. Ces contradictions ont désenchanté leur vie.

Combien sont à plaindre ces vaincus d'ici-bas, s'ils n'ont pas la foi pour leur donner une fermeté supérieure à tous les découragements !

Pendant l'insurrection vendéenne, les Bleus avaient surpris un paysan du Bocage, et l'avaient traîné devant l'autorité militaire.

« — Allons ! fanatique, lui dit le président, tu vas laisser de côté tes idées ridicules et ton dévouement inutile : viens avec nous !

» — Non !

» — Nous allons chasser ton curé !

» — Ah ! bien, j'en retrouverai bien un autre.

» — Puisque tu persistes dans ton entêtement, on brûlera ton église, on rasera ta chaumière, on tuera tes bœufs. »

Le paysan se redresse, et d'un beau geste montrant le ciel : « Tu peux chasser, brûler, tuer et prendre tout ce que tu voudras, tu ne me prendras toujours pas mes étoiles. »

Hélas! L'homme moderne ne souffre que davantage, lorsque les étoiles ont pâli pour lui.

Il garde au cœur l'incurable nostalgie de tous les espoirs perdus, son âme s'étonne de se voir entourée de telles contradictions et en désaccord avec ses rêves, comme l'oiseau si doux et si confiant doit être surpris de se voir prisonnier dans les mailles d'un filet.

Si fatigante que soit la vie, mon enfant, elle serait tolérable, si l'homme n'ajoutait aux tribulations inévitables l'aggravation personnelle des fautes qu'il commet. Combien l'âme est plus forte quand elle est pure ; et comme nous nous comprenons mieux lorsque le trouble et la brume des tares individuelles ne dérange et n'obscurcit pas notre vision de l'avenir et nos espérances éternelles !

Un rayon de soleil console d'une semaine de pluie ; un rayon de foi et les joies de la vertu consolent de bien des misères.

XIII

## LA CONSCIENCE

**L'œil dans la tombe.** — Vous vous rappelez, mon enfant, la vision de Caïn fuyant la colère de Dieu. Ses enfants bâtissent des villes de fer pour y enfermer leur aïeul farouche : l'œil de Dieu le suit dans sa retraite ; ils creusent des cavernes profondes et descendent le vieillard jusque dans les entrailles de la terre : mais l'œil est dans la tombe où il se croit bien caché; il regarde Caïn. Cette évocation du poète est l'image de l'inexorable poursuite qui attache la conscience à l'âme humaine. Elle traque le misérable dans la bauge de ses vilenies; elle se dresse devant le cynisme du fourbe qui dissimule les hypocrisies de sa pensée : elle parle tout bas dans l'ombre au coquin triomphant qui se félicite du succès de ses crimes : elle juge sans appel et condamne sans recours tout homme qui fait le mal, toute âme qui déroge, toute complaisance dans le désordre, toutes ces perversités secrètes qui échappent au code de la justice humaine, mais qui ne peuvent se soustraire au regard de Dieu. « L'œil était dans la tombe et regardait Caïn (1). »

(1) Victor Hugo.

**La loi de Dieu.** — La conscience est l'application que chacun se fait à soi-même de la loi de Dieu (1). Le fonctionnement de la vie morale pourrait, si on le voulait, être peu compliqué. Quand l'attrait au mal s'éveille en vous, aussitôt le texte de la règle qui le défend s'aligne en face de votre passion.

Et cette règle est immuable, inflexible, comme un axiome de géométrie. La loi de Dieu qui défend le mensonge est éternelle comme la formule scientifique : deux et deux font quatre. Rien ne peut modifier leur réalité, qui tient à la vérité divine et qui s'impose à nous. Mais il faut compter avec la conscience humaine. Chacun prétend expliquer la loi de Dieu, la modifier ou l'altérer selon les circonstances, d'après le milieu et la condition où il vit. Est-ce que le monde n'en prend pas à son aise avec Dieu, élargissant jusqu'à le déchirer le réseau des préceptes du Décalogue ?

La conscience se forme, ou plutôt se déforme, dans l'application qu'on fait de la loi aux événements de la vie courante. L'homme des salons, comme l'industriel, la femme du monde et celle qui travaille, pèchent souvent, lorsqu'ils agissent selon leur conscience, dans bien des cas, parce que leur conscience a dévié ; aussi les actes valent ce que valent ces consciences elles-mêmes. Et le péché est parfois d'autant plus grave par cela même qu'on a agi selon sa conscience, parce que bien des âmes sont tellement détraquées qu'elles ne peuvent que faire le mal.

**Etre sa loi à soi-même.** — C'est un penchant naturel de prendre pour règle sa volonté ou ses intérêts. Ce ne sont pas nos passions qui doivent diriger notre conscience, c'est notre conscience qui doit régler nos passions. Autrement nos tendances nous semblent bonnes d'autant plus que nous les flattons. Notre plaisir, envisagé d'abord comme une chose agréable, devient une

(1) Saint Thomas.

chose permise, puis une chose innocente. Et parce qu'un sentiment nous plaît, parce qu'un acte nous est utile, nous arrivons vite à leur donner des couleurs de légitimité : « Tout ce que nous voulons est bien : tout ce qui nous plaît est saint (1). » De là à prononcer le mot d'un empereur romain : « Ce qui me plaît est permis, il n'y a pas loin (2). »

On peut donc se faire une conscience selon son propre cœur. Et ce cœur est d'autant plus porté à s'illusionner qu'il est sollicité par ses intérêts. Les principes fléchissent bien vite quand nous avons à sauvegarder notre argent, à défendre notre bien-être, à protéger ce qui est à nous, à favoriser nos entreprises. Vous, jeune fille, qui attachez tant d'importance à vos succès dans le monde, vous avez peut-être hésité d'abord à suivre le courant qui entraîne le monde à la dissipation et à la légèreté. Votre âme a protesté contre les raffinements de la toilette, contre les occasions du péché, contre les habitudes et le laisser-aller en honneur dans les réunions mondaines. Vous vous êtes dit que, spéculativement parlant, l'Evangile avait raison, mais qu'il fallait, en pratique, interpréter intelligemment la loi de Dieu. Vous avez réfléchi que d'autres avaient besoin d'être retenues par des règles de morale sévère, mais que vous, plus ferme de volonté, vous sauriez bien concilier les exigences divines et les conventions humaines. Vous n'avez peut-être pas été loin de penser que l'Evangile qui convient au paysan, à l'ouvrier, devait être arrangé selon la mode et les fantaisies de la société. Comme le disait le P. Faber : « Nous pouvons à notre aise dire la vérité au pauvre buveur irlandais, mais il semble que nous ne devions qu'une vérité mitigée aux heureux de ce monde. »

**Christianisme à la fleur d'oranger.** — Oui, ce serait

(1) *Quodcumque volumus sanctum est.* (SAINT AUGUSTIN.)
(2) *Quod libet licet.* (CARACALLA.)

« du christianisme à la fleur d'oranger ». Ce mot est du P. Faber. Ce n'est pas avec des concessions qu'on sauve son âme et qu'on devient un vrai disciple de Jésus-Christ.

Songez, mon enfant, que sur cette pente, la société en arrive à l'abandon de tous les principes et à l'épuisement de sa vitalité. On devient opportuniste en religion, comme on peut l'être en politique. Opportunistes, les Juifs qui demandèrent le sang du Juste, en même temps que leurs scrupules leur défendaient d'entrer chez Pilate, parce qu'il était gentil. — Opportuniste, l'homme du siècle nouveau, qui accepte toutes les défaillances sociales, excuse ses propres complaisances, toutes les lâchetés, pour ne pas perdre les bonnes grâces des puissants du jour, ou tous les profits d'une heureuse situation. Opportuniste, le riche qui donne au pauvre du bout du doigt, qui traite ses serviteurs comme une race d'esclaves et qui se désintéresse de leur âme comme si elle était d'une essence inférieure à la sienne.

**Reptiles.** — Cette conscience catholique, faussée, c'est un nid de reptiles. Le péché y naît, le désordre s'y cultive, le vice y grandit avec rapidité. C'est une culture merveilleuse de bacilles dévorants. Il y a là, à des profondeurs insondables, des monstruosités inconnues — comme aux fonds perdus de la mer — des monstres inconnus à la surface.

Quelle philosophie subtile décrira les crimes qui poussent sur le fumier de la conscience dévoyée ? Parce que son christianisme est faux, de mauvais aloi, le monde est livré aux plus laides passions. L'envie y grandit avec la perfidie de ses ambitions, et le fiel de son langage. La médisance, enveloppée du bon ton des milieux distingués, darde ses coups de langue avec un raffinement de procédés et de langage. Vous êtes chrétienne et vous jouez du mensonge en virtuose, et de la calomnie en artiste ! Vous jugez vos frères selon vos antipa-

thies mal déguisées, et vous êtes sans pitié pour leurs erreurs, sans miséricorde pour leurs travers, sans égards pour leurs qualités ; chrétienne, vous qui cherchez des triomphes de beauté ou de talent au prix d'attitudes risquées ou de relations équivoques!... La méchanceté ou l'orgueil ne sont que plus coupables quand ils se cachent sous les dehors de la correction, quand ils se font parfumés, élégants et d'une impeccable allure.

**La bonne terre**. — Dieu est le grand semeur qui a dispersé les grains de la moisson future du bien. Il a jeté dans les âmes les notions, les idées qui forment les mots de sa loi. « La conscience des élus est la bonne terre qui ne demeure pas stérile comme les autres, elle reçoit la semence qu'on lui a confiée, elle la fait germer au milieu des intempéries et des jours sereins, et la fait grandir jusqu'à la maturité des épis (1). »

**Les trois idées**. — Croire, aimer, prier ! ces trois mots sont au plus profond de la conscience humaine. L'humanité peut se tromper sur ses dogmes, s'égarer dans sa morale, s'oublier dans le culte qu'elle adopte, mais elle ne peut effacer en elle ces idées qui vivent malgré tout, qui ne viennent pas d'elle et dont elle ne peut ni bâillonner les cris ni fuir la menace. Il semble que ce soit très simple de se conduire, avec cette loi divine « inscrite dans le cœur de l'homme ». Mais l'existence de la loi ne suffit pas à créer la perfection humaine, pas plus que le code civil ne crée les bons citoyens, car la conscience applique ou n'applique pas la loi qu'elle constate en elle-même. Tel un mauvais juge qui ne condamne pas un coupable, ou qui n'absout pas un innocent.

**Ce qu'est la conscience**. — On ne définit pas la conscience, elle se sent. Elle naît avec nous, elle est parce

(1) BÈDE.

que nous sommes. Elle s'impose à notre pensée pour l'accuser ou la rassurer (1). L'important pour vous, mon enfant, est de vous faire une conscience droite, et non de vous former une conscience qui vous inspire selon vos intérêts. Soumettez vos vues, vos désirs, votre opinion à votre conscience, elle-même soumise à la loi de Dieu. Dans le monde c'est assez la tactique de se dire : ce que je veux doit être bien, quand il faudrait dire : ce que je veux peut être mal. Notre volonté nous apparaît d'abord, quand il faudrait au contraire consulter celle de Dieu. Notre histoire est un peu celle de Louis XI, à qui saint François de Paule faisait réciter « Notre Père. » Arrivé à ces paroles : « Que votre volonté soit faite, » le vieux roi ajouta vivement : « et la mienne aussi ». A force de vivre pour nous, de ne penser qu'à nous, de tout coordonner pour nos vanités, nos désirs, nous arrivons à juger du bien et du mal d'après notre égoïsme et non d'après la loi de Dieu.

Aussi, des actes qui sont évidemment en opposition avec la vérité, la justice, la morale s'accomplissent avec tranquillité, sans scrupules, sans même parfois qu'on se doute de la gravité de ces actes. Faut-il indiquer ici ces menus faits habituels à la vie de bien des chrétiennes? Ce sans-gêne avec lequel on exige des autres le travail du dimanche, alors qu'on devrait laisser à ses inférieurs la liberté de faire ce que nous faisons nous-mêmes!

Quand il s'agit de dettes à payer, on s'imagine qu'on peut différer de les acquitter lorsqu'on a le devoir de ne pas priver de son argent celui qui travaille? Ne donne-t-on pas trop de marge à ses conversations, trop de liberté à ses relations ? n'est-on pas trop lâche à défendre sa foi attaquée, trop facile à favoriser le livre mauvais qui est à la mode, à se désintéresser de l'œuvre à faire? La conscience nous murmure bien des reproches, mais notre cœur est bien habile à la faire taire!

(1) *Et inter se invicem cogitationibus accusantibus aut etiam defendentibus.* (Saint Chrysostome.)

Mille prétextes nous aident à nous tromper nous-mêmes : son rang à tenir, ses intérêts à sauvegarder, la mode à suivre.

Il faut bien qu'on exige des autres le travail quotidien, qu'on ne leur laisse pas une liberté dont ils pourraient abuser, qu'on entretienne ses fréquentations, etc.

En réalité, nous voulons une conscience qui n'en soit pas une, un juge qui se taise, un code de morale que nous fabriquions nous-mêmes et une loi qui s'adapte à nos fantaisies. Ce qui manque, c'est la bonne foi, la loyauté envers nous-mêmes, la sincérité vis-à-vis de Dieu.

**Ce que fait la conscience éclairée.** — L'esprit de Dieu doit nous éclairer pour que ses inspirations soient écoutées. Tous les discours seront inutiles pour celui que la foi ne guide pas (1). Mais aussi quelle valeur morale n'acquiert pas celui dont le regard est simple, le cœur naïvement soumis ! Défendez-vous, mon enfant, contre ces petites passions du monde qui font commettre tant de vilenies. L'ambition de plaire est une mauvaise conseillère : il faut la combattre pour rester bonne, équitable, supérieure aux mesquines rivalités de salon, aux jalousies qui dévorent le cœur et font commettre tant de péchés d'envie et de haine. Votre conscience, largement ouverte à vos amitiés, ne cherchera, pas les menus défauts de vos compagnes, sera sans dureté pour elles, loyalement affable et souriante, sans ces arrière-pensées de mépris qui se cachent souvent sous un accueil obligeant. Vous vous souviendrez que nous devons nous dévouer, nous oublier, donner à Dieu, aux autres, ce que nous leur devons de notre temps, de notre cœur, de notre superflu ; accepter les sacrifices nécessaires, aller aux devoirs indiqués, obéir toujours aux inspirations de notre conscience, sous le

(1) *Nisi spiritus Dei adsit auri audientis, otiosus erit sermo docentis.* (Saint Grégoire, pape.)

contrôle de la loi de Dieu. « Il faut faire, non ce qu'on a du plaisir à faire, mais ce qu'on sera content d'avoir fait (1). »

**Dans les épines.** — Vous vivrez, mon enfant, au milieu des difficultés de la vie, des chocs, des épreuves, des monstruosités qui s'étalent, des platitudes et des vilenies qui bourgeonnent sur le globe — comme des pustules sur l'épiderme. Vous serez peut-être la brebis empêtrée dans les ronces, déchirée par les épines, et, peut-être, aussi, qui laissera aux rameaux acérés des branches quelques touffes de sa toison. Cela veut dire, vous le comprenez, que vous avez pu connaître le découragement ou la défaillance. Le monde est si perfidement attrayant, et la tentation si astucieuse ! Puis les forces de la nature ne suffisent pas aux résistances nécessaires ; et, par étourderie, nous oublions de tourner vers Dieu le regard qui nous sauverait ou de murmurer sincèrement la prière rapide qui nous ferait échapper à l'obsession désastreuse. Peut-être n'avons-nous pas eu même la volonté de combattre, et notre conscience a-t-elle ratifié sans scrupules les capitulations de notre lâcheté. Dieu n'est pas sans pitié pour la pauvre brebis dévoyée ! Dieu ne maudit pas le pécheur qui sent la gravité de sa faute et rougit de l'opprobre où il est tombé. Les hommes sont sévères pour ceux qui ont fléchi dans leur honneur et reculé devant le devoir. Et ils font bien.

**Juste sévérité de l'opinion. Napoléon et le général Dupont.** — Napoléon avait raison de dire au général Dupont qui avait livré son armée aux Espagnols à Baylon : « Est-ce que votre main ne s'est pas desséchée en signant une pareille capitulation ? » Les hommes ont le devoir d'être inexorables envers les fautes qui atteignent un principe sacré : l'honneur, la justice, la liberté ;

(1) A. Vessiot.

car ils n'ont pas le droit de les laisser fléchir ou s'amoindrir entre leurs mains. C'est le patrimoine de l'humanité qu'ils défendent et c'est l'honneur de tous qu'ils sauvegardent. Dieu, qui est infini dans sa patience, nous laisse le bénéfice des circonstances atténuantes, quand c'est notre repentir qui le Lui demande. « Il épargne le pauvre », l'âme indigente qui a succombé et la créature misérable qui pleure.

**Déchéance humaine.** — Si vous avez péché, mon enfant, ne vous en étonnez pas. « Que pouvons-nous de nous-mêmes faire autre chose que des chutes (1) » ? On ne saurait trop, avec ce bon saint, vous dire que vous ne devez jamais vous étonner des tristes réalités où nous mène notre nature déchue. Quelque chose nous manquera toujours, l'impeccabilité. Jamais créature ne pourra arriver à une telle perfection qu'elle ne puisse plus commettre quelque faute. Tous nous sommes des hommes. L'amour de nous-même ne s'éteindra pas et, si nous arrachons la tige, les racines resteront. Cette passion peut sommeiller, mais elle se réveille souvent. En cette vie, quelle que soit notre bonne volonté, « il faut avoir patience d'être de la nature humaine et non de l'angélique (2). » Il faut nous résigner, mon enfant, à vivre, selon le mot d'un ascète, « en incurable spirituel (3). » Et il ajoute : « Se troubler et se décourager, quand on est tombé dans le péché, c'est ne pas se connaitre soi-même. » Il est impossible que vous soyez tellement maîtresse de votre âme, qu'elle obéisse au moindre désir de votre volonté. Notre imperfection doit nous accompagner jusqu'au cercueil. Nous ne pouvons aller sans toucher la terre. Il ne faut « s'y coucher ni vautrer : mais il ne faut pas penser voler ; car nous

(1) Mgr Camus, *Esprit de Saint François de Sales*, XVII[e] part., sect. 12.
(2) Saint François de Sales, lettre 428.
(3) De Bernières-Souvigny, livre V, chapitre II.

sommes de petits poussins qui n'avons pas encore nos ailes (1). » Je ne sais rien qui calme et encourage davantage que cette affirmation de la faiblesse humaine, ce diagnostic formulé avec tant de précision sur notre nature maladive et si amoindrie. C'est une consultation exprimée avec la douceur et la tranquillité d'un médecin souriant qui veut rassurer un infirme et lui détaille les symptômes d'un mal qui ne doit pas le surprendre, mais que l'expérience pourra soulager. Lisez ces bonnes paroles de l'aimable saint : « Les anges ont des ailes sur l'échelle de Jacob, mais ils ne volent pourtant pas ; ils montent et descendent par ordre, d'échelon en échelon. »

**Comment l'âme est guérie.** — L'âme qui remonte du péché à la dévotion est comparée à l'aube, laquelle s'élevant ne chasse pas les ténèbres en un instant, mais petit à petit. « La guérison, dit l'aphorisme, qui se fait tout bellement est toujours plus assurée. Les maladies du cœur aussi bien que celles du corps viennent à cheval et en poste, mais elles s'en vont à pied et au petit pas (2). » Nulle âme, si avancée qu'elle soit, ne doit donc s'étonner après une chute. Le doux saint parlait à des religieuses ferventes lorsqu'il disait : « Est-ce si grande merveille de nous voir broncher quelquefois (3)? »

Vous savez, mon enfant, que souvent un coureur tombe parce qu'il va trop vite, et qu'il n'a pas pris assez de précautions.

**Générosité et imprudence.** — Il pourra vous arriver que votre manque de prudence et les élans trop inconsidérés de votre cœur vous entraînent trop loin. Les plus nobles sentiments deviennent vite de vulgaires passions. Mais ce ne sont pas ceux qui commettent le plus

(1) Saint François de Sales, lettre 847, édition Meyer.
(2) *Introduction à la vie dévote*, Ire partie, ch. v.
(3) Lettre 795, collection Blaise.

de fautes qui sont les moins parfaits. Des âmes étroites pour qui tout est obstacle et qui calculent trop la portée de leurs efforts, qui n'avancent, comme les myopes, qu'en examinant les moindres détails du chemin, pourront tomber moins que vous. Mais si vous aimez Dieu généreusement, si vous avez cette vaillance héroïque et saine qui se relève allègrement après une défaillance, allez devant vous sans crainte. Tant qu'on lutte, fût-on blessé souvent, on appartient à Dieu : tant qu'on est dans la bataille debout, fût-on couvert de plaies et maculé de boue, l'uniforme déchiré, mais qu'on ne désespère pas de la victoire, on est digne du drapeau qui flotte au-dessus des horreurs épiques de la mêlée.

**Rester confiante.** — Tant que vous serez vaillante et ferme, malgré les tragédies morales qui se joueront dans votre cœur, malgré les orages qui s'abattront, en les ravageant peut-être, sur la fraîcheur de vos pensées et la pureté de vos désirs, tant que vous ne désespérerez pas de la victoire finale, fussiez-vous atteinte dans votre délicatesse intime, dans la beauté et la grandeur de votre vie, vous resterez digne de la croix qui étend ses bras, comme en refuge, aux âmes en péril. Dans les broussailles où votre cœur a laissé peut-être quelques lambeaux dispersés de lui-même, quelques rêves imprudents, et aussi quelques larmes de repentir, Jésus-Christ saura vous retrouver et vous prendra sur ses épaules.

**Et le péché mortel??** — Je vous parle ainsi parce que vous êtes généreuse. Et j'entends d'ici votre question : mais le péché mortel! Est-ce qu'il est aussi question de lui dans ces lignes? Pour vous répondre, je vous dirai, avec saint François de Sales, que la misère du cœur humain est si grande, qu'elle étonne les anges. Le mal émane de la créature, comme le liquide sort d'un vase ouvert. La perversité pousse et grandit en nous comme les mauvaises herbes dans un champ. « Au lieu d'être ébahis de nous voir tombés, nous nous

étonnerions comment nous pouvons demeurer debout, si nous savions bien ce que nous sommes (1) ».

Ne vous étonnez pas... même d'une faute grave. Mais relevez votre cœur, comprenez le peu que vous êtes, et que votre humiliation soit le principe de votre redressement et de votre perfection. Le ciel sera en fête, pour la brebis revenue au bercail pour n'en plus sortir.

(1) Lettre 53, collection Blaise.

## XIV

## RAISINS SUR DES RONCES

**Du fumier.** — Avez-vous remarqué, mon enfant, le réalisme pénétrant des paroles du psalmiste : « Dieu relèvera le pauvre de son fumier pour le placer au premier rang. » Le fumier n'est qu'une pourriture. Et pourtant il sert à fertiliser la terre. De sa corruption germe la vie.

La végétation s'élève et grandit de ses éléments putrides, et grâce à lui la terre s'enrichit de fruits et se pare de fleurs. Dieu se sert de nos fautes pour rendre nos âmes plus vivantes et plus belles. Et la vertu germe dans des créatures dégradées par leurs fautes.

Le mal peut nous être utile, et le diable nous servir, si nous savons profiter des leçons qu'ils nous donnent, des retours de conscience qu'ils nous aident à former en nous.

**Satan.** — Pour retourner contre Satan les pièges qu'il nous tend, il faut d'abord croire à son existence.

Cette existence et son influence sur nous sont un dogme au même titre que les autres dogmes catholiques. Beaucoup de catholiques semblent l'ignorer. C'est une de ses manœuvres les plus habiles que d'avoir réussi à faire douter de son existence. Nous sommes à

l'une de ces heures tristes où l'obscurité s'épaissit autour de la vérité, et la croyance au pouvoir occulte de Satan est une de ces parcelles de la vérité qui s'effacent. Cet esprit de l'ombre a fait la nuit autour de son nom et de sa puissance.

Mais comme tout peut contribuer au bien de ceux qui aiment Dieu, les chutes elles-mêmes nous servent parce que nous pouvons nous relever plus humbles, plus vigilants, plus fervents (1).

**Blessures de l'âme.** — Lorsque notre propre faiblesse ou les suggestions de Satan nous ont fait tomber, l'âme est labourée de fissures par où s'échappe la vitalité que la grâce y avait mise. Mais si les lézardes ont compromis la solidité de l'édifice, elles ont aussi ouvert des entrées à la lumière, au soleil, à l'air vivifiant. Les blessures reçues sont un avertissement, une douleur, une humiliation. Elles sont une indication irréfutable du peu que nous sommes, du peu de distance qu'il y a entre les calmes sommets de la grâce et les bas-fonds de la perdition. « Il n'y a qu'un pas du Capitole à la Roche Tarpéienne », disait-on à Rome.

Il n'y a qu'un pas aussi à franchir de l'innocence à la dépravation. « Il faut confesser la vérité : nous sommes de pauvres gens qui ne pouvons guère bien faire (2). »

« Je vous dis que vous serez fidèle si vous êtes humble. — Mais, serai-je humble ? — Oui, si vous le voulez. — Mais je le veux. — Vous l'êtes donc. — Mais, je sens bien que je ne le suis pas. — Tant mieux ! Car cela sert à l'être plus sûrement (3). »

**Les chutes graves.** — Si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous étiez descendue jusqu'à des péchés honteux, mon

(1) *Ex casu humiliores, cautiores et ferventiores resurgunt.* (Saint Augustin.)

(2) 811e lettre. Collection Blaise. Saint François de Sales.

(3) 470e lettre à une supér. carmélite. Saint François de Sales.

enfant, c'est que Dieu voulait vous secouer et ramener votre âme orgueilleuse au souci de vous-même et à l'humilité (1).

Vous seriez dans la situation d'un malade ayant deux infirmités, l'une grave dont vous ne souffririez pas, l'autre plus douloureuse mais non dangereuse. Le médecin vous laisserait souffrir de la seconde pour soigner la première. C'est une grâce à notre misère lorsque nous glissons, parce qu'une marche plus sûre pouvait nous conduire aux cimes de l'orgueil. Puis, faut-il dire que certaines chutes dont une plume chrétienne n'ose écrire le nom, sont moins graves que le culte odieux de soi et se guérissent plus facilement que le désordre de l'esprit ? (2).

**La morsure du diable.** — Il y a une plante qu'on appelle de ce nom étrange. Elle a une racine ravagée, incisée de toutes façons, creusée de trous, boursouflée d'aspérités et de rugosités. On dirait qu'elle a été mordue par le diable : de là son nom.

L'orgueil mord l'âme, tarit les bonnes pensées dans leur source. Les chutes des sens sont odieuses : il est répugnant de songer, même un instant, à leur corruption avilissante ; mais leur dépravation est isolée, confinée dans leur opprobre personnel, tandis que l'orgueil circule à travers tous nos actes pour les contaminer — comme ces vers souterrains qui promènent leurs ravages dans nos jardins et coupent toutes les racines des plantes. — L'obole qu'on donne à un pauvre n'est qu'un moyen de faire croire à la charité. Si on accepte une injure, c'est par pose, pour se donner le prestige d'une patience qu'on n'a pas. On fréquente les sacrements pour faire comme tout le monde et pour ne pas paraître indifférent lorsque les autres sont

(1) Saint Thomas. *Catena aurea*, 2 ad. Cor.
(2) *Malo cum inquinatione carnis quam cum elatione mentis abere conflictum.*

dévots. Le diable mord toutes les intentions, toutes les pensées, tous les actes à leur racine et les vicie.

Pour ces âmes éprises d'elles-mêmes, la vie est une comédie qu'elles jouent; et, leur vertu, le paravent derrière lequel se cachent leur hypocrisie et leur adoration d'elles-mêmes.

**Le roi de ce monde.** — Le catholicisme moderne est imprégné d'un orgueil inconscient, comme il est intimement gâté par l'esprit du mal qui a revêtu les apparences du bien.

Les bonnes œuvres ne manquent pas dans l'Eglise, les fidèles ne désertent pas les temples, au contraire, ils y reviennent de plus en plus nombreux. Et pourtant, il semble que la vitalité catholique diminue ; que la valeur morale va en s'affaiblissant. C'est parce que l'esprit de l'Evangile, qui reste au cœur comme un noble sentiment naturel à la race, n'est plus dans l'esprit où il doit d'abord vivre comme une inébranlable conviction. Il y a des élans généreux, mais momentanés de foi, des sortes d'accès de bonne volonté, qui ne durent pas. C'est le froment tombé sur un terrain pierreux et qui meurt faute d'humidité et de fraîcheur.

En réalité, Satan est le roi de ces âmes. Il leur a inoculé un égoïsme dont elles ne sentent pas les résultats funestes. Au fond de la pensée de ceux qui ne se plient ni aux ordres de Dieu, ni aux lois de l'Evangile, ni aux commandements de l'Eglise, il y a une sorte de hauteur dédaigneuse qui leur fait traiter leur salut éternel comme une question d'ordre inférieur dont ils peuvent régler les détails selon leur fantaisie. C'est le mépris de Dieu, non avoué, mais établi par les faits. Est-ce qu'on peut cueillir des raisins sur des ronces, attendre de ces catholiques superficiels autre chose que l'indifférence pour la cause de Dieu ?

Des indifférents, ai-je dit ! Le sont-ils bien ?

Mais les indifférents ne sont que des athées,
Ils ne dormiraient pas s'ils doutaient un seul jour !!

Nous avons besoin de la pitié de Dieu, mon enfant. Mais nous avons aussi à la mériter par le sentiment de notre insuffisance et de notre misère.

Est-ce là le fond de notre pensée, et ne vivons-nous pas vis-à-vis de Dieu avec un laisser-aller qui ne ressemble guère à l'humilité d'un indigent qui compte sur une aumône? « Qui a plus besoin de miséricorde qu'un malheureux, et qui mérite moins la pitié qu'un pauvre orgueilleux (1). »

(1) Saint Aug., lib. de *Libero arbitrio,* chap. x.

## XV

# LE BON PASTEUR

**Doctrine sévère.** — Tous les enseignements épars dans ces pages vous sembleront peut-être durs, mon enfant, et recéler en eux des germes de tristesse.

Si vous étiez tentée de penser que le monde est bien heureux de professer une morale plus facile, refoulez le découragement en vous souvenant que Jésus-Christ vous a prévenue que « le monde se réjouirait pendant que vous seriez à la peine (1). » Que les apparences ne vous trompent pas ! les joies du monde ne sont ni vraies ni durables : ceux qui ont vécu vous le diront ! Elles sont ce que saint Augustin appelait « des joies déplorables (2). » Dieu ne vous laisse pas seule dans ce dur combat de la nature contre le péché, de l'âme contre le mal ; dans cette suite d'efforts et de sacrifices nécessaires pour maintenir en vous la splendeur morale. En particulier, comme si vous étiez seule en ce monde, vons occupez la pensée de Dieu. Que cette idée ne vous semble pas étrange. « L'âme, dit Sénèque, est un Dieu en miniature ». Ce Dieu en miniature s'occupe de son domaine. Sans efforts, votre âme dirige

(1) Saint Jean, xvi, 20.
(2) *Lugendas lætitias.*

votre corps avec habileté, distribuant la vie à tous les organes, réglant leurs mouvements. Et cela tout naturellement, sans que cette occupation gêne ses élans, ses aspirations, ses essors. Et chacun des membres a une part aussi large aux soucis de l'âme que s'il était seul. Dieu fait de même avec nous.

**Dieu et chacun de nous.** — Il aime chacun de nous comme si nous étions seuls avec Lui. Quand le cœur de l'homme, dans ses élans d'espérance, les appels de sa prière ou l'héroïsme de sa vertu, cherche Dieu avant tout, le reste de la création semble ne plus exister pour Dieu, dont tout l'amour infini se concentre vers cet amour qui le cherche. « L'univers devient comme un désert à peine visible dans l'espace, au loin, sorte de décor effacé, d'où se dégage la vivante apparition de l'âme humaine, la créature que Dieu a trouvée belle après l'avoir formée et pour laquelle Jésus-Christ est mort après l'avoir perdue. »

La création tout entière, les mondes, qu'est-ce que tout cela ? Les « magnificences, les gloires, les trésors du monde matériel », tout disparaît lorsque Dieu regarde son image et y retrouve sa beauté à lui-même ; tout rentre dans l'obscurité d'une sorte de néant quand le cœur humain monte pur ou repentant vers le cœur divin d'où il est sorti. Dieu ne voit plus que cette âme, n'écoute plus que les battements de ce cœur, ne se penche plus que vers le bruit « de cette prière ». Dieu aime autant chaque homme que le genre humain. Le poids et le nombre ne sont rien à ses yeux. « Éternel, infini, il n'a que des amours immenses (1). » Le soleil éclaire aussi bien des millions de fleurs que s'il n'en éclairait qu'une seule. Dieu aime des millions d'âmes comme s'il n'en aimait qu'une seule, « et une seule âme bien qu'il en aime des millions d'autres (2). »

(1) Joubert, p. 103.
(2) *La Vie du cœur et l'Évangile*, pp. 16 et 17.

Qu'allez-vous faire, mon enfant, pour répondre à cette avance de Dieu ? Le bon Pasteur va au-devant de vous, et il vous enveloppe d'un réseau de grâces pour vous attirer à lui, de mailles serrées d'encouragements, d'appels, de conseils murmurés tout bas dans l'invisible secret de votre conscience. Ce qu'il vous demande, c'est de ne pas dépareiller les splendeurs de la création, mais de les compléter en ajoutant votre splendeur personnelle aux beautés éparpillées partout, de couronner par le chef-d'œuvre que vous ferez avec votre âme les œuvres sans défaut qu'il a placées autour de vous.

Quand on donne un bloc de marbre à un sculpteur, ce n'est pas pour le briser ou le salir, c'est pour que son ciseau y taille une image digne des rêves de l'artiste. Quand on remet à un soldat l'uniforme qui le classe parmi les forts et les généreux, ce n'est pas pour qu'il le traîne et le déshonore dans une vie de lâchetés ; c'est pour qu'il en soit fier et qu'il l'use dans les hasards des luttes et sous les déchirures des balles. Quand on allume une lumière, ce n'est pas pour qu'elle soit placée sous le boisseau ou isolée dans un coin, c'est pour qu'elle rayonne dans l'obscurité et qu'elle éclaire les lieux obscurs et les replis ténébreux.

**Songez aux grandes choses qui ne se font pas.** — Songez-vous, mon enfant, que vous avez tout cela, tous les éléments de bien, d'honneur, de joie, le marbre à tailler, la parure à porter fièrement, la lumière à répandre ? Songez-vous que vous serez tout cela, un chef-d'œuvre, une force, un soleil, si vous le voulez ? Que de belles choses ne se font pas quand un chrétien ne comprend pas sa vocation, ne répond pas à ce que Dieu attend de lui, reste dans l'inertie et l'indifférence ! Que d'héroïsme meurt dans les âmes, sans être utilisé, comme le grain de blé qui se dissout au fond d'un sillon stérile sans germer son épi ! Que de beauté morale n'apparaît pas, que l'on éteint après l'avoir esquissée

et qui aurait été pour d'autres une leçon et un exemple ! Le chrétien qui se refuse à suivre Dieu, qui ne veut pas comprendre combien la vie est belle à cause du noble usage qu'on doit et qu'on peut en faire, ce chrétien-là refuse un poste d'honneur, un rôle de choix, une joie qui ne se définit pas, car si ce n'est pas encore le bonheur du ciel, c'est déjà une sérénité joyeuse qui dépasse les plus pures émotions de la terre.

C'est là, peut-être, mon enfant, un appel, un progrès qui vous semblera difficile. Ne le croyez pas ! Que vaut la vie, si nous n'y faisons et si nous n'en faisons rien de grand ? Y faire quelque chose de grand, c'est faire devenir son cœur plus tendre, sa nature plus généreuse, son cerveau plus actif, et c'est entrer tout vivant dans la béatitude encore terrestre, mais déjà céleste, que Dieu donne à ceux qui mettent leur âme en contact avec son éternel amour.

**L'esprit de Dieu.** — Jésus-Christ est le bon Pasteur cherchant ses brebis, l'ami présent partout pour vous attendre, vous aider, vous soutenir. « L'esprit de Dieu » se cache partout, en sorte que le monde est un lieu » enchanté, dont tout le charme se rapporte à Dieu. » Les livres, les sermons, les offices, les spectacles qui » frappent nos yeux, les exemples de ceux qui nous » entourent, les chagrins, les joies, les espérances, les » craintes, les vents et les vagues, le chaud et le froid, » les animaux et les plantes révèlent à l'improviste un » étrange pouvoir et nous électrisent en réveillant la » pensée de Dieu, souvent même par un vil sentiment » de sa présence. Toutes ces choses nous prêchent une » seule vérité, qui est en elle un admirable secours, » c'est que Dieu veut que chacun de nous arrive au salut éternel. Et toutes les choses ne sont-elles pas heureusement favorables à l'accomplissement de cette » tout aimable volonté ? Les choses inanimées elles-

» mêmes possèdent une vie mystérieuse et nous sou-
» tiennent dans notre voyage vers le ciel ; leur silence
» a une voix, leur insensibilité des mains qui nous
» étreignent fortement et nous tournent vers Dieu (1). »

(1) Faber, *Confér.* Bray, éditeur.

XV

## VERS L'IDÉAL

**Stage provisoire.** — « Bossuet compare les rares » moments de bonheur terrestre à des clous plantés » dans un mur. Ils semblent occuper un grand espace : » réunissez-les : ils tiennent dans le creux de la main. »

C'est l'histoire du cœur.

Il peut échapper à une épreuve déterminée qui atteindra un autre cœur que lui, mais il ne saurait se soustraire à la souffrance, qui l'enserre de ses mailles, le touche à un moment donné, et, à une heure qui vient toujours, lui fait comprendre qu'elle est une loi irrévocable.

Ou bien l'homme se révolte et cherche à échapper à la douleur : c'est l'espoir de ceux qui ne croient qu'au plaisir et que la vie des sens a seule une valeur.

Ou bien, l'homme y voit une loi divine et s'y résigne avec énergie : c'est la solution des préceptes de l'Evangile.

Ou bien, l'homme s'éprend avec passion de la douleur comme d'un bien, et arrive à l'aimer : c'est la perfection des âmes d'élite, des saints qui ont pris comme devise la formule de sainte Thérèse : « Ou souffrir, ou mourir : plutôt souffrir, Seigneur. »

Vous, mon enfant, vous prendrez le parti intermé-

diaire ; vous vous résignerez à accepter les maux de cette vie, sans les rechercher, mais sans les refuser.

Jésus, pour ménager votre sensibilité, ne pas décourager votre faiblesse, a voulu connaître et exprimer l'angoisse que la douleur apportait à son humanité.

Il a souhaité que « le calice s'éloignât de Lui : puis, Il » s'est soumis et incliné sous la volonté de son Père. »

Vous regarderez les épreuves comme le remède du péché, comme un rappel divin qui vous empêchera de vous attacher aux choses de ce monde. Qui songerait à désirer le ciel s'il ne trouvait ici-bas que des jours heureux ? Il a fallu l'exil aux Hébreux pour leur faire chanter les plaintes mélancoliques du « *Super flumina Babylonis.* » C'est parce que tout passe autour de nous, parce que tout échappe aux exigences de notre cœur, que nous songeons à des réalités plus solides, à des joies plus vastes et plus vraies ! Nos désenchantements sont des bienfaits, puisqu'ils nous disposent à chercher ailleurs le bonheur absolu ; et la fuite des objets aimés est une grâce, puisqu'elle nous force à désirer qu'une autre vie nous donne enfin ce que celle-ci nous aura refusé.

**Les saints.** — Ceux qu'une vocation de choix détermine à pratiquer les *conseils* évangéliques, à chercher la douleur, à se détacher de tout, de ce monde, de toute jouissance, d'eux-mêmes, jusqu'aux limites extrêmes de l'abnégation, vous offrent des exemples que vous n'êtes pas forcée d'imiter. Dans une certaine mesure, sans aller jusqu'à cette perfection, vous devez pourtant vous en rapprocher par votre *esprit* de renoncement, par l'*habitude* du sacrifice quotidien, par l'*exercice* que vous imposerez à votre volonté, de se plier, journellement, aux devoirs de la vie chrétienne.

La philosophie antique avait compris que l'homme s'abaisse s'il obéit à sa nature, qu'il s'élève s'il lui résiste. Résister à ce qu'il y a en nous de perversité, c'est lutter contre ses penchants pour les réduire et les

soumettre. Lutter ainsi, à toute heure, contre son égoïsme, sa lâcheté, ses défauts, c'est une épreuve. S'obliger à être chaste, malgré les appels de la passion, à pardonner, malgré l'effervescence de la colère, à se priver lorsque notre sensualité nous pousse au bien-être, c'est s'imposer des sacrifices, c'est souffrir.

Qui osera dire que la religion ne prêche que la souffrance, se plaît à faire couler les larmes, à martyriser le cœur ? Mais la simple raison indique la nécessité de se combattre.

La vie, pour être noble, doit, même au point de vue de la sagesse humaine, être une vie d'abstention et de courage : « Abstiens-toi : supporte généreusement, » disait l'antiquité.

Et si le devoir philosophique appelle l'homme à cette élévation, à plus forte raison, la philosophie divine de l'Evangile en fait un devoir supérieur, une condition de perfection ici-bas, de salut éternel.

Et si l'âme, après avoir compris que la douleur la replace dans sa vraie vocation, se prend à aimer ces sacrifices salutaires ; si elle établit en elle le « culte de la douleur », c'est qu'elle trouve une jouissance et une ivresse dans ses tribulations. Elle s'y complaît et y demeure, comme à une source de paix que le monde serait impuissant à lui fournir. Toutes les misères et tous les troubles s'endorment dans l'adoration de sa douleur (1). La mort des sens est un des moyens de parvenir à la vie. La vie n'est pas dans les mensonges du monde réel, dans les vicissitudes de l'heure présente, dans les phénomènes transitoires qui s'écoulent sous nos yeux. Elle est plus haut, au delà de ce monde où le cœur étouffe, près de la source éternelle de la Beauté et de l'amour, la seule capable d'apaiser la soif que nulle eau n'étanche ici-bas. Il faut bien qu'il y ait du bonheur dans cet état de renoncement, puisque l'âme y vit à l'aise, sans tristesse et sans révolte ; puis-

(1) *Adoro tormenta tanquam sacramenta.* (Saint Bern.)

qu'elle ne pourrait plus s'en passer lorsqu'elle en a connu les délices mystérieuses.

Ce n'est pas la destruction farouche de la sensibilité, l'exaltation des névrosés qui vivent dans une sorte d'orgie mystique du cerveau. Non, c'est la tranquille extase devant l'apparition de l'idéal rêvé ; c'est le repos absolu dans la communion avec l'infini réel, l'arrivée de l'âme errante et tourmentée au but définitif, à la sérénité inviolable. C'est la spiritualité suprême, non plus celle du cauchemar des détraqués, mais de la vision charmante de la vérité éternelle. Les objets terrestres ne calmaient pas la nostalgie incurable de la pensée : Dieu, entrevu à travers nos larmes sanctifiées, au delà de nos faiblesses vaincues, au-dessus de nos répugnances abolies, se révèle comme l'invisible devenu palpable. Des flots d'amour jaillissent entre le Bien absolu et consolateur qui nous attire et qui se dévoile, et l'âme, enfin, confiante et apaisée, qui s'absorbe et se perd dans l'infini de la beauté, de la paix et de la vérité.

Il faut bien que la douleur procure « le ravissement de l'esprit » puisque des créatures vont au-devant d'elle, et cherchent un éternel tête-à-tête avec les austérités, s'y vouent dans des macérations effrayantes pour le sensualisme. Il faut bien que « la folie de la croix » porte en elle des germes de joie enthousiaste pour que le Père Damien aille s'enfermer avec les lépreux de Molakaï, et accepte de mourir lui-même, souriant sous les morsures hideuses de la lèpre. Pourquoi ont-ils tourné toute l'énergie de leur volonté vers de telles immolations répugnantes à la nature ? Parce qu'ils ont compris que l'esprit devait diriger la chair ; que plus il la gouvernait, plus aussi il rentrait dans l'ordre divin ; que l'émotion du plaisir, du mal, du péché n'était pas la vie, mais l'illusion, la déchéance, la perte de la vie.

En travaillant à établir en eux cette vie, ils l'ont aimée ; en l'aimant, ils ont compris qu'ils ne pouvaient l'aimer trop ; après l'avoir cherchée et aimée par

devoir, ils ont fini par l'aimer avec passion, la passion de l'être noblement en quête de l'Idéal, et qui l'ayant entrevu, ne peut s'arrêter que dans sa possession définitive.

Au fond, l'homme qui s'aime, ne s'aime pas, il n'est pas vrai avec lui-même ni avec Dieu : il se hait, se trompe, et détruit en lui la vie supérieure d'ici-bas qui commence la vie éternelle et qui y mène.

**Voie commune.** — J'ai voulu, mon enfant, vous esquisser de mon mieux la psychologie d'un saint ; mais, sans vouloir vous dire que vous deviez arriver jusque-là, si Dieu ne vous a pas armée pour cette destinée d'exception.

En réalité, la *souffrance* est un grand mot. Il signifie quelque chose de plus que « les petits tracas de la vie » ou les peines communes de l'humanité. Dans les temps » de mollesse comme le nôtre, il y a une grande por- » tion de l'humanité qui va au tombeau sans avoir senti » la souffrance dans toute la force du terme. On a sur- » vécu à ceux à qui on devait naturellement survivre ; » la mort a bien fait peut-être quelque escarmouche : » on a eu deux ou trois maladies sérieuses dans le cours » de la soixantaine ; il y a eu le déclin de la vie qui a » été aggravé par l'application à des devoirs profes- » sionnels, plus ou moins pénibles ; mais en somme on » a été tranquille ; on a eu sa dose de peines et d'ennuis, » quelques éclaboussures de plaisirs et de désap- » pointements. Mais tout cela ne va pas jusqu'à la » souffrance sérieuse. Le fait est que ceux qui ont le » cœur assez noble pour souffrir sont le petit nombre (1). »

Vous accepterez la vie telle que Dieu vous la fera, mon enfant, avec résignation dans les douleurs ordinaires, avec héroïsme, si Dieu vous éprouve plus douloureusement.

Il n'est pas nécessaire que vous ayez la grandeur

(1) Faber. *Conf.*, p. 221. Bray, éditeur.

d'âme d'aimer vos souffrances : mais vous puiserez dans votre esprit de foi la force de les accepter avec patience.

On peut être un saint sans martyre, sans macérations. « Ne dites pas qu'il n'y a plus de bourreaux, de » supplices : vous trouverez l'occasion du martyre en » supprimant vos colères, en réprimant vos passions, » en pratiquant la justice (1). »

**L'idéal.** — En réalité, le souci de notre perfection est la seule chose humaine qui rassasie notre ambition de gloire et de bonheur. « L'idéal est une cime : Dieu y descend, l'homme y monte. » Dieu s'approche de chacun de nous : mais nous avons à monter vers Lui. Beaucoup s'égarent sur des chemins perdus, gaspillent leur vie en la traînant sur les sentiers détournés qui mènent au bien-être, à la considération, au plaisir. Ceux-là n'ont pas compris la vie, n'ont pas accordé à leur âme ce qu'elle attendait d'eux.

Ayez l'âme simple, éprise du culte du bien, assainie par le repentir, si elle a péché, dévouée au devoir de tous les jours... Ce sera votre ascension vers Dieu qui vous attend au delà de l'atmosphère irrespirable du monde.

**L'achèvement divin.** — Vous n'oublierez pas, mon enfant, que vous ne parviendrez qu'à une ébauche de tout, de vérité, de bonheur, et d'amour : « Nous ne ferons que peu, mais Dieu achèvera (2). » Mais dès ici-bas, la créature peut établir en soi une magnificence morale qui dépasse les vertus courantes qu'on prend, trop souvent à tort, pour de l'héroïsme. Quel est le mérite d'une femme chrétienne, d'une jeune fille pieuse, lorsqu'elle se prive d'un colifichet, qu'elle s'abs-

(1) *Iracundiam mitigare: libidinem fugere, justitiam custodire pars magna martyrii est.* (S. Aug., serm. 250 *de tempore.*)

(2) *Modicum facies, Deus perficiet.* Ep. de saint Pierre.

tient d'une médisance, refuse de paraître dans une fête où elle craint de rencontrer trop de dissipation et de laisser-aller ? C'est la menue monnaie du devoir, ce sont les détails de la vertu ordinaire : la vie nous ménage à chaque instant des occasions de montrer à Dieu que nous voulons, avant tout, Lui obéir. Mais, vienne un moment où nous nous trouverons tout à coup devant un sacrifice immense à accomplir ; quelle sera notre attitude ? Nous déciderons-nous sur le champ ? Prendrons-nous résolument la détermination que la loi de Dieu nous impose, la résolution que Dieu attend de nous ? Oui, vous le feriez, n'est-ce pas, mon enfant ?

**La pêcheuse de Camaret.** — Autrefois les pêcheurs de Camaret en Cornouailles avaient pris l'habitude d'aller en mer, le dimanche, par le beau temps.

Un homme de Camaret avait ainsi gagné deux cents francs.

Un dimanche, après vêpres, il se promenait sur la falaise avec sa femme. Celle-ci l'arrête tout à coup et lui dit : « J'ai toujours appris à nos enfants à respecter la loi de Dieu ; toi, tu travailles le dimanche. Ils vont croire, par ta faute, que c'est permis. J'ai sur moi les deux cents francs que tu as gagnés le dimanche : cet argent-là est maudit. Tiens, voilà le cas que j'en fais. » Et elle jeta les deux cents francs à la mer.

L'homme baissa la tête. Il avait la foi ; il murmura, pendant que des larmes lui montaient aux yeux : « C'est dur, mais tu as raison, je ne recommencerai pas. »

Entre son pain et son honneur de chrétienne, entre son intérêt et Dieu, la femme de Camaret n'avait pas hésité. Ame idéale.

XVII

## AU JARDIN DES OLIVIERS

**Que ce calice s'éloigne de moi !** — Le cri d'angoisse de Jésus-Christ devant le trop-plein d'amertume qu'il sait dans le calice de sa passion, ce cri vous échappera, vous le proférerez vous-même quelquefois, peut-être, mon enfant !

A certaines heures la tristesse envahit la pensée, et la torture. Des épreuves vous seront envoyées qui pourront vous paraître trop lourdes. Ou bien, il vous semblera que la lutte contre soi, que la résistance au mal est difficile.

Tous les côtés de votre être seront successivement atteints, souvent même plusieurs ensemble, comme tous les membres de Jésus-Christ suèrent le sang de l'agonie morale qui ne fut pas l'instant le moins douloureux de sa passion (1).

On ne veut pas dire ici que vivre est un supplice, un intolérable martyre, ni que l'homme n'a à attendre ici-bas que des épreuves sans relâche. Non ! « les compensations sont plus nombreuses et plus puissantes que les douleurs (2). » Seulement la vie apporte avec elle

(1) *Non solis oculis flevisse videtur, sed et omnibus membris.* (Saint Bern., *Sermo in Dom. Palm.*)

(2) *Vident cruces nostras, non vident consolationes nostras.* (Tertullien.)

un contingent de surprises, de fatigues et d'adversités qui constituent une période de luttes contre soi, d'efforts contre le mal, de patience devant les accidents. Accepter cette situation sans révolte, c'est l'agonie de l'âme dans son Gethsémani d'ici-bas. Lors même que dans un moment d'hésitation la créature éperdue crierait sa détresse, c'est là un affaissement moral que Dieu excuse, quand Il sait que c'est le cœur gonflé qui éclate, mais que la volonté demeure inébranlable dans son amour.

Pleurez, si vous le voulez, mon enfant, « rugissez vos plaintes », comme le prophète (1) : sanglotez comme le tendre Jésus devant la tombe de Lazare ; exaspérez-vous contre vous-même de vos pusillanimités, contre le monde de ses turpitudes, contre notre siècle de ses ignominies, pourvu que votre colère soit noble et dilate votre pensée, que votre faiblesse soit sans découragement et vous donne une leçon d'humilité.

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire
S'il ose murmurer.
Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,
Mais... laissez-moi pleurer (2).

**Ce que nous avons à donner à Dieu.** — Le ciel ne sera que l'explication de la terre, mon enfant. La vie, là-haut, terminera par le repos, la paix, la vérité, nos luttes, nos angoisses, nos obscurités. Vous, mon enfant, si vous avez le cœur délicat, d'une plus exquise sensibilité que bien d'autres, vous aurez à offrir à Dieu une personnalité plus haute que le vulgaire. Et plus Dieu aura voulu de perfection pour vous, plus la douleur vous pétrira pour vous faire arriver au modèle voulu par Dieu. Si vous êtes d'un noble caractère, l'épreuve aura pour résultat de vous affermir encore dans votre fermeté. La tendresse et la fierté serviront sem-

(1) *Rugiebam a gemitu cordis mei.*
(2) Victor Hugo.

blablement les desseins de Dieu. Trop douce, vous auriez peut-être fléchi et subi l'ascendant des séductions mondaines : la douleur vous redressera dans le sens divin. Trop hautaine, vous n'auriez peut-être pas ouvert assez large votre cœur à la grâce : l'épreuve amollira votre volonté trop peu flexible. Mais vous comprenez que tout cela ne se fait pas sans qu'il en coûte à la nature et que nous trouvons souvent le calice bien amer : c'est notre Gethsémani.

**Au jardin des Oliviers**. — Tout l'Évangile tient donc dans ces paroles : « Celui qui ne porte pas sa croix n'est pas digne de moi (1). » C'est la grande question pour l'âme. Je vous ai dit que ces luttes de la vie évangélique sont le secret du bonheur. Saint Bernard le dit : « Les épreuves terrestres ne sont rien à côté des consolations qu'elles nous offrent (2). » Il y a là comme une énigme, en apparence, une contradiction dans les termes. Mais la solution apparaît bien vite pour les forts et les résolus. Au fond, tout le débat entre votre âme et la vie, c'est de savoir si vous aimerez Dieu plus que vous, ou si vous vous aimerez plus que Dieu, c'est-à-dire si vous aimerez, avant tout, votre personne, votre opinion, vos aises, vos passions. Vous vous attacherez à des sentiments et à des idées qui ne vous donneront pas ce que vous attendez. Tout cela trompera vos espérances, passera à travers votre cœur sans y laisser autre chose que le vide et le dégoût, comme l'eau passe entre les doigts. L'erreur de l'homme, c'est de vouloir tirer du bonheur des choses insuffisantes et stériles. « Cueille-t-on des raisins sur des ronces ? » Vous voulez que la vie vous donne ce qu'elle n'a pas ! Vous voulez qu'on vous dise que le bonheur est dans la vanité, que l'amitié vous consolera des duperies des événements,

(1) Luc, xiv, 27..
(2) *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad consolationem præsentem quæ ponitur.*

que la fièvre du plaisir vous apportera quelque réalité de jouissance! Non! mon enfant; tout cela, ce sont des accidents et des phénomènes, la fumée qui se disperse, la vapeur qui roule et s'évanouit. Tout cela, c'est la mystification qui nous berne; c'est la piperie des mots et le vide des choses qui recommence à chaque pauvre cœur le même jeu stérile. Croyez bien que ce qui resterait au fond de vos découragements, ce serait le sentiment de l'inutilité de l'effort humain et le malaise de votre esprit partagé entre les déceptions maussades auxquelles il se heurterait et l'idéal bonheur qu'il poursuit.

Les demi-chrétiens, ceux que la grâce n'a fait qu'effleurer, se plaignent de la caducité de tout et de la vie comme d'une mauvaise aventure. Tous les sarcasmes n'y peuvent rien : au lieu de se laisser choir avec lassitude ou de braver avec révolte, que la créature conçoive un idéal supérieur de l'existence, en comprenant qu'elle vaut mieux que ce qu'elle rencontre et que l'âme est supérieure à sa destinée. Il faut donc, que, d'un effort violent, l'homme se dégage des impressions que lui donnent les illusions des sens et qu'il se crée une existence affranchie de la croyance au bonheur humain.

Là est la valeur et la joie de la vie, mon enfant. Cette parole est-elle dure et difficile à accepter? Ne le croyez pas!

**Largeur d'esprit.** — Je ne vous dirai pas d'être indifférente et de faire de votre vie une sorte de stagnation morale, sur laquelle les péripéties courantes passeront sans y laisser de trace. Non, la doctrine de l'Évangile n'est pas l'opium qui endort, c'est la sève qui circule et réveille. Elle ne veut pas de l'immobilité et de l'assoupissement, mais d'une vitalité qui prenne corps à corps les difficultés. Tout l'intérêt de la vie est là; toute sa joie aussi.

Ne vivez pas dans le brouillard du rêve ni dans la mélancolie : regardez de près et en face les incidents pé-

nibles, les contradictions douloureuses, vos insuccès, vos surprises, ces mille riens de la vie de tous les jours qui sont des choses importantes par la façon dont on les accepte et dont on en profite. Vivre comme tant de mondaines, aller et venir sans autre but que d'occuper ses loisirs, donner de l'importance à une question de toilette, se croire obligée d'obéir à la mode, aux conventions sociales, se plier au joug que la société impose, au laisser-aller qu'elle tolère, au luxe qu'elle estime ; croire qu'on doive accepter tout cela aveuglément, c'est se laisser verrouiller dans le cachot qu'on appelle le monde. Non ! ne soyez ni frondeuse, ni timide. Extérieurement, ne vous singularisez pas en affichant votre dédain pour votre milieu. Il faut bien qu'on reste à sa place, à son rang ! Mais dégagez-vous de cœur de cette atmosphère de vanités, de puériles ambitions, de prétentions et de rivalités de salon ; une âme saine comme la vôtre ne peut y rester longtemps sans en souffrir. Parlez, agissez sans que rien trahisse les préoccupations supérieures de votre pensée.

**Inanité des choses terrestres**. — Vous voudrez bien vous rappeler, mon enfant, qu'en acceptant les tribulations de ce Gethsémani moral, où vous aurez conduit votre âme, vous lui aurez fait connaître une paix « qui surpasse tous les sentiments que peuvent donner les émotions de ce monde ». On ne vous appelle pas au martyre, mais à la joie. Ce sont d'effroyables tortures que souffrent ceux qui s'adressent aux hommes ou aux objets créés pour en tirer tout ce qu'ils peuvent donner.

Au fond des vils plaisirs que j'appelle à mon aide,
Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir.

Il n'y a que des larmes dans les choses, que des désenchantements dans nos semblables ; nos espoirs sont des chimères ; les affections de notre pauvre cœur finissent par des sanglots ; et nos rêves les plus généreux n'a-

boutissent à rien de durable, de grand ou de parfait. C'est pour vous délivrer du cauchemar des mensonges terrestres que je crie à votre cœur : « Souffre pour être
» grand ; la douleur de ton détachement et de ta rési-
» gnation deviendra une inexprimable joie, puisqu'elle
» t'aura séparé de ce qui fuit, de ce qui trompe, de ce
» qui n'est pas digne de toi. Prends ce calice. Ne crois
» pas qu'il soit amer. Quand tu l'auras vidé, tu n'en
» voudras plus d'autre ! »

## XVIII

# VOTRE PASSION

**Le pressoir**. — C'est le pressoir qui fait sortir le jus du raisin : c'est le sacrifice qui aide l'âme à donner à Dieu ses sentiments, son activité, son héroïsme. Il resserre l'âme comme un étau entre la douleur qui s'offre à nous et la résignation que nous devons offrir à Dieu ; et il en exprime, si on peut parler ainsi, ce qu'elle a de meilleur, sa fermeté de volonté, son courage d'attitude, cette tranquille patience qui est un hommage du cœur à Dieu et l'honneur de l'homme devant Dieu. Mais le sacrifice, en le contraignant à l'effort, multiplie ses forces et donne de l'élan à ses facultés. C'est toujours ce qui arrive lorsqu'on est en face d'un obstacle à franchir ; on ramasse toute la puissance de ses muscles pour faire le bond aussi loin que possible. Dans la vie morale, le même phénomène se produit. L'âme devant quelque chose qui coûte à la nature, se recueille, réunit en un faisceau toutes les énergies dont elle est capable, et tend, dans un acte supérieur de volonté, tous les ressorts dont elle dispose.

Quand on en est arrivé à se commander à soi-même à ce point, à obtenir ce résultat, on a dépassé les limites où s'arrête la foule. On est une âme conquise par la

beauté du sacrifice et la joie du renoncement. « Chacun de nous doit avoir son Gethsémani et son calvaire : ceux qui ressuscitent après n'appartiennent plus à la terre (1). »

**Les amis.** — Jésus emmène avec lui au jardin des Oliviers Pierre, Jacques et Jean. Ils vont dormir.

Je ne voudrais pas, mon enfant, vous faire croire que je vous engage à tout quitter : votre famille, vos amis, vos habitudes. Non, restez où vous êtes, dans votre atelier, pour montrer qu'une âme d'élite est supérieure à sa condition, ou dans votre salon, pour être une leçon vivante de noblesse et de dignité aux chrétiennes qui seraient au-dessous de leurs devoirs.

Que vous ayez à souffrir, vous n'en doutez pas !

Que les sacrifices nécessaires soient de tous les instants, c'est possible ! car la grandeur d'âme est à ce prix. « Il faut bien que le sacrifice soit la plus belle » chose de la terre, puisqu'il y a tant de beautés dans » les hommes simples, qui souvent n'ont pas la pensée » de leur mérite et le secret de leur vie (2) ! » Pour se faire un cœur plus grand que les autres, il faut l'avoir approché de bien des petitesses et en avoir mesuré la laideur. Et pour se maintenir à ce niveau où ne montent que les âmes d'élan, il faut renouveler souvent sa résolution de virilité et l'élan de sa pensée au-dessus de l'humanité qui rampe et qui fléchit, comme les oiseaux ne se maintiennent dans les couches supérieures de l'atmosphère qu'en donnant, à chaque seconde, le coup d'aile qui leur permet de planer. Votre passion, mon enfant, sera tout intérieure ; votre croix sera de celles que l'indiscrétion ou l'ironie ne verront pas sur vos épaules. Voulez-vous que nous montions ensemble au calvaire ?

**Les amitiés.** — Une des plus douces émotions du

(1) Carmen Sylva.
(2) A. de Vigny.

cœur, c'est de se sentir aimé, et le sentiment qui nous exalte le plus, c'est l'amour pour ceux que nous croyons dignes de nous inspirer cette divine passion.

Jésus-Christ emmena avec lui au jardin des Oliviers Pierre, Jacques et Jean. Ils vont dormir pendant l'agonie de leur Maître. Leur excuse est de ne pas comprendre ce qui se passe, et cette mystérieuse passion qui commence n'éveille sans doute en eux pas même la curiosité qui s'attache au prologue de ce drame. Vous avez des amies ! Soyez-leur dévouée et fidèle : mais ne comptez pas que leur présence ou leurs paroles combleront même un peu du vide que les mensonges et les surprises de la vie creusent en vous. « Sans ami, il vous est impossible de vivre heureuse », dit l'*Imitation* (1) ; mais l'auteur ajoute aussitôt : « Qu'entre tous ceux qui vous sont chers, Jésus-Christ seul soit votre ami de prédilection ! » Qu'est la vie, sinon une solitude où l'âme, comme Jésus à Gethsémani, est entourée de silence et d'obscurité ! Ceux que vous aimez ont leurs soucis, leurs intérêts et leurs vues personnels. On vous aime, sans doute, mais pas jusqu'à s'oublier soi-même pour vous. Cet attachement a ses limites, et c'est un désenchantement douloureux de s'apercevoir qu'il s'arrête là où précisément il serait plus précieux et que sa faillite commence avec celle des autres joies terrestres. Peu de cœurs seront assez purs ou dégagés d'eux-mêmes pour vous suivre et vous comprendre, assez désintéressés pour prendre leur part de votre fardeau, assez nobles pour s'oublier à votre profit. Ce n'est pas leur faute ! N'en gardez pas rancune à la pauvre amitié humaine qui dormira pendant que seule, à l'écart, vous aurez avec Dieu ces colloques de la souffrance isolée qui cherche à se résigner, ou de l'amour insatiable qui cherche des sentiments moins fuyants, des objets moins banals et des réalités moins chimériques. Tout cela est fugitif. Il faut se faire à cette idée que rien de

(1) *Im*, VIII, 3, 4.

terrestre n'a de durée, ni de valeur, parce que l'âme immortelle est trop vaste pour que des bribes de tout et des minutes de joie puissent lui suffire.

**Judas, Hérode, Pilate.** — Ce sera une douleur profonde à votre honnêteté de rencontrer la trahison, l'ironie et la lâcheté humaine. L'argent, la morgue, la lâcheté : voilà des mobiles secrets de bien des infamies qui vous étonneront à bon droit. Aimer la richesse, s'estimer plus qu'on ne vaut, se soustraire aux exigences de son devoir de catholique, c'est la triple manifestation de la misère humaine.

« L'argent est un bon serviteur et un mauvais maître. » Hélas ! il est le mauvais génie de bien des hommes. Toutes nos perversités sont déjà nombreuses : la richesse les augmente encore « comme un médecin » qui aggraverait la maladie au lieu de la guérir », dit Plutarque. Vous assisterez à ce spectacle de voir mettre dans une balance vos qualités, votre mérite, d'un côté, et de l'autre le poids de votre richesse : soyez sûr que c'est l'argent qui l'emportera.

Lorsque vous rencontrerez des sourires et des prévenances, ils pourront s'adresser sans doute un peu à vos vertus, mais beaucoup peut-être aussi à ce qu'on vous supposera d'opulence. Et prenez garde que sous l'urbanité des procédés ne se cache une vénalité intéressée qui n'hésiterait pas entre trente deniers bien comptés et toutes vos perfections.

C'est là le monde, mon enfant, avec son « mensonge universel, ses duplicités, ses bassesses ». Vous comprendrez aisément que lorsqu'une créature humaine aime avant tout l'argent, elle soit toute préparée à l'idolâtrie de soi-même. Saint Paul appelle l'avarice : « l'adoration des idoles (1). » La première, celle qui exige un culte exclusif, c'est soi-même. Parce qu'on est rassasié de bien-être, comblé de jouissances, on laisse son

(1) *Idolorum servitus. Coloss.*, III.

cœur se désintéresser de tout, de Dieu et des autres (1).

**Se détacher.** — C'est une passion personnelle à accepter que de se séparer — en esprit — du monde.

Il en coûte de ne pas s'abaisser aux futilités à la mode, d'être nettement catholique et de ne pas se faire une religiosité qui rejette les devoirs gênants. Il ne suffit pas d'avoir un livre richement enluminé et un prie-Dieu garni de velours pour être en règle avec sa foi, d'aller à la table sainte et au bal ou au théâtre le soir pour mériter le nom de chrétienne ! Comment s'arrangent, avec le plaisir et les tentations, les âmes qui n'ont pas accepté l'esprit de sacrifice de l'Évangile ? En voisinant avec les divertissements les plus dangereux et en parlementant avec les visions malsaines du péché. Est-on une âme pénétrée de ses obligations, lorsqu'on va chercher des émotions pieuses à l'église et qu'on ne sait ni supporter chez soi les petites privations, ni parler doucement aux inférieurs, ni travailler son caractère, ni accepter les travers ou les exigences de son entourage ? A-t-on la charité ardente, généreuse, lorsqu'on fait le bien parce qu'il est de bon ton de se montrer généreuse ? Dans ses confessions même, ne cherche-t-on que le bien de son âme et n'entre-t-il pas quelquefois un peu d'amour-propre jusque dans le choix du confesseur ?

Barbey d'Aurevilly écoutait un jour une catholique parler de confession et dire : « Oh ! moi, je ne voudrais » pas me confesser à un autre qu'au Père... un prédi» cateur célèbre. » « Ah ! oui, répliqua Barbey d'Aure» villy, je vois que Madame a des remords distingués. »

La perfection, mon enfant, ne consiste pas à ne pas voir le monde, à ne pas aller dans le monde, mais à ne pas le goûter. Le monde n'est pas dangereux pour les âmes conquises par la grandeur de Dieu, par le culte de la vertu, par la douceur de la prière.

(1) *Adimpleti sunt, et saturati sunt ; et levaverunt cor suum et obliti sunt meî.* (Osée, xiii.)

Vous pouvez aller hardiment où vos relations et vos obligations sociales vous appellent, si vous êtes habituée à la lutte, si vous avez mesuré d'un coup d'œil l'inanité de tout et que vous vouliez sincèrement aimer Dieu plus que tout. « Si votre cœur est droit devant Dieu, dit Bossuet, là sera votre asile et votre refuge. »

**Être fort.** — L'Évangile, si austère qu'il paraisse, n'est que le remède bienfaisant des défaillances humaines « Le christianisme affadi n'a pas de quoi régé- » nérer les esprits et les âmes. Le christianisme est » doux, sans doute, mais parce qu'il est fort ; il est » plein d'idées fortes, de sentiments forts ; il demande » des volontés fortes, des actes forts ; il apprend à » souffrir avec force et l'on pourrait dire du chrétien » ce que Tite-Live dit du Romain : « Son fond, c'est » d'endurer et de faire des choses fortes (1). »

» Le christianisme vrai rencontrera toujours des op- » positions, car toujours il heurtera, par ses dogmes, » par sa pratique, par son esprit, ce qui dans l'homme » est déréglé.

» Si l'on veut guérir, il ne faut pas de demi-remèdes. » Tout demi-remède augmente le mal en l'endormant. » Il faut savoir aller aux remèdes qui extirpent le mal. » Au mal radical dont nous souffrons, il n'y a qu'un » mal radical aussi, et c'est précisément le christia- » nisme. »

**L'attrait de la croix.** — Du reste, mon enfant, tout ce qu'il y a de grand ici-bas va à Jésus-Christ. Les âmes les plus nobles ressentent l'attrait mystérieux qu'exerce le Crucifié divin et qu'Il avait annoncé d'avance : « Lorsque je serai élevé en croix, j'attirerai » tout à moi ! » Il est éperdument aimé dans ses douleurs, parce qu'on sait qu'elles émanent de son amour. Le rayonnement de ce cœur transpercé pénètre le

(1) *Et facere et pati fortia romanum est.*

cœur humain d'une exaltation joyeuse et d'un ravissement infini dont la tendresse humaine ne saurait donner la sensation. Et si les âmes conquises se donnent à Lui, à l'immolation, au sacrifice, c'est pour échanger les vanités stériles de ce monde et ses chimères contre la gloire et la joie du renoncement, de la liberté de l'âme et des espoirs éternels.

Ne vous étonnez pas de rencontrer sur votre chemin Judas qui aimera l'argent plus que vous ; l'ironiste Hérode qui s'amusera de vos croyances et de vos vertus ; et, Pilate, hésitant entre vous et ses intérêts.

Passez tranquillement devant ces fantômes d'humanité. Ce qu'ils veulent, ce qu'ils disent et ce qu'ils font n'arrête pas la vérité qui souffre, mais qui marche toujours. Traversez avec patience la Jérusalem des apostats qui se vendent, des princes et des juges qui se déshonorent, en les plaignant de leur puérile insolence et de leurs inoffensifs dénis de justice. Montez vers la cime du Golgotha. Vous y trouverez bien quelque cœur de Cyrénéen pour sympathiser à vos angoisses et vous aider à porter votre croix. La douce Vierge Marie sera là, aussi, quand vous fléchirez, et vous sourira pour vous donner du courage. Et lorsque la vertu vous paraîtra exiger de vous de trop durs sacrifices, regardez auprès de vous Jésus-Christ sur sa croix.

Les Espagnols ayant condamné Montezuma, empereur du Mexique, à être brûlé avec un de ses caciques, ce dernier, couché sur un brasier, se plaignait à son maître. « Et moi, lui dit Montezuma, suis-je sur un lit de roses ? »

Si vous êtes dans l'épreuve, Jésus-Christ n'y a-t-il pas été avant vous ?

XIX

# L'ŒUVRE DE LA DOULEUR

**Le cœur et la vie**. — La vie est, dit l'Ecriture, le champ que le père de famille nous a confié pour le cultiver, n'y pas laisser croître les ronces et les épines, mais en faire sortir le bon grain à pleins sillons.

Sans allégorie, vivre, c'est jouir du temps que Dieu nous donne pour fixer notre sort éternel.

L'Evangile est rempli de paraboles qui déterminent exactement notre rôle : les talents qu'on fait ou qu'on ne fait pas fructifier, l'économe qui gère mal les biens de son maître...

Dieu donne à chaque créature ce qui lui est nécessaire.

Nous sommes de bons ou de mauvais administrateurs, nous utilisons le trésor qui nous est confié, ou nous le laissons dormir inutile, selon que nous choisissons le bien ou le mal, ces deux extrêmes si bien énoncés par saint Augustin : « L'homme s'aimera jusqu'au mépris de Dieu et de ses frères, où il aimera Dieu et ses frères jusqu'au mépris de soi (1). »

Voilà l'aboutissement de toute vie, les deux chemins

(1) *Amor suî usque ad contemptum Dei, vel amor Dei usque ad contemptum suî.*

ouverts devant l'homme, les deux objets qui appellent son cœur.

Pour suivre le chemin du devoir, il faudra contrarier la nature, la redresser dans un sens divin, ce sont là les sacrifices nécessaires.

**La douleur est un bien.** — « La douleur est donc un bien (1). » Non qu'elle soit un bien en soi, mais parce qu'elle est l'instrument du bien. Si on veut me permettre une comparaison un peu triviale, je ferai remarquer que même dans l'ordre physique, cette loi est appliquée tous les jours. Quelqu'un a-t-il abusé de la table, le médecin le met à la diète. Cette privation est un bien, non en elle-même, mais par l'effet recherché, et pourvu qu'elle ramène le corps à son état normal, d'où la gourmandise l'avait fait sortir. Cette diète pénible rend la vie aux organes surchargés ; la douleur accroît la vie morale, la santé spirituelle, et procure une sorte de rajeunissement du cœur.

Les meilleures choses sont un danger parce qu'on peut en abuser, comme un bon estomac est un péril si on en profite pour commettre des excès.

La diète qui s'impose alors est un sacrifice qui nous ramène à la tempérance. Lorsqu'on a traversé de vives douleurs, il semble qu'elles aient purifié, assaini l'âme ; elles l'ont dégagée des sentiments trop inférieurs, et on ne voudrait pas, après l'orage passé, ne pas les avoir souffertes.

**Façonnement divin.** — Et avec quelle dextérité la main de Dieu proportionne l'épreuve à la personne de chacun de nous ! Comme il sait établir l'équilibre entre le cœur et la volonté !

La bonté nous amollirait et nous rendrait apathique : la douleur réveille notre énergie. Si vous êtes fort, elle vous enseignera la douceur ; si vous êtes doux, elle

(1) Madame de Stael.

vous apprendra le secret de la force. Nous nous ignorons, Dieu seul nous connaît bien et sait frapper juste.

Comme saint Ignace souhaitait d'être « le froment moulu sous la dent des fauves », le chrétien ne doit pas redouter d'être mis au point, façonné par les contradictions, les insuccès, les déceptions.

Vous avez vu le bloc de bois ou de pierre sous la pointe et le tranchant du burin. L'ouvrier le tourne et le retourne, détachant les parcelles, arrondissant les angles, taillant les côtés trop saillants, rognant à coups répétés les morceaux inutiles. Laissez l'ouvrier divin travailler votre cœur.

Permettez à l'abnégation, à l'oubli de vous-même, à l'humilité, de former votre vie, votre caractère, de détacher de votre nature, de ce bloc mal dégrossi, l'égoïsme, l'orgueil, l'impureté. Si vous êtes trop rigoureux, le renoncement vous ramènera aux justes limites de la mansuétude, arrêtera les excès de la haine. Pour qu'il y ait équilibre en nous, la volonté ne doit choisir et le cœur ne doit aimer que la vérité, l'ordre, l'équité.

Pour ce choix et cet amour, la volonté doit céder quelquefois au cœur, et quelquefois le cœur à la volonté. Votre pitié vous portait vers une infortune, mais à la réflexion, vous la méprisez. Laissez prévaloir votre cœur et n'écoutez pas tant votre arrière-pensée. Vous êtes en face d'un devoir à accomplir : votre volonté vous l'indique clairement ; mais votre cœur s'y refuse : c'est une faiblesse. Donnez le pas à votre volonté et faites marcher votre cœur.

L'amour et la personnalité sont destinés à agir ensemble.

Vous avez des yeux pour voir et pour refléter la joie : votre cœur est fait pour vouloir et la volonté pour vous aider à aimer le bien, la justice, la perfection.

C'est la proportion et l'équilibre dans la vie. Ni méchanceté, ni faiblesse, ni lâcheté, ni inertie : c'est la splendeur morale, la forme idéale de la personne humaine.

**L'argile entre les mains du potier.** — Dieu balaie les impies comme la poussière boueuse des places publiques : il brise les cœurs révoltés comme le vase du potier. Et ce sort terrible n'est-il pas d'une irréfutable logique, lorsque c'est l'homme lui-même qui va au-devant du châtiment. Mais Dieu qui « mesure le vent à la brebis tondue », a des délicatesses infinies. Si l'argile humaine, le cœur fragile, est souple sous la main qui la façonne, l'ouvrier céleste en fait une œuvre étonnante de sagesse, de beauté morale et de paix. Joseph ne s'attriste pas de se voir jeter dans une citerne par ses frères : leur crime était pour lui le commencement de la gloire. Quand Tobie est réduit à l'esclavage, attristé par la cécité, il demande à l'ange de lui expliquer le sens de ses douleurs : « Parce que tu es bien vu de Dieu, Dieu veut qu'une grande épreuve te mène plus haut dans sa gloire. » Et Tobie se résigne. Job est si grand dans ses adversités, que saint Grégoire a dit de lui : « Il fut sublime, même dans ses péchés. » Cela veut dire que ses plaintes douloureuses, qui auraient pu sembler des fautes, montaient d'un cœur si résigné, qu'elles témoignaient encore d'un amour sans bornes. N'a-t-on pas dit de sainte Thérèse : « Ses péchés valaient mieux que nos vertus (1). »

Nos perfections, en effet, n'atteignent pas ses imperfections. Notre vertu se borne à quelques actes de charité faits de temps en temps : elle, elle regardait comme des fautes tous ses actes qui n'étaient pas inspirés par le plus pur amour de Dieu.

Voilà ce que Dieu fait des cœurs qui se donnent à Lui, simplement, se laissent conduire et acceptent de sa main paternelle les péripéties, les traverses, les douleurs de leur vie.

Nous les chrétiens moins ardents, dont le cœur est moins sacrifié, ayons, à défaut d'une telle ardeur vers la perfection, la bonne volonté. Nos douleurs à nous,

(1) Le P. Antoine de Saint-Joseph.

ce sera la patience dans les menues tribulations de tous les jours, l'oubli des injures, la bonté même pour nos ennemis, le silence devant l'injustice qui nous frappe, l'humilité qui éteindra les exigences de notre orgueil, l'amour de la pureté qui refrénera nos passions, le don de nous-mêmes, de notre temps, de notre fortune, de nos fatigues et de notre cœur. Tout cela exigera un effort : « Il faut faire le bien à la sueur de son front (1). »

**Ascension d'âme.** — Madame X... était une de ces âmes que rien ne distingue de la foule.

Elle était chrétienne comme beaucoup d'autres, observait la loi de Dieu sans ferveur particulière.

Elle trouvait que ce monde est bien vide, malgré les jouissances de la fortune, malgré le bien-être dont on peut s'entourer, malgré les amitiés rencontrées çà et là. Elle avait été heureuse dans sa famille. Ses enfants avaient grandi et fait leur chemin. Elle me fit part de ses désillusions, du désenchantement qui attristait son cœur, même au milieu du calme et de la sérénité qui planaient sur son existence : « Cherchez plus haut ! lui dis-je, sortez de votre bonheur trop étroit. » Un jour, elle rencontra une femme très âgée, infirme, et lui fit la charité comme elle la faisait toujours.

La malheureuse, aigrie sans doute par sa détresse, reçut avec dédain l'offrande de madame X..., trouvant que c'était peu.

La charitable femme eut un mouvement de colère, et fut sur le point de se fâcher, de répondre avec vivacité à la pauvre vieille.

Elle se contint ; elle eut la bonne inspiration de se maîtriser. Dominant son mécontentement, elle demanda son adresse à la mendiante ; et doublant son aumône, elle lui dit doucement : « Allez, ma bonne, nous nous reverrons. »

(1) Saint Vincent de Paul.

Seule, elle réfléchit, fut heureuse d'avoir dompté son irascibilité. Pour s'exercer à la patience, elle alla, le lendemain, voir sa protégée.

De mauvaise humeur, la malheureuse la reçut sans politesse. Madame X... accepta ses rebuffades. Elle lui offrit même de payer son loyer.

Les visites continuèrent, la bienfaitrice toujours mal accueillie, ou au moins la protégée peu reconnaissante du bien qu'on lui voulait.

Madame X... me raconta cet incident : « Eh bien ! qu'en éprouvez-vous ? » lui demandai-je. « Il me semble que j'ai beaucoup triomphé de moi. Cette pauvresse m'est très désagréable, mais elle me fait du bien. Je lui donne de l'argent, je me prive même pour elle de certains achats de luxe ; je m'habitue à son mauvais caractère, ces privations et cette patience me donnent une sorte de fierté et de joie que je trouve très réconfortantes. Je suis plus contente ; mon cœur semble respirer plus à l'aise, comme si je montais un peu au-dessus de mon ennui et de mes fatigues d'âme. »

Je l'encourageai à poursuivre tranquillement son œuvre. Un jour que la malheureuse avait besoin de moi, j'y allai, et je trouvai madame X... à son chevet. Je vis qu'on avait mis de l'ordre dans la pauvre chambre, que rien ne manquait aux soins nécessaires à une malade.

Le lendemain, la courageuse chrétienne vient me trouver : « Et votre protégée ? » lui dis-je. « Toujours peu facile ; mais je me suis attachée à cette infortunée, et je ne voudrais pas ne pas l'avoir rencontrée. »

Je fis l'étonné. « Oui, continua-t-elle ; elle est pour moi la révélation d'une parole de l'Evangile que je n'avais pas comprise : « Celui qui perd son âme la retrouvera. » Il m'a fallu, pour la voir, beaucoup de douceur, car elle est haineuse, sans beaucoup de gratitude. Je dois perdre mon temps à écouter ses bavardages, ne pas me fâcher de ses grossièretés de langage, me

plier à mille caprices, à des exigences sans bornes. Tout cela m'est dur, et je fais des efforts violents sur moi, sur mes emportements, sur ma délicatesse ; je me domine avec peine, mais j'y arrive. Mon âme en souffre, mon cœur se révolte ; je les maintiens pourtant à leur tâche sans leur permettre de s'y dérober un instant. Aussi j'en suis bien récompensée. Je sens moins le poids et l'énervement de mes faiblesses et de mes dégoûts.

» Ma personne se dégage comme d'une carapace de tiédeur, d'obscurités, de vanités, de soucis, qui alourdissaient mes tentatives vers la vertu. Je sacrifie mon temps, mon argent, mes goûts, mon repos, c'est-à-dire tout ce qui me tient au cœur, et je comprends qu'en sacrifiant mon âme, je la retrouve, c'est-à-dire que j'en retrouve une plus grande, plus forte, plus libre, moins sensible aux petitesses, aux vanités, aux bagatelles. Je suis plus moi, en supprimant en moi l'égoïsme et l'apathie. De l'enveloppe trop humaine où j'étais, je me débarrasse et je forme une autre personnalité, plus belle parce qu'elle est plus vraie. Je me sens plus près de Dieu parce que je me suis oubliée davantage pour ne voir que ce qu'il me demande : la bonté, la miséricorde, l'amour des autres. J'échappe à ce qui m'enveloppait le cœur comme d'un filet, et ce cœur vaut mieux. Les paroles de la sagesse divine m'éblouissent : « Mon âme s'échappe du réseau des vices qui la pourchassent, comme le passereau des filets du chasseur. » L'humanité, la vieille argile d'Adam, s'effrite, frappée par les coups de ciseau du sacrifice, et, sous l'être qui se démolit par parcelles, se reforme un être plus vivant, plus agile et plus heureux.

Oui, c'est vrai, et je n'y avais pas réfléchi. « Donner son âme, c'est la retrouver », vouer son cœur, son esprit, son corps, à ce qui semble austère et dur, c'est les anéantir dans leur devoir auguste pour qu'ils renaissent dans une naissance divine.

Oui, je comprends, le sacrifice, c'est la mort des

actions, c'est l'ivresse de la foi, c'est l'apaisement des penchants malsains, c'est le renoncement aux calculs des lâchetés et des hésitations, c'est le bridement des révoltes de la chair : mais aussi, c'est l'appel aux nobles passions. »

« Oui, lui dis-je, le sacrifice est tout cela. Et tout cela c'est le bonheur ici-bas (1). »

(1) *Cf. La Vie du Cœur et l'Evangile.* 1 vol. Abbé Edelin.

XX

## LE MAITRE ET LE DISCIPLE

**Le maître.** — Si vous étudiez les arts ou un métier, vous vous appliquez d'autant mieux que vous avez plus de confiance dans l'habileté et la science de votre maître (1).

Et si vous hésitez parfois, votre inexpérience se rassure en disant : « Le maître l'a dit. » Votre maître, à son tour, se félicite de vos progrès qui sont sa plus précieuse récompense (2).

Or, « le maître » a parlé, non pour des cénobites ou des ermites, non pour les religieux qui n'existaient pas alors, mais pour les chrétiens, pour vous, mon enfant. Sénèque recommandait avant tout, à son ami Lucile, « d'apprendre l'art du plaisir ». Jésus-Christ ne reconnaît pour les siens que ceux qui « portent vaillamment leur croix et qui le suivent. » Vous ne pouvez pas suivre ces deux doctrines : il faut opter pour l'une ou pour l'autre. Votre choix est fait, vous êtes en grâce avec Dieu. Votre âme est revêtue de « la robe nuptiale » ; Dieu vous distingue comme étant « l'un des siens. »

(1) *Primus discendi ardor nobilitas est magistri.* (Saint Ambroise.)

(2) *Docentis merces, profectus auditoris.* (Saint Augustin.)

Cela ne suffit pas encore. Porter une parure et demeurer immobile ne constitue pas la vie. Vivre, c'est agir, aller à son devoir, en accepter les charges, en aimer les fatigues. La vie chrétienne n'est pas autrement que la vie humaine ; elle est un devoir, un fardeau, et parce qu'elle est un fardeau, elle est une occasion de courage ou de lâcheté, selon qu'on l'accepte avec énergie ou qu'on le refuse en se révoltant. Nous ne sommes pas les fils du Thabor où l'extase nous ravirait ; nous sommes les fils du Calvaire où la douleur appelle (1). Et quand saint Ignace a senti les dents des bêtes féroces mordre sa chair, il s'écria : « Voici maintenant que je commence à être le disciple du Christ ! » Non pas, mon enfant, que Dieu aime à voir souffrir, mais la lutte de l'âme contre elle-même, contre les tentations qui l'obsèdent, contre les suggestions malsaines du monde est une épreuve égale au martyre le plus douloureux ; et c'est de ce martyre qu'il s'agit. « Si tout vous réussit, c'est que vous êtes heureux ; si vous supportez les contradictions, c'est que vous êtes grand, » disait Pline le Jeune.

**Magnificence morale.** — Être grand, qu'est-ce que c'est ? Comment le devient-on ?

Être grand, c'est sortir de soi, c'est ne pas croire qu'on trouvera dans ses seules forces, ou ses seules qualités la vérité, la vertu, le repos, c'est chercher ailleurs quelque chose qu'on n'a pas : un aliment suffisant à son activité, un objet digne de son cœur, assez vaste pour suffire à notre amour, assez beau pour que rien au monde n'en surpasse la splendeur, assez solide pour que le temps n'en ravage pas les charmes. Tous, nous le cherchons hors de nous, parce qu'il n'est pas en nous (2).

(1) *Filii calvariæ sumus.* (Saint Augustin.)
(2) *Quare foris volunt sibi bene esse? Quia non est illis intus bene esse.* (Saint Augustin.)

Vous, mon enfant, vous savez sans qu'on ait à vous le démontrer, que le bonheur rêvé n'est pas dans le plaisir attaché aux sens, dans l'orgueil qui s'adore, dans les jouissances du bien-être et du luxe, dans les concessions faites aux passions, mais dans l'amour du devoir, dans le culte du bien, dans le service de Dieu. Observer la loi de Dieu, lutter pour la vertu, souffrir pour ne pas déchoir, se contenir devant les attraits visibles, c'est la grande tâche, mais aussi la grande tribulation. C'est la montée de l'âme vers un air plus pur et de plus larges horizons, au-dessus des bruits et des compétitions, des fièvres d'or et des sensualités, au-dessus des boues où l'on s'enlize et des miasmes qui empoisonnent. Mais, c'est aussi le calice à boire, le calvaire à monter, la croix à prendre sur ses épaules.

« **J'y suis, j'y reste.** » — On peut, pour un instant, dans un rapide effort arriver à ces hauteurs ; mais après y être arrivé, il faut s'y maintenir, malgré les secousses, les épreuves, les bourrasques des tentations, et répéter comme Mac-Mahon, sur la brèche dévorante de Sébastopol : « J'y suis, j'y reste. « Les coups de vent du découragement ébranlent l'âme sur les cimes, il semble à tort que le froid de l'isolement va la glacer. On se demande si le silence infini de ces solitudes de la pensée ne va pas nous attrister. Si loin du monde, si haut au-dessus des vulgarités et de ses folies, est-ce qu'on ne va pas être assailli par l'ennui, par la monotonie d'un calme si peu fait pour notre esprit inquiet? Est-ce que vraiment on peut bâtir à son âme un refuge idéal d'où l'on ne soit pas débusqué par les importunités et les soucis des réalités ? Oui, c'est dans cette sphère supérieure qu'il faut demeurer, c'est là que vous devez enraciner votre courage, votre confiance, votre pureté, votre amour. Comment? En répétant les mêmes actes avec ténacité.

Chère âme, vous êtes belle aux yeux de Dieu et il n'y a pas de tache en vous, mais la vie chrétienne n'est pas

un repos léthargique qui vous autorise à l'indolence. Du reste, vous ne pourriez pas rester dans l'immobilité; car dans la pratique il faut sans cesse sortir de l'abstraction pour lutter avec les réalités. En sortant de la serre chaude de la prière et de la méditation, on est mis en demeure de prendre des décisions, de se prononcer, de choisir son attitude, au milieu des idées en conflit, des vices en circulation, des passions en mouvement. Vous allez trouver la mauvaise foi qui défigurera vos intentions, la haine qui vous tendra des pièges dans l'ombre, la sottise qui ne vous comprendra pas (1) ou l'envie qui, vous comprenant trop bien, vous dénigrera; vous trouverez des cuistres sans âme, des pédants sans cœur, des bandits sans scrupules : et plus tristement encore, vous rencontrerez des amies trop légères pour vous, des relations où votre foi sera mal à l'aise des milieux dont les tristes habitudes étonneront votre vertu et votre foi.

Et pourtant, il faudra affronter ces êtres, ces passions, ces laideurs. Vous devez vous habituer à des spectacles répugnants sans vous laisser impressionner, à être forte en face des séductions.

Vous aurez à manœuvrer avec délicatesse dans des milieux d'ignorance et de laisser-aller que trop de rudesse froisserait et dans d'autres hostiles à votre piété où votre douceur sereine pourra faire entrer une lueur de bienveillance et de vérité. Soyez rude aux erreurs, souriante aux personnes. Tant de créatures ne comprennent pas la vie aussi noblement que nous.

Comment une vertu fragile peut-elle devenir une vertu de permanente énergie? Voulez-vous me dire comment on devient artiste, de novice qu'on était?

En pratiquant son art, en répétant ses tentatives, en recommençant ses essais. La locution populaire a raison : A forger, on devient forgeron.

(1) « On a élevé tant de monuments à tant de choses haïssables qu'il serait crâne d'en élever un à la bêtise. » (ARSÈNE ALEXANDRE.)

**Se faire une âme.** — On se fait une âme comme on se fait un doigté pour le piano, une dextérité pour la peinture, en s'exerçant, en s'acharnant à la répétition des mêmes efforts. Dix fois, vingt fois par jour, luttez contre la même tentation, chassez la même chimère, répétez-vous la même résolution.

Dix fois, vingt fois par jour, passez sans y prêter attention, à côté des mêmes vilenies, des mêmes hypocrisies, des mêmes niaiseries. Dix fois, vingt fois par jour, pardonnez une même injustice, ramenez votre esprit au calme devant les mêmes pleutreries ou les mêmes insanités. Dix fois, vingt fois par jour, faites acte de résignation devant une adversité ; restez souriante devant une désillusion, acceptez une fatigue, consentez à une privation : en un mot, soyez généreuse autant de fois que les circonstances vous le demanderont. Ce que vous ferez ainsi, c'est le sacrifice de vous-même. Et qu'y a-t-il en vous que vous ne deviez changer ? Les choses que vous dédaignerez sont-elles donc si grandes? Tout n'est-il pas indigne et fatigant? Tout ne se réduit-il pas à des fantômes qui nous leurrent, à des ombres qui narguent notre étreinte ? Tout n'est-il pas désolant de froideur et de nullité ? Quand vous en serez bien convaincue, il se fera en vous une sorte de réveil et d'intuition. Vous serez à la porte du « royaume de Dieu ». Une « seconde naissance » vous ouvrira les révélations d'un monde nouveau. Soulevée par les coups d'aile infatigables de votre pensée vous serez portée au-dessus de l'immense misère humaine et de la vôtre : vous verrez, à la clarté d'un idéal divin, l'inanité des rêves qui vous hantaient, la douloureuse indigence des fatigues et des espoirs terrestres : fatigues de fourmis traînant leurs fardeaux, ombres de spectres poursuivant des atômes impalpables.

Oui, mon enfant, le bonheur le voilà : laisser tranquillement passer le torrent des choses humaines, sans étonnement, sans regrets, sans lâcheté, et remplacer ce qu'on quitte par les blanches visions de la vertu, les

bienfaisantes austérités du sacrifice. Le corps a ses joies : l'âme, bien plus encore, a ses délices. Et s'il y a, comme le dit saint Augustin, des épines sur votre chemin, il y aura encore bien plus de fleurs. « On dit que la rose a des épines : on se trompe, c'est l'épine qui porte des roses (1). »

« Sauve ton âme, ne reste pas dans cette région, disaient les anges à Loth ; mais, réfugie-toi sur la montagne (2). » Montez aussi, mon enfant, au-dessus des préoccupations étroites de la foule, des soucis terre à terre, des vulgarités de la mesquinerie humaine. Là-haut, dans le plein-air du sacrifice, de l'innocence et de l'amour, l'âme respire à son aise, s'épanouit et comprend mieux ce qu'elle est, ce qu'elle vaut et ce qu'elle peut faire.

(1) Joubert.

(2) *Salva animam tuam, ne stes in omni circa regione, sed in monte salvum te fac.*

## XXI

# LA PRIÈRE

**Le Réveil.** — « Toute la nature humaine est endormie », dit Bossuet. — « Combien y en a-t-il parmi nous » qui sortent un peu de cette masse de chair et en » séparent leur âme. »

Sortir de soi, de sa nature, pour chercher mieux que ses bassesses originelles — se quitter pour retrouver un autre soi-même, transfiguré par la grâce, c'est l'œuvre à faire. Comment s'alléger du poids de ses penchants, rompre les liens qui nous enlacent au terre à terre de nos habitudes ? En dominant, d'un effort énergique, l'apathie de sa pensée, la lourdeur de son esprit, la mollesse de sa vie ; en s'élevant, d'un coup d'aile vigoureux, vers Dieu.

C'est la prière :

Dieu parle, il faut qu'on Lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré (1).

Prier après avoir pleuré, regarder vers Dieu après avoir souffert, se réfugier vers Lui pour souffrir encore...,

(1) A. de Musset. *Tristesse.*

c'est le seul bien qui reste à l'âme, quand elle a constaté la fuite de toutes ses illusions.

Si vous avez la foi, une foi tranquille et sereine, vous prierez facilement. Entre Dieu et vous, rien ne s'interposera.

Si vous souffrez, priez, malgré les hésitations de votre cœur étonné de ses luttes et de ses tortures, aigri peut-être contre la vie, et surpris qu'elle soit si vide et si maussade.

De quoi te plains-tu donc ? L'immortelle espérance
S'est retrempée en toi sous la main du malheur.
Pourquoi veux-tu haïr ta jeune expérience
Et détester un mal qui t'a rendu meilleur (1).

« Ce monde n'est pas une steppe glacée, balayée par » la bise mordante d'une souffrance sans recours. Non ! » cela n'est pas. Dieu a offert un asile au cœur fatigué » de ses luttes ou serré de près par ses tribulations. »

« Contre le reptile qui siffle, l'arbre tend ses branches » à l'oiseau effaré. La bête a son terrier contre les » effrois et les surprises. L'aigle place son nid au-dessus » des abîmes inaccessibles, et réfugie sa fierté dans » l'invisible profondeur de l'espace.

» Au-dessus des obscurités de ce monde, des vilenies, » des forfaitures, au-dessus des courants de haine et » des torrents d'injustice, l'homme, s'il le veut, peut » s'isoler.

» Il a l'ascension vers l'infini, le coup d'aile de son » âme vers la grandeur et la beauté, le refuge que la » prière ouvre dans l'amour accueillant de Dieu (2).

**Demandez à Dieu.** — « Un jour sans prière est un jour sans vie. » L'âme a besoin de monter vers Dieu pour chercher en Lui la force, le courage, la paix, — comme l'alouette s'élève, en gazouillant sa chanson, vers les nuages où l'attend la goutte d'eau réparatrice,

(1) A. de Musset.
(2) *La Vie du Cœur et l'Évangile.*

la fraîcheur qui assouplira ses ailes. Que votre pensée monte vers Dieu, mon enfant, pour y renouveler ses appels à la vertu, lui faire les confidences de vos peines, lui parler de vous, de ceux que vous aimez.

**Dieu sait ce qui nous manque.** — Oui, le maître de la création sait ce qu'il faut à sa créature, mais il veut que nous lui disions nous-mêmes nos inquiétudes ou nos désirs. N'est-ce pas là le procédé de la tendresse maternelle qui attend que son enfant lui dise ingénument ce qu'il veut, parce que la confiance de ce cœur qui lui est cher est pour elle-même une jouissance. Ce que l'amour d'une mère attend de son enfant, Dieu l'attend de nous. Son cœur l'a voulu pour jouir des sentiments du nôtre. Et c'est aussi un témoignage de déférence, un signe de l'honneur que nous devons Lui rendre, un tribut légitime de la dépendance où nous sommes vis-à-vis de Lui. Oui, Dieu connaît nos besoins ; Il est riche de ce qui nous manque, mais Il veut que la prière soit, dit Bourdaloue, « le ressort qui remue sa miséricorde et qui la fasse agir. » Puis, lorsque l'homme prie, il reconnaît sa dépendance, et qu'il doit attendre tout de Dieu : il l'honore, il Lui rend les hommages qui lui sont dûs.

**Notre indigence.** — La prière est le secours de notre faiblesse. Que d'actes difficiles, de vertus dont la pratique nous coûte ! Que d'impossibilités apparentes se dressent pour notre nature, qui va au bien avec tant de lenteur et souvent de répugnance !

Pourtant Dieu ne nous demande rien qui soit au-dessus de nos forces ! Et lorsque vous serez arrêtée par les résistances de votre volonté ne croyez pas que l'obstacle soit insurmontable. Priez !

Je ne puis être bon ! Oui ! mais vous pouvez toujours prier. Vous ne pouvez dominer votre caractère, sympathiser avec vos ennemis, lutter contre des tentations ! Vous pouvez prier ! Et puisque Dieu vous

a dit qu'il vous accorderait tout ce que vous lui demandriez, demandez-lui de vous donner la force, la patience, la douceur, la charité, la pureté. De quoi vous plaignez-vous puisque le moyen de vous transformer vous est offert? Ce n'est pas Dieu qui vous manque, c'est vous qui n'usez pas de la grâce qui est à votre disposition.

**Découragement.** — J'entends bien ce que vous allez me répondre : « Je n'ai pas le courage de prier. » C'est possible ! mais c'est parce que vous ne priez pas. Prier vous donnerait ce courage que vous n'avez pas. Vous vous abandonnez. Vous auriez l'énergie nécessaire si vous vous adressiez à Dieu. Et ce n'est pas Dieu qui vous éprouve au delà de vos forces, c'est vous qui, dans l'épreuve, ne recourez pas au seul moyen de la faire cesser.

**Le poids de la vie.** — A mesure que vous avancerez dans la vie, vous sentirez davantage les fatigues de la lutte contre soi, l'intolérable fardeau de cette nature qui énerve l'âme de ses incessantes exigences. Vous comprendrez de mieux en mieux la bassesse où nous appelle la vulgarité incurable des sens, et vous aurez besoin de sortir, par un effort vigoureux, du réseau de dépravations, d'instincts grossiers, de penchants misérables, qui sont la fatigue et la douleur des âmes en quête d'un état plus conforme à leurs aspirations.

Quelle force vous tirera de ces bourbiers mystérieux où la pensée patauge?

La prière ! Et comment appeler Dieu à son aide, si on n'a pas foi en cette invocation jetée par la détresse morale à la bonté infinie ?

Comment lui parler de nos défaillances possibles, de nos laideurs intimes, de ce corps-à-corps de la pensée avec le mal qui l'assiège, si nous ne nous avouons pas que nous avons besoin de Dieu ; que sans Lui, nous ne sommes que des êtres rongés par de basses passions et capables de toutes les vilenies.

**L'atmosphère de la prière.** — Tirez un poisson hors de l'eau, vous le verrez bientôt mourir sous vos yeux. Eloignez-vous de la prière, bientôt aussi vous mourrez à la grâce et à Dieu. La prière crée autour de l'âme une atmosphère de paix, de confiance et d'espoir que nous n'avons plus sans elle. — Créez-la en vous. « Faites ce que vous pouvez, demandez à Dieu ce que vous ne pouvez pas (1). »

Vous remarquerez, mon enfant, que le Sauveur indique comme conditionnel le résultat de la prière : Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera (2). Vous n'obtiendrez donc une grâce de Dieu que si vous la demandez, et si vous la demandez au nom de Jésus-Christ.

Personne n'obtiendra-t-il rien de Dieu s'il ne le demande ? La question a été tranchée par saint Thomas. Non, répond le saint docteur !... Dieu ne nous doit rien, ce qu'il nous accorde c'est par pure bonté.

Et sa miséricorde envers nous n'est engagée qu'autant que nous la solliciterons.

Il n'y a pas d'injustice de sa part. Saint Jean Chrysostome va plus loin. Il déclare que Dieu ne doit accorder ses grâces que si on les Lui demande. « Son secours est d'une telle grandeur et d'une telle importance que c'est bien le moins du monde que nous le sollicitions. Et il semble que Dieu se doive à lui-même de ne point prodiguer sa bonté et sa miséricorde, mais attendre que l'homme le prie. Si nous l'invoquons, ce n'est pas pour l'informer de nos détresses, mais pour reconnaître notre obligation de nous tourner vers Lui. »

**Comment prier ?** — Prier c'est élever d'abord son âme vers Dieu. « La prière, qu'est-ce autre chose que » l'amour, un amour qui se répand de l'âme au dehors, » comme l'eau sort de la fontaine (3). » Ce n'est

(1) Saint Augustin.
(2) Saint Jean, ch. xvi.
(3) Eugénie de Guérin.

pas réciter *par cœur* des phrases, c'est Lui parler *avec son cœur*, à son aise, en liberté, lui exposer nos désirs, nos besoins, nos espérances, nos craintes, filialement. Parlez à Dieu, non pas comme à un grand et solennel parent dont on convoite l'héritage, et pour lequel on n'éprouve qu'une déférence respectueuse et intéressée ; non, parlez-lui avec abandon, comme à votre meilleur ami, qui vous comprend à mi-mot, qui connaît vos embarras, vos soucis, et qui vous accordera plus que vous ne Lui demanderez. Parlez-lui, non pas seulement comme à votre meilleur ami, mais à votre *seul* ami. Quand vous aurez pénétré toutes les choses terrestres, vu le fond des âmes, aperçu le néant des sentiments les plus profonds, vous comprendrez pourquoi je vous dis que Dieu est votre *seul* ami. Que l'oraison dominicale soit toujours sur vos lèvres et dans votre cœur. »

C'est elle, dit saint Augustin, qui doit toujours régler les demandes de l'âme. Employez d'autres termes, parfois, mais que le fonds et le sens de ces divines formules restent sacrés pour vous.

Puis, l'*Ave Maria*, hommage à votre Mère de là-haut, recours à sa bonté. Formez votre âme à des prières, et les prières que vous réciterez, récitez-les tous les jours. Enracinez en vous ces habitudes si profondément que vous ne puissiez pas vous en passer, et que si vous les négligiez, vous sentiez qu'il manque quelque chose à la vie de votre âme.

Prier, c'est aller vers les consolations divines, vers la force qui manque, vers l'idéal qui nous appelle.

**La prière de la servante.** — Si vous êtes dans une condition obscure, mon enfant, vouée aux fatigues d'une existence pénible, répétez souvent cette prière que Lamartine met dans la bouche d'une servante.

« Mon Dieu, faites-moi la grâce de trouver la servitude douce et de l'accepter sans murmure, comme la condition que vous nous avez imposée à tous en nous

envoyant en ce monde, si nous ne nous servons pas les uns les autres, nous ne servons pas Dieu, car la vie humaine n'est qu'un service réciproque. Les plus heureux sont ceux qui servent leur prochain sans gages, pour l'amour de vous. Mais nous autres, pauvres servantes, il faut bien gagner le pain que vous ne nous avez pas donné en naissant. Nous sommes peut-être plus agréables à vos yeux pour cela, si nous savons comprendre notre état ; car, outre la peine, nous avons l'humiliation du salaire que nous sommes forcées de recevoir pour servir souvent ceux que nous aimons.

» Nous sommes de toutes les maisons, et les maisons peuvent nous fermer leurs portes : nous sommes de toutes les familles, et toutes les familles peuvent nous rejeter ; nous élevons les enfants comme s'ils étaient à nous, et, quand nous les avons élevés, ils ne nous connaissent plus pour leurs mères ; nous épargnons le bien du maître, et ce bien que nous lui avons épargné s'en va à d'autres qu'à nous. Nous nous attachons au foyer, à l'arbre, au puits, au chien de la cour, et le foyer, l'arbre, le puits, le chien nous sont enlevés quand il plaît à nos maîtres...

» Parentes sans parenté, familières sans famille, filles sans mère, mères sans enfants, cœurs qui se donnent sans être reçus : voilà le sort des servantes devant vous. Accordez-moi de connaître les devoirs, les peines et les consolations de mon état, et après avoir été ici-bas une bonne servante des hommes, d'être là-haut une heureuse servante du Maître parfait. » Ainsi soit-il !

XXII

## LES RICHESSES ÉTERNELLES

**La vertu.** — Il ne suffit pas, mon enfant, que Dieu nous aide. Nous avons notre rôle à remplir, notre part de labeurs, d'efforts à ajouter à la puissante intervention de Dieu qui « ne nous sauvera pas sans nous ».

La vie chrétienne n'est pas une vie de sommeil, de laisser-aller ; elle n'invite pas à la léthargie et à l'apathie, mais au mouvement, à la combativité, à l'action résolue et vaillante. Lorsque vous ne voulez pas participer aux folies du monde et que vous détachez votre cœur des plaisirs et des attractions qui séduisent les âmes vulgaires, vous êtes obligée de dominer en vous et de maîtriser vos passions qui vous poussent à vous mêler aux cohues qui s'amusent. L'énergie que vous déployez vous coûte et la puissance que vous donnez à votre volonté a un nom : elle s'appelle la *force*.

La force est une vertu morale naturelle.

Et l'habitude que vous établissez en vous d'être supérieure aux entraînements chers à la foule, constitue une qualité permanente qui vous aide à faire le bien, conformément à votre nature.

En travaillant votre cœur pour le diriger, votre caractère pour l'assouplir, vous ne sortez pas du domaine

de l'honnêteté humaine. Vous êtes, philosophiquement, une âme noble ; vous n'êtes pas encore une âme chrétienne.

**Vertu chrétienne.** — Dieu ne veut rien briser en vous pour vous transformer, pour élever votre vie au-dessus du niveau de la nature.

Il vous prend comme vous êtes. Il perfectionne par la grâce les vertus qu'Il trouve dans votre nature. Il infuse un principe de vie supérieure aux vertus déjà existantes et capables de bien.

Et si vous comprenez bien l'opération qui se fait en vous, si vous profitez bien des ressources qui vous sont données, vous monterez d'un échelon, en rendant surnaturel ce qui n'était que naturel, et vous rendrez permanent et solide en vous ce qui n'était qu'instable et que fragile.

Vous ferez pour Dieu ce que vous faisiez par droiture ou fermeté de caractère et, en répétant ces mêmes actes surnaturels, vous deviendrez une chrétienne aux convictions inébranlables, au cœur sacrifié, à l'âme définitivement acquise à la vérité. Si vous voulez bien me suivre, mon enfant, nous allons essayer de pénétrer dans ce domaine infini ouvert à l'âme. Nous ne saurions monter trop haut : « Ni le cœur, ni l'imagination, ni la prière ne peuvent aller trop loin : tout est encore plus beau que ce qu'on rêve : tout est encore plus grand que ce qu'on croit (1). »

**La greffe sur le sauvageon.** — Le jardinier qui veut améliorer une essence d'arbre à fruits greffe une tige sur un tronc. La tige est d'espèce supérieure au sauvageon qui la reçoit. Il transforme ainsi un arbre ordinaire et il obtiendra, grâce à cette opération, des fruits plus succulents. Dieu fait la même chose avec nous. Il accepte, comme champ opératoire, le domaine de notre

(1) Mgr d'Hulst. Poussielgue.

nature inférieure, mais pourtant apte à recevoir des améliorations. Votre probité, votre patience, votre pureté, votre bienveillance sont déjà des vertus : vous les pratiquez sans autre but que de devenir une jeune fille honorable, avec ce sentiment déjà très élevé que l'homme doit réagir contre ses faiblesses et ne pas se dégrader par ses vices. Dans cet état d'âme, vous n'avez qu'une perfection naturelle qui est tout à votre honneur.

Mais remarquez que vous devez à Dieu vos facultés, vos intentions et vos actes. Être bienveillante, par exemple, par penchant, c'est restreindre la portée et la capacité de votre âme. C'est voler à Dieu un bien qui est à Lui, puisqu'on exerce cette vertu de bienveillance parce qu'on en trouve en soi la facilité ou qu'il plaît d'en faire profiter les autres. Si votre mère vous donne cent francs en vous disant : « Tu les distribueras aux pauvres en mon nom » et que vous les donniez selon votre fantaisie aux nécessiteux, l'aumône faite est une générosité respectable, sans doute, mais votre mère voulait qu'on sût que l'argent venait d'elle. Elle était bien libre d'en disposer selon son bon plaisir. Vous l'avez frustrée du bénéfice moral qu'elle voulait retirer de ses largesses. Dieu a fait la même chose. Il vous a donné des possibilités pour le bien, une vitalité de cœur et de volonté que vous devez employer pour Lui. Si vous êtes généreuse, si vous souffrez avec vaillance, si vous pleurez sans révolte contre la douleur, si vous contenez vos passions dans les limites de la raison et de la morale, générosité, souffrances, larmes, luttes du cœur, vous les volez à Dieu. A quoi bon toute cette énergie et cette fermeté si elles sont limitées aux horizons fermés de cette vie ? Pourquoi tant de grandeur d'âme si vous en êtes le seul témoin et le seul but ? Pourquoi tant dépenser d'efforts, tendre si violemment les ressorts de votre âme pour rester pure, désintéressée, fière, courageuse, si de tels élans et de tels sacrifices n'ont pas d'autre issue qu'une vallée de larmes

labourée de tombes à jamais fermées où dormiraient éternellement de pauvres cœurs trompés par d'illusoires espérances de justice et de bonheur.

La vertu de l'homme, pour être complète et développer toutes les aptitudes qu'elle possède, pour arriver à tout le progrès qu'elle peut atteindre, doit aller jusqu'à Dieu. La destination du grain de blé n'est pas seulement d'être un grain de blé : elle est de sortir de terre, de paraître au grand jour au-dessus des sillons. La destination des vertus de l'homme n'est pas seulement de pouvoir faire le bien, c'est de le faire dans l'ordre et jusqu'aux limites entrevues que Dieu leur a assignées. Dieu verse sa *grâce* sur les *méchants* comme sur les bons. Les méchants ne comprennent pas la vie et se perdent : ce sont des aveugles qui marchent sur des perles.

Les bons sont une bonne terre où la grâce fructifie : ils ont une foi vivante qui traduit en actes généreux les hautes inspirations de Dieu.

**La mise en pratique.** — La grâce, en entrant en nous, ne détruit pas les défauts de la nature : elle donne seulement le moyen d'en triompher.

Il reste à l'homme à utiliser les dons qu'il a reçus, à mettre en activité la force qui lui est communiquée. Et comment le fera-t-il? Vous n'aimerez Dieu véritablement que si vous aimez en Lui non des perfections qui vous servent, mais ses perfections à cause de leur beauté ; non sa bonté parce qu'elle vous donne la vie, la lumière, les biens de ce monde, mais sa bonté parce qu'elle est une merveilleuse et infinie qualité que vous êtes heureuse d'aimer et d'adorer. Si vous l'aimez autrement, vous n'avez pour Lui qu'une sorte d'attachement philosophique, une sympathie intellectuelle que Platon ou Sénèque ont pu avoir avant vous. Si vous l'aimez parce qu'il vous fait du bien, vous ne dépassez pas la fidélité du pauvre chien qui lèche la main qui le nourrit.

Acceptez de Lui avec gratitude la santé ou l'aisance, le pain de chaque jour ou le bonheur qui vous arrive, mais franchissez ces limites resserrées qui ne suffisent ni à Dieu ni à votre âme et ne méritez pas le reproche « qu'en cherchant Dieu c'est surtout ce qu'il donne que vous cherchez (1). »

Mettez l'esprit de Dieu, l'intention de lui obéir, de faire ce qui lui plaît, dans toutes vos actions. C'est là l'esprit de foi dont toute votre vie doit être imprégnée, comme le sucre fondu dans l'eau en pénètre et en imprègne toutes les gouttelettes. Ce sera l'état de grâce avec sa vie active, puissante ; ce sera la transformation d'une vie naturelle en une vie divine.

Le moindre mouvement, la plus vulgaire occupation, la plus ordinaire démarche, le sourire de votre bienveillance, l'obole qui tombera de votre main, le sentiment qui s'éveillera au fond de votre cœur, tout deviendra surhumain puisque la grâce collaborera avec vous et que Dieu sera de moitié dans la plus petite comme dans la plus grande de vos pensées et de vos œuvres.

Alors il importera peu que vous soyez une pauvresse perdue dans l'obscurité de sa condition ou une créature distinguée ; vos actes resplendiront non du prestige de votre personne, mais de la valeur de votre âme. Laver la vaisselle, faire le ménage, coudre des vêtements, ces travaux de bas étage deviendront des labeurs glorieux, parce que Dieu les acceptera comme les hommages de votre obéissance et que votre âme y trouvera la fierté de la paix et de la résignation. Vous pourrez être inconnue et solitaire ! Qu'est-ce que cela fait à la vue et à l'éternité de Dieu ? Qu'est-ce que cela vous fait à vous-même ? Les foules passent avec leurs idées étroites ; l'opinion s'évapore avec les générations qui la créent : la considération s'évanouit au bord de la fosse où descendent toutes les vanités, tous les mensonges, toutes

(1) *Multi de Deo, non Deum sperant.*

les gloires de clinquant, tous les orgueils, toutes les réputations boursouflées, les heureux qui n'ont pas mérité leur bonheur et les malheureux qui n'ont pas mérité leurs souffrances. Et que reste-t-il? L'âme en face de Dieu (1).

**Les sauvages fidèles.** — Est-ce que la civilisation détruirait en nous le sens des biens éternels? Serions-nous tellement comblés des avantages du progrès, tellement rivés aux jouissances terrestres que la valeur de l'autre vie et des vertus qui la méritent échapperait à nos âmes trop éprises des sensualités qui les diminuent en les séduisant? Et faut-il aller au loin pour rencontrer des catholiques fidèles jusqu'à un héroïsme que nous ne connaissons peut-être plus?

« Dans l'île de Talmaha, un soir, je descendais la » montagne de Vaitahu, lorsque j'entendis un son ar- » gentin qui s'élevait de la vallée.

» — Qu'est-ce? dis-je au Père qui m'accompagnait.

» — C'est la cloche, me répondit-il; on sonne la » prière qui se fait tous les jours en commun. »

« Braves gens! me dis-je en moi-même, ils sont » privés de missionnaires depuis huit ans et ils n'ont » pas laissé de se réunir tous les soirs pour invoquer le » Dieu qu'on leur a appris à connaître (2). »

Sans vouloir faire la leçon à personne, peut-être plus d'un catholique pourrait-il rougir de son apathie et du peu de cas qu'il fait de sa situation privilégiée, en songeant à ces sauvages qui, seuls, sans prêtre, sans église, se réunissent le soir pour offrir à Dieu le souvenir et l'amour de leur cœur.

(1) Lire dans *la Vie du Cœur et l'Évangile* le Pain de madame Carlyle.

(2) Lettre d'un missionnaire du Sacré-Cœur.

XXIII

## CE QUI NE MEURT PAS

**Ceux qui nient Dieu.** — Si vous entendez, mon enfant, quelqu'un nier Dieu, soyez sûre qu'il y a une crainte dans sa négation, et que son impiété est intéressée à croire que nulle justice ne lui demandera compte de sa vie. Vous ferez sans doute cette remarque souvent, car l'heure est mauvaise, favorable aux déchéances humaines et aux hardiesses criminelles. Vous ne vous étonnerez pas, car il en a toujours été ainsi et Tertullien a fait la même observation sur les impies de son temps (1).

Pour nous, la pensée de l'au-delà, comme s'expriment les raffinés, ou mieux, de la mort, comme dit le chrétien, est un refuge contre l'apathie qui pourrait nous endormir ou le découragement qui serait encore pire. Une de vos surprises sera de voir la colère des méchants contre des vérités qu'ils nient et vous vous ferez ce raisonnement : « Pourquoi sont-ils si effrayés de la mort et de ses conséquences, puisqu'ils prétendent qu'ils ne croient à rien. » C'est illogique, en effet, et cette inconséquence n'empêche pas qu'en niant tout, ils voudraient bien cependant accrocher leur esprit à un

(1) *Nemo Deum non esse credit, nisi cui non esse expedit.*

point solide. Et en même temps qu'ils doutent de tout, ils cherchent à trouver quelque chose de sûr. Vous ne comprenez pas... mais, qui peut expliquer la confusion de telles aberrations ?

Il semble que de tels esprits devraient craindre la mort à cause de l'intérêt qu'ils trouvent dans la vie, du néant qui est, selon eux, la conclusion de la vie. Mais ce néant lui-même n'est pas pour eux une certitude, leur âme inquiète n'arrive pas à se convaincre que leur négation est justifiée et ils sont obligés de craindre même ce qu'ils ne croient pas. Et cette terreur est encore plus poignante que la certitude de la justice de Dieu.

**Ceux qui espèrent.** — Le désordre de la pensée, dans les négations intéressées à supprimer Dieu, vous expliquera leurs méfaits. Ils veulent s'étourdir pour faire diversion aux avertissements de leur conscience ; ils se rejettent d'autant plus du côté du péché qu'ils se sentent en mauvaise posture devant l'inexorable justice de l'avenir.

Nous, mon enfant, nous ne devons ni avoir peur de la mort, ni la voir sous les couleurs romanesques dont la poésie entoure cette redoutable vision. Ni la révolte, ni la sentimentalité ne conviennent devant la grave évocation de l'épreuve suprême de toute vie humaine.

**L'ombre de la mort.** — L'idée fixe, tenace, de la survivance de l'homme à sa destinée douloureuse d'ici-bas, est un stimulant dans ses efforts ; elle éperonne ses hésitations, pousse en avant sa mollesse.

« La mort du corps n'est que l'ombre de la mort (1). » Il ne faut pas moins que cette conviction pour que, selon l'expression de David, nous ne sentions pas nos genoux trembler et notre démarche chanceler en face du mystère de la mort (2).

(1) *Mors carni umbra mortis.* (SAINT AMBROISE.)
(2) *Mei autem pene moti sunt pedes, pene effusi sunt gressus mei.*

L'amertume de la destruction s'atténue lorsque la réalité se dessine aux yeux du chrétien.

Si le poète ne meurt pas tout entier lorsqu'il a laissé des œuvres qui attestent son génie, si l'artiste survit dans les vivantes images de ses toiles ou les blocs de marbre que son inspiration a rendus immortels, combien mieux l'homme de bien !

**Rien ne meurt.** — Rien de ce qui a eu vie ne disparaîtra tout entier. Le grain de blé dans le sillon se décompose en apparence. Ce qui se dissout, c'est son être organique, la matière dont il est composé. Mais pendant que la dispersion de ses parties matérielles s'opère dans l'obscurité de la terre, quelque chose émane de cette corruption, survit à l'effacement de ces éléments temporaires, quelque chose qui était en lui, mais qui n'était pas attaché à son sort et qui demeure après sa dissolution. Ce quelque chose, c'est la substance, la force vitale émanée de Dieu, communiquée par Lui au froment et demeurée dans la laideur de cet anéantissement mystérieux du grain de blé, pour rendre à d'autres grains la vie qui avait semblé finir dans celui qui n'est plus.

L'homme aussi, mon enfant, sommeille dans ce sillon ténébreux qu'on appelle sa tombe. Son âme, dégagée des éléments mortels qui l'enveloppèrent, survit à l'effondrement de tout ce qui était périssable en lui, mais elle lui survit avec tout le passé, tel qu'elle se l'est fait à elle-même. Immuable désormais dans son immortalité, elle y a emporté ses tares ou son honneur, ses vices ou ses vertus.

**Les consolations de la mort.** — Un jour, un paysan qui vieillissait et qui avait beaucoup travaillé me disait avec un accent de tristesse : « Vraiment, on ne vit pas assez longtemps pour le mal qu'on se donne. » Pauvre homme ! sans s'en douter, il traduisait sous une forme quelque peu familière l'apostrophe de l'Ecclésiaste :

« O mort ! que tu es amère à l'homme qui met sa joie dans son bonheur terrestre (1). »

Il y a une autre joie à chercher, celle de façonner pendant la vie son âme selon l'éternel type que la vie de Jésus-Christ a dessiné pour nous. Je ne parle pas de cette joie comme d'un plaisir philosophique qui ne dépasse pas les limites d'une jouissance intellectuelle. Non ! j'affirme que la lutte contre soi, le polissage moral des travers et des défauts qu'on essaie de changer en habitudes normales et en qualités ; l'effort voulu et acharné qui oblige la nature à chercher une perfection qu'il lui coûte d'acquérir : tout cela porte avec soi une sorte de joie distinguée qu'on doit ressentir lors même qu'on n'en verrait pas toute la grandeur.

Ce dégrossissement du moi, de notre personnalité hérissée d'imperfections, c'est le travail lent, l'élaboration mystérieuse qui se fait dans les profondeurs de l'âme, par la répétition des mêmes sacrifices, sur les mêmes côtés; comme les mêmes coups de ciseau sur les mêmes aspérités finissent par polir un bloc et lui donner la forme rêvée.

Voilà ce qui ne meurt pas dans l'âme, ce qui la suit dans sa séparation d'avec le corps. Elle s'est ensevelie dans le recueillement, elle est sortie, d'un élan quotidien, en dehors du cercle étroit et du tourbillon des passions humaines; et tout au fond de son être, elle a dirigé son âme, en la façonnant virilement, et en faisant de sa volonté une force souple au maniement de Dieu.

**Les trois amis.** — « La mort nous dépouille de nos biens et nous habille de nos œuvres. » Faire le mal, même en le regardant comme un droit, est une absurdité. Faire le bien, même en n'y voyant qu'un plaisir de raffiné, est une gloire et une joie.

Un homme avait trois amis. Deux lui étaient surtout très chers. Le troisième, bien qu'il en fût sincèrement

(1) *O mors, quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis.* (*Eccl.*, XLI.)

aimé, lui était indifférent. Un jour, accusé d'un grand crime, il fut cité en justice. — Qui d'entre vous, dit-il, veut venir avec moi pour témoigner de mon innocence ?

Le premier de ses amis s'excusa de ne pouvoir l'accompagner : il était retenu par d'autres affaires. Le deuxième le suivit jusqu'aux portes du tribunal, et revint sur ses pas, craignant la colère du juge. Le troisième, sur lequel il avait compté le moins, entra et démontra son innocence avec tant de conviction, que l'accusé fut renvoyé absous et récompensé.

L'homme a trois amis en ce monde : comment se comportent-ils à l'heure de la mort, lorsqu'il est appelé devant le juge suprême ? L'*argent*, son ami chéri, le delaisse d'abord et ne va pas avec lui. Les *parents* et *amis* le suivent jusqu'aux portes du tombeau et retournent dans leurs demeures. Le troisième, dont il s'est souvent le moins inquiété dans sa vie, sont ses *bonnes œuvres :* elles seules l'accompagnent jusqu'au trône du juge : elles le précèdent, parlent en sa faveur, et obtiennent grâce et miséricorde pour lui (1).

**La petite Thu et sa sœur**. — Oui, mon enfant, toutes les caducités terrestres nous condamnent au regret de les avoir aimées, d'avoir cru qu'elles recélaient en elles un bonheur mystérieux que nous finirons bien, un jour ou l'autre, par découvrir comme l'a dit si bien le poète :

> Ce que l'homme ici-bas appelle le génie,
> C'est le besoin d'aimer : hors de là tout est vain.
> Et puisque tôt ou tard l'amour humain s'oublie,
> Il est d'une grande âme et d'un heureux destin
> D'expirer comme toi pour un amour divin (2).

L'amour naïvement résolu de la petite Thu, son immolation candidement offerte à Dieu, comme un doux sacrifice, c'est le dernier mot de la gloire et de la joie.

Dans la chrétienté de Dai-Psinh, les massacreurs

(1) *Apologue de Herder*, cité par M. Rozan : *la Bonté*.
(2) A. de Musset, *Stances à la Malibran*.

épargnèrent longtemps une jeune fille de quinze ans, nommée Thu, et sa petite sœur qu'elle portait sur la hanche. Orpheline de père, sa mère s'étant remariée, elle demeurait chez son grand-père paternel, médecin renommé. Un jeune païen riche, épris de sa beauté, voulut l'emmener et lui fit les propositions les plus attrayantes :

— Non, dit-elle en souriant, jamais je n'irai habiter chez un païen.

— Mais, dit celui-ci, on va te mettre à mort avec ta petite sœur si tu ne consens pas à me suivre.

— Tant mieux, répondit-elle, nous irons au ciel et cela vaut infiniment mieux.

— Aie pitié au moins de ta sœur.

— Oui, j'ai pitié d'elle, et voilà pourquoi je veux qu'elle meure avec moi.

On creusa une fosse pour l'intimider.

— On t'enterrera vivante, reprit le païen, si tu ne m'écoutes pas.

Elle ne répondit rien et laissa creuser la fosse. Quand ce fut fini, on lui dit de descendre.

— ... Attendez un instant.

Et se mettant à genoux sur le bord de la fosse, elle récita quelques prières; après quoi, se levant, elle dit :

— Maintenant, je suis prête.

On jeta une natte dans la fosse. Elle y descendit, se coucha sur la natte, plaça à côté d'elle sa petite sœur qui se laissait faire sans crier ni pleurer (elle avait quatre ans), et, toujours en souriant, la jeune Thu dit aux païens :

— Vous pouvez maintenant nous couvrir de terre.

Elle tira la moitié de la natte sur elle et sa petite sœur et les païens couvrirent la fosse (1).

O petite Thu, ce qui ne meurt pas, c'est l'infinie beauté d'un sacrifice comme le tien : c'est la sereine grandeur des âmes qui aiment Dieu jusqu'à la mort.

(1) Lettre du P. Geoffroy, de Ban-Son (Tonkin).

XXIV

## MON PÈRE, J'AI PÉCHÉ

**L'inventeur de la confession.** — On connaît le nom de l'inventeur de l'imprimerie, des ballons ; mais, mon enfant, on ne connaît pas le nom de l'inventeur de la confession. Ce siècle qui remue la poussière de tous les documents, qui a tout regardé, tout catalogué dans ses furetages, aurait certainement découvert le nom de l'homme de génie qui fut assez puissant pour persuader à ses semblables de se confesser.

On n'a rien trouvé. Je ne crois pas qu'un homme, eût-il le génie de Platon et l'éloquence de Bossuet, eût réussi à vulgariser cette pratique pénible : dire ses péchés.

La confession est le remède des défaillances, le stimulant de la lâcheté ; elle cicatrise les plaies, arrête le désespoir des vies broyées, soutient le martyre des âmes, en les éclairant sur le mystère de leurs douleurs : « Si l'homme n'avait pas le soupir, il étoufferait (1) ». Se confesser, c'est se débarrasser du poids des secrets qui nous étouffent, des tares et des hontes amassées : par cette soupape mystérieuse s'échappe le flot amer des forfaits inconnus, des crimes cachés à la foule.

(1) Proverbe espagnol.

**La confession inutile.** — Beaucoup de catholiques se confessent, qui ne sont pas meilleurs!... Sans doute, cela se voit, mais ces catholiques se confessent mal, voilà tout. Lorsqu'un malade n'est pas guéri par son médecin, songe-t-on à accuser la médecine d'être impuissante ?... Quand un terrain arrosé ne produit rien, dira-t-on que l'eau ne peut pas fertiliser le sol? Si quelque enfant tourne mal, malgré les bons conseils de ses parents, osera-t-on en accuser leur sagesse et douter de la valeur d'une bonne éducation ?...

La vie mauvaise des catholiques n'atteint pas le principe régénérateur de la confession : elle reste puissante et bienfaisante, malgré le peu d'avantages qu'en retirent les âmes mal disposées.

**La confession pour elle-même.** — Vous savez tout cela, mon enfant. Aussi je ne m'arrête pas à des explications qui ne vous apprendraient rien. Ce qui importe à des âmes pieuses, c'est qu'elles se rendent compte de l'efficacité que le sacrement de Pénitence peut avoir pour le progrès de leur perfection.

Vous confessez-vous pour vous confesser ou vous confessez-vous pour vous préparer à la sainte communion ? N'oubliez pas que la confession est par elle-même un sacrement, sacrement spécial, que nous devons envisager avec un respect redoutable, tellement il nous rapproche de Dieu.

Se confesser pour la direction seulement serait faire d'un sacrement un instrument. Avant tout c'est à l'absolution que nous devons penser. Autrement l'examen sera superficiel : nous aurons devant les yeux plutôt notre personnalité que la présence de Dieu.

Si on se confesse parce qu'on a commis une faute grave et qu'on craint la justice de Dieu, le motif justifie déjà l'action : mais il faudrait aller un peu plus loin, et désirer la purification de notre âme aussi bien pour la gloire de Dieu que pour notre propre sûreté.

**Se bien confesser.** — Dans la confession, Dieu a sa part : l'homme également. Si nous nous confessons avec simplicité, notre acte aura une portée plus étendue que toute la science et la sagesse du monde pour la direction et la sainteté de notre vie.

En nous confessant loyalement, avec une foi profonde, nous rompons avec le monde : nous commençons à nous unir à Dieu. La douleur que nous ressentons est surnaturelle ; elle nous détermine à ne plus offenser Dieu. Nous préférons la volonté de Dieu à la nôtre. Cette détermination nous a coûté beaucoup : mais lorsqu'elle est bien enracinée en nous, Dieu à son tour commence son rôle. L'absolution fait tomber sur notre âme le précieux sang de Jésus-Christ. Il transfuse en nous, avec le secours divin, des éléments de rénovation, de reconstitution qui métamorphosent l'être perverti en créature refaite à l'image de Dieu : « Il y a alors plus de joie au ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. »

**Confessions inutiles.** — Posez-vous maintenant une question, mon enfant : « Je me confesse depuis longtemps. Y a-t-il en moi quelque changement? » Etes-vous plus forte contre vous-même? Avez-vous plus de charité? Le nombre de vos misères a-t-il diminué? En supposant que vous n'ayez pas remarqué en vous de changement réel, solide, évident, c'est qu'il vous manquait la *pureté d intention*.

Ces mots doivent faire entrer la lumière dans votre âme — comme un rayon de soleil, dans une chambre, fait voir la poussière qui y flotte.

Vous vous êtes confessée cherchant du soulagement, des consolations, un relèvement pour votre cœur abattu. Ce sont des friandises que vous avez cherchées, non un aliment solide.

Ou bien, vous aviez la sensation d'être mal avec Dieu, et vous alliez chercher une sorte de bien-être spi-

rituel que vous n'aviez plus. Vous estimiez que Dieu demande davantage de vous, et vous pensiez que la confession vous rendrait plus d'élan, de vigueur, de sévérité contre vous-même.

Vous cherchez, en réalité, dans la confession, ce que vous auriez dû trouver d'abord en vous : cette vigueur et cette sévérité qui auraient dû être au fond de vos dispositions.

Le moi. — Dois-je oser vous dire, mon enfant, qu'une confession peut ressembler à un acte de diplomatie. Il serait tel, si nous apportions, dans cette démarche si grave, nos vues et nos idées personnelles, si nous arrangions nos confessions de façon à insinuer au confesseur les réponses qu'il devra faire.

Il faut accepter que le confesseur ait une idée exacte de nous. Et pour cela, ne pas discuter avec lui, et ne pas essayer de lui exposer notre état d'âme comme un procès que nous serions heureux de gagner.

Jour de confession. — Surtout, mon enfant, ne remplissez pas ce devoir pour la forme, parce que c'est votre *jour de confession*. Hélas! ce que nous faisons souvent perd de sa valeur à nos yeux (1).

C'est une tentation comme une autre, qu'il faut combattre comme les autres. Ne faites pas de confession de *routine*. Pour cela, prenez un soin particulier de votre examen de conscience, faites une courte méditation devant le saint Sacrement, pensez à la sainteté de Dieu, à tout ce qu'Il est, à tout ce que vous n'êtes pas.

Il est bon que vous n'ignoriez pas que la confession est non seulement pour les chrétiens la condition du salut, mais que, pour les penseurs eux-mêmes, pour la raison, le bon sens, elle est le grand remède des blessures de l'âme, le refuge des inquiétudes, l'asile des consciences éperdues et embarrassées de leurs secrets.

(1) *Assueta vilescunt.*

**Le barbier du roi Midas.** – L'antiquité n'avait-elle pas consacré par une apologie le besoin de l'homme de se décharger des secrets qui lui pèsent. Le roi Midas avait, dit la légende, des oreilles d'âne ; seul, son barbier connaissait cette difformité. Mais, sous les peines les plus sévères, il avait l'ordre de ne rien dire. N'en pouvant plus, le barbier s'en alla creuser un trou, et il y jeta le terrible secret : « Midas a des oreilles d'âne. » Dans ce trou poussèrent des roseaux, et quand le vent les agitait on les entendait répéter : « Midas a des oreilles d'âne. »

Le paganisme avait l'instinct de la nécessité de la confession.

**De Maistre et Sénèque.** — « Qu'y a-t-il de plus naturel à l'homme, dit de M. Maistre, que ce mouvement d'un cœur qui se penche vers un autre pour y verser un secret ? Le malheureux, déchiré par le remords, a besoin d'un ami qui l'écoute, le console et quelquefois le dirige.

» Comme tout vice est, de sa nature, une raison pour en commettre un autre, tout aveu spontané est au contraire une raison pour s'en corriger. Savez-vous, dit Sénèque, pourquoi nous cachons nos vices ? C'est que nous y sommes plongés ! Dès que nous les confesserons, nous les guérirons. »

**Sully-Prudhomme. Bourget.** — Vous ne vous attendiez guère à entendre Sénèque parler de confession, n'est-ce pas ? Parmi nos modernes qui ne se confessent pas, presque tous s'occupent de la confession. Ils avouent, comme Bourget, que c'est là le « grand remède aux misères de l'humanité », et Sully-Prudhomme, poète sans foi, a consacré des vers sympathiques à la confession :

Un de mes grands péchés me suivait pas à pas,
Se plaignant de vieillir dans un lâche mystère ;

Sous la dent du remords il ne pouvait se taire,
Et parlait haut tout seul quand je ne veillais pas.
Voulant du lourd secret dont je me sentais las
Me soulager au sein d'un bon dépositaire,
J'ai, pour trouver la nuit, fait un trou dans la terre,
Et là, j'ai confessé ma faute, à Dieu, tout bas.
Heureux le meurtrier qu'absout la main d'un prêtre!
Il ne voit plus le sang épongé reparaître
A l'heure ténébreuse où le coup fut donné.
J'ai dit un moindre crime à l'oreille divine;
Où je l'ai dit, la terre a fait croître une épine,
Et je n'ai jamais su si j'étais pardonné.

## XXV

## L'EUCHARISTIE

### POINT DE DÉPART

# LE GRAIN DANS LE SILLON

Vous avez entendu dire ou vous avez lu, mon enfant, « qu'une bonne communion suffit pour faire un saint. »

Cela signifie que l'Eucharistie a une vertu intime inappréciable dans sa puissance. L'action du sacrement de l'Eucharistie, comme de tous les autres, est plus étendue que nous le pouvons penser.

Nous ne saurions la déterminer, car il faudrait recourir à des subtilités de langage qui ne mèneraient à rien, puisque notre pensée ne peut sonder le mystère des opérations de Dieu en nous.

Et puis, les éléments de la sainteté sont d'une variété inépuisable. Les circonstances de la vie des saints sont aussi diverses que compliquées.

La communion donne à l'âme assez de vitalité surnaturelle pour qu'elle arrive à la sainteté. Par ce mot j'entends la perfection que Dieu a voulu pour nous sur la terre (1). Cette sainteté consiste en deux choses : l'effort pour connaître la volonté de Dieu, et l'effort pour accomplir cette volonté ».

**Foyer homogène.** — Vous ne sauriez seule, mon enfant, arriver à cette perfection.

(1) Lisez le sermon de Bourdaloue sur la sainteté.

Chaque être doit, pour développer sa vie, s'unir avec des éléments analogues à ceux qui le constituent. La nourriture est l'élément qui permet au corps de vivre : l'étude, l'élément qui fournit à l'esprit le moyen de s'agrandir, de s'élever. L'âme, quel élément aura-t-elle pour la vie supérieure qu'elle a à établir et à entretenir en elle ?

L'Eucharistie est l'élément indiqué, nécessaire, le foyer de la vie surnaturelle où ira s'alimenter l'âme appelée à une vie surnaturelle : « Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous ».

**La vie.** — De quelle vie est-il ici question ? Il n'y en a pas deux, mais une seule : la vie éternelle, qui commence ici-bas par la grâce et finit par la vision béatifique.

Pourquoi sépare-t-on la vie présente de la vie future ? Le ciel ne sera pas une brusque apparition de Dieu, une sorte de lever de rideau éblouissant qui nous montrera les secrets et les mystères de l'éternité : ce ne sera pas une entrée soudaine et surprenante dans la gloire et le bonheur, une rapide déchirure de l'ombre derrière laquelle la clarté infinie éblouira nos yeux en un clin d'œil.

Non ! c'est par degrés que notre âme s'initiera ici-bas à la vie intime de Dieu.

**Communier.** — Vous communiez, mon enfant, autant de fois que votre Directeur vous le permet. Vous avez réglé avec lui vos pratiques de piété, et vous y êtes fidèle.

Rien ne vaut mieux pour vous que cette discipline de l'âme. Vous avez des heures déterminées pour vos repas, vos visites, votre travail : une exactitude, plus fidèle encore, est nécessaire à vos relations avec Dieu.

Prenez garde, cependant, à la routine. Souvent, on fait moins bien, à la longue, ce que l'on fait souvent. C'est une tentation de communier parce que c'est le jour de communion.

Vous éviterez cet écueil en songeant que chaque communion peut devenir une étape de l'âme dans sa pénétration des secrets divins. L'éternité sera une extase sans fin devant les splendeurs infinies. Cette beauté de la vérité, le bonheur que nous donnera la présence de Dieu, est-ce que Dieu ne nous en apporte pas, avec Lui, une parcelle et un avant-goût? Peut-il s'unir à nous sans nous faire comprendre un peu mieux la vérité, un peu plus l'honneur de la vertu et les joies du détachement? Etre à Lui, n'est-ce pas être moins à soi, à ses vanités, à son orgueil? Et quelle âme n'a pas rêvé de se quitter soi-même, pour remplacer sa carapace d'égoïsme, de lâcheté et de tristesse par l'oubli de sa personnalité, la vaillance dans les sacrifices, et la patience allègre au milieu de ses tribulations? Tout cela, Dieu l'apprend, quand on l'écoute : tout cela, c'est l'effacement de la nature, la victoire sur la matière, le triomphe de l'ange sur la bête.

Des sens subjugués, ou au moins apaisés, l'esprit se dégage ; la créature devient plus incorporelle ; la pensée, moins lourde, va plus vite et plus aisément vers de pures aspirations ; elle est plus apte à s'éprendre des charmes de la beauté invisible qu'elle devine au-delà des formes terrestres.

N'est-ce pas là l'initiation lente et progressive à l'état définitif de la béatitude? Cette vie est un élargissement et une purification pénible de l'âme, une vue lointaine de cette aurore céleste dont le soleil ne se montrera qu'au delà de la mort. Elle sera l'élaboration terrestre de la perfection. Elle aura commencé par le duel grossier entre l'Esprit et la chair ; elle finira dans la transfiguration éblouissante de l'âme qui aura peu à peu purifié et fait taire les exigences des sens ; et, elle les aura entraînés avec elle, dans une gravitation sublime, au-delà du terre-à-terre des réalités humaines. Alors, ce sera l'aube des réalités éternelles qui commence la fusion de notre amour avec celui de Dieu.

**Lentement.** — Ce n'est pas en un clin d'œil qu'un artiste devient Mozart, ou Michel-Ange. Ce n'est pas non plus d'un bond que l'âme se forme à l'esprit de Jésus-Christ.

Dieu veut être cherché, comme la forme d'une idée ne se découvre qu'après des tâtonnements, et un labeur sans trêve. Que la vie éternelle, avec ses ravissements, sa paix, puisse commencer ici-bas, est-ce que Jésus-Christ ne le dit pas : « La vie éternelle, c'est de connaître Dieu ». Puis n'a-t-Il pas expliqué que celui qui le voit voit aussi son Père. »

Vous avez vu Dieu, sur la terre, Vierge sainte, lorsque Jésus, comme un flambeau qui se consume, demeurait près de vous, vous donnant ses années, son sourire, sa tendresse, sa présence. Vous avez vu Dieu, ô Lazare, quand vous l'avez aperçu devant le tombeau d'où votre cadavre remontait.

Vous avez vu Dieu, aveugle dont il ouvrait les yeux clos ; chananéenne, dont il ouvrait la conscience comme un livre ; Pilate, qui avez été troublé devant sa tranquille innocence ; saintes femmes qui avez baigné chacun de ses pas de vos larmes. Vous avez vu la sainteté sans tache, dans une chair fragile, la pitié sans limites, la bonté sans mesure, la miséricorde infinie, la sagesse éternelle.

Et qu'est donc Dieu, sinon la sagesse, la bonté, la miséricorde, la sainteté ? Ce qu'Il est dans sa grandeur inaccessible, Jésus-Christ le fut dans son humanité mortelle.

Et qu'êtes-vous, mon enfant, dans votre candeur virginale ou dans votre vertu reconquise, sinon l'image de Dieu, la miniature divine à agrandir, l'ébauche à achever, le croquis à perfectionner. Vous êtes une immortelle qui marche vers sa destinée : quelque chose de petit qui veut devenir immense ; un cœur étroit qui cherche à s'élargir

**Le don de Dieu.** — Jésus-Christ ne s'est pas seulement montré. Il s'est donné.

Il se donne, chaque fois que vous communiez. Il confie à votre volonté sa grandeur adorable pour que votre faiblesse devienne à son tour de la grandeur.

L'Eucharistie descend en vous, comme le grain dans le sillon : tous deux sont les germes des moissons futures : moissons de paix et moissons de joies.

C'est le point de départ, la mise en mouvement de l'âme vers son but éternel.

## XXVI

## L'EUCHARISTIE

### POINT D'ARRIVÉE

## L'ÉPI SOUS LE SOLEIL

**Vers l'avenir.** — Entre l'heure mystérieuse où la créature, ayant l'intelligence du néant de cette vie, commence à vouloir s'initier aux mystères de l'éternité, et l'heure sacrée où elle comprend mieux ce qu'est Dieu et ce qu'elle est elle-même, entre ce point de départ et le point d'arrivée, il y a une étape à franchir, un temps nécessaire à la formation de la vie divine en elle. Le grain, dans le sol, ne germe qu'après une période de fermentation : ce qu'il y a en lui d'accidentel subit l'épreuve d'une transformation. La force de la nature détruit en lui les vieux éléments pour leur substituer des éléments nouveaux. Du grain qui se dissout monte la tige qui portera l'épi. La vie naît de la mort : une nouvelle jeunesse se greffe sur l'anéantissement.

Pour l'âme, une évolution semblable transforme la vieille argile d'Adam et la refond dans un moule nouveau. Ce qui est créé, sensible, vulgaire, est lentement changé par l'opération de la grâce. Tout ce que l'action de Dieu emprunte à la nature, est ajouté à notre gloire. Jésus-Christ attend que, pour le recevoir, nous lui fassions une place immense : que nous jetions par-dessus

bord cette cargaison de vanités, de petitesses, de désirs personnels que notre âme emporte avec elle, et que nous les remplacions lentement par des ambitions plus saines, des sentiments plus vastes, et des vues moins égoïstes.

Voilà l'œuvre à faire : l'œuvre de la volonté, de la patience, du temps.

**Voir ce qu'on a rêvé.** — Sur sa tombe, Louis Veuillot voulut qu'on inscrivît ces quatre vers qui résument bien le sens de la vie chrétienne :

Dites entre vous : il sommeille,
Son dur labeur est achevé.
Ou plutôt, dites : il s'éveille,
Il voit ce qu'il a tant rêvé.

Entre le commencement et l'aboutissement du rêve de l'âme, il doit y avoir unité, comme il y a unité entre le premier et le dernier pas du voyageur sur une longue route.

Le rêve ! c'est là que se réfugie l'âme d'une jeune fille. Mais aucun rêve ne dure, en ce monde. L'âme se trouve, après y avoir cru, plus dénudée, plus vulnérable : elle s'aperçoit, enfin, qu'elle a chassé des fantômes, essayé de saisir des ombres narquoises.

Vous avez vu, sans doute, le tableau de Detaille : le *Rêve*. En haut, dans les nuées, des visions fuyantes de chevauchées épiques ; des étendards qui flottent à travers la fumée, des masses lointaines, à peine esquissées courant éperdument à des mêlées fantastiques dans un chaos de chevaux qui se cabrent, de sabres au clair ; toute une foule de fantômes, en cuirasses, d'apparences de soldats haletants, pressés, ardents vers la bataille, la lutte, la mort, la gloire. En bas, la réalité. Un régiment sommeille ; les premières teintes de l'aurore colorent les hommes étendus dans un sommeil lourd, après les courbatures des marches. Les feux s'éteignent près des faisceaux d'armes ; les rangs s'ali-

gnent dans la symétrie des groupes disciplinés. Là-haut la chimère de la gloire où va l'esprit du soldat engourdi sous les buées du matin ! en bas, la vie réelle : le devoir fatigant, l'obéissance aveugle, la marche alourdie par les étapes qui ne finissent pas ; le terre à terre d'une vie pliée aux labeurs écrasants, et qui s'en va, à travers les hasards et les périls, vers la mort.

Telle est la vie. Le rêve, « ce pain quotidien de l'existence (1) », est là-haut. Mais c'est l'illusion. En bas, c'est la route à parcourir à travers les accidents du voyage, les péripéties, sous la pluie, sous le soleil, sous les rafales des épreuves, les blessures des injustices. Les tribulations malmènent le pauvre cœur affamé de paix ; les misères se succèdent sous toutes les formes ; les deuils creusent leurs vides cruels dans l'âme qui avait soif de tendresse, de dévouement, de joie ; nous restons seuls, torturés, entre les tombes de ceux que nous pleurons et la tombe où notre vie douloureuse ira bientôt s'éteindre. C'est la grande tribulation dont nous parle l'Évangile (2). Chacun de nous est un semeur de larmes ; un voyageur toujours las ; un mendiant de bonheur, un aveugle qui tâtonne. En résumé, la créature n'est qu'une frêle apparition, dans la création immense, un être qui a soif de tout et ne trouve que peu de choses — un peu de vie, un peu de lumière, un peu de joie. Toute créature a-t-elle plus de consistance et de bonheur que le moucheron qui danse pendant quelques minutes dans un rayon de soleil ?

**L'Eucharistie et la Croix.** — Ce dénuement et cette souffrance ont pourtant un recours et un point d'appui. Malgré tout, on peut vivre tranquille et fort, si on vit avec Jésus-Christ (3). Vous avez l'âme tellement grande, mon enfant, que Jésus-Christ seul peut lui suffire ; mais

(1) Gustave Droz.
(2) *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua.*
(3) *Qui manducat me et ipse vivet propter me.* (Saint Jean, VI, 58.)

cette âme est aussi tellement faible que Jésus-Chrit seul peut la rassurer et la soutenir.

Quand on dit : « Dieu avec nous, nous avec Dieu, » il ne s'agit pas d'extase, de voies extraordinaires de perfection. Ce mysticisme est réel, mais il n'est qu'une efflorescence du catholicisme. La vie ordinaire, essentielle, c'est de savoir ne pas perdre Dieu de vue, et de respirer à son aise, au milieu des embarras et des complexités vulgaires ; de laisser sa confiance se dilater sans mesure, dans l'air vivifiant de la foi ; de ne pas s'agiter dans le trouble et l'âpreté des intérêts et des ambitions qui nous sollicitent et nous dévorent.

Il n'est pas nécessaire d'être ravi au troisième ciel pour se dégager des légèretés ambiantes, se détacher de sa propre volonté, ne pas se laisser gagner par la fièvre des convoitises et des petites passions qui absorbent l'attention de la foule.

L'Eucharistie fait en nous ce miracle de nous « revêtir de Jésus-Christ (1) » ; vêtement réel ; parure de douceur, de patience, de noble mépris pour tout ce qui ferait fléchir la conscience ou abaisser l'âme ; draperie merveilleuse qui protège l'âme contre l'atmosphère malsaine et corrosive du mal ; transfiguration intime qui rejaillit sur les traits et leur donne le modelé surhumain de la paix, de la bonté ; qui arme la volonté d'une douce et sereine fierté, et fait du chrétien l'homme qui ne plie pas devant le mal et ne refuse rien au bien.

Tout cela, mon enfant, vient du Ciel et y mène. Tout cela coûte. Mais l'Eucharistie et la Croix sont voisines ; elles sont venues du même cœur ; elles sont pour les mêmes âmes. Et si Jésus-Christ s'est donné avant de souffrir, c'est parce qu'Il voulait que vous soyez son témoin au milieu du monde oublieux. Jésus-Christ meurt dans votre poitrine pour continuer sa Passion à votre profit ; il faut que notre âme, en sacrifiant ses

(1) *Ephes.*, IV, 24.

passions par la mort mystique du sacrifice, témoigne devant le monde que Jésus-Christ a la puissance de faire de nos âmes des héroïnes et de nos cœurs des foyers d'amour surhumain.

**Grande aumône à une grande misère.** — L'Eucharistie est donc pour vous, mon enfant, le moyen d'arriver à établir en vous la vie de Dieu (1). L'homme est le « commencement d'un ange ». Pour devenir des anges, nous avons besoin de Dieu, non pas d'un Dieu muet, impassible, lointain, sorte de grand Seigneur, mais d'un Dieu qui soit ce qu'est Jésus-Christ, « le grand frère de la grande famille » ; qui pleure ou qui sourie avec nous ; qui vive côte à côte avec nos douleurs ou nos fatigues, soit notre ami, notre meilleur ami. Ce que nous réclamons, c'est le Dieu indulgent qui a mis ses doigts sur les yeux de l'aveugle de Jéricho, s'est troublé devant la tombe de Lazare, a parlé doucement à la Chananéenne, a eu pitié de la trahison de Pierre, et n'a pas dédaigné le rapide et tardif repentir du bon larron. C'est ce Dieu-là qui nous attend à l'autel, dont la vie passera dans la nôtre comme l'air que nous respirons passe à travers les poumons, qui sera dans votre intimité plus que vous n'êtes avec vous-même (2) et vous absorbera tellement en Lui, que ce ne sera plus « vous qui vivrez en Lui mais Lui qui vivra en vous. »

L'Eucharistie est bien « la grande aumône faite par Dieu à la grande misère de l'homme ».

Et cette aumône est nécessaire pour vivre. Que d'âmes catholiques ne vivent pas, pas plus que ne vit un arbre qui ne tire pas de sève du sol ! Jésus-Christ a passé en elles avec sa grâce, mais il en est sorti depuis longtemps. Elles vont, viennent, traversent rapidement l'église le dimanche, murmurent quelques vieilles for-

(1) Lisez saint Jean, vi, 50-59. — xv, 1-2.
(2) *Deus intimior quam nos.*

mules de prières dont elles ont gardé le souvenir. Tout cela automatiquement, avec la rapidité de somnambules qui ont les apparences de la vie réelle. Mais ce ne sont que des figurants qui se donnent l'illusion de la vérité.

**La statue de Memnon.** — La légende raconte que les rayons du soleil faisaient vibrer la statue de Memnon au milieu des sables du désert de la Lybie.

L'âme aussi sous les rayons du soleil de justice, au contact de l'amour puissant qui la pénètrent dans la Communion, s'émeut, tressaille et vibre d'une vitalité qui s'éveille en elle et la pousse aux héroïsmes de la vertu. Encore une fois, mon enfant, il n'est question ici que des vertus domestiques, nécessaires aux devoirs quotidiens, ordinaires, et non des vertus dont la sublimité vous effraierait. Celles-ci ne sont pas nécessaires à la sainteté. On peut être une grande âme en gardant les troupeaux, en faisant la cuisine. « La jeune fille qui n'a pas lavé la vaisselle ne connaît pas le dernier mot du dévouement », disait madame de Gasparin. La pauvre servante qui peine comme l'élégante qui fait les honneurs d'un salon, si elles ont communié le matin, peuvent finir leur journée avec la divine perfection de sainte Thérèse ou de sainte Gertrude. Que faut-il pour cela? Qu'elles aient, lentement, tous les jours, habitué leur âme à la grandeur difficile des petits devoirs; qu'elles aient changé les tâches vulgaires en nobles actions par l'élévation de leur pensée et leur union avec les immolations divines; qu'elles aient associé Dieu à leur travail, à leurs souffrances, à leur résignation, à leurs sacrifices, et ainsi sanctifié leur humble tâche ou leur rôle distingué.

« Est-ce que le fumier de Job n'est pas aussi grand que le Caucase? », disait Victor Hugo. La fourmi qui voyage obscurément et l'aigle qui plane sont tous deux des créatures fidèles à leur destinée et égales devant Dieu. Dans quelque rang social que la Providence vous

ait placée, mon enfant, ne vous occupez pas de la bassesse ou de l'élévation de votre condition. Contentez-vous d'être une âme en route vers la sainteté. Si vous vous êtes habituée à la lutte, si vous avez l'horreur du mal, les vastes ambitions du bien, le cœur conquis par l'amour de Jesus-Christ et épris de la beauté intime de la vertu, vous êtes arrivée là où Dieu vous voulait.

La grâce est le commencement de la gloire, comme le bouton est le commencement de la fleur. Votre loyale et courageuse bonne volonté, c'est le bouton ; l'amour actif pour Dieu, sa cause, et votre âme sera la fleur.

Vous êtes l'épi sous le soleil.

## XXVII

# VERS EMMAÜS

**Les deux disciples**. — Un soir, après la catastrophe du Calvaire, deux disciples cheminaient vers un bourg appelé Emmaüs. De quoi pouvaient-ils parler, sinon de l'effondrement de la Cause et de la dispersion des amis de Jésus-Christ? Sous le chaud soleil d'Orient, dans cette solitude triste et brûlée, sur cette route déserte, leurs cœurs débordaient de tristesse et de déceptions. « Nous espérions qu'il allait refaire l'antique royaume d'Israël. » Mais c'est la banqueroute de leurs espérances, et l'effacement complet du prestige de Celui dont on espérait faire un roi. Ce n'était pas une couronne d'épines qu'ils avaient rêvée pour Lui, ni une croix. Il fallait, à ces pauvres cœurs, le sceptre et le diadème d'or des rois de Juda. Pendant qu'ils se font part de leurs impressions, un inconnu, un étranger, vient se joindre à eux. Ils l'invitent à se reposer et à partager leur repas. Et, à cette table commune, pendant que l'étranger rompt le pain, une subite révélation leur ouvre les yeux : « C'était Lui, le Maître ressuscité. »

Il a fallu la fraction du pain pour que Jésus-Christ apparût à leurs yeux, pour qu'il ne restât pas pour eux l'étranger rencontré au hasard de la route.

Pareille révélation attend le chrétien qui communie avec la foi que réclame un tel sacrement.

Personne ne pourra mieux nous expliquer les devoirs de la vie chrétienne, fondés sur l'Eucharistie, que Jésus-Christ lui-même, dans les paroles qu'Il adresse à ses Apôtres après la Cène. Comme toujours, il se sert d'une comparaison. Son Père est le cep, nous sommes les branches. Ce n'est pas une figure, c'est la réalité. Le péché détache l'âme de Dieu, comme le coup de hache sépare la branche du tronc, et la fait mourir en la privant de sève. La branche tient au corps de l'arbre, mais non les feuilles, qui ne sont que des rejetons éphémères que le vent emporte.

La vie chrétienne est donc l'union vigoureuse, l'attachement absolu à la vie de Dieu. Et comment Dieu vit-il ? Surtout d'amour. Il est bon, et Il nous aime. Et comment vivrez-vous ? Si vous aimez !

Oh ! je ne parle pas de cet amour d'imagination que nous apportons à l'Eglise, et que nous y laissons : je ne parle pas de cette ferveur transitoire que nous sentons pendant notre recueillement, et qui finit au seuil du temple.

Non, c'est la charité réfléchie, la vigueur de la volonté ; l'amour impérieux et robuste qui commence par le sacrifice de soi et s'achève dans l'obéissance absolue à Dieu.

L'autre, toute d'impression nerveuse, n'est qu'une émotion de la sensibilité, une chimère du cœur, et une illusion de l'indolence.

L'amour artificiel se contente de dévotions particulières, de formules machinales, de courts élans de vertus et de sacrifices de fantaisie, réglés sur ses caprices. C'est là un christianisme de mauvais aloi. C'est un manteau d'étoffe plus ou moins bon teint dont nous affublons notre indigence spirituelle, mais ce n'est pas de la vitalité chrétienne. Dieu nous demande si nous l'aimons, nous répondons par une dizaine de chapelet, ou nous nous servons d'une feuille de confrérie, et notre

charité ne va pas plus loin que des œuvres mesquines, mesurées, incomplètes.

**Tout Dieu est à nous.** — *Exultavit ut gigas.* Il a franchi des étapes infinies, du ciel sur la terre dans une crèche — de la crèche à la croix — de la croix à l'autel, — de l'autel dans mon cœur.

Il est à moi, cet amour, et c'est lui qui me rend capable des sacrifices qui m'effraient et des vertus qui me dépassent.

« Oui, cette divinité de Jésus-Christ m'appartient : son humanité aussi ; ses mystères dont je recueille la leçon et la grâce, ses mérites dont le prix forme ma rançon, ses vertus qui me transforment, ses attraits qui me charment, son sang qui me purifie, sa chair qui devient ma nourriture. O Jésus, qu'y a-t-il en vous qui ne m'appartienne pas (1) ? *Tua omnia mea sunt.* »

Mais aussi, tout ce qui est à moi doit vous appartenir. Ce qui est à moi n'est rien, car j'ai tout reçu. Je ne suis maître ni de la vie de mon corps, ni des images de mon cerveau, ni des impressions de ma sensualité. Ma pensée qui m'échappe, mes souvenirs qui se dérobent ou s'imposent : cela n'est pas à moi, mais il me reste deux éléments dont je suis maître : ma volonté et mon cœur. Je les lui donnerai : c'est tout ce que Jésus demande.

**Fruits de l'Eucharistie.** — Ce sont les vertus. Emotion pieuse ne signifie rien ; mais ce qui permet de juger de l'effet eucharistique, ce sont les vertus : chasteté, humilité, patience, foi, espérance, surtout l'amour.

Je dois aussi aimer tous les hommes, nos frères. Que puis-je aimer en eux ? Leurs qualités ! Mais elles sont rares, étroites, impuissantes. Dieu seul aime les hommes pour eux-mêmes, et m'apprend à l'imiter.

**La femme et la pâte.** — Rien de plus significatif et de

(1) D'Hulst, 1891, p. 314.

plus exact que la parabole de la femme qui mêle le levain à la pâte. Lourde, inerte, indigeste, cette pâte devient légère, se dilate, et nourrit, quand le levain lui a communiqué une sorte d'activité, d'énergie et de saveur. Ce n'est pas nous qui absorbons l'aliment divin, c'est lui qui se mélange à nous et nous absorbe, et, laissez-moi le dire, qui nous fait l'aimer.

**Sortir de soi.** — Nous, c'est l'égoïsme, le bien-être, la fortune, le repos que nous désirons, mais Jésus-Christ nous fait sortir de ce terre-à-terre, nous appelle à un bonheur plus vrai, nous fait sortir de nous-mêmes.

Nous sommes plus nous, quand nous aimons, que quand nous vivons (1).

**Laisser quelque chose.** — Les Apôtres quittent leurs filets pour suivre Jésus-Christ. Aimer Dieu, c'est quitter quelque chose, soi, ses passions, comme une vieille carapace, un manteau usé, une défroque qui nous dépare et nous enlaidit.

Que quitte-t-on? De grandes choses! Non (2)!

Un philosophe païen, jugeant que ses biens étaient une charge, les jeta à la mer.

Marc-Aurèle passa sa vie à songer à la vanité des choses humaines. « C'est comme si on se prenait d'amour pour les oiseaux qui passent », disait-il; « Ce sont, disait-il encore, fatigues de fourmis traînant leurs fardeaux, déroute de souris effrayées. »

Plus l'océan agrandit ses rivages, plus il agrandit ses tempêtes : plus l'homme élargit ses ambitions, plus il augmente le nombre de ses désillusions.

**Le cœur humain.** — Ce nom d'Emmaüs est cher aux âmes fidèles. Le chemin que suivent les deux disciples

(1) *Anima plus est ubi amat quam ubi animat.*

(2) *Nemo, quum reliquerit mundum, glorietur quasi magna dimiserit* (SAINT ANTONIN).

vers la bourgade est notre chemin à nous. Nous le parcourons, comprenant peu la vie surnaturelle, attristés par les vicissitudes que subissent les idées éternelles. Leur étonnement et leur tristesse, devant la catastrophe du Calvaire où paraît avoir sombré la cause du Christ, c'est l'étonnement et la tristesse de notre cœur qui rêve de gloire, de joie, et qui s'aperçoit de son erreur, au moins dans l'idée qu'il avait de ce qu'est la gloire et de ce qu'est la joie. Ce qui tressaille en nous d'abord, c'est la soif des joies terrestres, mon enfant. C'est l'instinct humain qui cherche d'abord dans le Christ un Roi puissant et généreux, qui distribuerait des parts de bonheur, un Alexandre idéal qui partagerait son empire terrestre à ses soldats fidèles. Et voici que tout à coup ces ambitions doivent s'évanouir devant une réalité d'apparence sévère. Jésus-Christ n'a qu'une croix de bois où il meurt, une couronne d'épines sous laquelle son front saigne, une loi sévère et inflexible devant laquelle toute volonté doit plier ! Non seulement ce Maître n'a rien, mais il ne veut pas non plus que vous ayez quelque chose, ou, au moins, que si vous avez quelque chose, vous y soyez attachée plus qu'à Lui. C'est à prendre ou à laisser : et ceux qui, en venant à Lui, regretteraient d'être obligés à un tel renoncement, ne sont pas dignes de Lui.

**Le scandale.** — Cette perspective d'une telle abnégation acceptée pour Lui ; cette abdication de sa volonté devant celle du Christ, révolte la nature, soulève des tempêtes dans le cœur de ceux qui ne réfléchissent pas à cette simple pensée de saint Augustin : « Dieu peut bien faire quelque chose que nous ne puissions pas comprendre (1) ». Mais ce qui répugne à tant d'esprits à courte vue, ce qui blesse tant d'âmes étroites, est justement ce qui devrait les attacher à Dieu. Comme si on

(1) *Demus Deum aliquid posse, quod nos fateamur investigare non posse.*

s'offensait des souffrances et de la mort du soldat, qui se sacrifie pour nous défendre, celui qui s'offusque de la façon dont Jésus-Christ nous a rachetés s'abandonne à un sentiment injurieux pour son Maître. Cela ne prouve-t-il pas que cet épisode divin de la vie du monde est le grand événement de la terre! Pourquoi s'en scandalise-t-on ? Parce qu'on ne veut pas en tirer la conclusion nécessaire et y voir la leçon voulue par Jésus-Christ. Sa mort est un reproche pour l'indifférence et le désordre. Et c'est parce qu'on ne veut pas croire en Lui et le suivre jusqu'au bout, qu'on le blâme.

**L'opprobre et la gloire.** — Quelle était l'idée dominante du monde ancien ? L'égoïsme! Quel doit être le principe des âmes dociles à l'Evangile ? Le don de soi, le dévouement, l'amour ! Pour arriver à cet amour, il faut se débarrasser de l'égoïsme, s'habituer à la fatigue, aux luttes, au culte du bien, où l'on n'arrive que par l'épreuve. Auriez-vous accepté ces perspectives si Jésus-Christ, au lieu de les prendre pour Lui, n'avait fait que nous les conseiller? Quelle créature ne serait restée passionnée pour l'argent, l'orgueil, l'amour de soi, si elle n'avait pas devant les yeux la crèche de Bethléem, et la mémorable apparition de Jésus au balcon de Pilate, couronné d'épines et présenté à la foule avec les immortelles paroles : « Voilà l'homme ! » Vous ne serez, mon enfant, une créature humaine, dans toute l'ampleur de ce mot, que si vous admettez que la souffrance est le seul remède aux dépravations de la nature. Etudiez-vous ! Vous reconnaîtrez qu'à chaque instant votre pensée abandonne Dieu et retombe sur elle-même. Retomber sur soi, c'est glisser des pensées sereines aux dépravations des sens, c'est dévaler du rêve angélique à la turpitude, c'est descendre à la joie monstrueuse du désordre et d'une innommable décadence ; c'est déchoir jusqu'aux avilissements dont on rougit, jusqu'au ruisseau où l'on se salit, jusqu'à la fange où la conscience s'enlize et où pataugent, souvent pour n'en

plus sortir, l'honneur, la foi, et jusqu'au dernier vestige de la dignité humaine. Enlevez la croix, et le monde devient un cloaque. Proudhon, pourtant l'ennemi du catholicisme, le disait : « Eteignez la lampe du sanctuaire, brisez le tabernacle, fermez l'église, et je ne donne pas trois ans au monde pour donner un spectacle tel qu'on n'en verrait pas un pareil dans l'île la plus sauvage. » Il faut donc que l'homme se plie au sacrifice pour redresser sa nature et remonter vers la vie morale. C'est là la transformation nécessaire, que le langage ordinaire appelle la mortification. Mortification ! c'est-à-dire destruction de la lâcheté, de l'hésitation, de la peur ! abatage énergique des aspérités et des tendances de la volonté ! « Que sait celui qui n'a pas souffert », dit l'Ecriture. La simple sagesse humaine a compris que la vraie vie est dans l'effacement de sa personnalité inférieure qu'on remplace par les mobiles supérieurs de la foi. C'est la science même de la vie que Socrate indiquait dans sa formule : « Philosopher, c'est apprendre à mourir. » Non pas, mon enfant, à mourir physiquement de cette mort qui nous supprime du nombre des vivants, mais de cette mort mystérieuse et intime, qui tue en nous le virus du mal par le contre-poison du sacrifice, qui assainit, sous le courant d'air vivifiant de la douleur qui passe, l'âme infectée par les éléments morbides du vieil esprit d'Adam.

Mystère, si vous voulez, que cette loi de la douleur, mais loi qui gouverne tout, depuis la terre déchirée par la charrue jusqu'à la poésie qui ne trouve jamais d'accents plus pénétrants que dans la souffrance.

Le poète l'a dit :

Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure...
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur...
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots (1).

(1) Musset.

Loi qui apparaît partout depuis la vie sociale qui ne s'élargit et ne rayonne jamais mieux que dans les luttes, la pauvreté, l'abnégation et la vie du cœur qui s'ennoblit en s'immolant ; depuis la vie des âmes qui s'humilient dans de muets holocaustes, jusqu'à la vie des héros qui se dévouent jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Mère, si ton enfant grandit sans être un homme,
S'il marche efféminé vers son devoir viril ;
Si, d'un instinct pratique et d'un sang économe,
Sa chair épouvantée a l'horreur du péril ;
Si quand viendra le jour que notre honneur réclame,
Il n'est pas là, soldat, marchant sans maugréer,
O mère, ta tendresse a mal formé cette âme,
S'il n'a pas su mourir, tu n'as pas su créer (1).

C'est le même mystère de ce même amour qui arrachait ce cri à sainte Thérèse : « Ou souffrir ou mourir. » Aussi, mon enfant, Jésus-Christ vous a indiqué la loi qui domine et dirige toute vie digne de ce nom. Vous serez une vraie créature, rachetée, relevée, fière et noble, si vous savez garder la vérité en sacrifiant l'erreur ; vous dévouer pour le bien en sacrifiant le mal ; donner l'amour de votre cœur en sacrifiant votre égoïsme ; servir Dieu et votre prochain en vous oubliant et en vous sacrifiant vous-même. Le sacrifice est utile à l'homme, comme la tempête à l'océan : il prévient la corruption.

(1) Déroulède.

## XXVIII

# NOTRE PAIN

**Pierres changées en pain.** — Tous les jours, vous priez, mon enfant. La prière, qui sort votre âme de la sphère étroite et de la lourde atmosphère du péché pour la faire monter vers les hautes solitudes du silence et du calme, vous est nécessaire pour garder de l'énergie dans votre tâche.

Lorsque vous vous recueillez, malgré le tapage des bruits de ce monde et malgré les obsessions du mal, vous échappez d'un bond à l'étreinte des dégoûts et des lassitudes dont souffre toute créature un peu distinguée, devant le spectacle des choses humaines. Mais l'œuvre à faire n'est pas de fuir incessamment devant le corps à corps avec les épreuves ; c'est, au contraire, de regarder de face et d'aborder de front, sans trop de nausée, les tristesses à subir, les vilenies à corriger ; c'est de marcher droit aux fatigues et aux difficultés. Chacun de nous a des épreuves différentes, aussi diverses que les situations personnelles.

A chacun de nous aussi, Dieu donne des grâces spéciales. On peut dire que la grâce se façonne à notre taille et se mesure à notre destination. « Dieu sait le nombre des étoiles », dit le psalmiste ; « il envoie les gouttes de

pluie en les comptant », dit Job (1) ; « Il compte les cheveux de notre tête », a dit le Sauveur. Toute créature est présente à sa pensée, avec le rôle et la place qu'il lui a destinés. Comment ne la munirait-il pas de la provision de force nécessaire à son action ? Et toute créature doit demander à Dieu la dose de grâce, la mesure d'énergie, l'aide dont a besoin son insuffisance, et qui correspondront à sa vocation.

C'est ce que vous faites, mon enfant, en disant : « Notre Père, qui êtes aux Cieux... donnez-nous notre pain quotidien. » Ce pain, ce n'est pas seulement l'aliment qui vivifie le corps, c'est aussi l'élément moral, la clarté qui nous montre le bien, l'impulsion qui nous fait marcher vers l'obstacle et briser la résistance.

Et ce n'est pas un pain quelconque, celui de notre voisin ou de notre frère, mais celui qui convient à notre âge, à la vie que nous menons et aux devoirs qui en résultent.

Et si vous correspondez aux inspirations de Dieu, « les pierres deviendront des pains », les tentations, des occasions de courage ; les misères, des moyens de nous détacher de nous-mêmes ; les tristesses et les laideurs de ce monde, des raisons de nous attacher à Dieu davantage.

La vie et le besoin. — Tout ce qui vit a besoin de quelque chose. Tout être vivant aspire à renouveler sa provision de vie, à apaiser sa faim, à développer son activité ; il est avide d'une vie de plus en plus ample. Mais nulle vie ne ressemble à une autre vie, pas plus qu'une feuille à une autre feuille, ni une étoile à une autre étoile. Pas une âme ne ressemble à l'autre et n'a une œuvre à faire qui soit pareille à une autre œuvre. Or, le pain de l'âme que vous demandez, c'est le vôtre, c'est le secours nécessaire à vos forces, l'armure faite à

(1) XXXVIII, 25.

votre taille, la clarté aussi large que votre regard, un élan à la mesure de votre idéal.

Quelle est l'œuvre à faire? Elle vous est nettement indiquée par votre situation. Selon les moyens dont vous disposez, dépensez votre vie, utilisez votre temps, votre or, votre influence : selon les indications que vous donneront les circonstances, allez à toute chose qui appellera votre sollicitude, à tout être pour qui votre présence et votre dévouement seront un bienfait. Surtout, si vous êtes riche, ne noyez pas dans votre opulence le privilège de n'avoir rien à faire qu'à vous laisser vivre. Ce bien-être est une tentation redoutable : n'y cédez pas. Il sera toujours vrai que le désœuvrement mène au péché (1). Ce point de vue déjà doit vous pousser à l'action. L'indolence et le rêve ne valent rien ni pour le corps, ni pour l'âme.

Quelle jeune fille peut se croire chrétienne lorsqu'elle se crée une existence douillette, qu'elle capitonne ses journées de soins exagérés de sa personne, de luxe superflu et de ménagements inutiles? Nonchalante et tout engourdie dans le décor qui encadre sa paresseuse personne, elle flotte dans le vague des chimères dorées, dans le bleu d'un ciel vaporeux. Son corps se traîne et s'oublie dans l'oisiveté et dans les langueurs de sa mollesse. A quoi passe-t-elle son temps? A griffonner des riens, à regarder son visage dans une glace, à tourmenter sans enthousiasme son piano, à feuilleter le roman du jour qui n'est pas pour l'aider à sortir de sa léthargie. Si elle trouve quelque énergie, c'est pour aller consulter sa faiseuse sur une mode nouvelle, ou aller chez une amie grignoter à belles dents la réputation des autres, dévorer des friandises, ou s'ennuyer au Bois de Boulogne. Si vous vous reconnaissez dans ce portrait, mon enfant, que pouvez-vous dire à ce christ d'ivoire qui sommeille sur sa croix dans votre chambre, et que doit penser de vous Celui qui a travaillé et souf-

(1) *Multam malitiam docuit otiositas. (Eccl.,* XXXIII, 29.)

fert pour que vous travailliez après Lui et que vous souffriez un peu pour Lui ?

**Discipliner son âme.** — Songez, mon enfant, que chaque créature, fût-ce même le ver de terre, a sa tâche et rentre dans l'immensité du plan de Dieu. Vous savez régler l'heure de vos repas et de vos visites, pourquoi ne disciplineriez-vous pas votre âme en réglementant vos prières, en donnant un peu de votre temps aux pauvres, en vous intéressant à une œuvre utile au bien général? Les désœuvrés n'ont jamais de loisirs, parce que tout leur est loisir, qu'ils tournent dans le vide, et qu'ils prennent pour des occupations les futilités qui les absorbent.

« Monseigneur, disait une dame à un évêque, voudriez-vous m'indiquer quel emploi je dois faire de mes matinées ? — Mais, madame, répondit le prélat, êtes-vous bien sûre que vous avez des matinées? »

Au point de vue divin, devant Dieu et devant les hommes, vous encourez une responsabilité réelle en gaspillant un temps précieux. « Celui qui travaille n'est tourmenté que par un démon, mille démons tentent le paresseux (1). » Saint Jérôme recommandait à un jeune homme de faire en sorte que le démon ne le trouvât jamais désœuvré (2).

Ne grossissez pas la troupe déjà trop grande des *désœuvrées*. Ce mot révolte la raison elle-même, qui ne comprendra jamais qu'on ait une âme et qu'on ne sache qu'en faire ; que tant de facultés merveilleuses soient réservées pour notre service personnel au lieu de s'exercer pour le profit de tous. Inutile! ce mot sera à lui seul un réquisitoire inexorable de la justice de Dieu, dont la

(1) *Occupatum ab uno, otiosum a mille dæmonibus obsideri.* (CASSIEN.)

(2) *Facito semper aliquid ut inveniat te diabolus occupatum.* (*Epist. ad Nepotianum*).

conclusion sera le châtiment éternel. « L'inutilité suffit à la damnation (1). »

Du reste, les créatures n'accusent-elles pas la lâcheté, depuis la fourmi infatigable jusqu'à l'oiseau industrieux?

N'ayez pas, dit le Sage, la triste destinée de la roue du chariot. Elle roule sur tous les chemins, chargée de fardeaux, souillée par la boue, déchirée par les pierres. Tout ce qu'elle y gagne, c'est de s'user et d'être jetée au feu lorsqu'elle n'est plus qu'un rouage inutile. Ne vous usez pas à des futilités, dans l'agitation fiévreuse du plaisir et le souci des choses terrestres.

Alexandre le Grand écoutait des philosophes discuter sur la pluralité des mondes. Il se mit à pleurer. « Qu'avez-vous? » lui dit-on. « Hélas, ces gens-là disent qu'il y a plusieurs mondes, et, à mon âge, je n'en ai pas encore conquis un seul. » Dieu ne vous demande pas d'avoir une si fière et si haute ambition, mais de faire votre devoir dans le monde où vous êtes, dans le milieu qu'il vous a choisi et selon les indications et les impulsions de sa grâce.

(1) *Attende quod mereatur iniquitas, si sola inutilitas sufficit ad damnationem.* (Saint Bernard : *Epist. ad Galter.*)

XXIX

## LE ROYAUME DE DIEU

**Trésor caché.** — Elle vous semble bien mystérieuse, mon enfant, cette parabole « du royaume de Dieu, semblable à un trésor caché dans un champ. Un homme le trouve, le dissimule, va vendre ce qu'il possède et achète le champ (1). » Nous nous demandons quel est ce « royaume de Dieu », qui est semblable à ce « trésor caché » ; où est ce royaume ? Quel est-il ? Comment peut-on acheter ce champ ?

Un royaume, c'est une puissance formée par un groupe d'hommes qui vivent sous les mêmes lois, à l'ombre du même drapeau, dans la cohésion d'intérêts communs, vivant du même idéal. C'est une sorte de royaume géographique. Mais cette multitude qui serre ses rangs sur un espace terrestre, ne vit pas seulement du sol qui la nourrit, elle a — comme les arbres — autant besoin de dresser sa vie vers le ciel que d'enfoncer ses racines dans la terre. Un peuple n'est pas seulement un troupeau famélique qui cherche une pâture, il est, avant tout, une assemblée d'intelligences qui s'inquiètent de leur destinée. Quand la matière est repue et satisfaite, l'esprit, à son tour, réclame son aliment ; il

(1) Saint Matth., chap. xiii.

s'interroge, regarde autour de lui, tourne sa pensée vers l'infini qui le trouble, vers les mystères de la nature et de l'avenir qui appellent sa curiosité, vers les secrets qui intéressent l'activité insatiable de sa pensée et la soif de bonheur qui le dévore. Ce royaume des âmes existe-t-il? Quelqu'un peut-il répondre aux questions de notre ignorance? Quelqu'un a-t-il parlé lorsque l'homme a demandé à apercevoir le but de sa vie, à savoir le pourquoi de ses douleurs, à comprendre la raison de ses luttes, de ses fatigues et de ses larmes?

Il est certain que celui qui obtiendrait une solution à laquelle il pourrait croire, avec l'assurance de ne pas être trompé, serait heureux ; et que, s'il dirigeait sa vie avec les lumières obtenues, cet homme serait un heureux et un sage.

Or, cette réponse ne peut venir que d'un autre homme ou de Dieu. D'un autre homme ? mais pourquoi et comment serait-il plus éclairé que moi ? De Dieu, alors! Dieu a répondu! Jésus-Christ est la pensée et la parole de Dieu, la réponse parlée et vivante. Et la sagesse qui a inspiré son Evangile est le trésor caché qu'on achète lorsqu'on en a compris la valeur.

En quoi consiste ce trésor?

**La vertu calculatrice.** — La sérénité du chrétien qui se repose sur Dieu de tout ce que l'instinct de son âme lui permet d'espérer, est indiquée dans l'Evangile. Dieu a soin de parer le lis des champs; de mettre sur la plaine le grain nécessaire à l'oiseau. Comment oublierait-il l'homme, sa créature? Et celle-ci, pourquoi aurait-elle un souci plus profond que celui de sa perfection ? Il n'est pas permis de négliger sa tâche de tous les jours, les menus soins de la famille, les devoirs sérieux du foyer. Mais celui qui s'est largement dépensé dans les occupations indiquées par sa position doit songer au culte du bien qui appelle son âme, et que Dieu attend de lui.

« Chercher le royaume de Dieu et sa justice », c'est

élaborer en soi, par une série ininterrompue d'élans, le respect de la vérité, la conviction de son néant et de sa responsabilité, l'amour de la cause sacrée de Dieu : c'est là une œuvre longue, qui exige la violence de notre énergie.

**La vertu est-elle un calcul?** — « Dieu vous paiera, dit-on ; vous êtes chrétien à cause du bonheur espéré. Vous avez des sentiments de mercenaire qui ne travaille que sur la promesse d'un gain. Votre vertu est un calcul ; il vous faut l'espérance du Ciel pour donner un verre d'eau à un pauvre. Nous, nous faisons le bien pour rien.

« Ecoutez la réponse de Dieu : On ne croit qu'autant qu'on aime ; pour croire à l'éternité, il faut aimer le bien en soi, la justice en soi ; il faut commencer par l'amour gratuit qui est une vertu. Quand la récompense apparaît, c'est la foi qui la montre, et la foi est un acte libre de l'âme causé par l'amour de la vérité et du bien ; l'amour de la vérité et du bien a précédé la vue de la récompense. C'est la vertu qui agit d'abord, qui ouvre le cœur et y devient la foi ; la foi réagit à son tour, change en charité cet amour initial qui l'a produite, et ainsi se forme au dedans de l'homme un va-et-vient merveilleux, où la vertu brille la première et la dernière, et où la récompense n'apparaît qu'entre deux, et encore de loin (1). »

Notre vertu, mon enfant, n'est pas entachée d'égoïsme. Que nous pensions à nous en attendant tout de Dieu, quoi de plus naturel et de plus légitime. Après tout, nous ne voulons, pour nous-mêmes, que ce que Dieu veut pour nous. S'aimer comme Dieu le veut, c'est aimer Dieu ; si nous l'aimons, c'est comme notre Bien par excellence ; et, Il n'est notre bien suprême que parce qu'Il est le Bien en soi. Il n'est l'objet de nos es-

(1) Lacordaire : *La foi*, p. 252.

pérances que parce qu'Il est le dernier terme de l'amour (1).

**Qu'est-ce que vivre?** — La vie suffit-elle à l'homme, mon enfant. Le monde s'épuise à combler les existences privilégiées. Avec un peu de chance, quelque talent, beaucoup d'audace, qui ne peut prétendre à connaître toutes les jouissances que le travail, la science, le progrès, préparent à ceux qui ont l'ambition de les conquérir? Mais la vie donne-t-elle le rassasiement du cœur? Au contraire, ne devient-on pas plus avide à mesure qu'on est plus satisfait. Vous direz que ces inassouvis ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes, et qu'ils ne deviennent malheureux que parce qu'ils sont insatiables (2).

Sans doute, mais pourquoi ne sont-ils pas heureux quand tous les objets terrestres et toutes les joies humaines étaient pour eux?

Pourquoi la richesse augmente-t-elle l'incurable ennui, et la fièvre des passions qui rongent le cœur humain, « comme un médecin qui rend plus aiguë la maladie au lieu de la guérir. »

Pourquoi l'homme, « *monté* au faîte du prestige et de la fortune, *descend-il* si vite dans le bas-fond du vice, du déshonneur, de la cupidité? » C'est que la vie, quand on la vit pour elle-même, désorganise les âmes les mieux douées. Le monde est une maladrerie où les plus robustes esprits gagnent la contagion du lucre, de la gloriole et des folies du plaisir et de la vanité. N'est-ce pas Côme de Médicis qui disait plaisamment : « Avec trois aunes de drap fin, je fais un homme de bien. » Comme il connaissait bien l'homme avec ses côtés mesquins et puérils.

Est-ce que César, couvert de gloire, ne fut pas un voleur vulgaire quand il enleva trois mille livres d'or au Ca-

(1) Cf. d'Hulst, 1891, p. 199.
(2) Lisez *Bourdaloue*, édition Vivès, t I, p. 14 et 15.

pitole et y substitua trois mille livres de cuivre (1)? Est-ce qu'Enguerrand de Marigny ne fut pas perdu par son avarice, alors qu'il avait déjà mis les finances au pillage pour se constituer une fortune scandaleuse : et ne fut-il pas pendu, pour ses extravagances de luxe, au gibet de Montfaucon, qu'il avait fait dresser pour les autres ? « Etant le maître du logis, dit Mézerai, il eut l'honneur d'être mis au haut bout, au-dessus de tous les autres voleurs. » Est-ce que Bacon ne fut pas, malgré sa haute raison, célèbre par son faste, son orgueil, ses apostasies et le mercantilisme de sa conscience? Et puis, quel résidu de regrets, de tristesse et de remords, laisse l'existence, lorsqu'elle a été consacrée aux ambitions terrestres.

Le *royaume du monde* est le théâtre des pires déchéances et des dégradations intimes ; le champ de bataille des passions et des convoitises. Les choses de ce monde aggravent le fond de notre misère. Et cette misère est incurable, puisque les uns aiment ce qu'ils n'ont pas, et les autres n'aiment pas ce qu'ils ont.

Le « royaume de Dieu », c'est la perle précieuse, le trésor caché dans un champ ; et ce trésor est si précieux qu'il tient lieu de tout.

**Où le trouverez-vous ?** — Voulez-vous me permettre, mon enfant, de vous demander quel est le bien que vous estimez le plus en ce moment ?

Beaucoup d'avantages et de bonheurs nous tiennent au cœur : la santé, la succès, la sympathie, la prospérité... Est-ce là « le trésor caché ? » Vous pouvez aimer ces privilèges, s'ils vous sont accordés. Mais ce n'est pas là le souverain Bien.

Remarquez que celui « qui achète le champ doit vendre tout ce qu'il a, d'abord, pour le payer. » Vendre ce qu'on possède, c'est se dépouiller. Se dépouiller, c'est renoncer à ce qui était à nous, à ce qui nous était cher.

(1) PLUTARQUE.

Vous estimez le succès, la santé, la sympathie et les autres biens de ce monde, mais il faudrait, à l'occasion, y renoncer pour acquérir « le trésor caché dans le champ. » Ce trésor, c'est la Foi vivante en Dieu, la fidélité à sa loi, la fierté d'être son disciple, la magnanimité à le défendre, et l'héroïsme à souffrir pour Lui.

Cette foi, Clément d'Alexandrie l'appelle « le sang de l'âme (1). » En effet, vivace et impétueuse comme le sang qui circule dans les artères du corps, elle s'infuse dans tous les mouvements de l'âme, commande aux impressions, dirige et modère les sentiments, se mêle aux moindres incidents de la vie morale comme une force de gouvernement et de direction.

Il semble à la foule difficile d'extraire ce lingot d'or de la mine profonde où il sommeille, sous la masse des hésitations et des lâchetés ; difficile de se débarrasser du limon, des sensualités qui l'enveloppent.

Pauvres galériens, qui traînez le boulet des soucis de l'argent, des conventions mondaines et des luttes féroces pour la vie, vous souffrez un martyre isolé dans le bagne du travail, des fêtes où vous dilapidez les énergies morales de votre âme, les heures précieuses que Dieu vous a données, des nuits sans sommeil, et des angoisses où vous ont enfermé votre orgueil et votre cupidité ? Et vous reprocheriez à Jésus-Christ l'effort qu'il vous demande, le sacrifice qu'Il exige pour que votre foi soit confiante, et que votre vie soit d'accord avec vos croyances ! Et vous trouveriez trop dur de porter votre croix quand vous trouvez si doux le bât de la bête de somme que vous fait porter le monde en vous chargeant d'honneurs, en vous chamarrant de brimborions, en vous écrasant sous le poids de ses exigences, de son esclavage et de sa tyrannie !

**Vivre, c'est bête.** — « Qu'est-ce donc que vivre ? Prier un peu, feuilleter quelques livres, rêver des amis

(1) *Sanguis animi.*

absents, souffrir beaucoup. Vaut-il donc la peine d'être arraché du néant pour faire ce peu de cendre et ce peu de fumée? Si l'existence a de grands aspects par certains côtés, qu'elle en a de petits et de misérables par d'autres! Le comte de Mérode me disait un jour, au sommet du col de Barèges : « Monsieur l'aumônier, il n'y a que d'être prêtre que ce ne soit pas bête (*sic*). » Je puis dire plus logiquement encore : « Il n'y a que d'être saint que ce ne soit pas bête. » La vie du saint a seule de la valeur, et pour le présent et pour l'avenir. Mais notre vie, à nous, sans grand dévouement, sans action, vraiment, c'est bête; et vous avez raison, cher comte de Mérode (1). »

**La femme de Louis XI.** — Le monde n'a pas changé depuis le Romain qui le définissait : « Etre corrompu et corrompre. » Ne jamais donner ce qu'il promet; profaner ce qu'il touche, abaisser ce qui est grand, être sans pitié pour ceux qui ont cru en lui et sombrent dans le désespoir, n'est-ce pas le royaume du monde? « Les malheureux, dit un personnage de roman! Ils » sentiront à la fin combien était vil, combien n'était » rien ce qu'ils ont aimé. » Elle les avait souvent redits, ces mots qui sonnent le glas de toutes les affections mortelles (2). »

La femme de Louis XI était malade. Son entourage lui parlait d'espoir, de guérison. Elle, écœurée des fourberies et des machinations dont elle était témoin, répondit : « Foin de la vie, qu'on ne m'en parle pas. »

C'est donc la nausée qui monte du cœur aux lèvres, lorsqu'on a été en contact avec les vilenies, les sottises, les lacunes et les fatigues de l'existence. L'enthousiasme des années d'illusion ne dure pas. La rencontre de l'âme et de la vie terrestre ne laisse pas durer longtemps les enchantements. Et on aperçoit bientôt l'en-

(1) Mgr Saivet : *Journal intime.*
(2) Paul Bourget : *Terre promise*, p. 212.

vers ridicule ou misérable de la farce qu'est l'existence. Quand ce ne sont pas des larmes qui coulent de nos rêves en fuite, c'est l'ironie qui salue d'un rire de pitié les bassesses ou les fatuités de la suffisance humaine.

**Vendre ce que l'on a.** — C'est à vous, mon enfant, à vous dégager de cette tunique de Nessus des passions humaines qui dévore la substance de l'âme en l'appliquant à des objets inférieurs. « *Cherchez* » le royaume de Dieu et sa justice. Cherchez-le, comme l'ouvrier qui fouille un champ pour y trouver un trésor caché. Cherchez-le au-delà du sans-gêne et du relâchement que vous verrez autour de vous. Il est dur de se préserver du laisser-aller de la foule, de ne pas glisser vers les sensualités du plaisir, de secouer son apathie et de se fixer dans la fierté et la vaillance de la vertu.

Il faut « vendre », c'est-à-dire, abandonner les mollesses de sa nature et les hésitations de sa faiblesse, rester debout parmi les âmes aplaties, fort malgré les exemples des capitulations de conscience ou les abandons de dignité, endosser sans sourciller les critiques des malveillants ou des esprits étroits, et ne pas reculer devant le martyre moral de tout voir avec tranquillité, et de rester bienveillant et doux parmi tant de contacts irritants et fastidieux.

Alors, vous connaîtrez « la justice du royaume de Dieu. »

**Quel est ce royaume ?** — C'est le pouvoir d'être bon, la force d'être chaste, l'énergie de rester patient dans les adversités, la persévérance à se préserver des perversités courantes. « Ce royaume est en nous. »

Il est la puissance éternelle capable de relever ce qui tombe, de consolider ce qui est debout, de réparer ce qui s'écroule. Le ciel est sur cette terre : il éclaire tout homme venant en ce monde. Si vous êtes fidèle à la morale, à la loi écrite dans votre conscience, à la loi de

(1) *Regnum Dei intra vos est.*

Dieu, vous êtes sur le chemin qui mène vers Lui. Si votre cœur obéit docilement aux impulsions qu'il ne peut manquer de ressentir, vous serez inclinée à aimer ce qui est beau ; vous irez naturellement à la vérité.

Vous voulez du bonheur ! En voilà, plus que votre vie entière ne pourra en goûter. Il est tellement infini que les aspirations humaines n'ont pu en épuiser les jouissances. Si vous agissez en dehors de cette suprême raison, vous déviez de la ligne droite, vous rétrécissez votre âme qui a le droit de se dilater éperdûment dans l'amour du Bien, vous comprimez des sentiments nés pour s'élargir dans des proportions sans limites ; vous vous abaissez, vous la créature d'élite, dont la destinée dépasse, dans l'avenir, les horizons trop bas et les perspectives trop fermées de ce monde.

Le royaume de Dieu, c'est le ciel, commençant ici-bas dans les clartés lointaines de l'aube de l'amour, comme l'enfer, c'est déjà, ici-bas, la haine à son paroxysme.

Que l'enfer commence ici-bas ! Oui ; il est déjà dans le cœur des créatures que le mal a gangrénées.

**Le terroriste Javogues.** — L'huissier Javogues, qui terrorisa la Loire, et dont la férocité fut blâmée par Couthon lui-même, demandait à un prêtre s'il croyait à l'enfer : « Si je n'y croyais pas, répondit celui-ci, vous êtes tellement hideux que votre vue m'y ferait croire. »

Ce même homme signait l'arrêt de mort d'une jeune fille âgée de dix-sept ans, qui refusait de piquer à son bonnet la cocarde tricolore. Elle lui dit : « Ce n'est pas la cocarde que je hais ; mais comme elle est portée par un homme tel que vous, elle déshonorerait mon front. »

Vous rencontrerez peut-être, mon enfant, quelqu'un de ces êtres dont l'infamie dépasse l'étiage ordinaire (1). Ils sont tellement vils que les stigmates des

(1) N'est-ce pas lord Salisbury, qui disait de certains malandrins : « Ces gens-là ne pourront jamais s'acheter une figure propre, même en y mettant le prix. »

flétrissures humaines ne suffisent plus pour eux. Pour ces phénomènes d'avilissement, pour comprendre et exprimer leur infinie monstruosité, il faudrait un supplément d'analyse et des mots inconnus à notre langage.

Le bon sens lui-même suffit à s'étonner que l'homme puisse se dégrader à ce point. Cela prouve la haute portée de l'esprit humain, et justifie le mot de Rousseau à Helvétius : « La splendeur de tes dégradations prouve celle de ton intelligence ».

Mais il est consolant aussi qu'à côté de ces extravagantes figures du Mal, se dressent les riantes figures du Bien. L'homme peut bâtir en lui-même, au fond lointain de son âme, un asile où la vertu sera si honorée, l'amour si vivant, la joie si sereine, la paix si profonde, que le ciel y aura déjà pénétré.

Comme une ébauche de la Beauté éternelle, l'extase d'en haut, promise à la bonne volonté courageuse commence déjà dans le secret de cette vie sans tache, ou au moins sans souillure volontaire, et « le royaume de Dieu » est tout entier dans ce cœur qui comprend enfin ce que c'est que vivre, et ce que c'est que d'aimer.

Vous, les déshérités de ce monde, et lès forçats de la misère, haletants des inquiétudes du pain quotidien, tribus douloureuses des surmenés, race fourbue qui geint sous la cangue du travail, défilé tragique des opprimés que le monde a trahis : vous qui dévorez en silence les larmes de vos douleurs, ou qui refoulez les soupirs de vos poitrines serrées et de vos cœurs trop pleins, levez en haut votre regard chargé de colère et de désespoir ; que vos douleurs consolées soient sans reproche à la vie, sans amertume pour les hommes. Faites le surhumain pèlerinage vers ce là-haut de l'espérance, et rapportez-en la force de souffrir, assez de douceur pour ne pas maudire les inégalités de l'existence, la froideur du monde, les cruautés de votre sort, les accidents de votre existence cahotée dans les ornières de la maladie, de la solitude et du dénùment.

Vous avez Dieu avec vous, puisque vous savez le prier pour ne pas fléchir et aimer plus que tout le dévouement, la pureté, la patience et la résignation.

La paix, la liberté, le ciel à conquérir
Vous font un saint devoir de vivre et de mourir (1).

Vous êtes les sujets du royaume de Dieu.

Mais, si Jésus-Christ « annonce aux pauvres, aux humbles le royaume de Dieu », il ne le ferme pas aux riches, aux grands de la terre. La distance est longue entre une jeune fille qui use ses forces au travail et une autre dont l'existence est ouatée de bien-être, de luxe et de loisirs. Si je dis à la première : « Résignez-vous : acceptez vos lassitudes comme un fardeau nécessaire, et vos labeurs écrasants comme l'épreuve imposée à toute créature, que dirai-je à l'autre qui n'a pas à lutter contre les privations et les courbatures ? Il n'y a pas deux royaumes de Dieu : l'un pour les vagues êtres qui cheminent dans l'obscurité et la peine : l'autre pour les destinées altières et comblées. Il n'y a qu'un seul royaume de Dieu ! Comment celui qui a trouvé de l'or et du prestige dans son berceau, ou qui a conquis par son habileté une place éclatante au soleil aura-t-il aussi des droits à « ce royaume de Dieu » ? En rétablissant l'équilibre du sort que les chances de la vie ont dérangé. En allant au-devant des sacrifices que la vie semble le dispenser d'accomplir ; en étant par vertu ce qu'il serait tenté de n'être pas par état.

Si vous êtes une des privilégiées de la vie, mon enfant, rachetez votre bonheur par les immolations secrètes de votre âme. Soyez prête au renoncement, au moins de volonté, aux biens et aux joies de ce monde. Dieu vous les donne pour que vous vous ayez le mérite de n'y pas tenir, comme Il donne à d'autres des épreuves pour qu'ils aient le mérite de les accepter.

(1) Leconte de Lisle : *Poèmes antiques.*

**En yacht.** — J'écoutais un jour une bonne jeune fille vivant dans l'opulence raconter ses pérégrinations à travers le monde. Sur un yacht de plaisance, aménagé avec un luxe royal, elle avait passé deux mois de vacances, visitant avec sa famille les côtes de l'Asie Mineure, faisant escale dans les sites enchanteurs des Iles Ioniennes, extasiée devant les perspectives changeantes du voyage, vivant une sorte de rêve réel qui la promenait sous les brises tièdes des flots de la mer Egée, à travers des apparitions de terres flottantes comme des nids de verdure et de fleurs bercés sur des lames d'azur. Quand elle eut fini, je lui dis : « Est-ce tout, mon enfant? » — « Que voulez-vous que j'ajoute? » — « Mais croyez-vous qu'un tel bonheur ne soit pas une anomalie dans une vie humaine, une erreur de la destinée que l'homme doit corriger autant qu'il le peut? » — « Je ne comprends pas bien. » Puis : « Est-ce ma faute si je suis entourée par un tel cortège de joies? » — « Non, mon enfant. Je veux dire que nous ne sommes pas faits pour un tel assemblage de privilèges et de satisfactions. Qu'il ne manque aucune pièce à votre bonheur, voilà qui grossit outre mesure la part terrestre qui vous est faite. La vie n'est pas constituée de telle façon que tout ne soit pour nous qu'une promenade à travers les succès, qu'un enivrement pour le cœur et les sens, et que la délicieuse sensation de penser qu'il ne nous manque rien. C'est trop, mon enfant! J'ai peur, pour vous, en voyant la balance si chargée du côté du bonheur, et de l'autre... » — « Eh bien! alors? » — « Alors, comme la vie ne comporte pas une part aussi énorme de bonheur, l'ordre providentiel semble ne pas se réaliser pour vous, puisque Dieu exige du travail, le don de soi, le sacrifice, et que je ne vois rien de tout cela dans votre vie. Vous n'avez qu'à vous laisser aller au fil de l'eau, au courant des circonstances heureuses qui s'accumulent autour de vous, sous les caresses du bonheur, sans le moindre choc d'une peine ou d'un effort; vous êtes tapie et bercée dans cette plénitude de

joies magiques, comme un oiseau dans le duvet de son nid, suspendu par des lianes flexibles qui le balancent aux souffles des airs. Ce n'est ni humain, ni naturel, ni divin La vie se vengera sur vous, après vous avoir choyée : elle vous appliquera durement sa justice immanente et distributive qui ne permet pas que le voyage terrestre soit uniquement une fête et un enchantement. » – « Je ne comprends pas bien où vous voulez en venir » — « C'est pourtant bien simple, mon enfant ! Equilibrez le plateau du bonheur trop chargé, par le plateau du sacrifice, où vous jetterez une foi vivante, un oubli héroïque de vous-même, un détachement intérieur de tout ce qui vous tient au cœur. A ces chances merveilleuses qui ont doré votre existence capitonnée de luxe et de bien-être, opposez l'intime conviction que tout cela n'est qu'un accident, un excès de grandeur artificielle, qui recouvre mal le néant que nous sommes, une boursouflure de prestige et de supériorité, qui donne à l'homme, avec la tentation de se croire plus de valeur que les autres, le danger de se perdre en aimant éperdument l'éclat de sa puissance et de ses privilèges. Faites volte-face, et tournez le dos à cette duperie de magnificences et de joies exceptionnelles. Au bonheur involontaire dont vous pouvez jouir, opposez l'abnégation voulue et réfléchie ; et abdiquez entre les mains de Dieu, au moins en esprit, cette royauté de l'or et de la grandeur humaine qu'il vous a donnée. Rentrez par le désintéressement, l'effacement, la pitié pour les autres, la soumission à l'auguste et divine volonté, dans ce « royaume de Dieu » d'où l'orgueil et l'avarice vous avaient fait sortir.

La force de vous réduire ainsi jusqu'à ce néant moral où aboutit notre condition de créatures, l'élan que vous mettrez à suivre cette indication de la sagesse éternelle et les leçons de l'expérience et de la foi, c'est « le trésor caché dans le champ », — c'est « le royaume « de Dieu. »

## XXX

# LA JÉRUSALEM D'ICI-BAS

**Les pierres de l'édifice.** — La cité future des âmes est déjà en construction sur la terre. Vous êtes, mes enfants, les « pierres vivantes » (pour parler le langage de l'Eglise) qui serviront à bâtir la Jérusalem éternelle, et qui se façonnent pendant la vie terrestre selon les intentions de Dieu, d'après son plan, au contact des événements dirigés par sa grâce, sous le marteau des tribulations, sous les coups de ciseau des sacrifices, sous le burin des épreuves.

Les fidèles de Jésus-Christ ne sont pas « un troupeau qui marche les yeux fixés en terre », c'est une armée d'intelligences en quête d'une lumière plus complète que le demi-jour qui les éclaire, mais ne peut leur suffire. C'est le bataillon sacré « des cœurs épris de justice » qui confessent leur foi devant le monde pour libérer leur âme et la sauver (1).

**La cohésion des âmes.** — Jésus-Christ a voulu « bâtir une Eglise spirituelle », grouper des volontés, réunir un faisceau de cœurs. Quel sera le ciment de tous ces

(1) *Corde creditur ad justitiam, confessio autem fit ad salutem.* (Rom., x.)

matériaux, la cohésion de tous ces éléments? Alexandre le Grand avait sa légion d'invincibles, soldats d'élite, mur de fer, que les plus lourdes armes n'entamaient pas.

Ils étaient forts parce qu'ils avaient la fierté du serment qui engageait leur honneur. La Chine mystérieuse a ses bataillons d'élite, magnétisés par l'engagement sacré de ne jamais reculer et l'orgueil légitime de leur dévoûment sans limites.

Une œuvre ne se fait qu'avec des instruments de choix, unis par un esprit semblable; qu'avec des volontés qui ne défaillent jamais dans la main qui les conduit. Voilà les êtres nécessaires à toute cause, pour qu'elle ait des chances de succès. Ceux là, lorsqu'ils se montrent, forcent l'admiration des indifférents. Et leur valeur est si indiscutable, que leur exemple seul remue les apathies, et gagne les irrésolus ou les tièdes à l'idée dont ils sont les apôtres.

Jésus-Christ a voulu créer une élite d'âmes qui ne cédât rien de ses croyances : mais aussi un groupe de personnalités imprégnées d'une telle noblesse de vie, d'une telle beauté de vertu, d'une telle tendresse de sentiments, que ce groupe, « petit troupeau » noyé dans la grande multitude, conquît de haute lutte la sympathie et le respect, obligeât à réfléchir, amenât à la cause et à « la paix de Dieu les âmes de bonne volonté (1). »

L'esprit catholique a sa marque spéciale dans la légitime fierté, le dévoûment et la ténacité des vrais fidèles. Ne rien adorer que Dieu, et ne rien refuser à Dieu, telle est la disposition de volonté et l'héroïque résolution qui lie les âmes entre elles et les arme contre les défaillances possibles pour les luttes inévitables de ce monde.

Si devant Dieu, avec la simplicité et l'énergie qui sont

(1) *Illa ipsa, quam exprobratis, obstinatio confitendi magistra est : quis enim contemplatione ejus non conducitur ad requirendum quid intus in se sit ! Quis autem ubi requisivit, non accedit ?* (TERTULLIEN.)

au fond des âmes sincères, vous promettez à Jésus-Christ, mes enfants, d'être des catholiques prêtes à cette noble attitude, soyez sûres que vous imposerez votre ascendant par le seul rayonnement d'une vie vouée à la vérité. On se tait et on s'incline devant un caractère : il est plus difficile au soleil de ne pas éclairer qu'au chrétien de ne pas exercer d'influence.

**Les idées modernes.** — On n'est catholique que si on traduit ces idées dans sa conduite. La société marche, direz-vous, et le dogme est immobile. L'univers évolue et la vérité demeure immuable. Oui, le dogme et la vérité ne se modifient pas, mais l'Eglise ne contrarie dans les idées modernes que ce qui est contraire à la vérité, contraire à la raison, à la science, au bien général.

Mes enfants, ne regardez pas l'Eglise comme une institution fossile, comme une pétrification dormant à jamais sous une carapace rigide et froide ; l'Eglise, si elle est le passé, est aussi l'avenir. Elle a dans son passé tout l'avenir. Elle ne suit pas les pêcheurs de nouveautés, elle les précède. Ne confondez pas « l'Eglise avec les vêtements qu'elle use les uns après les autres, avec les formes locales et temporaires que la société prend en s'accommodant à elle, et en essayant d'en traduire l'esprit dans leur vie (1). »

On vous dira que l'Eglise a horreur des idées modernes, et que vous retournerez à la sénilité, à la décrépitude si vous obéissez à l'Eglise. Voulez-vous bien me suivre, et tirer vous-même la conclusion.

**Ce qu'est Dieu.** — Nous ne sommes, vous et moi, que les ouvriers de Dieu, appelés à travailler ensemble à sa vigne. Si nous avons une vocation et des devoirs différents, notre action devra être imprégnée du même esprit. Cet esprit est défini par saint Bernard : Vouloir

(1) Ollé-Laprune : *Sources de la paix intellectuelle*, p. 71. Belin frères.

ce que Dieu veut, c'est déjà être semblable à Dieu ; ne pas pouvoir vouloir autre chose que ce que Dieu veut, c'est être ce que Dieu est lui-même (1).

Qu'est Dieu lui-même? Il est « l'Etre qui se donne ». En se donnant, il donne la vie. Cette vie revêt des formes variées, des aspects multiples, mais toute chose créée a en elle quelque chose de son Créateur. La beauté est un reflet de la splendeur de Dieu ; la grâce, l'image de son sourire ; le génie, une parcelle de sa pensée. Il est mêlé à notre existence plus intimement que nous ne le sommes nous-mêmes, palpitant au fond de notre cœur qui bat, vivant avec nous dans le mystère de notre pensée et dans les secrets de notre âme, discrètement caché et pourtant nettement sensible par son esprit qui absorbe le nôtre sans le gêner, et nous aspire sans nous contraindre.

**Ce que nous devons être.** — Nous devons être, comme Dieu, des esprits vivants, des personnalités agissantes, des êtres qui se donnent, selon leur condition, leur âge, leur fortune, leurs moyens d'action. Une vertu doit émaner de notre vie, de notre regard, de notre parole, de notre allure, et circuler à travers la chaîne des âmes — comme le fluide électrique à travers tous les objets en contact avec lui.

Quelque chose de surhumain jaillira inévitablement de votre âme à d'autres âmes si vraiment Dieu est avec vous, mes enfants. Dans le monde, quelque part, sans que vous vous en doutiez quelquefois, un repentir sera né dans le secret d'une déchéance ; un frisson d'espérance, l'apaisement, auront rendu un peu d'énergie à une pensée courbaturée par ses déceptions et ses fardeaux, parce que vous aurez passé près de ces êtres terrassés par la vie. L'ombre des Apôtres guérissait les malades. La vôtre a réveillé des apathies et relevé des misères. Il a suffi qu'on regardât votre tranquille séré-

(1) *Velle quod Deus vult, hoc est jam similem Deo esse ; non posse velle nisi quod Deus, hoc est jam esse quod Deus est.*

nité, qu'un mot miséricordieux tombât de votre cœur, un regard chargé de bonté de vos yeux. Dieu n'aurait pas fait autrement. S'il met quelque chose de Lui dans notre âme, c'est pour que nous mettions quelque chose de notre âme dans les autres.

Rattachés à Jésus-Christ, comme des rameaux au tronc principal, la sève éternelle et toujours en mouvement de la grâce, communique à chacun de nous une vitalité vigoureuse, qu'il s'agit d'utiliser.

L'esprit, la pensée, le désir, l'ambition de chacun de nous doit donc être d'être les ouvriers infatigables de l'œuvre de Dieu.

L'Evangile condamna le serviteur paresseux, ceux qui immobilisent leurs facultés dans l'apathie, ceux qui engourdissent les élans et les ardeurs de leur âme dans l'inertie, ceux qui rétrécissent leur cœur, ceux qui gardent pour eux et enfouissent dans une coupable indolence et dans l'égoïsme, les dons de l'esprit, les avantages de la fortune, les forces vives qu'ils tiennent de Dieu, et qu'ils doivent dépenser pour Lui.

Le catholique, docile et souple aux directions de la grâce, arrivera par étapes, avec efforts, à se former un caractère de trempe supérieure, une âme préparée aux grandes choses de son temps ! Pour être apte à ce rôle, qu'il étudie les hommes de son siècle, qu'il s'approche de ses frères, qu'il leur parle et qu'il les écoute ! Qu'il ne s'effraye pas des hardiesses et des aspirations qui se remuent autour de lui, puisque « la vie c'est le mouvement ! » Surtout qu'il laisse Gribouille tout seul s'asseoir au bord de la rivière pour attendre que l'eau ait fini de couler. Au lieu de regarder passer les flots du torrent, mettons-nous bravement dans le courant qui porte le sort de l'avenir, en levant l'Evangile bien haut au-dessus de la foule — comme les soldats qui tiennent leurs armes au-dessus de leurs têtes pour franchir un fleuve.

Notre esprit vivant, toujours en éveil, n'aura qu'à adopter la tactique de Jésus-Christ.

**Les charmes de la vérité.** — Quand Jésus-Christ apparut, il se montra d'abord aux foules avec toutes les séductions extérieures capables de conquérir le cœur humain. Son affabilité et son indulgence allaient à toutes les conditions et à tous les égarés ; sa compassion était infinie, sa patience inaltérable. On l'aima d'abord parce qu'il était bon, on le suivit parce qu'il était miséricordieux ; on crut à sa parole, parce que la beauté de sa vie s'imposa comme une influence conquérante, et qu'avant d'éclairer les âmes autour de lui, il les gagna par le charme de ses vertus. Quelle leçon pour nous ! Si nous voulons amener les autres à la vérité, rendons-leur cette vérité aimable. Montrons-leur un cœur débordant de sympathie, imprégné d'une humanité large et intelligemment ouvert à leurs tristesses, à leurs besoins, à leurs aspirations. Notre devoir n'est pas de nous réfugier sur une colonne de stylite, dans une solitude morose, mais d'ouvrir toute béante notre fenêtre à tous les souffles qui viennent de tous les horizons, à tous les bruits, à tous les appels, à toutes les espérances qui montent de la grande foule, à toutes les pensées et à tous les efforts qui intéressent nos frères.

Sans doute, nous ne devons pas faire de concessions aux erreurs et aux idées malsaines de notre temps.

Restons sur le terrain du dogme, de l'absolutisme de la vérité, de l'intransigeance des préceptes de l'Evangile : mais que notre souplesse de langage et d'attitude, notre intelligence des hommes, des choses, des nouveautés, des aspirations, rende la vérité conciliante et douce, impose nos convictions en les enveloppant de patience et de délicatesse, comme le praticien enveloppe de papier doré la dose salutaire qu'il offre au malade.

**Idée de l'avenir.** — « Rien n'est plus sûr que la lumière », a dit un philosophe. Précisons notre devoir, le vôtre et le mien.

Il n'y a plus aujourd'hui de doctrine, d'idées exactes,

de principes. Le monde est une épave flottante, comme un navire errant, toutes les lumières éteintes, dans l'obscurité et le hasard des nuits. De plus, des brèches sont faites qui y font pénétrer l'eau de toutes parts. Si quelque chose le soutient, si toute lueur n'est pas éteinte, c'est parce que le catholicisme répare les avaries, c'est parce que l'Evangile entretient sa petite lampe dans cette obscurité.

Pour sortir de l'image, disons que la vitalité survit malgré tout dans la société malade, parce que nos efforts personnels infusent à ce corps débile une vie nouvelle.

Et les complications de l'heure présente ne sont un mal qu'en apparence ; en réalité, toute crise d'où vient le salut comporte du trouble, des agitations. « Dieu ne veut pas submerger, il veut moudre », disait Louis Veuillot.

Ce qui se passe prouve de plus en plus que ce sont les idées qui mènent le monde, et que la seule puissance qui ait le dernier mot est la force morale. Comme elle est vraie la pensée du président Roosevelt : « Un homme est sans valeur, s'il n'a pas en lui une haute dévotion à un idéal. »

Sans doute les idées sont en conflit. Les unes étayent ce que d'autres secouent, mais il faut être deux pour qu'il y ait combat, dirait Prudhomme ou La Palisse. Il y aurait de la naïveté à croire que la mêlée moderne est autre chose que le duel sans fin entre l'idée du bien et l'idée du mal. Les soldats du nihilisme moral contre les chevaliers de la vérité divine, voilà les deux partis en présence. C'est la guerre des deux idées : « Les idées sont les grands combattants du monde, et toute guerre qui n'a pas derrière elle une idée n'est qu'une brutalité barbare (1). »

Et le résultat immédiat de ces hostilités est d'obliger les plus somnolents à sortir de leur léthargie.

(1) Garfield, président des Etats-Unis.

**L'œuvre de chacun.** — « Dieu, dit saint Thomas, a voulu que chaque créature fît vraiment quelque chose, et qu'elle soit Providence aux autres, non parce que Dieu ne suffit pas à la tâche, mais pour donner aux créatures l'honneur d'être des causes. »

« *Dei adjutores sumus.* »

Il y a une poussée d'activité, de travail, d'agitation, une marche fiévreuse en avant. Tant mieux ! Ne tirons pas la société en arrière, mais accompagnons-la, en la dirigeant, en avant. L'Eglise, après Dieu, respecte la liberté de l'homme ; elle sait que des nouveautés sort quelque chose de bon et que tout sert la cause de Dieu même et surtout les obstacles. N'éteignons aucune aspiration, ne rebutons aucun dévoûment, et ne croyons pas le christianisme en péril parce que des formes nouvelles surgissent et déconcertent notre routine. L'esprit moderne, avec ses hardiesses, ne servira qu'à accroître la lumière, à mettre en relief la valeur du dogme. Et la vérité, immuable dans son fond, ne craint pas de voir élargir et modifier son cadre séculaire.

Telle doit être, me semble-t-il, l'attitude des catholiques en face de la société. Ne rien céder des droits de la vérité, mais ne pas s'étonner des hardiesses modernes, comprendre son temps, recommencer à faire ce qui est détruit, consolider ce qui chancelle, avec la certitude que l'esprit vivant qui a fait le passé, reconstituera l'avenir. N'attendons pas que quelqu'un nous sauve par un miracle que Dieu ne fera pas. Ce quelqu'un, c'est chacun de nous, servant la cause de Dieu par ses efforts, son zèle et sa foi.

**Pie VII et le paysan.** — Pie VII s'en allait en exil dans une voiture qu'escortaient les gendarmes de Radet. En traversant un village d'Italie, les paysans s'attroupèrent et entourèrent la voiture. Chacun apportait une offrande au proscrit : chacun voulait que le Pape prît ce qu'il présentait : « Voici des fruits, Saint-Père, acceptez ces fleurs ! » Et tous ces braves gens émus se

disputaient un regard de Pie VII, l'honneur de lui faire toucher et garder leurs présents. Un paysan s'approcha à son tour, le regard sombre, et entr'ouvrant son vêtement il montra au Pape le manche d'un poignard. Puis d'un coup d'œil, lui désignant les soldats d'escorte et son arme dont il était prêt à se servir, il lui dit tout bas : « Si vous vouliez, Saint-Père !... »

Pie VII fit un geste d'apaisement, remercia ces catholiques fidèles, et se remit en route.

Napoléon apprit cet incident et il murmura : « On ne me donne que les corps ; on lui garde les âmes. »

Oui, les âmes restent à Dieu, à l'Eglise, à la vérité, à la justice. Elles sont les pierres d'une Jérusalem que la violence ne peut détruire. Bien mieux, « la puissance de l'Eglise augmente avec le nombre de ses blessures (1). »

(1) *Hoc est proprium Ecclesiæ ut tum vincat cum læditur.* (SAINT HILAIRE, *Lib. de Trinitate.*)

XXXI

# L'ORGUEIL

## LE GRAND PÉCHÉ DU MONDE

**Roi et Reine**. — L'orgueil est roi du monde, mon enfant ; la luxure en est la reine.

Autrefois, les Titans voulurent escalader le Ciel, et furent (dit la légende) écrasés sous les blocs de pierre. La vanité humaine a de ces ambitions insensées : elle murmure son *Quo non ascendam ?* jusqu'au jour où ses erreurs, ses audaces, ses projets s'écroulent sur sa sottise comme un château de cartes.

Mais, qui mène le monde ? Est-ce l'orgueil ou la luxure ? A première vue, on croirait que la foule se laisse prendre, avant tout, à la fascination des attraits coupables et dépravants ; il semble qu'elle aille aux corruptions qui grisent sa sensualité — comme les Chinois à l'opium qui les endort.

**Le plus grand péché.** — Est-ce l'orgueil ?

On dit, en philosophie (1), qu'un mal est d'autant plus grave qu'il est opposé à un plus grand bien. L'or-

(1) Aristote : *Eth.*, x.

gueil a pour antithèse l'humilité, qui n'est pas la première vertu, puisque c'est la charité.

Mais saint Thomas (1), après avoir indiqué ce raisonnement, ajoute qu'un vice est d'autant plus grave que peu de personnes peuvent ou savent l'éviter.

On peut n'être pas gourmand, ni avare ; on peut se défendre contre tous les péchés... mais personne ne se défend contre l'orgueil.

Il est le premier de tous les vices.

Je ne sais qui a dit que « l'orgueil est un prodige. » Certes, étant ce qu'il est, l'homme devrait être un peu plus modeste. Mais l'admiration de soi, l'idolâtrie personnelle est sans bornes. Avons-nous du talent, il nous boursoufle ; de la beauté, elle nous fascine ; quelques mérites, nous les grossissons.

Nos faiblesses même, nous les adorons. Ces passions dont nous devrions rougir, nous les arborons comme des titres de gloire.

Les autres en rient ; nous, nous nous en affublons comme d'une parure. Révérence gardée, nous sommes un peu comme ces rois sauvages qui s'accrochent des verroteries aux jambes, des bimbeloteries à la poitrine, se mettent une loque fripée d'Europe sur les épaules, un haut-de-forme bossué sur la tête, et se pavanent fièrement devant leur peuple qui se pâme d'admiration.

L'erreur de ces pauvres nègres est-elle plus ridicule que la nôtre ? De quoi êtes-vous fier ? De votre or ! Mais il vous stérilise l'âme et vous dessèche le cœur. On appelait Crassus « l'homme qui ne rit jamais (2) ; » toutes ses fibres humaines s'étaient pétrifiées. D'honneur, de prestige, de privilèges, nous n'avons jamais assez.

A quoi tout cela nous sert-il ? Le cardinal d'Amboise disait, en mourant, à cinquante-trois ans, au frère qui le servait : « Frère Jean, je voudrais avoir été toute ma vie le frère Jean. » Charles-Quint abdiqua, et un cour-

(1) Saint Thomas, 2. 2., q 162, a. 6.
(2) Αγελαστος. Pline, *Hist. nat.*, liv. VII, xix.

tisan disait plus tard à Philippe, son fils : « Voilà deux ans que votre père a abdiqué. » — « Voilà bientôt deux ans qu'il s'en repent », répondit le fils.

L'orgueil est la contemplation, le culte unique de soi, qui aboutit au rêve, à la nostalgie, à l'oubli de tout, à la chimère. Il y a dans ce vice presque l'insensibilité morne et lourde de la bête assoupie. Ne protestez pas : « Animal superbe, dit Bossuet, il veut s'attribuer à lui-même tout ce qu'il a d'excellent, il ne veut rien céder à son semblable, et il fait des efforts pour prouver que les bêtes le valent bien et qu'il n'y a pas de différence entre lui et elles. » Dans ce front hautain, qu' « il porte avec respect comme un saint sacrement (1) », peut-on reconnaître la créature fragile qu'il est en réalité ?

**Le cas de Barnave.** — Barnave assistait avec sa mère à une représentation dans un théâtre de province. Comme ils occupaient une loge appartenant à un haut personnage, celui-ci ordonna brutalement à madame Barnave de sortir. Le public se mit du côté des expulsés, et l'affaire prit des proportions considérables. Barnave n'était qu'un enfant alors, mais son orgueil garda de cet incident une incurable blessure, et il jura « de relever plus tard la caste, à laquelle il appartenait, de son état d'humiliation. »

« Rien ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu croit donner aux hommes en leur abandonnant les richesses, l'argent, les grands établissements et les autres biens, que la dispensation qu'il en fait et le genre d'hommes qui en sont les mieux pourvus (2). »

Aimer l'honneur, la gloire, s'attacher aux biens de ce monde, glisser vers le plaisir, peut sembler, à la rigueur, ne pas être opposé à la raison. Mais être orgueilleux,

(1) Camille Desmoulins disait à Robespierre : « Tu portes la tête comme un saint sacrement. » — « Je te la ferai porter comme un saint Denis », riposta Robespierre.
(2) La Bruyère : *Des biens de la Fortune.*

c'est se prendre uniquement pour centre de son affection, et écarter Dieu de sa pensée, et n'est-ce pas le plus grand péché ?

La luxure n'est que le second parce qu'elle est la conséquence du premier vice.

**Ceux qui haïssent.** — Comment expliquer le « mal des âmes », la glissade dans la boue de tant de créatures, la chute dans l'impiété, l'enlizement dans les ténèbres de l'indifférence ?

La haine explique tout. Le péché, gardé dans les ténèbres reculées de la conscience, choyé comme l'hôte habituel du cœur, se change en un pli ineffaçable et devient l'irréconciliable adversaire de tout ce qui aime Dieu, de tout ce qui plaît à Dieu, de tous ceux à qui Dieu plaît. Comment Dieu peut-il devenir un ennemi, à tel point que tout ce qui le touche, de près ou de loin, fait grincer des dents à ces sauvages adversaires ?

C'est là un mystère effrayant, indiqué par l'Évangile, démontré par les faits.

« Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. »

L'âme qui pèche se met contre Dieu. Et le seul fait de commettre le mal une fois dispose à le commettre toujours, si la volonté ne résiste pas. Pourquoi le péché se commet-il ? Pourquoi l'homme se livre-t-il aux illusions inférieures de ses sens, pourquoi aime-t-il l'or assez pour lui sacrifier les scrupules de l'honnêteté ? Pourquoi sa pensée fiévreuse cherche-t-elle des gains au prix de fatigues qui usent sa vie et effraieraient le galérien habitué aux labeurs d'une bête de somme ? Parce que tout cela, l'orgie, la soif de l'or, les combinaisons industrielles lui promettent des joies. Les joies, une fois atteintes, reculent toujours, mais lui avance aussi toujours. Et dans cette poursuite exaspérée, il oublie tout ce qui est humain et noble en lui pour n'apercevoir que les fascinations du luxe, du succès et des passions.

Et quand la loi morale écrit ses formules austères sur les parois de sa conscience, il prend en aversion cette

conscience qui ne meurt pas, le Dieu qui ne se tait pas, ce Christ qui parle de devoir, de sacrifice et d'oubli de soi.

Et plus l'image de Dieu et de sa loi s'efface en lui, plus sa propre personne s'affirme, plus l'estime de soi grandit, plus l'exacte notion de sa situation s'efface. On s'aime davantage à mesure qu'on aime moins Dieu, et on hait Dieu en proportion de ce qu'on s'aime.

C'est presque une loi physique, celle de l'équilibre, qui fait qu'un vase qui se remplit d'eau se vide d'air, et qui veut qu'une âme qui se remplit de soi se vide de Dieu.

**Théorie du péché et logique de la haine.** — Or, il y a une haine plus grande que de supprimer l'objet détesté, de ne plus même compter avec lui, de vivre comme s'il n'existait pas, de briser ce qui le représente ou ce qui le rappelle : pudeur, respect, obéissance et foi.

Or, cette adoration de soi, devenue exclusive de toute autre préoccupation, aboutit à l'orgueil, qui est « l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu (1). »

Et ce péché est tel qu'un Père du désert a pu dire : « J'aime mieux avoir à lutter contre les tentations de la chair que contre l'orgueil (2). »

Sans doute, la luxure est un désordre répugnant, l'avarice fait de l'homme une sorte de fauve qui défend son trésor : les autres péchés portent avec eux leur infamie : mais ils ne font que le mal. L'orgueil fait le mal et empêche le bien. Il ne détruit pas seulement son propre honneur, il empêche que le remède ne se produise, qu'une compensation ne soit apportée (3), qu'une bonne œuvre ne rachète le mal accompli.

(1) *Amor suî usque ad contemptum Dei.*

(2) *Malo cum inquinatione carnis quam cum elatione mentis habere conflictum.*

(3) *Alia quæcumque iniquitas malis operibus exercetur ut fiant, superbia vero bonis operibus insidiatur ut pereant.* (SAINT AUGUSTIN, epist. 109, *Ad monachos.*)

La rouille sur l'acier ne détruit pas seulement le poli, elle empêche que ce poli ne revienne. La boue le salirait, mais on peut l'essuyer; la rouille dévore ce qu'elle touche.

« Tout détruit orgueil où il se mest », dit un proverbe du treizième siècle.

La faiblesse qui succombe aux périls des séductions des sens peut exciter notre pitié. Ces chutes gardent le sens d'une faiblesse humaine, et leur dépravation est un avertissement pour ceux qui se croient invulnérables.

Mais l'orgueil n'est que la forme irréductible de l'égoïsme, la passion extravagante de soi, la folie du néant qui s'exalte à froid et qui s'agite pour se placer au-dessus de tout, pour cultiver dans l'exaltation de la vanité et de l'insolence l'odieux sentiment de son importance et de sa fatuité (1).

**Le billet de la suicidée.** — L'orgueil est à lui-même son châtiment. Le monde, qui le cultive, réduit les âmes aux abois. Epris de lui-même, et arrivant vite au bout des illusions qui l'ont d'abord enchanté, l'homme se retrouve seul, désemparé de tout, navré d'une tristesse épouvantée qui met de l'agonie dans l'air. L'orgueil forme dans l'esprit une mentalité de détresse; le cœur s'exaspère contre lui-même d'avoir eu de si hautes ambitions et d'avoir sombré dans la nuit, et de n'avoir plus d'autre refuge que la mort et le néant.

Si la félicité de ce vain monde est brève,
Si le jour de l'angoisse est un siècle sans fin,
Quand notre pied trébuche à l'abyme divin,
L'angoisse et le bonheur sont le rêve d'un rêve (2).

L'orgueil désespéré des insuccès de ses efforts se regarde comme un vaincu de la vie; tout lui apparaît comme un mensonge; et il aspire à sortir de l'existence

(1) *Lætatur cum mala fecerit et exultat in rebus pessimis.*
(2) Leconte de Lisle : *Poèmes barbares.*

qui n'a pas répondu à ce qu'il en attendait. Et il murmure les vers désolés du poète :

Et toi, divine mort, où tout rentre et s'efface,
Accueille tes enfants dans ton sein étoilé ;
Affranchis-nous du temps, du nombre et de l espace,
Et rends-nous le repos que la vie a troublé (1).

Un matin, un riche banquier libre-penseur trouva sa fille morte, et, près du cadavre, une lettre ainsi conçue :

« Quand vous lirez ce billet, votre fille ne sera plus. Fatiguée et dégoûtée de la vie, je suis décidée à quitter cette terre ingrate où je suis malheureuse. Ne croyez pas qu'en agissant ainsi, j'aie cédé à quelque exaltation passagère. Depuis plusieurs années, je nourris le projet que je vais mettre aujourd'hui à exécution. Pendant longtemps j'ai hésité parce que je croyais à une vie future, parce que je craignais l'enfer.

« Mais aujourd'hui que je suis arrivée, *grâce à vos leçons*, à chasser de mon cerveau ces billevesées et ces imaginations puériles, je ne veux plus tarder davantage. Le néant où je vais me plonger n'est-il pas pour moi mille fois préférable à l'amertume d'une vie qui a été pour moi une marâtre ? N'est-ce pas faire preuve de sagesse, quand l'existence devient à charge, de se soustraire, par une mort volontaire, à des souffrances qu'il est en notre pouvoir de terminer ? Adieu donc et pour toujours. »

Tertullien avait raison de dire : « L'orgueil refroidit dans l'homme tout souci de son honneur et tout sentiment de sa dignité (2). »

**La vraie grandeur.** — « La véritable élévation, l'élévation essentielle et éternelle, c'est l'élévation du mé-

(1) LECONTE DE LISLE : *Poèmes barbares.*
(2) *Homo ab omni gloriæ et dignitatis ardore frigescens.* (TERTULLIEN, *In apolog.*)

rite, l'élévation de la vertu. La naissance, la fortune, le génie, ne sont rien devant Dieu. Car, qu'est-ce que la naissance devant Dieu qui n'est pas né ? Qu'est-ce que la fortune devant Dieu qui a fait le monde ? Qu'est-ce que le génie devant Dieu qui est l'esprit infini et de qui nous vient cette petite flamme extraordinaire que nous appelons de ce beau nom ? Evidemment, ce n'est là rien. Ce qui est quelque chose devant Dieu, ce qui nous approche de Lui, c'est l'élévation personnelle due à l'effort d'une vertu qui, en quelque rang de nature que nous ayons été placés, reproduit, dans l'âme, une image sérieuse de la divinité (1). »

(1) Lacordaire : *Conf.*, Paris, II, p. 17.

## XXXII

# ORGUEIL HUMAIN ET MYSTÈRE

**Deux hommes.** — Un publicain et un pharisien entrent au temple. Le premier, loin du tabernacle, prie humblement Dieu de lui pardonner ses fautes. Le second s'est avancé le plus près possible du parvis du temple, et se vante de ses vertus et de ses bonnes œuvres. L'un par son humilité se rapproche de Dieu ; l'autre par son orgueil s'en éloigne. L'un se grandit en s'abaissant, l'autre se rapetisse en s'exaltant. « Soyons humbles pour être grands... l'humilité ne nous enlève rien de nos qualités ; elle ajoute celles que nous n'avons pas (1). »

Pour s'approcher de Dieu, aller à Lui, pour obtenir plus de lumière dans nos obscurités, plus de décision dans nos incertitudes, il faut croire (2).

Est-ce que le pharisien croit vraiment que Dieu l'écoute et qu'il peut accueillir l'éloge qu'il fait de lui-même ? Est-ce qu'il reste encore un peu de foi dans ce siècle qui a laissé commettre tant de crimes contre Dieu ? N'est-il pas le siècle du pharisaïsme, de l'orgueil

(1) Saint Jean Chrysostome.
(2) *Oportet accedentem ad Deum credere.*

gonflé de sa suffisance scientifique et de son pédantisme philosophique ?

**La foi divine.** — Nous n'aimons pas l'autorité d'un maître, ou bien, si nous l'acceptons, c'est que ce maître nous ressemble. Le surnaturel a baissé parmi nous, mon enfant, parce que l'idée de Dieu, tel qu'Il est, personnel et vivant, s'est altérée.

Tout ce que nous avons retranché à l'idée de Dieu, nous nous le sommes accordé. Et l'adoration que nous Lui devons s'est éparpillée en multiples idolâtries. Regardez autour de vous. Ceux qui ne veulent pas de Dieu adorent le métal, la gloire, le luxe, le plaisir : veau d'or, glorioles de vanités, exagérations de bien-être, pléthores d'orgueil, sensualités choyées, raffinement dans le culte de soi, n'est-ce pas là les dieux lares de notre civilisation ? Le châtiment des foules éprises d'elles-mêmes est de faire baisser le niveau de leur moralité. On s'avilit lorsqu'on a l'infatuation de ne pas s'incliner devant Dieu.

**Le miracle.** — Ce que l'on appelle la science s'est naturellement attaquée au miracle. Le pédantisme ne voulant croire que ce qu'il voit, ce qu'il analyse, ne veut admettre que ce qui ne dépasse pas les forces de la nature. Elle nie que Dieu puisse guérir les maladies et elle a inventé les grands mots d'hypnose, de suggestion, qui, selon elle, sont les curateurs mystérieux des troubles nerveux. Elle ne veut pas voir qu'un nombre incalculable de maux n'appartiennent pas à ce groupe d'infirmités.

La science a-t-elle quelque action sur ces maladies ? Non, et pourtant, elle ne veut pas démordre de sa négation, ni avouer sa faillite.

Le paralytique de trente-huit ans que Jésus-Christ a guéri près de la piscine probatique (1) aurait com-

(1) Joan., v.

paru en vain devant nos plus célèbres magnétiseurs. L'aveugle-né guéri par le Sauveur aurait inutilement demandé à ces nouveaux maîtres de lui suggérer la clairvoyance. Lazare, enseveli depuis quatre jours et qu'on n'osait pas exhumer à cause de la putréfaction commencée (1), n'aurait pas retrouvé la vie sous l'empire des passes magnétiques. Ce que je dis là, pas un savant digne de ce nom n'osera le contredire. Et encore n'ai-je parlé que des miracles de guérison.

L'Evangile en rapporte bien d'autres. Quand Jésus commandait aux vents et à la mer et d'un mot calmait une tempête, quand de cinq pains et de deux poissons, il nourrissait cinq mille hommes au désert, qu'on me dise quelle est la force nerveuse qu'il employait à coup sûr pour produire de tels effets (2).

Nous ne nions pas les progrès de la science, nous ne contestons pas ses conquêtes et nous disons qu'on ne peut voir des miracles dans tous les faits prodigieux. Mais, nier le miracle est un défi au bon sens et la critique pour être plus savante n'est pas dispensée d'être honnête.

Au fond, c'est l'orgueil humain qui prétend barrer à la foi ses communications avec Dieu.

Il ne veut pas avouer qu'il y ait autour de lui des problèmes insolubles, ni regarder du côté de ceux qui croient en Dieu, en se disant que peut-être ceux-là ont en main la clef des mystères. Jésus-Christ n'existe que comme un grand personnage historique, une âme mieux douée que les autres, un produit merveilleux de la grande âme du monde. La foi leur demande une abdication complète de leurs doutes : ils ne veulent donner ni leur esprit ni leur cœur.

**Lueur sur le mystère.** —Si nous pénétrions tous les secrets du monde et de nous-mêmes, nous serions aussi

(1) Joan. xi.
(2) Mgr d'Hulst. Carême 1892, p. 102. Poussielgue, éditeur.

puissants que Dieu. Et c'est là l'espérance — ou plutôt l'illusion — des charlatans (1) de clinique ou de laboratoire, de s'imaginer qu'ils pénétreront un jour jusqu'aux foyers mystérieux de la vie, jusqu'aux sources lointaines d'où émanent les forces insaisissables de la nature. Et c'est là le grand péché de notre temps de chercher sans Dieu et de vouloir conclure contre Dieu. Le Créateur a répandu assez de lumière sur son œuvre pour se laisser voir à travers ses merveilles, pas assez pour dissiper toute obscurité. La raison en sait assez pour que la bonne foi reconnaisse qu'elle doit croire. Lorsque la créature accepte librement les motifs de la foi, la grâce ajoute sa lumière à celle de la raison. Si l'homme ne sait pas tout, il en sait assez pour ne plus hésiter. « Je crois, disait J.-J. Rousseau, que Dieu s'est suffisamment révélé aux hommes par ses œuvres et dans leur cœur; et s'il y en a qui ne le connaissent pas, c'est parce qu'ils ne veulent pas le connaître. »

**Vérités inaccessibles**. — Ce que vous avez à croire, ce sont des vérités impénétrables à la raison. Dieu a parlé, vous le savez et vous avez adhéré en esprit à cette révélation. Vous avez un commencement d'initiation aux secrets de la vie de Dieu, aux merveilles de la Trinité, à la splendeur de l'Incarnation, aux opérations de la grâce, à la mission de l'Eglise, à l'efficacité de la prière et des sacrements, et de ce que vous ne vous expliquez pas clairement ces mystères, ce n'est pas un motif pour les nier. La science constate la réalité de la téléphonie; elle aperçoit la loi de cette étonnante transmission. Connaît-elle les raisons qui établissent ce fait d'ordre physique? Non : il lui suffit de savoir que ce fait existe; ce qu'elle en ignore ne l'empêche pas d'admettre ce qu'elle en sait. Nous mettons dans nos croyances une confiance semblable, et plus justifiée encore puisque c'est de Dieu qu'il s'agit.

(1) Voir *Les Microbes du bénitier*, dans *La vie du Cœur et l'Évangile.*

**La simplicité de la foi.** — Si vous avez l'esprit cultivé, mon enfant, beaucoup de vérités vous sont accessibles par la simple raison, par l'effort de votre esprit. Vous pouvez philosophiquement savoir que votre âme est immortelle. Cette conviction qui vous vient par les lumières de la nature se fortifie par l'éclatante illumination de la grâce. Mais si vous n'avez eu ni le temps, ni les moyens de raisonner sur cette vérité, vous pouvez établir solidement votre foi par ce seul fait que Dieu est intervenu pour expliquer l'homme à lui-même. L'Evangile vous offre la solution des plus grands problèmes. Et en l'acceptant avec candeur vous en savez plus long que les penseurs : votre âme va plus loin que les génies et votre vie se repose avec tranquillité sur la parole de Dieu.

« Jamais l'homme ne pénétrera le sens de sa vie si un Dieu ne descend du ciel pour le lui expliquer », disait Platon.

Dieu est venu. Il a tout dit. Il a dit le mot définitif et rassurant à nos inquiétudes, à nos douleurs ; Il a dit ce que nous sommes, ce que nous avons à faire : Il nous a ainsi permis d'être forts dans nos chagrins, souriants malgré nos épreuves. Car s'il a parlé à des créatures qui passent, il leur a montré, aux limites du temps et de la vie, l'éternité ouverte à leur éphémère destinée.

**Le surnaturel.** — Toute l'explication de la faiblesse de l'idée catholique, aujourd'hui, est dans ce fait : le surnaturel n'est plus accepté comme il doit l'être. L'homme ne croit plus qu'à lui-même, ne compte plus guère que sur son intelligence, sur les chances de la vie, sur son initiative, sur son activité. La vie semble avoir perdu de sa signification divine. Au lieu d'être une tâche supérieure confiée à des enfants par leur père, elle n'apparaît plus que comme une œuvre énigmatique, trop lourde, dont le but échappe aux esprits inquiets de notre temps ; comme un fardeau qu'on porte en rechignant, en s'abandonnant à la fièvre

des plus âpres convoitises ou de sordides ambitions.

Il est souvent trop tard lorsqu'on s'aperçoit de son erreur.

**Le docteur Nogaret.** — Le docteur Nogaret, qui ne croit pas en Dieu, s'est grisé de la science. Il a fait élever ses enfants d'après ses idées, sans religion. Un jour vient où il reconnaît que la science n'a fait d'eux que des égoïstes ; et les enfants eux-mêmes, alors que le malheur a pesé sur eux, comprennent qu'ils ont été mal élevés. Voici comment le frère parle à sa sœur :

« Moi, d'abord, si j'ai fait des bêtises, c'est papa qui en est la cause. Il n'avait qu'à m'envoyer à confesse quand j'étais gamin... Ça m'aurait retenu, peut-être, quand j'ai commencé à me sentir vivre !... Si je parviens à décrocher un de ces jours la grosse dot que je cherche, tout en vérifiant mes mémoires de maçon, et si j'ai des enfants, tu verras un peu si je ne leur en fourre pas, de la religion... C'est une sauvegarde, en somme, une sauve garde comme une autre pour les jeunes gens... Encore, je n'ai pas trop à me plaindre, moi, j'ai eu de la chance... Mais il y en a de mon âge qui sont déjà aux trois quarts démolis et qui ont dans leur sac tout ce qu'il leur faut pour crever à quarante ans... C'est la fête !... Eh bien ! si j'en étais de ceux-là, franchement, est-ce que je n'aurais pas le droit de lui faire des reproches, à papa ?

» Je n'en suis pas, c'est vrai, mais j'ai perdu mon temps au lieu de travailler, je n'ai pas de situation... Tu disais tout à l'heure que c'est la faute de papa si tu es en train de coiffer sainte Catherine. C'est bien un peu sa faute aussi, ma chère, si je ne suis pas bon à autre chose... (*Montrant le portefeuille.*) qu'à faire ce métier-là... Ah ! il nous a richement élevés, avec ses manies de mangeur de prêtres !... Ça n'est pas gentil pour ce pauvre père... c'est même au fond un peu canaille tout ce que je dis là... évidemment... Qu'est-ce que tu veux?

J'ai grandi, je ne sais pas comment, personne ne m'a jamais dit ce qui est bien, ni ce qui est mal... et je ne sais pas le trouver tout seul, moi !... Papa me faisait faire des sciences et ne s'occupait que de savoir si j'avais bien appris mes théories... Il faut croire que ça ne suffit pas d'en avoir appris... et de les avoir oubliées, d'ailleurs,... car il y a des moments où je sens que je ne vaux pas le diable, des moments où je me dégoûte moi-même... Tiens, nous y sommes, dans un de ces moments-là... C'est ignoble ; ma parole, tout ce que nous venons de dire. »

Le docteur a entendu ces paroles. Elles lui fendent le cœur, mais la lumière se fait de plus en plus dans son esprit, et les bontés d'une épouse chrétienne achèvent de le convertir. Il finira par se confesser ; les ricanements d'une libre-penseuse ne l'en détourneront pas.

« J'ai souffert, dit-il, et de par la souffrance seule, toute ma conception de la vie a changé. J'ai douté de ce qui me semblait démontré, je me suis mis à croire à des choses que j'avais niées !... En même temps que le froid de la mort commençait à monter dans mes membres, dans ces jambes glacées que la sensibilité abandonne, l'idée de Dieu, obscure d'abord, puis plus claire, commençait à poindre dans mon esprit...

» J'ai regardé autour de moi, et j'ai trouvé ceux qui croyaient plus vaillants, plus sûrs et meilleurs que les autres... Mon fils et ma fille n'ont pas pu supporter les mauvais jours, l'adversité les a aigris, détachés de moi. Ils m'accusent, ils me maudissent presque... Si je leur avais autrefois enseigné les commandements de Dieu, les malheureux n'oseraient pas traiter ainsi leur père...

» J'ai passé ma vie à combattre l'idée religieuse : elle s'est vengée en me montrant ce qu'elle donne de vigueur morale à ceux qui la prennent pour règle de leur conduite, et ce qu'elle en enlève à ceux qui la rejettent. Je n'avais plus qu'à m'incliner devant cette démonstra-

tion : c'est ce que j'ai fait. L'idée religieuse aide à vivre et c'est déjà beau. Mais elle aide à mourir. Si vous étiez à ma place, vous comprendriez mieux le prix d'un semblable bienfait (1). »

(1) *Ni Dieu ni Maître*, de Georges Duruy.

## XXXIII

## MORTS ET MORTES

**La mort du péché.** — « Celui qui pèche meurt ; celui qui croit ressuscite (1). » Une âme qui meurt !... Que signifie cette énigme, pensera quelque ignorant. Ce ne peut être qu'une formule mystique ! Mais oui, mon enfant, une âme peut mourir. Elle peut être frappée d'une catastrophe morale qui détruit son être invisible. Des âmes meurent tous les jours, par la violation de la loi morale, comme le corps meurt par la violation des règles de la vie matérielle. L'homme peut détruire en lui ce qui constitue son âme, comme on démolit ce qui constitue un édifice.

Lorsqu'une maison est démantelée, les pierres sont les mêmes que celles qui avaient servi à la construire. Et pourtant ce ne sont plus que des décombres sans valeur. Que leur manque-t-il ? Il leur manque de n'être plus arrangées et réunies selon la pensée de l'architecte. Leur destination primitive a été abolie.

L'homme a des facultés, des aptitudes, des passions, des ambitions, des éléments d'action, des matériaux d'œuvre morale. Il se sert de ces puissances pour le

(1) *Omnis qui peccat moritur; omnis qui credit resurgit.* (Saint Augustin.)

crime ou la vertu ; il comprend la vie comme Marat ou comme saint Vincent de Paul.

Avouez que ce n'est pas la même chose. Le cynique sanguinaire qui rêve de têtes coupées et l'apôtre doux qui songe à sauver les enfants délaissés sont aux pôles extrêmes du monde moral. L'un a développé ses aptitudes, sa raison, son cœur, ses sentiments ; l'autre les a taris. Ce qui fait l'homme : le bon sens, la générosité, la pitié, le dévouement n'existent plus dans le cynique : ils sont développés jusqu'à l'épanouissement complet dans le saint. Le levain d'humanité a fermenté dans l'âme de celui-ci, et a soulevé la pâte lourde de la nature jusqu'à l'héroïsme ; dans celui-là, le détraquement d'idées, la frénésie des haines longtemps cultivées, la bestialité des passions de jour en jour plus exigeantes ont faussé la direction de la vie et effacé toute trace de loi morale, tout instinct supérieur, tout frisson de remords, tout vestige d'ordre, de lumière, de justice et de responsabilité. Cette âme est morte : les matériaux et l'édifice existent encore, mais ce ne sont plus que des décombres.

**La mort civile.** — L'humanité comprend si bien qu'il y ait une mort métaphysique, que les hommes décrètent « la mort civile » contre leurs semblables qui ont violé les lois sociales. Le coupable ainsi frappé est moralement dégradé, déchu de ses droits de citoyen, rayé du nombre des vivants, socialement parlant. Ce n'est plus un homme comme les autres. C'est un être disqualifié, qui ne compte plus.

**Le langage de l'Eglise.** — Et comment la vie spirituelle ne pourrait-elle pas être supprimée, quand la vie civile peut bien l'être elle-même ? Le cœur perverti étouffe en lui le germe naturel de la raison et de la foi, comme le citoyen révolté détruit en lui le respect dû à la loi de son pays. La rupture du pécheur avec la loi éternelle, comme la rupture de l'homme avec le code

de sa nation, sont toutes deux des séparations évidentes, l'une de l'âme avec Dieu, l'autre du sujet avec l'autorité légitime. Tous deux sont morts, le premier devant Dieu, pour Dieu, éternellement, sauf recours à la miséricorde ; le second devant tout un peuple, pour ce peuple, à perpétuité, sauf revision de son procès, et recours à la justice.

Le langage de l'Eglise, qui semble étrange, est donc justifié par le langage même de l'humanité, qui est l'expression même du bon sens.

**Ame naturellement chrétienne.** — « L'âme est naturellement chrétienne », a dit Tertullien. Et « tout homme porte en soi quelque chose du Christ en naissant (1). » Mais encore faut-il que ce quelque chose arrive à la lumière, au plein jour, au soleil — comme il faut que le grain dans la terre perce la croûte du sol pour s'élever au-dessus du sillon où il dormait. — Dieu verse son soleil, sa grâce, sur les méchants et sur les bons. Mais les pervertis étouffent ou déracinent les germes de foi qui cherchent à arriver à leur complet développement.

Que le grain, dans la terre, meure, inutile, c'est le désordre. Que l'homme, né pour le bien, tue en lui cette native disposition à la foi, c'est le désordre.

« L'ordre, dit saint Augustin, est une disposition qui » met toutes choses égales ou inégales à leur place. » » Là où l'ordre règne, il y a mesure, beauté, durée (2). »

L'ordre met chaque chose à sa place : l'hiver après l'été, l'air au-dessus de la terre, le serviteur après son maître. Moralement, Dieu a mis l'ordre dans l'âme de l'homme ; et, le bien, comme le résultat définitif de la pensée, des actions, de la vie universelle. Au lieu de

(1) Saint Jérôme.

(2) *Ordo est parium disparimque rerum sua cuique loca tribuens dispositio. — Ordo tribuit modum, et decorem et perpetuitatem.* (Saint Bernard, sermon 49, *in Cant.*)

suivre sa loi, l'homme s'en fait une à lui. Il veut être lui-même, lui seul, se servant des facultés qu'il a reçues pour se faire une vie hostile à son Créateur, « volant ainsi l'image de Dieu » (1) pour s'en fabriquer une autre, orgueilleuse et isolée.

Comme l'homme sans Dieu n'est rien, c'est à la destruction de soi que tend le péché. « O morts, dit Bossuet, c'est à vous que je parle, non à ces morts qui gisent dans le tombeau et reposent en paix et en espérance dans la terre bénite, mais à ces morts parlant et écoutant qui « ont le nom de vivants et qui sont morts en effet (2) » : qui portent leur mort dans leur âme parce qu'ils y portent leur péché (3). »

**Mourir au péché ou mourir du péché.** — Pourquoi saint Paul disait-il : « Je meurs chaque jour », sinon pour exprimer le renoncement quotidien à quelque chose d'humain, de terrestre, de bas? On ne peut vivre de deux vies parallèles, l'une de détachement, l'autre de sensualité.

L'acte qui nous mène à Dieu, à la vertu, à l'idéal, c'est, dit Bossuet, « la pureté du cœur, la vraie mortifi-
» cation, le mépris de soi. Quiconque fuit de souffrir et
» de s'humilier, de mourir à soi, n'y aura jamais d'en-
» trée (au ciel). C'est aussi d'où vient qu'il y en a si
» peu qui s'y avancent, parce que personne ne se veut
» quitter soi-même, faute de quoi on fait des pertes
« immenses et on se prive de biens incompréhen-
» sibles. »

**« Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. »** — Qui sondera la profondeur de ces mots : *Je ne suis rien?* Il y a tout un mystère effrayant dans l'alliance entre ces deux idées : l'absence de l'amour et le néant ; c'est la

(1) *Divinæ imaginis præda.* (Tertullien.)
(2) *Apoc.*, III, 1.
(3) Sermon sur la Résurrection dernière.

même chose. Là où Dieu n'est pas, où sa charité n'anime pas la créature, c'est le vide absolu, l'effacement total. Là, l'homme n'est plus l'homme, c'est-à-dire l'être ayant une place dans la création, un rôle à remplir, une dignité qui l'élève au-dessus des autres choses créées. Non, ce n'est plus devant Dieu qu'une ruine oubliée, un déchet jeté au rebut, le fragment méconnaissable d'un chef-d'œuvre.

Est-ce même encore cela ? Non, ce n'est plus rien.

La plume hésite à continuer. L'esprit se trouble dans cette exploration du mystère si bien décrit par saint Paul.

**Satan.** — Sainte Thérèse appelle Satan « celui qui n'aime pas ». Et sainte Brigitte raconte qu'elle l'entendit répondre à Dieu : « O Juge, je suis la froideur même. »

Ne voilà-t-il pas bien expliqués les mots de saint Paul : « Si je n'ai la charité, je ne suis rien. »

Rien... c'est-à-dire la séparation irréparable d'avec Dieu.

Rien... c'est-à-dire la rupture irrémédiable d'avec l'Amour infini qui est tout.

Rien... c'est-à-dire le refroidissement absolu et définitif de l'âme, possédée pour toujours par la haine, la colère et la rage.

Rien... c'est-à-dire la créature concluant un pacte avec le mal, devenant la personnification même du mal ; et, par là, retournant au néant d'où elle est sortie.

Car le mal, c'est le néant, l'absence de Dieu, comme la nuit, c'est l'absence du jour et du soleil.

**Celui qui n'aime pas demeure dans la mort.** — Il est curieux de le constater, le philosophe dont l'analyse pénètre un peu profondément dans « les états d'âme » contemporains rencontre les mêmes expressions que l'Evangile, pour y noter le tarissement de toute vie supérieure. Lisez attentivement les lignes suivantes :

« L'âme éprouve un indescriptible malaise, une inquiétude inexpliquée. La vie la fatigue, l'obsède. Elle semble tout entière dans l'ennui. L'ennui moderne, c'est exactement la stagnation du cœur qu'aucune espérance de volupté ou de félicité ne fait vibrer, la torpeur croupissante qu'aucun désir n'émeut, la mort intime dans le mouvement machinal.

» Oui, ce sont des morts et des mortes, ces hommes et ces femmes qui vont et viennent, s'habillent et se déshabillent, mangent et dorment et dont les yeux, noyés d'une langueur indifférente, attestent qu'ils n'attendent rien. A cet ennui morbide, il est bien des causes... surtout le sentiment que cette vie d'ici-bas réduite à elle-même ne vaut pas la peine d'être vécue...

» Ce sentiment de l'inutilité de notre vie présente, s'il n'y a pas une transcription mystique et durable de nos actes passagers, s'accompagne du souvenir des croyances anciennes. A une époque, pour nous bien lointaine, quoiqu'elle soit toute voisine, le monde apparaissait comme l'œuvre d'un père. Une âme comprenant la nôtre faisait flotter un souffle à l'horizon de notre existence. C'est parce que ce souffle ne passe plus sur nos fronts que la fleur de notre pensée se fane mélancoliquement dans la vanité de sa force et de sa grâce (1) ... »

Quel aveu!... Et quelle confirmation des paroles de l'Evangile! Aimer Dieu, aimer ce que Dieu aime, l'aimer comme il l'aime... ou bien, supprimer la raison d'être de sa propre existence... en un mot « demeurer dans la mort » surnaturelle du péché.

**Le néant est à Dieu.** — Qui sont ceux qui demeureront définitivement dans la mort de l'âme ? Quelles vies seront à ce point desséchées que nulle puissance ne leur rendra une vitalité surnaturelle ? Quelles âmes descendues par la spirale de l'orgueil jusqu'aux déchéances

(1) P. Bourget : *Essais de psychologie.*

suprêmes ne remonteront jamais vers la justice perdue ? C'est le secret de Dieu.

Lui. Il est le maître de la vie et de la mort. Le néant lui appartient comme le reste (1).

Vous comprendrez, mon enfant, en avançant dans la vie, quelle vérité profonde révèle l'expression : la « mort du péché » ; et quelles haines irréconciliables germent au fond des âmes vouées au culte exclusif d'elles-mêmes. C'est l'esprit du mal qui les dirige, et cet esprit du mal, c'est Satan.

« ... La plupart des libres-penseurs sont des badauds et des gogos qui ne savent pas où les mènent leurs chefs. Ils les mènent à Satan. Cela peut s'entendre de deux façons : à la compagnie et à la tyrannie de Satan dans l'enfer et au culte de Satan sur la terre.

» Nous ne parlons pas ici du royaume infernal de Satan. Il est sûr que ces malheureux y vont tout droit, s'ils sont de mauvaise foi et s'ils persévèrent dans leur impiété jusqu'au bout. Espérons que beaucoup d'entre eux se repentiront un jour et qu'après avoir bien mangé du curé pendant leur vie, ils se confesseront au curé à l'article de la mort.

» Mais nous voulons parler du règne de Satan ici-bas. Ce règne est le but des chefs occultes de la libre pensée. Satan n'est ni athée ni matérialiste : il croit en Dieu et à l'âme immortelle, et il les hait. Les hauts francs-maçons ne sont pas non plus athées ni matérialistes, ils croient en Dieu comme Satan et comme lui le détestent : ils croient aux âmes immortelles et cherchent à les perdre. C'est dans ce sens qu'un haut fonctionnaire (2) s'est déclaré SPIRITUALISTE, *mot qui n'a été compris que des initiés* et qui est absolument maçonnique. Ils favorisent l'athéisme, mais comme une étape qui conduit à la haine de Dieu. Ils rient parfois de Satan devant la

(1) *Ejus est nihilum ipsum, cujus est totum.* (TERTULLIEN, *Apologie*, n° 2.)

(2) M. COMBES.

foule qui n'est pas encore mûre pour la Satanolâtrie : mais leur but final est de faire un jour adorer Satan par la foule. C'est pourquoi, partout où ils le peuvent, ils insinuent ou prêchent son culte.

» On connaît le fameux hymne italien à Satan, composé il y a un demi-siècle par Carducci. Il a été chanté dans tous les banquets et tous les convents du carbonarisme.

» Le Congrès de la libre pensée (1) ne pouvait rester en arrière. Dans la salle de ses réunions, il avait déployé la *bannière de Satan.*

» C'est à Satan qu'allaient les vœux et les hommages des initiés. Et ces vœux et hommages ont même trouvé leur expression publique dans la *Tribuna.* Il faut citer ce morceau, pour éclairer le public sur les vraies tendances de ces prétendus incroyants, qui en réalité croient comme nous à l'autre monde, mais qui en renversent les réalités augustes ou terribles, mettant le mal où nous mettons le bien, la haine où nous mettons l'amour et réciproquement.

» L' « Hymne à Satan » a été écrit voici de beaux jours, et si je devais proposer quelque chose pour le Congrès, ce serait seulement une parole de regret et de tristesse pour l'absence de ce grand éducateur de la nouvelle nation d'Italie, de celui qui tint et qui tient encore en son pouvoir nos esprits et nos cœurs : l'auteur, précisément, de l' « Hymne à Satan ». Oh ! si Jean Carducci pouvait se trouver au milieu de nous, comme nous voudrions le faire monter là-haut sur la colline fameuse, lui, le sage et prévoyant avertisseur, et lui faire crier son « Hymne » et rompre par ses strophes le sommeil séculaire des oies du Capitole qui n'ont rien voulu savoir de la libre pensée et des libres penseurs et qui, promptes à donner asile à la rhétorique électorale des Congrès philatéliques, ont fermé la porte au visage de l'unique Congrès qui aurait pu troubler et gêner les

(1) Tenu à Rome en septembre 1904.

habitants de cette autre colline qui se dresse à côté des antiques jardins de Néron de fraternelle mémoire... Mais puisque, hélas ! notre poète ne pourra être présent, passons outre, et contentons-nous d'envoyer un nouveau salut à son héros. *Salut, ô Satan* (1) ! »

« *La Morte.* » — L'a-t-il cherché? L'a-t-il voulu?... Nous ne voudrions pas en répondre. M. Octave Feuillet n'est point un romancier à thèses ; mais dans le roman qu'il a publié, il a donné la plus éloquente, la plus délicate et aussi la plus adroite critique de l'éducation des filles telle qu'elle est aujourd'hui pratiquée dans les lycées et les collèges bâtis à grands frais pour battre en brèche les couvents.

Sans recommander le moins du monde ce roman, nous voulons cependant en extraire les lignes suivantes. Le docteur Tallevaut a élevé sa nièce Sabine en dehors de tout principe religieux, dans une sorte de religion athée, de morale indépendante. Sabine emportée par la passion vient de commettre un empoisonnement. Terreur de l'oncle philosophe.

La scène que le romancier invente et où il met en présence le vieux docteur et sa nièce, qu'il surprend au moment où elle vient de mettre en place le flacon enlevé, est on ne peut plus dramatique. Il la menace de la vindicte de la loi et va courir la dénoncer, il faut qu'un pareil monstre soit écrasé...

« — Vous y réfléchirez, mon oncle, car si vous me livrez à la justice, si vous donnez au monde la joie d'un pareil procès, vous devez prévoir ce que dira le monde : il dira que je suis votre élève et il ne dira que la vérité !

» — Mon élève, misérable ! Vous ai-je donc jamais enseigné d'autres principes que ceux que je pratiquais moi-même ? Vous ai-je jamais donné, par ma parole ou par mon exemple, d'autres leçons que des leçons de droiture, de justice, d'humanité, d'honneur?

(1) *La Communion hebdomadaire,* numéro d'octobre 1904.

» — Vous me surprenez, mon oncle, comment un esprit tel que le vôtre ne s'est-il jamais douté que je pouvais tirer de vos doctrines et de nos communes études des conséquences, des enseignements différents de ceux que vous en tiriez vous-même ? L'arbre de la science, mon oncle, ne produit pas les mêmes fruits sur tous les terrains. Vous me parliez de droiture, de justice, d'humanité, d'honneur ? Vous vous étonnez que les mêmes théories qui vous ont inspiré ces vertus ne me les aient pas inspirées à moi-même? la raison en est pourtant bien simple. Vous savez comme moi que ces vertus sont en réalité facultatives, puisqu'elles ne sont que des instincts, de véritables préjugés que la nature nous impose, parce qu'elle en a besoin pour la conservation et le progrès de son œuvre. Il vous plaît de vous soumettre à ces instincts... et à moi il ne me plaît pas, voilà tout.

» — Mais ne t'ai-je pas dit et répété mille fois, malheureuse, que le devoir, l'honneur, le bonheur même étaient dans la soumission à ces lois naturelles, à ces lois divines ?

» — Vous me l'avez dit, vous le croyez... Moi, je crois que le devoir, l'honneur d'une créature humaine est de se révolter contre ces servitudes, de secouer ces entraves dont la nature... ou Dieu, comme vous voudrez, nous charge et nous opprime, pour nous faire travailler, malgré nous, à un but inconnu..., à une œuvre qui ne nous regarde pas... Ah ! certes, oui, vous m'avez dit et répété que c'était pour vous non seulement un devoir mais une joie de contribuer humblement, par vos travaux et vos vertus, à je ne sais quelle œuvre divine, à je ne sais quel but supérieur et mystérieux vers lequel l'univers est en marche. Mais vraiment, ce sont là des plaisirs qui me laissent parfaitement insensible : je me soucie peu, je vous jure, de me priver, de me contraindre, de souffrir toute ma vie pour préparer à je ne sais quelle humanité future un état de bonheur et de perfection dont je ne jouirai pas et des paradis où je n'entrerai pas...

» M. Tallevaut l'écoutait sans lui répondre autrement que par de vagues exclamations d'indignation... elle poursuivit :

» — Faut-il tout vous dire ? Je m'ennuyais mortellement ; je m'ennuyais dans le passé, dans le présent, dans l'avenir... l'idée de passer ici ma vie, penchée sur vos livres ou sur vos fourneaux... avec la perspective de la perfection finale de l'univers pour toute distraction et pour tout réconfort... Cette idée m'était insupportable! Une telle vie peut suffire à un être qui est tout cerveau comme vous : mais à ceux qui ont des nerfs sous la peau, du sang dans les veines et des passions dans le cœur..., jamais!... Je rêvais une existence de luxe, de plaisirs, d'élégance au milieu des fêtes mondaines : je sentais que j'avais reçu du hasard tous les dons qui pouvaient me faire jouir de tout cela avec plénitude... et il fallait y renoncer à jamais!... A quoi m'eût servi alors cette indépendance d'esprit que j'ai conquise? A quoi me servirait toute ma science si je n'en tirais aucun parti pour mes ambitions, aucune arme pour mes passions? Une occasion s'est présentée... j'ai aimé cet homme et j'ai compris qu'il m'aimait : j'ai compris que, s'il était libre, il m'épouserait... et alors... j'ai fait ce que j'ai fait! Un crime? Mais c'est un mot! Qu'est-ce qui est bien et qu'est-ce qui est mal? Qu'est-ce qui est vrai et qu'est-ce qui est faux!... En réalité, vous le savez bien, le code de la morale humaine n'est plus aujourd'hui qu'une page blanche où chacun écrit ce qu'il veut, suivant son intelligence et son tempérament. Il n'y a plus que des catéchismes individuels. Le mien est celui-là même que la nature me prêche par son exemple : elle élimine avec un égoïsme impassible tout ce qui la gêne, elle supprime tout ce qui fait obstacle à son but ; elle écrase le faible pour faire place au fort, et ce n'est pas d'aujourd'hui, soyez sûr, que cette doctrine est celle des esprits vraiment libres et supérieurs. On a dit de tout temps : les bons s'en vont! Non, ce sont les faibles qui s'en vont et ils

ne font que leur devoir, et quand on les y aide un peu, on ne fait, après tout, que ce que fait Dieu. Relisez votre Darwin, mon oncle!

» Mais l'oncle avait cessé de l'entendre... Il n'avait pu soutenir l'effroyable choc qui l'avait frappé à la fois au cerveau et au cœur... Sous ce coup terrible, ses idées, ses sentiments, sa foi, son courage, toute sa vie intellectuelle et morale s'écroulait. — En voyant apparaître le monstre qu'avait formé sa religion philosophique, sa pensée s'était éteinte : une congestion l'avait foudroyé... »

## XXXIV

# LES FILLES DE SION

**Vanité des vanités.** — L'orgueil a sa répercussion sur la vie extérieure, dans les banalités auxquelles une jeune fille donne de l'importance, et dans ces mille futilités dont son cœur s'éprend.

Prenez garde à la vanité, mon enfant! « Les femmes, dit Fénelon, naissent avec un violent désir de plaire. » Elles ont soif de flatteries et de distinctions, vont à ce qui brille, se passionnent pour des bagatelles, et poursuivent avec acharnement tous les moyens de succès. Lorsque leur cœur n'est pas chrétien, il est dévoré par la jalousie. La vanité suscite des rivalités impitoyables, des rancunes que rien ne fait fléchir. Et pour s'assurer un triomphe passager d'un instant, elles s'ingénient à des recherches de luxe et à des artifices de coquetterie qui absorbent toute leur pensée et deviennent leur passion dominante.

La vanité est si puissante sur le cœur féminin que le poète a pu dire : « Les femmes les plus dignes se laissent prendre à la pompe des éloges (1). » Plaire n'est pas défendu, c'est même dans le rôle de la femme, mais chercher à briller, à paraître, à être vue, et se réjouir

(1) *Delectant etiam castas præconia formæ.*

d'un prestige espéré, c'est mettre la grâce au service de l'orgueil et de l'égoïsme. Une jeune personne dont l'esprit était moins remarquable que la voix fut invitée à chanter devant la Cour à Versailles. On alla la chercher en carrosse, et elle traversa Paris dans un carrosse de l'équipage royal. On l'entendit s'écrier naïvement en partant : « Mon Dieu, que je voudrais être à une fenêtre pour me voir passer. »

**Portrait de femme.** — Il faut bien dire aussi, mon enfant, que si vous avez un penchant à la coquetterie, le monde fait tout pour flatter et augmenter ce penchant. Vous avez déjà le culte de vous-même ; et, si vous ne savez pas que vous êtes charmante, belle à ravir, ce n'est pas la faute des flagorneurs qui vous encensent ou des pince-sans-rire qui vous adulent. Vous marchez quelquefois au milieu d'un nuage de compliments, de courtisaneries et d'adorations.

Comment ne s'admirerait-on pas quand le monde vous a répété cent fois que vous étiez exquise, que votre sourire était une merveille de charme ; quand votre miroir vous a répété que l'on avait peut-être raison, et qu'on vous a sérieusement dit que vous n'aviez qu'à paraître pour conquérir tous les suffrages et tous les cœurs : c'est le cliché connu.

Pendant que j'écris ces lignes, un portrait de femme me tombe sous les yeux : portrait tracé dans un journal du boulevard. Ce journal a de la tenue, de la correction, et une forme toujours convenable dans sa rédaction. C'est dire assez ce qu'on trouverait dans les autres. « Madame X*** a le port, l'allure, les traits réguliers, les signes de race, la taille, la proportion des différentes parties du corps qui fait les femmes dignes de la statuaire, dignes aussi de la remarque et de l'encens des mortels. »

N'est-ce pas de l'idolâtrie !

On me répondra que cette adulation ne tire pas à conséquence ; que le peintre et le modèle savent que ce

sont pures banalités et simple rhétorique de journal. Accordons-le. Il n'en est pas moins vrai que le monde vous encense comme des idoles sur un piédestal et vous apporte des hommages qui brillent plutôt par leur exagération que par leur sincérité.

Une jeune fille va loin lorsqu'elle se fait un jeu des légèretés du langage et des procédés à la mode ; lorsqu'on attache, avant tout, du prix à l'estime de la galerie. On pense à soi d'abord, à soi toujours. On s'amuse des attachements qu'on provoque ; on ne craint pas d'encourager des hardiesses déplacées dont on rit, et on se divertit des folies dont on est l'objet, en se trouvant très flattée des chagrins ou des déceptions dont on a été la cause.

N'est-on pas fière d'avoir sa cour d'admirateurs, de les retenir autour de soi par des sous-entendus et des équivoques qui semblent des espérances permises, et ne sont que des artifices de coquetterie ?

Puis, vient la colère si des rivales semblent plus heureuses, des jalousies et des vengeances grondent sourdement dans l'âme déçue, lorsqu'on croit que le sceptre est passé à d'autres mains.

Le dépit monte au cœur ; le cœur lui-même se dessèche, on n'aime plus ni ses parents, ni ses amies. Si on a encore quelques fidèles, c'est pour conspirer contre les autres ; et si on voit les amies, c'est surtout parce qu'elles disent avec nous du mal des amies communes d'autrefois.

Voilà bien la jeune fille arrivée à ce qu'on a appelé « l'art de marcher sur les frontières de la pudeur sans les franchir (1). » C'est l'art du paon qui fait la roue en s'écoutant chanter.

Quel sera le malheureux qui associera son sort à celui d'une pareille créature ? Un homme de mérite et de bon sens aura vite fait d'apprécier une jeune fille coquette. Il la verra telle qu'elle est : fleur artificielle bonne à

(1) Léon Say.

mettre dans une vitrine, mais incapable d'être une femme simple et dévouée. Il y verra aussi une idole qui coûterait trop cher, et il songe que mademoiselle serait un objet de luxe trop onéreux.

Il aurait la vision peu récréative des notes de la couturière ; et devant ses yeux épouvantés surgirait l'importun défilé des fournisseurs brandissant d'innombrables factures.

Et si parfois il se décide, quel duo fera ce ménage où se glisseront le soupçon et la défiance ; quel avenir pour cet homme toujours torturé par le besoin d'adorations qui pourrait rejeter sa moitié aventureuse vers des relations qu'il aurait à redouter !

**Esclave.** — En réalité, une jeune fille coquette et vaine est esclave de la mode : elle est attachée par un colifichet, un ruban, une dentelle. Rivée à ce monde, elle ne saurait s'élever vers le ciel, puisqu'elle professe l'adoration de soi, le culte effréné de son corps, et le sacrifice de son temps, de son cœur à des bagatelles. « Les temples et les autels ne sont pas si richement » parés que ces filles mondaines. Les filles de Sion ont » pris de grands airs et marchent avec fierté, la tête » élevée. Tout chez elles respire la vanité : leurs gestes, » leurs yeux, leurs ajustements. Voyez avec quelle » affectation elles mesurent tous leurs pas et étudient » leur contenance. Je ferai bientôt voir combien je dé- » teste ce fastueux étalage, ces faux airs, cette hon- » teuse et ridicule fierté, et combien je hais l'orgueil » des filles de Jacob (1). »

Puis, le prophète indique le sort réservé aux ornements dont la femme se pare : « Le Seigneur vous ar- » rachera ces cheveux que vous étalez avec tant d'or- » gueil, il vous ôtera des pieds ces chaussures magnifi- » ques ; plus de ces colliers, de ces bracelets précieux ; » plus de ces splendides coiffures, de ces rubans variés,

(1) Isaïe, III.

» de ces robes, de ces écharpes éblouissantes, de tous » ces vains ornements dans lesquels vous mettez votre » gloire. Vos bagues et vos pendants d'oreilles, vos dia- » mants et vos pierreries disparaîtront, et vous n'aurez » plus ni parfums, ni miroirs (1). »

Quand cela arrivera-t-il ? direz-vous.

Quelquefois, dès ici-bas, mon enfant !

L'élégante se voue souvent à la pauvreté ; son prestige finit souvent dans l'abandon, et son luxe dans l'indigence.

En tout cas, la mort se chargera de réaliser la parole du Seigneur.

Saint François de Borgia, chargé d'accompagner à Grenade le corps de la femme de Charles-Quint, fut obligé de faire ouvrir le cercueil avant de le remettre au clergé.

En voyant ce visage si beau devenu un objet d'horreur, il prit la résolution de se donner à Dieu.

La pensée de la mort doit arrêter les extravagances du luxe.

La grâce du visage est un don de Dieu, mais il suppose d'autres mérites. Il doit être le miroir d'une belle âme. Ce n'est pas au prix d'une étoffe que se jauge la valeur d'une jeune fille. Une parure n'ajoute rien à notre perfection. « Etant tous pétris du même limon, » disputer sur la noblesse de notre origine, c'est dé- » battre sérieusement si telle terre vaut mieux que » telle autre pour faire des briques ou du torchis. En » vérité, la belle question que celle-là !... Pour moi, il » me suffit d'être fille de l'Eglise. Je serais bien plus » honteuse d'une faute vénielle que d'une basse et vile » origine (2). »

**Faire le beau temps.** — Vous serez une jeune fille humble et modeste ; et vous serez facilement toujours aimable. Vous serez toujours de bonne humeur. « C'est

(1) ISAÏE, III.
(2) SAINTE THÉRÈSE.

» une vertu réelle et souverainement importante dans » l'ordinaire de la vie. Il y a des vertus plus grandes » par leur objet, les vertus théologales, par exemple, la » vertu de prudence, de religion. Nulle n'est d'un usage » plus fréquent. Elle suppose une certaine force dans le » caractère qui sait dominer les circonstances, appré- » cier les choses à leur juste valeur, ne pas leur don- » ner une importance démesurée ; de sorte que, si une » entreprise ne réussit pas comme on le voudrait, si les » désirs ne se réalisent point, il ne cesse pas pour cela » de persévérer dans la paix et le calme. Rien ne l'é- » tonne ni ne l'afflige jusqu'à le troubler violemment. » C'est que ses ambitions sont modérées en ce qui » concerne les biens de la terre ; c'est qu'il sait que la » première condition pour dominer, c'est de rester » maître de soi.

» Ici, une recommandation spéciale aux jeunes » filles : elles doivent faire *le beau temps* au foyer do- » mestique. C'est le meilleur de leur rôle. On attend » cela d'elles. A force de tact, par ce génie des choses » délicates qui leur appartient, elles sauront adoucir » autour d'elles les contrastes, les difficultés.

» Bref, la bonne humeur est l'expression, la forme » extérieure de cette bonne volonté requise pour la » paix qui doit exister entre nous et ceux qui nous en- » tourent.

» C'est le charme de la société, c'est le calme de la » vie ; c'est aussi une vertu que Dieu sait bénir et ré- » compenser (1). »

Ce sera aussi, mon enfant, la gloire et la joie de votre vie, modeste comme la violette, mais délicatement parfumée comme elle de simplicité, de charme et de grâce.

Vous attirerez ainsi tous les cœurs pour les rapprocher de Dieu.

Vous mériterez les éloges du poète.

(1) L'abbé Berthier, recteur de l'Université de Fribourg.

O sage enfant, si pure entre tes sœurs mortelles !
O noble front, sans tache entre les fronts sacrés !
Quelle âme avait chanté sur des lèvres plus belles,
Et brûlé plus limpide en des yeux inspirés !
Sans effleurer jamais ta robe immaculée,
Les souillures du siècle ont respecté tes mains ;
Tu marchais, l'œil tourné vers la Vie étoilée,
Ignorante des maux et des crimes humains.

Le culte de la vertu sera le premier et le dernier rêve

Qui fleurit au fond d'un cœur pur (1).

(1) LECONTE DE LISLE : *Poèmes antiques*.

## XXXV

# PAUVRES PÉCHEURS

**Vous et moi** — C'est vous et moi, mon enfant, qui sommes ces pauvres pécheurs. Le malheureux va au-devant du riche pour lui demander l'aumône ; l'être imparfait et déchu se demande où se trouve le bien qu'il ne possède pas et la grandeur qui n'est pas en lui ; le cœur brisé rêve de consolation ; l'homme est en quête de réalités moins étroites où son âme n'étouffe plus et de secrets qui satisfassent les vastes exigences de son insatiable ambition. « Dieu a donné la pensée à l'homme pour chercher. Que cherche-t-il ? Un morceau de pain ? Non ! Il cherche Dieu. Et quand il l'a trouvé, il prie, il aime, il adore (1). »

La prière est la rencontre de l'âme et de Dieu. Dieu descend, l'âme monte. L'adoration, le remerciement, l'acte de repentir, la demande : tout cela, c'est la prière. Elle est surtout, d'une façon plus précise, une invocation, une supplique, un cri de détresse.

Notre-Seigneur recommandait de ne pas parler beaucoup en priant (2). Oui, prier, c'est surtout tendre violemment, toujours, son âme vers Dieu : c'est maintenir

(1) Lamartine.
(2) *Nolite orantes multum loqui.*

son cœur en contact avec Lui, ne pas laisser les brumes délétères de la légèreté, de la dissipation, des pensées coupables s'interposer entre Lui et notre âme.

Le battement d'ailes des oiseaux les maintient sur l'air qui les porte, sur les courants qui les entraînent, dans les hautes régions où ils planent. Vos désirs intenses et répétés d'être à Dieu seront les battements d'ailes de votre pensée en route vers l'infini (1).

La bête ignore ce qui lui manque : elle ne demande rien. L'homme seul sent qu'il n'a pas tout ce qu'il a droit de posséder, et un soupir monte de sa poitrine oppressée vers les sphères inconnues du mystère où il croit que sa destinée peut s'achever, s'éclairer.

Il ambitionne de voir ce qu'il ignore, de jouir de biens qu'il sait être ailleurs et qu'il ne trouve pas autour de lui.

**Notre Père.** — L'homme n'était plus l'enfant de Dieu, après le péché. Ce que le fils adoptif coupable avait perdu, ses droits sur le cœur de son père, le Fils engendré va les lui rendre. Il va visiter dans son exil la créature tombée, et resouder des relations brisées.

La vie est « sans chemin » pour retourner à la terre natale. La venue de Jésus-Christ va jalonner la route à reprendre pour l'âme reléguée dans la crainte et l'obscurité de sa vie foudroyée et mutilée. L'homme va oser regarder du côté du ciel. Car Jésus-Christ va lui promettre que Dieu son Père ne le rebutera pas. Bien plus, comme l'homme ne sait pas ce qu'il faut dire, Jésus-Christ lui apprendra la formule qu'il pourra présenter à la majesté divine. Et le premier mot sera un mot d'amour infini : Notre Père ! Ce mot seul est une révélation. L'anathème si lourd à la race est levé : Dieu ne maudit plus, il pardonne. Il ne repousse plus la douleur humaine, il l'attend. L'enfant prodigue peut re-

(1) *Continuum desiderium continua oratio.*

prendre la route de la maison paternelle, et dire : « J'ai péché », c'est un Père qui lui ouvrira ses bras.

**Prier sans obtenir.** — Peut-être y a-t-il de la défiance dans votre âme, mon enfant, et allez-vous me dire que vous avez prié sans obtenir? Le croyez-vous ? Etes-vous sûre que vous avez bien prié? Peut-être avez-vous enjoint à Dieu de vous accorder votre demande : ce serait de l'orgueil! Peut-être votre pensée hésitante n'a-t-elle pas eu la conviction que Dieu vous exaucerait? Peut-être avez-vous fixé à Dieu des limites, et posé des conditions à sa volonté souveraine? Votre prière a-t-elle eu l'humilité simple de la Chananéenne, sa douceur touchante qui a ému profondément Jésus-Christ ? Puis, qu'avez-vous demandé ? Les biens de ce monde, des succès, la santé, la prospérité temporelle? Vous pouvez les demander, bien qu'ils puissent être pour vous un danger, et qu'il serait funeste pour vous quelquefois que la Providence vous prît au mot. Que d'hommes mauvais parce qu'ils ont été trop heureux! Que d'âmes ne sont restées nobles et fortes que parce qu'elles ont souffert! « Vous êtes un misérable parce que vous n'avez pas eu d'épreuves ; vous seriez un saint si vous aviez été malheureux (1). » Pour répondre à votre prière, « Dieu ne s'en tient pas à votre volonté, il songe à votre salut (2). »

**L'enfant prodigue.** — Souvenez-vous de l'enfant prodigue? Il exige de son père la part d'héritage qui lui revient. Il veut être riche. Son père est faible, ou si vous l'aimez mieux, trop indulgent, et il cède. Cette condescendance cause la perte de l'enfant : « Son père l'eût enrichi par son refus : il le fit pauvre en lui abandonnant son bien (3). »

(1) *Scelerate sanus est, sanctius ægrotaret.* (Saint Augustin).
(2) *Non exaudiet ad voluntatem, ut exaudiat ad salutem.* (Saint Augustin.)
(3) *Data fecit prodigum egere substantia, quæ divitem negata servabat.* (S. Petr. Chrysol.)

Il n'y a qu'un bien absolu, mon enfant, le salut éternel. Les avantages de ce monde deviennent des maux quand ils nous tournent la tête, ou corrompent notre cœur en l'attachant à ce qui l'amollit et le fait déchoir : ou lorsque la faveur qui nous est refusée nous serait, surnaturellement, nuisible ; ou lorsque Dieu sait que notre ferveur est attachée aux difficultés dont nous voudrions être débarrassés.

**Est-on libre ou non de prier.** — La prière est un devoir, mon enfant : le salut est à ce prix. C'est pour ne pas le comprendre, que tant de chrétiens s'irritent des maux qu'ils endurent, se laissent aller, sans réagir, aux frivolités communes, laissent leur conscience en désarroi. Dieu est peut-être le Dieu de leurs lèvres, mais il n'est pas le Dieu de leur cœur. Ils sont dupes de l'illusion de croire qu'en parlant à Dieu ils l'ont prié : ce sont eux que l'Ecriture appelle « les victimes de leurs lèvres (1). » La spontanéité du cœur humain, qui ne peut pas n'avoir pas le frisson du divin, s'altère en passant par la froideur de leurs paroles. Et ce qui était le cri de la nature implorant aide et courage, expire sur leurs lèvres sans ardeur, dans un vague murmure sans chaleur et sans vie qui n'est pas un appel de détresse et que Dieu n'entend pas.

**La vertu impossible.** — Vous entendrez dans le monde des âmes hésitantes dire que la vertu leur est impossible, qu'elles ne peuvent s'empêcher d'aimer l'argent, de haïr leurs ennemis, de se défendre contre des tentations désordonnées ; Dieu aurait-il ordonné des vertus impossibles ?

N'y a-t-il pas dans cet aveu de bien des âmes découragées une preuve de plus de la nécessité de la prière. Vous ne pouvez lutter, dites-vous ? Essayez au moins, ayez la volonté de le faire, puis priez en demandant ce qui vous paraît impossible, et vous verrez. Faites de

(1) *Hostiam vociferationis.*

votre mieux, demandez ce que vous ne pouvez faire et Dieu vous aidera à le faire (1).

Que peut-on répondre à cette affirmation ? Ou vous vous trompez, et alors changez d'avis ; ou vous ne voulez pas guérir, et alors de quoi vous plaignez-vous ?

La vertu est difficile ! Je le sais comme vous, mon enfant. Nulle créature n'échappe à cette lutte terrible de l'âme contre le mal.

La vie est un réseau inextricable d'occasions meurtrières où l'âme se laisse prendre comme l'oiseau dans les mailles du filet du chasseur. En soi, les visions malsaines et les appels charmants de la passion, l'enchanteur mirage des plaisirs inconnus ; au dehors le péché sous toutes ses formes, aimable en apparence, séduisant, avec les attraits du mystère, caché sous la page d'un livre qui nous attire dans des relations d'une correction impeccable, partout, chez soi, en soi, tout près, au loin, vous ne pouvez y résister ! Mais vous pouvez toujours prier ! Et si vous ne pouvez être une chrétienne complète, c'est parce que la grâce vous manque. Et si elle vous manque, n'est-ce pas parce que vous ne la demandez pas ? Est-ce Dieu qui vous a manqué ou votre foi qui a manqué à Dieu que vous ne priez pas ?

**Je ne puis pas prier.** — Oui, dans les heures noires où la vie nous accable, à ces moments où tout paraît sombrer autour de notre cœur désemparé, la force de prier semble nous manquer aussi ! Alors, mon enfant, ce serait un naufrage complet ! Reprenez-vous et songez que Dieu ne tente jamais au-dessus de nos forces. « A brebis tondue, Dieu mesure le vent. » Si vous avez fléchi jusqu'à vous abandonner vous-même, c'est justement parce que, dans ces crises morales, dans ces agonies d'âmes crispées dans leurs douleurs, vous avez oublié de jeter le cri qui sauve.

(1) *Deus impossibilia non jubet, seb jubendo monet et facere quod possis, et petere quod non possis, et adjuvat ut possis.* (Concil. Trident.)

« Mon Dieu ! les saints n'auraient pas été plus forts que nous, s'ils n'avaient pas jeté vers Dieu le cri d'alarme de leur âme éprouvée et le cri d'espoir de leur foi confiante. »

Il ne faut jamais tant s'abandonner à Dieu que lorsqu'il semble qu'il nous abandonne.

**Rien ne remplace la prière.** — La prière est la grande ressource de l'âme ; « la ressource des ressources », dit saint Jean Chrysostome, elle est le premier moteur de la vie chrétienne, la première impulsion qui conduit l'homme au bien. Elle est aussi le dernier refuge des vies à qui tout le reste manque, la seule chose qui demeure indestructible au milieu des ruines que le mal, le malheur, les catastrophes entassent dans la pensée humaine, la dernière planche de salut qui suffit aux naufrages de la vie morale.

**La suprême déchéance.** — Tant qu'il reste au fond de l'âme l'idée d'un recours à la Providence ; tant que survit un reste de confiance en ce Père des cieux qui écoute le cri de l'aiglon au bord des abîmes et le bruissement de l'insecte tapi sous un brin d'herbe, on ne doit pas désespérer. Tant que la créature, chavirée tristement sous les ressacs de la mer houleuse, et devenue une épave ballottée, garde le sentiment de sa déchéance, et aussi de la Bonté éternelle qu'elle peut appeler à son aide, la vie chrétienne n'est pas éteinte. C'est le sommeil de l'âme, l'engourdissement, mais ce n'est pas la mort, l'effacement définitif. Un jour viendra, où l'homme assoupi se réveillera.

Hégésippe Moreau, las du monde, entre machinalement dans une église, se met à genoux et il retrouve

de lui-même ignoré
Un peu de vieille foi, parfum évaporé.

Que cette idée de la prière soit un bienfait ! Oui ! Et bénissez Dieu de vous garder l'esprit de la prière.

**La prière de Baudelaire.** — « Mon Dieu, donnez-moi la force de faire immédiatement mon devoir tous les jours et de devenir ainsi un héros et un saint. Dieu est l'éternel confident dans cette tragédie dont chacun est le héros. Il y a peut-être des usuriers et des assassins qui disent à Dieu : « Seigneur, faites que ma prochaine opération réussisse. » Mais la prière de ces vilaines gens ne gâte pas l'honneur et le plaisir de la mienne. » Ainsi priait Baudelaire.

Cet homme avait conduit son âme, comme le Dante, dans l'enfer des misères et des dépravations terrestres ; de ce bas-fond, un effort de sa pensée faisait une éclaircie dans ses ténèbres, et il tendait sur son front le ciel comme un grand reposoir.

A travers ses hantises démoniaques, passent des visions sereines : des anges, la madone, le scintillement et les parfums de l'encensoir. Les vertus survivaient dans cette âme ruinée : des aromes montaient de ce cloaque.

Vers le ciel où son œil voit un trône splendide,
Le poète serein lève ses bras peureux.
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés.

**Votre mère.** — Je ne l'ai pas dit, mais vous savez bien que pour aider votre faiblesse, il y a là-haut une tendresse qui n'attend qu'un mot de vous pour vous aider : c'est celle de votre mère. Si vous ne passez pas un jour sans la prier, comptez sur elle, croyez à sa bonté sans limites, à sa puissance sans bornes.

Elle ne vous sauvera pas malgré vous, mais son intervention achèvera ce que votre bonne volonté aura commencé. Les petits enfants en lisière font ce qu'ils peuvent, et leur mère les soutient, les dirige, les conduit.

Si vous n'êtes que cet enfant flageolant sur ses jambes, tendez-lui les bras, et vous vous apercevrez bien vite qu'elle n'aura pas été longtemps sans accourir.

## XXXVI

## VERS LE CIEL

**La gravitation des âmes.** — Tout s'achemine vers le but qui lui est assigné. « Tous les éléments gravitent vers leur centre », vers la force qui les a créés, vers la lumière qui les éclaire, vers l'infini qui les attire. Ils semblent, par leur mouvement mystérieux, retourner d'où ils viennent, aspirer à retrouver, pour se réunir à Lui, l'Etre d'où ils sont émanés. Tout monte d'un mouvement spontané, l'arbre qui dresse son tronc et ses branches vers les hautes régions, la fleur qui cherche le rayon de soleil pour s'ouvrir, l'oiseau qui fuit le sol pour retrouver plus haut la liberté de son vol et les souffles vigoureux de l'espace. Tous ces êtres, toutes ces vies ont autant besoin du ciel que de la terre. Et s'ils s'enfoncent dans la terre, ou s'ils s'y reposent, c'est pour trouver une vitalité qui leur permette de monter plus haut.

**Le juste milieu.** — Jésus-Christ monte vers son Père pour donner à son humanité la place de gloire que ses souffrances lui ont acquise. Sa tâche est finie. Dieu attendait que l'homme que Jésus représentait lui revînt

purifié par la douleur. « On va à la lumière par la croix (1). »

Et Jésus apporte à son Père une beauté nouvelle : l'humanité refaite par la souffrance, et resplendissante du prestige de l'immolation. Cette doctrine, Jésus-Christ l'a enseignée la veille de sa mort. « Maintenant, mon Père, a-t-il dit devant ses apôtres, glorifiez-moi devant vous de la gloire que j'avais à vos yeux, avant que le monde ne fût. »

Vous comprenez, n'est-ce pas, mon enfant, que Jésus rentrant au Ciel, c'est nous qui y rentrons avec Lui, c'est notre âme cicatrisée de la vieille blessure du péché originel, c'est notre corps revenu à la santé morale par l'inoculation de l'esprit de sacrifice qui a pénétré ses membres en lui donnant le secret de la vertu reconquise ; c'est le chef-d'œuvre d'argile effondré que Jésus-Christ a refait pièce par pièce, et qu'il a présenté à son Père. C'est bien là l'œuvre du *médiateur*. Méditez sur ce mot : Celui qui est au milieu, qui s'interpose, qui plaide pour un autre, qui le défend. Entre Dieu et vous, il y a Jésus-Christ, mais Jésus-Christ avec son image douloureuse, avec ses plaies qui saignent, sa croix qui lui pèse, avec l'opinion qui le charge et l'accuse, Pilate qui l'abandonne et la foule qui hurle qu'elle aime mieux Barrabas que lui.

Rapprochez de ces pensées la formule universelle, qui est si souvent exprimée sans être comprise : « La vertu est dans le milieu. » — L'explication vulgaire n'honore pas beaucoup la sagacité humaine qui se contente de dire que la vertu est dans la modération, et que s'il faut de la vertu, il n'en faut pas trop. Le sens exact de ces paroles est que la vertu n'est solide et ne mérite ce nom que lorsqu'elle est dans son milieu, dans son centre, qu'elle cherche le point d'appui là où il est, et qu'elle s'y fixe (2). Or l'homme, comme tous les élé-

(1) *Per crucem ad lucem.*

(2) *In medio stat* (s'arrête, se repose) *virtus.*

ments créés, gravite (1), va, monte vers le repos, le bonheur, la lumière. Ses efforts, ses luttes, son activité inlassables, à quoi tendent-ils, que sont-ils ? Ils sont une enquête, une recherche, ils tendent à trouver ce qu'il n'a pas, à voir ce qu'il ne voit pas, à jouir de ce qu'il voudrait posséder et dont l'absence le torture. Tout cela, c'est l'ascension de l'homme, la montée de l'âme, la marche en avant vers ce qui lui manque.

S'il aime l'argent, le plaisir, il ne monte pas, il descend ; il ne se redresse pas vers ce qu'il y a de mieux, il se courbe vers ce qui est inférieur, il n'est pas supérieur aux choses de ce monde, il est à leur niveau. Il ne va pas vers l'infini, il en sort pour se rapprocher de ce qui est vil, grossier, périssable : Dieu n'est plus le but, et par conséquent le centre où il arriverait ; c'est lui-même qui devient son centre égoïste. Et ces choses créées, qui ne sont qu'un échelon, un marchepied pour escalader les pentes d'ici-bas et atteindre les sommets plus éclairés, deviennent l'objet principal où il arrête sa vue, auxquelles il se donne, vers lesquelles se concentrent toutes ses ambitions, toutes ses convoitises.

L'axe de la vie est donc déplacé : l'homme marche à tâtons, se heurte à des étonnements, se bute à des surprises, fait des faux pas, des chutes, se meurtrit l'âme à des déceptions irritantes, se blesse et s'amoindrit le cœur à des dépravations déshonorantes. La joie, la paix, la sécurité de la conscience ne sont que dans le milieu divin où l'âme arrive après avoir franchi le cercle douloureux, la barrière épineuse du renoncement, de l'oubli de soi, de la résignation.

Ceux-là même qui ne veulent pas le comprendre rendent témoignage à Dieu par leurs insuccès mêmes, par la banqueroute de leurs espérances et par leur désespoir (2).

(1) *Omnia elementa in centro gravitant.*

(2) *Ejus voluntati serviunt etiam qui resistunt, ejus consilio militant etiam qui repugnant* (Saint Grégoire).

**Plus près de Dieu.** — Ce que je vais vous dire va vous paraître naïf, mon enfant ; mais je consens à paraître d'une candeur enfantine pourvu que je me fasse comprendre. Lorsque vous tracez un cercle, si vous voulez arriver au centre, il vous faut non tourner autour mais franchir la ligne circulaire. Pour arriver à Jésus-Christ le médiateur, vous avez une zone préalable à franchir. Cette zone est comme les terres frangées de récifs, hérissées d'écueils et elle exige des efforts de notre part. Il faut d'abord le vouloir, puis mettre en jeu son énergie, ne pas se décourager si on n'arrive pas aussitôt à un résultat, peiner, s'oublier, se dévouer. Dieu est là-bas qui nous appelle ; il attend que nous marchions vers Lui, — comme la mère qui appelle son enfant en restant loin de lui pour l'habituer à marcher tout seul. Nous le savons : c'est déjà beaucoup. Mais nous avons, non pas seulement à savoir que Dieu est à notre portée, il nous reste à aller jusqu'à Lui. Et comment allons-nous vers Lui ? Par un mouvement de notre volonté qui se tourne vers le bien, par un battement de notre cœur qui aime ce bien entrevu. Ce bien-là, mon enfant, il est dans la moindre des actions comme dans la plus héroïque. Vous n'avez pas d'occupations bien compliquées ; écrire une lettre, parler à votre entourage, lire quelques pages, acheter ou vendre quelques objets, souffrir une contrariété ou un malaise. C'est peu de chose, pensez-vous. Quand même ce serait pour satisfaire aux exigences du monde que vous emploieriez ainsi votre temps, si chacun de vos actes est animé de l'esprit surnaturel, si l'esprit de Dieu vous pénètre, et que vous les offriez à Dieu, vous n'êtes plus dans la zone où l'on marche, vous êtes au centre où l'âme se repose en Dieu. L'intention est le coup de flèche qui atteint le but !

**Entrer dans le cercle.** — Beaucoup de catholiques restent à tourner autour du cercle, à vivre en marge de l'Evangile, s'imaginant que lorsqu'ils ont accordé à Dieu juste la part suffisante pour n'être pas en état de

péché mortel, ils ont libéré leur âme, satisfait à leurs devoirs. Mais à donner de la valeur à leurs actes, ils n'y songent même pas. Leur vie est d'une monotonie désolante. C'est d'une allure fatiguée, sans estime pour le temps qui leur est donné, qu'ils vont devant eux, usant une à une les heures, à des distractions, à des riens qu'ils croient quelque chose. Sortir de cette apathie pour comprendre l'esprit de Dieu, pour entrer dans ses vues, contribuer à sa gloire, souffrir pour sa cause, cela ne leur vient pas à l'idée. Leur vertu n'est pas dans son milieu, ferme dans son centre divin. Ce n'est qu'une religion de surface, aux pratiques superficielles, sans influence dans la marche des incidents terrestres. Au lieu d'être au sommet où vont les âmes d'élite, ils ne dépassent pas les premières assises de la montagne. Leur existence n'est pas une ascension vers le Bien, c'est une promenade quelconque au milieu des péripéties de ce monde, et la recherche d'eux-mêmes au lieu de la recherche de Dieu.

**De l'eau sucrée à ces demoiselles !** — Un jour, pendant une escarmouche avec les Arabes, les chasseurs d'Afrique avaient été ramenés en désordre, et étaient rentrés au quartier. Le général Yusuf, passant devant leurs rangs, et les voyant tout émus de l'échauffourée, dit au colonel : « Donnez de l'eau sucrée à ces demoiselles pour calmer leur émotion. » Les chasseurs, piqués au vif de la plaisanterie, se promirent de ne plus la mériter. A la rencontre suivante, ils firent des prodiges de valeur. Et Yusuf, après le combat, leur dit : « C'est bien, vous vous formez, mes enfants. »

Le catholique se forme aussi par sa vaillance dans ses rencontres avec le devoir, et lorsqu'il sait se passer de « l'eau sucrée » des satisfactions terrestres.

**Un peu plus haut.** — Voulez-vous me suivre, mon enfant, au-dessus des bruits et des agitations de ce monde, dans cet espace intermédiaire qui n'est pas en-

core le ciel et qui n'est plus déjà l'horizon limité de ce monde.

Montons, si vous le voulez bien, lentement, vers les sommets où Dieu doit nous attendre.

Ce qu'est Dieu, nous pouvons le savoir, sans prétendre à pénétrer complètement le secret de son être. « Qu'est Dieu? » demandait-on à Simonide. Il demanda un délai de trois jours pour y répondre, puis un nouveau délai, et enfin il avoua qu'il se trouvait dans l'impossibilité de répondre à cette question.

Essayons de sonder cette obscurité mystérieuse au fond de laquelle Dieu se cache. Dieu a ses raisons pour s'envelopper d'obscurité.

Il se plaît à nous voir tâtonner dans les ténèbres, tendre vers le trésor qui se dérobe des mains inquiètes, bander pour l'atteindre tous les ressorts de notre activité, le saisir enfin, l'étreindre à travers les ombres qui le couvrent encore et nous écrier, comme l'épouse du sacré Cantique : « J'ai trouvé Celui que désirait mon âme, je le tiens, je ne le quitterai plus. »

Si vous voulez que votre vertu s'appuie sur Dieu pour soulever le poids de votre nature au-dessus de vous-mêmes, il faut d'abord que vous le connaissiez. Demandez à l'Arabe, nomade du désert, comment il sait qu'il y a un Dieu, il vous répondra : « Je sais qu'un cheval ou un chameau a passé, lorsque je vois leurs traces sur le sable. Dieu a mis ses traces en ce monde, par les merveilles qu'il a semées. »

« Nier Dieu, a dit Victor Hugo, est un aveuglement et une folie. » — « Les athées ne sauraient être que des fous ou des fripons (1). » Tenez votre âme en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, et vous n'en douterez jamais.

« Je crois que Dieu s'est suffisamment révélé aux hommes par ses œuvres et dans leur cœur, et, s'il y en

(1) CUVIER.

a qui ne le connaissent pas, c'est parce qu'ils ne veulent pas le connaître (1). »

Vous saviez ces choses aussi bien que moi, n'est-ce pas? Ce n'est que le premier pas sur les pentes que nous allons gravir ensemble.

**Comment on voit Dieu.** — L'homme voit-il Dieu par lui-même? Non. Pourtant Dieu se montre. Il apparaît d'abord dans ses œuvres. Puis les choses finies et imparfaites que nous voyons, le monde étroit et passager sur lequel nous flottons, comme des voyageurs perdus sur un glaçon des mers polaires, notre esprit imparfait, notre âme faible prouvent l'Etre infini que nous ne voyons pas, car l'homme aspire à ce qu'il n'est pas et cherche en Dieu le repos, la lumière et la durée qu'il n'a pas. C'est là un acte de foi naturel que, sans le savoir, professent les ignorants, les simples, les humbles. Leur cœur sent sa misère et se tourne vers Celui qui peut la guérir; leur âme comprend qu'elle est misérable, tourmentée d'égoïsme, dévorée par des perversités dont elle souffre; elle s'oriente vers l'Etre infiniment bon qu'elle sent vivant en elle et autour d'elle, par l'éternelle sainteté dont elle devine la Beauté; et plus elle s'avoue ses infirmités, plus elle tend à l'être parfait dont l'image l'appelle et dont l'influence l'attire, vers lequel elle se tourne d'instinct, comme l'aiguille aimantée vers le pôle. C'est comme un pâle rayon né du cœur qui rencontre le rayon né de Dieu, de sa bonté, de sa sagesse et de sa grandeur. Ce que le bon sens, la raison, l'instinct mettent de foi dans l'âme doit se compléter par un acte de foi surnaturelle.

L'or qu'on arrache à la terre est enveloppé, mélangé de limon. Cette argile, c'est la nature, à laquelle Dieu mélange l'or d'un acte de foi supérieur.

Pour que ces deux actes se complètent, pour que l'âme monte au-dessus de sa raison, il est nécessaire

(1) J.-J. Rousseau.

qu'elle permette à Dieu d'élargir pour elle la vérité, qu'elle reçoive cette lumière éternelle. Mais souvent, ils éteignent l'honnêteté, la droiture de la raison.

Le premier élan de leur volonté se restreint, se raccourcit, ne se continue pas. Et la foi naturelle meurt dans leur âme — comme le grain de froment dans une mauvaise terre. Recevoir la lumière, la laisser se développer, nous pénétrer, c'est croire. Cette foi divine s'applique non à ce que vous voyez, mais à ce que Dieu a dit. Pour adhérer à la parole de Dieu et la réaliser dans sa vie, la droiture et la pureté du cœur sont nécessaires. Dites-vous donc : « Je vois qu'il faut croire. » Ce n'est pas encore assez. « Pour croire, je dois donner mon esprit et mon cœur, et je sens qu'entre mon inclination à croire et le don de moi-même, il y a un abîme et que cet abîme, je ne sais comment le franchir. » Cette hésitation, Dieu l'aide par un appel divin et discret. Comprenez cette invitation : ne repoussez pas cette clarté.

Répondez hardiment : « Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité (1). »

**Principe supérieur.** — Si vous croyez, mon enfant, vous aurez en vous un principe de vie supérieure. Et si vous voulez bien me suivre, je vais vous dire aussi clairement que possible quel est ce principe de vie. Lorsque vous respirez, l'air vivifiant qui entre dans vos poumons, sous l'effort qui les dilate, y pénètre avec les éléments nuisibles qui peuvent être dispersés dans l'atmosphère. Ces éléments morbides seraient pour vous une cause d'intoxication si la force vitale qui est en vous n'excluait pas ce qui lui est nuisible pour s'assimiler seulement ce qui est utile. C'est cette force de réaction de la vie matérielle qui vous fait rejeter ce qui est contraire, et garder ce qui est bon à votre organisme, qui

(1) Marc, ix, 13, 26.

constitue la santé. Ce qui se passe, dans la vie organique, se passe à peu près semblablement dans la vie surnaturelle. Entre un chrétien et un homme qui ne l'est pas, la ressemblance est complète. Tous deux vont et viennent à leurs affaires, ont leurs alternatives de joies et de souffrances, leurs fatigues, leurs succès, leurs déboires. Mais sous une surface identique, quelle vie différente !

La grâce, principe supérieur de vie, s'assimile les éléments bienfaisants et rejette ceux qui nuiraient à l'organisme moral. Quand l'homme sans Dieu travaille, lorsqu'il est mêlé aux tracas des intérêts de ce monde, au tourbillon des plaisirs, lorsqu'il est en pleine fièvre d'activité, tout cela ne saisit sa volonté que pour des calculs de fortune ; il est dominé par des ambitions tout humaines et des convoitises inférieures. « C'est l'homme animal » qui court après une proie, et qui chasse à la richesse, au prestige ou au bien-être. Le chrétien, dont la vie est entraînée par le même mouvement, dans les mêmes soucis, avec la même rapidité ennoblit des actes vulgaires et idéalise des occupations terre à terre. Son esprit est tendu vers des recherches ou des préoccupations, mais il n'est pas emporté tout entier par le courant violent. Son âme unit ses labeurs à ceux de Jésus-Christ, et l'agitation n'est qu'en dehors : au dedans, il sanctifie ses insuccès par la résignation, ses chances par sa gratitude envers Dieu — comme l'océan garde des eaux tranquilles dans ses profondeurs, sous les lames qui se heurtent à la surface. Toutes ces fatigues et ces efforts nécessaires à la vie courante, deviennent des mérites dans la vie divine. Tout ce qu'il y a d'humain dans une existence et de vain dans toutes les actions de l'homme sans Dieu, se transforme en un courant de vie supérieure dans le chrétien, parce que sa vie se modèle à l'image de celle du Christ, et se transfigure dans une union intime avec tout ce que Jésus-Christ a fait, tout ce qu'il a souffert et tout ce qu'il commande. Que faut-il pour cela ? Le vouloir. Quel est

le moyen d'entrer dans l'ordre surnaturel. Avoir l'intention d'offrir sa vie, son âme, son cœur à Dieu.

Donnez un verre d'eau à un pauvre parce que vous êtes compatissant : vous êtes un bon cœur. Donnez-le au nom de Dieu : vous ètes un chrétien.

## XXXVII

# LE FILET DES CHASSEURS

**La tristesse.** — Surtout, mon enfant, ne soyez jamais triste. Les causes du chagrin ne manquent pas sur la terre. Nos épreuves personnelles s'ajoutent aux laideurs qui nous froissent; les douleurs de notre vie, ses luttes, les contradictions qui nous froissent et les mille surprises des événements sont, pour nous, des tentations vers le découragement et un aliment à nos mélancolies.

Nous ne pouvons être insensibles au contact de tant de chocs répugnants ou douloureux ; mais les émotions qu'ils nous donnent ne doivent pas altérer notre sérénité. La peine qui nous étreint au spectacle de tant de vilenies, devant notre impuissance à corriger tant d'erreurs et à subir tant d'imbécillités, cette peine-là n'est pas une raison de tomber dans une tristesse découragée. Puis notre propre faiblesse, le sentiment du peu que nous sommes, du mal qui est en nous, ajouté au mal que nous ne pouvons empêcher, tout cela doit nous atteindre, mais non nous abattre; de plus nous espérions arriver, d'un bond, à la tranquillité qui s'établit dans l'âme lorsqu'elle a dépassé la vulgarité et les défaillances communes et voilà que nous nous retrouvons toujours dans le même cercle des mensonges, des hési-

tations, des fautes et des troubles qui sont le fonds de toute vie : « Un peu de fiel, dit le proverbe, gâte beaucoup de miel. »

La constatation de ce fait : que nos élans ne nous ont pas fait changer de place, n'est-elle pas faite pour nous attrister? Et pourtant il ne le faut pas. « La mauvaise tristesse trouble l'âme, la met en inquiétude, donne des craintes déréglées, dégoûte de la prière, assoupit et accable le cerveau, prive l'âme de conseil, de résolution, de jugement et de courage et abat les forces. Bref, elle est comme un dur hiver qui fauche toute la beauté de la terre et engourdit tous les animaux, car elle ôte toute suavité de l'âme et la rend presque percluse et impuissante en toutes ses facultés (1). »

**Les mailles du filet.** — Vous voulez sortir de ce réseau qui vous enveloppe, réseau de vicissitudes, d'imperfections ; mais songez que plus un oiseau se débat sous les mailles qui le retiennent, plus il s'empêtre, embarrasse ses pattes et ses ailes.

Ce n'est pas en vous révoltant contre ce qui vous afflige que vous le modifierez, ni en vous impatientant contre vous-même que vous vous perfectionnerez. Jugez-vous et pesez les choses de ce monde avec énergie, sans précipitation, sans découragement.

Une simple réflexion de saint François de Sales vous expliquera ce que doit être votre situation.

« Marchez simplement, ne désirez pas le repos de l'esprit, vous en aurez davantage (2). »

C'est là tout le nœud de la question.

**Faire du roman.** — « A force de lire du roman, notre pays s'est mis à en faire. Ce ne sont plus des personnages fictifs, mais des êtres vivants qui prêchent et pratiquent le mépris des lois et de toute autorité ; qui pro-

(1) *Introduction à la vie dévote.*
(2) Lettre à une supérieure de la Visitation, 756ᵉ. Edition Meyer.

clament la sainteté des plus grossiers appétits, et ravalent les joies et les grandeurs de la famille au niveau d'un penchant satisfait : qui déchaînent et irritent toutes les convoitises, et rendent un culte matériel au bien-être, en faisant du bonheur matériel une religion. Or, c'est là du roman, et du plus funeste, car toutes ces dépravations commencent dans la boue et finissent dans le sang (1). »

On a inventé, mon enfant, toute une littérature d'observation, et cette littérature d'observation psychologique est descendue dans les faits et dans les mœurs. On n'a pas voulu promulguer un enseignement de sagesse, mais seulement décrire des réalités. L'imagination s'est donné libre carrière, et beaucoup de ceux qui pensaient ne faire qu'une œuvre d'artiste ont fait une œuvre démoralisatrice.

En collectionnant les documents humains, on faisait l'histoire des passions, et on apprenait à la foule à donner une histoire à ses propres passions, à faire un roman de sa vie, après avoir lu les romans de la vie des autres.

**Frivolité.** — La jeune fille est devenue frivole à force de vivre dans cette atmosphère de légèretés, de fictions romanesques, de personnages qui évoluent dans des situations inextricables, au milieu d'intrigues embrouillées. Son cerveau s'est détraqué dans ce surmenage de l'imagination et ce surchauffage des idées artificielles qui ont créé une atmosphère de fièvres, d'appétits et de rêves malsains.

Beaucoup d'esprits ne vivent plus dans la réalité, et ne sont plus eux-mêmes. Ils sont ce que veut la mode, ce qu'exige le monde, ce que leur impose leur plaisir, ce que leur intérêt leur commande. Ils n'ont de vertu que ce que la peur du ridicule leur permet d'avoir ; de courage qu'autant qu'ils ne se compromettront pas ; et

(1) Mgr Darboy.

ils se montrent chrétiens à si faible dose qu'on se demande ce que vaut leur foi. Ils sont enveloppés et ligottés par de prétendues convenances qui ne devraient convenir à personne, par des conventions mesquines, des usages puérils dont la pusillanimité générale a fait des lois mondaines. « Votre grotesque, qu'en avez-vous » fait? A-t-il toujours de la vertu? » disait dans un salon une dame de haute allure à un visiteur, en lui parlant d'un de leurs amis communs. L'homme interpellé fléchit sous l'attaque : il craignit de passer pour grotesque à son tour, et au lieu de défendre l'absent, se mit à rire aussi, — lâchement.

Avec tous les dehors de la courtoisie le monde aiguise son ironie sur ce qui est bien. « On marche sur les mauvais plaisants, et il pleut par tous pays de ces insectes (1). » J'admets qu'il faut se soumettre à plus d'une servitude pour ne pas gêner les goûts et les idées du prochain, pour respecter sa liberté, mais quand il s'agit de nos croyances et de nos vertus, vous devez, mon enfant, ne consulter que votre conscience. Faites face hardiment à vos contradicteurs, tenez tête au persiflage. Vous verrez vite qu'il y a un poltron sous l'épiderme de l'agresseur; et on vous respectera d'autant mieux que vous aurez été courageuse.

**Enfants de Marie au bal.** — Dans une commune rurale de la Haute-Garonne, quelques jours avant la fête locale, un conseiller municipal reçoit la visite d'une députation de jeunes gens de l'endroit.

« Nous voudrions vous prier, lui dirent-ils, vous qui êtes bien avec M. le curé, d'obtenir de lui qu'il autorise les jeunes filles de la Congrégation des Enfants de Marie à venir danser avec nous dimanche prochain. »

On devine l'embarras du conseiller, qui, tout en ne dédaignant pas d'être agréable à ses électeurs, avait assez de tact, pour sentir de quelles affaires il ne lui

(1) La Bruyère.

sied pas de se mêler. Il tâcha de faire comprendre aux délégués qu'il ne lui était pas possible de présenter leur requête.

Tout de même, la confiance de ces derniers nous paraît être d'une ingéniosité touchante. Leur désir ne fait pas précisément honneur aux demoiselles du lieu qui ne font pas partie de la congrégation de la sainte Vierge. Celles-ci ne brilleraient donc pas par toutes sortes de qualités ? Il serait permis de le craindre, puisque leurs cavaliers en sont à souhaiter quelque chose de mieux (1).

Un petit fait de ce genre ne prouve-t-il pas que la religion a du bon, et donne de l'éclat, même selon le monde, à la réputation des jeunes filles ? Cette anecdote me rappelle un mot de jeune fille chrétienne dans un bal. Elle y était malgré elle. Un muscadin de l'endroit vint lui dire : « Mademoiselle, voulez-vous accepter mon bras ? » — « Merci, répondit-elle, j'en ai déjà deux. »

L'autre ne se le fit pas dire deux fois.

**Le milliardaire qui s'ennuie.** — On lisait dans les journaux du 11 octobre 1904 cet entrefilet suggestif : « William Krocker, le roi du fer, possesseur d'une fortune évaluée à un milliard, vient de se suicider. On trouva sur sa table un billet où il déclarait se donner la mort parce que « il s'ennuyait de vivre ».

Le monde n'a donc à offrir qu'un spleen corrosif qui dévore l'âme, et la laisse isolée, malade, dégoûtée de tout et d'elle-même.

**Apostrophe de Jules Janin aux « heureux ! » de ce monde.** — « Vous payez très cher, vous autres, pour aller voir des tragédies rondement débitées par des comédiens qui déclament des vers. L'argent que vous dépensez *sans plaisir* à ce que vous appelez vos *plaisirs*,

(1) *Semaine religieuse* de Marseille.

la charité chrétienne va le porter là-haut tout près du ciel sous les toits où l'on brûle l'été, où l'on grelotte en hiver. De ces hauteurs suprêmes, Dieu sait si la dévote voit des drames cruels ; Dieu sait si elle essuie des larmes véritables. De ces lieux visités par elle, et par Dieu, elle se sent bénie, aimée, honorée et louée ; et les larmes qu'elle répand sont si douces ! Allez donc à vos fêtes, à vos spectacles, à vos expositions, et rapportez-en des larmes stériles, des pitiés de toile peinte et des cœurs brisés par l'ophicléide et le tam-tam de l'orchestre en ébullition !... et la nuit venue, au lieu de voir en ses rêves des tyrans de mélodrame armés de poignards et des coupes pleines de poison, la charité rêve des malheureux qu'elle a secourus ; elle revoit la mère de famille dont elle a sauvé l'enfant ; elle entend la bénédiction du vieillard ! Voilà des rêves ! Voilà des drames ! »

**Le monde est un mensonge.** — Vous comprendrez, mon enfant, l'intérêt supérieur qu'il y a pour vous à vous dégager, de cœur au moins, de ce réseau des idées, des préjugés, des habitudes du monde. Ce qu'on en espère ne vaut pas ce qu'on en obtient.

Cet heureux lendemain qui promettait merveille,
Il arrive, et, souvent, on regrette la veille.

Pour établir en vous une quiétude complète, souvenez-vous que la vie est un continuel et tragique effort. L'âme voltige autour du mystère de sa propre misère ; elle se cogne aux aspérités, tourbillonne dans l'obscurité, descend vers les abîmes, remonte vers les trouées bleues de son ciel, refait les mêmes chemins dans les mêmes circuits fatigants, sans avoir pu aller jusqu'à la clarté absolue, jusqu'au bien idéal, jusqu'à la Beauté.

Les âmes sans foi retombent toujours dans la boue, dans la nuit, dans la mort. Elles épanchent les mêmes

doléances sur le même ton d'amertume, de sarcasme, de colère.

Vous qui êtes chrétienne, mon enfant, vous comprendrez que la vie c'est la lutte, c'est l'effort, c'est le sacrifice. Que vous fléchissiez quelquefois, que vous soyez même tous les jours au-dessous de votre idéal, cela peut arriver, cela arrive certainement. Ce que vous voulez est noble et généreux : ce que vous faites l'est moins. C'est que, malgré nous, nous ne faisons qu'une petite place à notre perfection morale, et une très large aux réalités de l'existence. Nous sommes ici-bas pour un grand devoir, celui de nous sauver. C'est par là seulement, par cette préoccupation supérieure que notre âme monte vers la splendeur. Mais cette préoccupation, qui devrait imprégner nos actes d'énergie, effleure à peine notre vie réelle.

Ce que nous pouvons essayer de faire, c'est de rompre les mailles du réseau qui nous ligotte. Le mal est un « chasseur d'âmes » qui jette son filet sur nous, comme le chasseur d'oiseaux sur les volatiles. Brisez ces rets qui rabattent vos ailes, empêchent votre essor, immobilisent votre élan. Sortez par un persévérant effort de pensée des complexités et des engourdissements que crée la vie pour le monde. Soyez l'oiseau dont parle le prophète. « Mon âme s'est échappée, comme le passereau s'échappe du filet des chasseurs (1). »

Savez-vous comment on échappe aux complexités maussades de ce monde qui semblent nous ligotter de façon à ne pouvoir en briser les fils ? Ce n'est pas par les efforts violents dont l'insuccès nous découragerait, c'est par la ténacité patiente, par l'intensité paisible, mais persévérante de notre fermeté, par une vaillance calme et réfléchie : « Mes douleurs sont paisibles » lit-on dans Isaïe (2). Rien que le péché doit nous déplaire et nous fâcher. Et au bout de ce déplaisir du péché

(1) *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium.*
(2) *In pace amaritudo mea.* (*Isaïe*, XXXVIII, 17.)

encore faut-il que la joie et la consolation sainte y soient attachées (1). « Qui n'est qu'à Dieu ne se contriste jamais, sinon d'avoir offensé Dieu, et sa tristesse pour cela se passe en une profonde mais tranquille et paisible humilité et soumission, après laquelle on se relève en la bonté divine par une douce et parfaite confiance sans chagrin et sans dépit (2). » « En somme ne vous fâchez point ou au moins, ne vous troublez point de quoi vous avez été troublée, ne vous ébranlez point de quoi vous avez été ébranlée, ne vous inquiétez de quoi vous avez été inquiétée par ces passions fâcheuses ; mais reprenez votre cœur et le remettez doucement entre les mains de Notre-Seigneur (3). » « Toutes les fois que vous trouverez votre cœur hors de la douceur, ne faites tout simplement que de le prendre du bout des doigts, et non à pleines poignées, c'est-à-dire brusquement, il faut avoir patience avec soi-même et flatter son cœur en l'encourageant et quand il est bien piqué, il le faut tenir comme un cheval en bride et le mettre fermement en soi-même sans le laisser courir après les sentiments (4). »

Que vous dire de plus que ces aimables encouragements à ne pas vous inquiéter des vicissitudes courantes, à ne pas vous décourager de vos défaillances personnelles ? Soyez simple et douce, mon enfant ! S'il vous arrive de tomber dans le péché, humiliez-vous en priant Dieu de vous aider. Dites-lui que vous l'aimez et que vous êtes bien sûre qu'Il vous aime aussi. Il vous pardonnera.

(1) Saint François de Sales. Lettre à l'abbesse du Puits-d'Orbe, 53e, collect. Blaise.

(2) Lettre à une religieuse, 732e, collect. Blaise.

(3) 833e lettre. Edition Meyer.

(4) Avis à la sœur M.-A. Fichet. *Année sainte de la Visitation*, t. XI.

## XXXVIII

## DEMI-CHRÉTIENS

**Spectacle irritant.** — Votre catholicisme, mon enfant, s'irritera certainement devant les prétentions de ce catholicisme indécis et de cette religiosité nuageuse qu'affichent beaucoup de baptisés. Rien n'est plus pénible à observer que cette situation équivoque de jeunes filles ou de femmes qui se croient des enfants de Dieu parce qu'elles vont à la messe et qu'elles ont un confesseur pour leurs Pâques. Pour elles, l'Évangile est un livre sacré, Dieu leur Père, Jésus-Christ leur Sauveur. Elles disent bien haut que la religion est nécessaire et la foi n'a pas de plus ardents défenseurs.

On se demande en les voyant agir ce que vaut ce catholicisme, s'il n'est pas une sorte de dilettantisme qui leur fait aimer la forme religieuse comme on aime la forme littéraire, à cause de la beauté particulière qui attire les esprits de quelque valeur.

On parle de l'Évangile avec admiration, comme on parle du dernier roman à la mode, sans chercher autre chose dans l'un comme dans l'autre que la satisfaction d'une curiosité raffinée ; l'église devient un endroit select, tout comme le casino d'une ville d'eaux à la mode, sorte de lieu de rendez-vous propre à l'exhibition des toilettes et à la circulation des potins de la journée. La

parole de Dieu est écoutée, non avec le respect qui lui est dû et le désir d'en profiter, mais avec la curiosité d'une audition au théâtre. Elle passe sous la râpe rugueuse des critiques tout comme les tirades des cabotins préférés. Pour ces catholiques, l'église est-elle le temple du vrai Dieu ou bien un grand salon où les désœuvrements et les légèretés viennent chercher une distraction ? Peut-être pourrait-on achever cette esquisse lamentable en ajoutant que sans doute ces fidèles pensent à tout, excepté à Dieu.

**Dieu à la mode.** — Jules Lemaître appelle ce catholicisme « une des bonnes farces de notre temps (1). » Ce Dieu traité avec un tel sans-gêne a les honneurs du théâtre et du roman, comme il a ceux de l'église. Il n'est pas mieux compris par ceux qui évoluent sur les planches que par ceux qui s'agenouillent devant Lui. Ce qu'on prend de l'Évangile est mysticisme affadi, sorte de piment qui réveille les vies blasées et mêle son excitant à la fade monotonie des péchés du monde.

**L'essentiel.** — Si la religion n'est qu'une question de symbolisme, si on est catholique parce qu'on trouve un attrait profond à la morale de l'Évangile, chacun selon son tempérament pourra découvrir des beautés particulières dans tous les rites et de la morale dans beaucoup de codes religieux, y compris le Coran.

L'essentiel, c'est de bien vivre. Il n'est pas nécessaire d'être un grand théologien pour apercevoir que l'égoïsme est la plaie toujours vive qui entretient dans la vie ses tares rongeantes, le péché choyé d'où procèdent nos autres défaillances, les capitulations de la conscience, le dégoût des devoirs austères et l'indolence à laquelle nous condamnons notre âme.

Le culte de soi est la cause suprême de l'effacement des personnalités catholiques et de leur indifférence

(1) *Débats*, 4 mars 1894.

vis-à-vis des vérités évangéliques. L'Évangile appelle à l'action ; combattre, c'est donner ses fatigues et son temps. Et l'adoration de soi ne s'accommode d'aucun idéal, puisque le seul idéal de l'égoïste c'est soi-même. Que demander à cette foule d'âmes errant dans les brouillards d'une foi sans principes, qui ne croit plus guère qu'à la force et à l'argent et ne vit guère que pour des vanités?

Quelle énergie peut jaillir de ces cerveaux épris de colifichets, surchauffés par le train-train étourdissant des fêtes où l'on s'amuse? Quelle cause défendront ces volontés qui ne se sont exercées qu'à la recherche du bien-être et des bagatelles? Puis, y a-t-il une cause du bien pour laquelle on doive se dévouer? Le temps des chevaleresques sacrifices est passé, puisque l'image du Crucifié ne figure plus que comme un accessoire dans le décor de cette civilisation de cabotinage et de saturnales. Jésus-Christ n'est plus le Maître servi jusqu'à l'abnégation, l'Ami aimé jusqu'à la mort. Il n'est plus la grande et sainte Image dressée au-dessus des multitudes comme une apparition de la Beauté dans le sacrifice et comme un appel aux héroïsmes humains. Il est pour beaucoup de superficiels une vision merveilleuse, faite pour alimenter des rêves consolateurs; mais il n'est plus la « Grande Idée vivante », à traduire dans sa propre vie, un chef de combattants à suivre, l'Être adorable à aimer éperdument et l'éternelle vérité pour laquelle on doit mourir.

Le poète l'a dit :

Les clous du Golgotha te soutiennent à peine,
Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé ;
Ta gloire est morte, ô Christ, et, sur nos croix d'ébène,
Ton cadavre céleste en poussière est tombé.

**Prêts à mourir.** — Tertullien appelait les chrétiens de son temps : « Une foule prête à la mort. »

Au moins, mon enfant, il faut être prêt à l'action, à

la vie, qui parle, va et vient, court aux obstacles, redresse les torts, se dépense, convainct les irrésolus et galvanise les faibles.

« Jupiter veut qu'on se remue », a dit le fabuliste.

Dieu le veut bien davantage. Les actes ont une bien plus grande valeur que les professions de foi.

Ils entraînent avec eux une lumière plus puissante que les raisonnements. Il ne suffisait pas de regarder l'étoile des Mages, il fallait la suivre, pour arriver au but. Le contact d'une âme bien vivante amène plus vite à la vérité que les plus subtiles dissertations.

Lorsqu'on croit fermement, on ne mène pas une vie médiocre ; on sort des rangs de la foule qui vit de niaiseries et de matérialités.

Vraiment, mon enfant, peut-on prendre au sérieux ces catholiques dont l'âme est si puérile et la vie si superficielle ? Tout leur est prétexte à s'amuser, même la grande vertu de charité.

Ils trouvent juste le temps de mêler à leurs dissipations quelques gestes pieux... et c'est tout.

La mondanité est leur grande affaire ; la religion est par-dessus le marché. Peut-on cueillir des raisins sur des ronces... et faire des chrétiens avec des pantins et des linottes ?

Que devient l'amour du prochain, la justice même envers lui, dans ce catholicisme d'apparence ?

Ne soyez jamais dure aux autres, jamais dédaigneuse des humbles, mon enfant; la douceur et la bonté sont toujours des devoirs sacrés à remplir.

Lisez cet épisode cruel.

**Le dernier sou.** — Une famille, composée des époux et d'un enfant en bas âge est réduite à son dernier sou. Il n'y a plus d'ouvrage. La mère, qui est tailleuse, écrit la note d'une grande dame et va sonner à la porte de son hôtel.

« Madame ne reçoit pas ! » répond le laquais.

Elle le pria alors de remettre à Madame le petit

papier qui tremblait dans sa main. Elle attendit la réponse... « Oh ! si Madame payait, ils étaient sauvés ! »

Le laquais redescendit : « Madame n'a pas souvenir d'avoir fait demander sa note. »

La pauvre femme étouffa un sanglot : elle tourna sur elle-même, comme ivre, et s'en alla. De son dernier sou elle acheta un petit pain blanc, pour que l'enfant, du moins, n'eût pas à souffrir. Puis, quand le petit eut mangé, elle l'embrassa passionnément, comme une folle, mouillant sa petite figure de toutes ses larmes et, plus forte, elle attendit que son mari revînt.

Elle embrassa son homme et lui dit tout. Puis elle détacha de son doigt l'alliance d'or qu'il lui avait donnée le jour de son mariage : il la prit, la baisa, et, le cœur gonflé, il s'en fut la vendre. Ils purent manger du moins.

Quant à la grande dame, dont l'insouciance jetait ainsi une famille dans la faim, que faisait-elle autre chose que de s'autoriser de l'usage ? Elle luttait. Peut-être bien que le petit paiement sur l'heure la gênait. C'était son droit d'en attendre une autre. Seulement, elle aurait dû comprendre, son cœur aurait dû deviner.

O riches, ô riches, pourquoi ne devinez-vous pas ?

O chrétiens, dirons-nous, pourquoi ne comprenez-vous pas ?

« Croyez-moi, l'insuffisance de nos vertus est la grande faiblesse de nos œuvres. Par vocation chrétienne, par nécessité providentielle, l'action s'impose à nous, l'apostolat devient comme forcément notre tâche. Voulons-nous être capable de l'exercer ? soyons-en dignes. Voulons-nous donner Dieu au peuple ? portons-le en nous-mêmes (1). »

(1) Mgr d'Hulst.

XXXIX

## L'IGNORANCE (1)

**Ne soyez pas surprise.** — La société où vous vivez, mon enfant, est en proie à une crise morale telle, qu'on croit y voir parfois un symptôme d'une décomposition prochaine. Depuis longtemps cette crise s'annonce par des prodromes visibles. Des nuages s'amoncellent autour de la croix de Jésus-Christ, et rendent moins nette la vision du drame divin, moins sûre la foi en sa divinité. Le doute décourage l'âme : l'esprit s'inquiète devant des hardiesses inconnues jusque-là. Ne soyez pas scandalisée, c'est-à-dire surprise, mon enfant. Nous sommes au commencement non d'une décadence mais d'une restauration. Il faudra de longues années pour l'accomplir ; « c'est sur la base du christianisme, écrivait Chateaubriand en 1847, que doit se reconstruire, après un siècle ou deux la vieille société qui se décompose à présent. »

**Ceux qui ne connaissent pas Dieu.** — Dieu secoue la société pour lui faire reprendre son équilibre ; il l'a laissée à son trouble et à son malaise pour qu'elle s'aperçoive qu'elle est désorbitée et qu'elle revienne à

(1) « L'ignorance est aujourd'hui la cause de la faiblesse des catholiques ». (*Raroles de Pie X.*)

Celui qui peut seul lui rendre la paix. Que de souffrances on s'épargnerait si on voulait regarder en face le christianisme et lui demander avec la foi la solution des énigmes et des questions qui préoccupent l'intelligence ! C'est le moment de répéter la parole de Jésus-Christ, au sujet des hommes de notre temps : « Ils ne connaissent ni mon Père, ni moi (1). »

La mondanité et le pharisaïsme sont deux plaies qui rongent la vitalité des âmes.

En pratique, beaucoup d'entre ces hommes redescendent à leur insu vers l'animalité. Pour se déterminer à un acte, ils se posent la question : Est-ce agréable ? Est-ce fâcheux ? Ils se décident selon la réponse, comme la pauvre brute qui suit son attrait ou qui est arrêtée par sa répugnance.

Ce catholicisme-là n'est pas celui de l'Evangile. Il oublie Jésus-Christ qui l'appelle, par ses préceptes et son exemple, à une vie meilleure.

La raison même n'est plus consultée et on l'a fait abdiquer pour ne laisser en jeu que les appétits, l'orgueil, la sensualité. Il n'y a plus de vie de conscience. On s'amuse, on use la vie comme si le plaisir était la fin suprême de la créature. Sans doute, presque personne n'oserait dire qu'il n'a rien à faire en ce monde qu'à jouir, mais beaucoup vivent en fait comme s'ils avaient cette conviction. Et de l'un à l'autre se propagent cette façon d'agir, ces habitudes, ce laisser-aller ! Et plus le nombre de ces indifférents et de ces jouisseurs augmente, moins le mal apparaît. Car un mal semble moins grave quand il est devenu plus général.

Aussi, qu'arrive-t-il ? C'est qu'en voyant Jésus-Christ si oublié, l'Évangile si peu connu, le devoir catholique si mal pratiqué, on se dit que, puisqu'ils sont si négligés, c'est qu'ils ne sont pas bien nécessaires ; et puisqu'ils tiennent si peu de place dans les préoccupations, c'est qu'on peut bien s'en passer. Quoi ! l'idée évangé-

(1) Saint Jean, xv.

lique est la plus nécessaire, et elle est aussi étrangère à la plupart des intelligences que les théories de Platon, ou les maximes de Sénèque !

Jésus-Christ est aussi inconnu — plus peut-être — que les magots de la Chine ou l'éléphant blanc de Siam. Vous ne voudrez pas, mon enfant, appartenir à la foule qui passe par le « chemin large, la grande porte ouverte qui introduit dans la mort. » Vous « choisirez la porte basse, le sentier étroit qui conduit à la vie » ; vous serez du « petit nombre de ceux qui choisissent cette voie. »

**Légèreté.** — La caractéristique de la conduite de beaucoup de catholiques est la dissipation et la légèreté.

La légèreté ! ce mot et cette chose semblent peu graves : rien n'est pourtant plus difficile à saisir et à redresser que ce défaut. Que faire contre ce mal ondoyant, cet état d'esprit subtil, qui n'a pas de caractère précis, qu'on aperçoit en tout sans pouvoir le noter en traits exacts et en lignes bien nettes ?

Cette légèreté est d'abord un péché de l'esprit qui ne s'attache à rien de sérieux, ne cultive que des frivolités et des bagatelles, ne voit dans la vie qu'un théâtre où évoluent des marionnettes, où se griment des fantoches, où se joue la comédie des passions.

A force de se faire une telle idée de l'existence, la volonté n'est plus capable de réagir, et le péché de pensée devient le péché d'habitude.

La vérité n'étant plus dans l'intelligence, l'âme devient incapable de vouloir ce qui est bien. Toute moralité est supprimée ; la vertu n'est plus qu'un mot, la religion une question de mode ; alors ce sont les sens qui dominent et c'est la bassesse qui dirige les actes. Comme l'âme n'a plus d'action, la liberté ne peut plus fonctionner, c'est un rouage rouillé qui ne marche plus. Dès que la passion commande, elle est obéie ; dès que la tentation se présente, elle est acceptée ; dès que le plaisir s'offre, il est accueilli.

L'animal qui dort au fond de la nature n'a plus à se réveiller ; il est toujours aux aguets, maître de la position, despote incontesté dont on ne discute plus la tyrannie.

Et l'homme, que Dieu avait placé au sommet de l'échelle des êtres, ce chef-d'œuvre de délicatesse et de perfections, descend lui-même du rang, de la distinction, de la grandeur dont le Créateur l'avait honoré, pour abdiquer ignominieusement et se faire une place déshonorée parmi les brutes.

« L'homme, dit le Psalmiste (1), était dans les honneurs et ne l'a pas compris ; il s'est assimilé aux bêtes insensées. » Vous allez peut-être trouver ces pensées bien sévères, mon enfant, mais réfléchissez, regardez, écoutez, et vous me direz ensuite si j'ai tort.

**Semeuse d'idéal.** — On a dit de vous, mon enfant, cette parole charmante : « La femme est une semeuse d'idéal. » Cet idéal doit être d'abord entrevu, aimé, cultivé pour devenir communicable. Peut-on semer le grain qu'on n'a pas dans la main ? Peut-on parler d'une vérité qu'on ne connaît pas soi-même ?

Vous avez le devoir de vous instruire, autant que votre condition vous le permettra. Aussi bien que l'homme, la femme doit se former une personnalité. Et quand elle aura achevé cette œuvre de formation, lorsque cette personnalité se sera établie, avec des convictions et des croyances, avec ses forces et ses affections, elle aura préparé son âme à voir le côté le plus beau des choses, les aspects les plus grands du devoir.

Quelle instruction aurez-vous à acquérir ? La plus complète que vous pourrez.

Le courant actuel de l'opinion exagère la valeur de la science, il pousse la génération contemporaine à étendre le développement de l'instruction. Bon ou mauvais, il faut compter avec ce mouvement, dont on vou-

(1) Ps. 48.

drait, par certains côtés, faire une machine de guerre contre l'Eglise.

La connaissance de la religion est nécessaire, si on veut que la foi ait une base solide. Ce n'est pas du *sentiment* que Dieu réclame, c'est de la *volonté*. La volonté s'alimente de convictions. On est fort lorsqu'on croit, et on croit fermement lorsqu'on sait avec certitude. Quel est le fond de la piété de beaucoup de jeunes filles ? Un souvenir, une émotion pieuse qui les saisit à l'église, une sorte de mysticisme poétique et rêveur qui flotte autour des grandes vérités. Croient-elles vraiment que Jésus-Christ est mort pour elles? Sentent-elles que le dénûment de la crèche appelle leur abnégation, et que le sacrifice du calvaire est la divine et grande leçon qui enseigne aux créatures la divinité de la souffrance ? Pour se dévouer il faut aimer. Aimera-t-on Dieu que l'on connaît si peu, dont on a si mal compris la loi ?

**Études.** — C'est surtout la science des questions religieuses que vous devez mener aussi loin que votre situation et vos loisirs vous le permettront. Quant au reste, art, littérature, sciences pures, ne vous en occupez qu'autant qu'il sera nécessaire pour ne pas ignorer les évolutions successives de la pensée humaine, pour ne pas être réduite au silence dans une causerie. Le mari, s'il est instruit, sera bien près de s'ennuyer à son foyer s'il n'y rencontre, avec un cœur chrétien, un esprit ayant au moins le goût des choses intellectuelles, et orné, s'il se peut, des connaissances usuelles, au courant des idées générales qui permettent la communion des intelligences.

Les jeunes filles aisées ne doivent pas aspirer à la prétention d'être des *bas-bleus*, mais, elles peuvent jouer un rôle influent autour d'elles, exercer une sorte de suprématie, par des vertus publiques, par des idées arrêtées sur les grands problèmes à l'ordre du jour. Elles peuvent s'enthousiasmer et enthousiasmer les autres pour toutes les nobles causes. Il sera bon qu'elles

n'ignorent pas l'histoire : qu'elles connaissent les péripéties de la destinée de l'humanité. Sans doute n'être qu'une *savante* ne convient pas à la jeune fille. M. de Maistre professait à ce sujet une opinion sévère : « Tout ce qu'il demande à la femme est de savoir que Pékin n'est pas en Europe, et qu'Alexandre le Grand ne demanda pas en mariage une nièce de Louis XIV. »

Sans devenir une « précieuse ridicule », une jeune fille peut savoir davantage, et rester une femme d'intérieur, judicieuse, simple, laborieuse.

On objectera qu'une forte instruction exposera la femme « à mal tourner. » Non ! si on donne dans l'instruction et l'éducation la première place à Dieu, si, arrivée au bout de la science, la raison garde sa foi pour guider l'esprit sur les sentiers du mystère (1).

Les vestales entretenaient le feu sacré dans le temple de leur déesse. Pour qu'une jeune fille ait un enthousiasme communicatif pour les grandes idées de son temps, pour les causes qui étayent l'ordre social et le bonheur de tous, elle devra s'être élevé l'âme par la communion de son esprit avec les grands semeurs d'idées, les intelligences d'élite qui ont suscité ou agrandi le domaine moral et intellectuel de l'humanité. Elle peut devenir la Vestale capable d'entretenir le feu sacré du dévouement autour d'elle.

**Religion et lumière.** — La femme a devant elle un vaste champ d'étude, si elle veut s'initier aux connaissances religieuses, et ces connaissances se rattachent à toutes les questions importantes de l'heure présente. La foi est une lumière, une force, un point d'appui merveilleux. Mais la dévotion a besoin d'être éclairée. Encore, faut-il vouloir être éclairée. « Certaines femmes, écrivait Mgr Dupanloup, n'ont pas de livres parce qu'il leur faut des éditions et des reliures de luxe. Elles ne

(1) L'exemple des Sévriennes n'est pas un argument solide. L'élément religieux est complètement absent de cette école.

considèrent pas les livres comme des secours pour l'étude, mais comme des ornements qui ajoutent une élégance de plus à toutes celles de leur demeure »

Il est étrange de le dire : mais il suffirait, pour faire une bonne bibliothèque, du prix que l'on met à une robe de bal.

L'ignorance fait les *fausses dévotes :* des femmes qui se sont fait une religion *fausse,* s'imaginant qu'elles sont catholiques lorsqu'elles ont égrené le rosaire, récité par routine une longue suite de prières. Ces femmes-là se feraient scrupule d'oublier un *Ave* ou une oraison dans la liste des pratiques qu'elles se sont imposées. Et elles seraient sans doute très étonnées si on leur demandait du dévouement, de la charité, de la patience, et de la modération dans leur langage. Elles ne connaissent pas l'Évangile, ne comprennent pas que le fond divin de la doctrine de Jésus-Christ c'est la lutte contre soi, la délicatesse dans les petites vertus.

L'étroitesse de leur jugement et de leur esprit donne une idée fausse du catholicisme, si large et si doux, lorsqu'on le pratique tel que le Sauveur l'enseigne. Une étude sérieuse, une culture intellectuelle poussée plus loin donne à l'esprit plus de droiture et d'ampleur.

Travaillez donc, mon enfant, à former votre esprit, à l'élever. Demandez conseil à ceux qui peuvent diriger votre âme. Ayez une foi appuyée sur la raison, sur la science, sur la réflexion. Vous serez une plus grande chrétienne : vous pourrez mieux aimer Dieu et Le faire aimer aussi davantage.

XL

## LES INUTILES

**La vie, champ à cultiver.** — Ne soyez pas, mon enfant, une de ces créatures désœuvrées, qui traînent lamentablement leur vie pendant les douze heures de la journée, sans savoir à quoi passer leur temps. Je suppose, en vous parlant ainsi, que vous êtes des heureuses de ce monde à qui Dieu a donné l'aisance, et par là même, le temps de faire quelque chose pour le bien, le moyen d'utiliser leurs loisirs pour une idée, de s'intéresser à une œuvre nécessaire. Ce ne sont pas les œuvres qui manquent, ce sont les ouvriers. Et j'espère que vous n'êtes pas de la race de ces êtres qui déshonorent l'œuvre de Dieu et qui sont si bien stigmatisés dans une pièce de théâtre (1) : « Ton gendre a-t-il des opinions ? — Il n'en a qu'une, c'est la paresse. »

**Le travail.** — L'ouvrière, la jeune fille qui doit peiner pour manger, celle-là n'a qu'à offrir à Dieu ses fatigues pour être en règle avec la loi ! « L'homme naît pour le travail. » Vous n'êtes pas dispensée d'obéir à la loi, parce que Dieu vous a placée dans une condition supérieure. Toute créature doit agir, s'occuper aux labeurs

(1) *Le Gendre de M. Poirier.*

qui conviennent à sa situation. L'artiste use ses forces à traduire ses visions au dehors; l'industriel s'ingénie à la recherche des améliorations qui feront prospérer son œuvre; le savant s'épuise à des recherches dont profitera le progrès : chacun de nous a son œuvre indiquée par le milieu où il vit, les aptitudes qu'il a reçues, les ressources dont il dispose. Et même sans le péché, l'homme aurait dû travailler. « Dieu plaça l'homme dans un paradis de délices pour qu'il travaillât (1). » Bourdaloue flétrissait les oisifs de la cour en termes sévères : « La loi du travail a été établie pour l'humanité tout » entière, elle est un joug pénible et humiliant, c'est » possible, elle n'en pèse pas moins sur tous les enfants » d'Adam sans qu'aucun d'eux en soit exempt, pas » plus celui qui est assis sur le trône que celui qui gît » dans la poussière, pas plus celui qui porte la couronne » que celui que sa pauvreté oblige à être grossièrement » vêtu (2). » Entre le riche et le pauvre, il n'y a sur ce point qu'une différence : c'est que le premier par reconnaissance doit se dépenser davantage; comme on l'a dit souvent, « il a été payé d'avance ».

**Forces perdues.** — La société est une vaste machine. Aucun être n'est destiné à vivre isolé, ni pour soi. Dieu n'a pas conçu la création comme une œuvre dont les diverses parties seraient étrangères les unes aux autres : au contraire, toutes les créatures sont des rouages vivants qui ont chacun leur place et leur fonction. Que l'un d'eux se refuse à obéir au mouvement qu'on attend de lui, l'ensemble en souffre, et subit le contre-coup de cet accident. Il y a un rejaillissement d'influence de l'un à l'autre des membres du même peuple, une sorte de communion dans l'activité ou la paresse. Et tant de vies inutiles comme celles qui s'usent

(1) *Deus hominem posuit in paradiso voluptatis ut operaretur.* (*Genèse*, II, 41.)
(2) Bourdaloue, *Sermon sur l'oisiveté.*

dans l'oisiveté pèsent lourdement dans la destinée commune. « Mon fils, dit un baron à son enfant, sans le travail on n'est bon à rien. — Alors, papa, pourquoi n'avez-vous jamais rien fait, vous (1)? » C'est avec ces âmes de paresseux, ces énergies volontairement éteintes qu'on ferait un peuple fort, et qu'on laisse une société sommeiller et mourir. C'est un triste genre que celui qu'on croit devoir accepter, et qui semble dispenser de l'effort et du labeur ceux que la vie a favorisés en les comblant des avantages de la fortune. Il semble qu'une occupation les avilirait, et que leur opulence les oblige à ne savoir quoi faire de leur temps et de leurs facultés. Ne rien faire! quand la grande masse des hommes peine, s'essouffle, gémit et que sur l'immense surface du globe la fourmilière des laborieux s'épuise dans une inlassable activité; quand la foule des humbles use ses forces jusqu'au dernier soupir pour ne pas manquer du pain qui lui permet de continuer sa tâche douloureuse. Ne rien faire, vous qui trouveriez dans le travail un remède à votre ennui et une distraction pour vos heures moroses, pour votre esprit las de tout! « Vous vivez dans l'oisiveté, le luxe et la bonne chère! vous êtes au-dessous du valet de chambre qui gagne sa vie en vous servant (2). »

**Êtres inférieurs.** — Le niveau intellectuel doit inévitablement baisser dans le monde « où l'on ne fait rien ». La race elle-même laisse ankyloser son cerveau, se rétrécir ses facultés. Elle devient incapable de l'effort d'esprit nécessaire pour garder l'élévation de la pensée. L'esprit qu'on ne cultive plus s'atrophie; la puissance de l'intelligence baisse en même temps que le développement en est abandonné. Et des mondains, qui avaient tous les moyens de rester les directeurs des mouvements d'idées, les maîtres de l'opinion et les sauveurs de

(1) *Bébé*, comédie de HENNEQUIN et NAJAC.
(2) Le P. DELAPORTE. *Revue du monde catholique*, 1er octobre 1884.

la mentalité supérieure de la nation, finissent par être une minorité d'insignifiants et une lamentable élite d'imbéciles.

**Paralysie mentale.** — Que peuvent faire ces languissants personnages? Personne ne peut exercer un art sans entretenir la souplesse et la dextérité. Le chanteur ne laisse jamais s'épaissir ses cordes vocales, le musicien empêche par des exercices quotidiens la rigidité de ses doigts. Le paresseux qui laissera son énergie sans exercice ne pourra plus la réveiller si la vie lui impose des devoirs difficiles. Il finira même par s'irriter si on cherche à le faire sortir de sa torpeur; et il ne sera pas éloigné de traiter d'importun et de gêneur celui qui lui parlerait de sortir de son engourdissement. La paresse conduit à l'impuissance, à la destruction de toute capacité de vouloir; elle supprime dans l'homme le pouvoir d'être une unité de valeur dans les conflits sociaux ou les mêlées intellectuelles. Devenir un être d'indolence et d'apathie, ce n'est plus vivre, c'est végéter, comme une plante inutile dont la seule fonction est de tremper le suc de ses racines dans la terre et d'étaler ses branches au soleil.

Ne soyez pas, mon enfant, de ces créatures parasitaires qui se laissent vivre, en s'imaginant qu'ils sont à eux-mêmes le monde entier et qu'ils peuvent concilier leur somnolence anormale et les responsabilités de leur conscience.

**Créatures malfaisantes.** — Est-ce qu'on songe au bien qu'on ne fait pas lorsqu'on s'endort dans l'inertie? Si vous êtes intelligente et riche, vous pouvez porter votre âme à quelque autre âme qui souffre de son ignorance et votre or à des êtres dénués. Un mot d'espoir panserait et guérirait les plaies d'une vie malade de ses fautes : le secours que votre opulence porterait à une indigence atténuerait le désespoir qui ronge les malheureux isolés dans leur détresse. Quelqu'un vous attend

et vous n'iriez pas vers lui! Une parole sauverait un esprit égaré et relèverait une conscience dévoyée; et vous ne la diriez pas! Une obole tombant de votre main dans celle du pauvre, un peu d'aisance entrant dans un milieu de misère aiderait un délaissé à croire à la Providence et à tourner vers Dieu un regard déshabitué des visions consolantes! Ne ferez-vous pas ce geste? N'irez-vous pas à ce taudis, et ne vous priverez-vous pas de votre superflu? Saint Augustin a dit un mot d'une effrayante exactitude. « Vous avez songé sans remords au bien que vous ne faites pas : vous avez laissé mourir des âmes (1)! »

Vous n'oublierez pas que l'être le plus infime vient à la vie avec une mission. « La mort d'un ciron fait un vide dans l'univers, » dit le proverbe. Le ciron est un minuscule moucheron, à peine visible. Il a sa tâche mystérieuse dans la série des êtres organisés. Vous, créature si bien armée pour le travail, et obligée par devoir et par vos péchés à la fatigue, ne laissez pas votre âme se couvrir comme le champ du paresseux, des mauvaises herbes de l'apathie, de l'inutilité et du désœuvrement. Soyez l'hirondelle du bien qui va sans cesse, portant à chaque voyage le brin de paille dont elle fera son nid. Dieu vous attend partout; car il est partout où une larme coule, où un cœur souffre, où une idée est en péril, où sa cause a besoin du dévoûment de ses fidèles.

Travaillez, mon enfant, travaillez de vos mains, pour les pauvres que votre bienfaisance secourra; travaillez parce que c'est la volonté de Dieu et que la contrainte exercée sur la nature indolente est la réaction nécessaire à opposer au péché. Travaillez parce que « ne rien faire est faire le mal (2). » Croyez, comme Titus, que vous avez perdu votre journée lorsque vous n'aurez rien fait de bien.

(1) *Non pavisti, occidisti.*

(2) *Nihil boni facere nihil aliud est quam facere aliquid mali.* (Saint Chrysost.)

« Un païen, dit saint Jérôme, fera-t-il la leçon aux chrétiens ? » « Et l'Evangile sera-t-il moins bien obéi que la philosophie des sages (1) ? »

Soyez une jeune fille laborieuse parce que vous êtes chrétienne.

**Fainéants des quatre saisons.** — « Que font vos enfants, madame? » demandait Mgr Gouthe-Soulard à une de ses diocésaines. » — « Mais, rien, monseigneur. » En été, ils sont à la mer ; en automne, à la chasse ; en hiver, à Cannes, et au printemps, à Paris. » — « Oui, je vois, dit l'archevêque, ce sont des fainéants des quatre saisons. »

Ne soyez pas, mon enfant, une « fainéante des quatre saisons. »

(1) *Si Titus sine Evangelio hoc dixit, quam culpandus Christianus!* (SAINT JÉROME.)

## XLI

## L'ÉTERNITÉ

**Au-delà.** — La première question que l'homme se pose est celle de son avenir. « De toutes les choses que tu ignores, quelle est celle que tu veux savoir avant toutes les autres ? — Si je suis ou si je ne suis pas immortel (1). »

Cette question ne relève pas exclusivement de la foi et du sentiment. Et la poésie ou la croyance ne suffisent pas à nous rassurer.

Y a-t-il des principes d'une éternelle évidence qui soient une réponse à l'angoisse légitime de l'homme ? Oui.

Le monde entier a toujours fait profession de croire à l'immortalité de l'âme. C'est quelque chose que cette unanimité, car la nature ne ment pas (2).

Les oiseaux s'envolent vers des climats lointains où leur instinct les conduit et ils ne se trompent jamais. Tout être porte en lui une loi mystérieuse qui le guide, l'oriente comme une inspiration infaillible.

(1) Saint Augustin, *Soliloques*, 2e livre.
(2) *Natura non mentitur.*

Toute aile vers son but incessamment retombe :
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps et la prière au Ciel (1).

**L'âme et l'avenir.** — Qu'est-ce que la science pense de cette loi qui s'impose à l'âme? « C'est une science *au rebours* que celle qui ose assurer que seule la matière existe, et que seules ses lois gouvernent le monde (2). » C'est net et précis. L'âme et la matière sont distinctes. On peut couper en deux un bras ou une jambe, mais non une idée ou un sentiment. Mais l'âme est-elle immortelle? Oui, si on peut démontrer scientifiquement que l'âme peut exister indépendamment de la matière ! Lorsque vous pensez à un devoir, par exemple, à l'aumône que vous voulez donner aux pauvres, deux actes se produisent, l'un matériel qui est le don particulier que vous vous proposez de faire, l'autre universel, abstrait, qui est une réalité immatérielle, le bien que vous voulez pratiquer.

Ce bien rêvé est dépourvu de toute qualité sensible, il est sans couleur dans votre pensée : il existe comme une voisine incorporelle.

Suivant la grandiose image de Dante, l'âme n'est pas noyée dans la matière, elle émerge, par son sommet, comme le nageur au-dessus de l'eau. Et plus l'âme se dégage des choses corporelles, plus elle est capable de saisir les plus hautes vérités. Elle se retire quelquefois en elle-même pour mieux jouir de la vérité, se donner l'extase du bien rêvé, s'entourer de silence et de solitude pour mieux se dégager du cadre des réalités, et mettre, entre soi et ce monde irritant, la vision des splendeurs surhumaines du beau. L'artiste et le saint, l'âme éprise d'idéal et le cœur voué aux héroïsmes de la perfection suppriment, pour ainsi dire, leur corps, par un effort de volonté, pour donner plus de liberté à l'âme. Les soucis matériels tiennent si peu de place dans leurs

(1) Victor Hugo.
(2) A. Gauthier, professeur de l'Ecole de médecine.

préoccupations qu'ils semblent ne plus exister. Madame Swetchine disait de Joubert, le penseur délicat : « C'est une âme qui a rencontré un corps et qui se tire d'affaire avec lui comme elle peut. »

**Ame immortellement triste.** — On disait de Beethoven : « C'est une âme immortellement triste. » « Sans » doute, des mélodies chantaient dans son âme et il » ne pouvait les traduire à son gré. Il se sentait incapable de faire vivre sous ses doigts, aussi pures qu'il » l'aurait voulu, des harmonies dont la sublimité le » hantait. Et, des journées entières, le grand artiste res» tait assis sur le revers d'un fossé, la tête penchée, le » front chargé du poids de son génie, songeur, solitaire » dans un village d'Allemagne.

» Et lorsque des concitoyens le voyaient ainsi ab» sorbé, ils évitaient de déranger le grand homme, ils » prenaient un autre chemin par respect pour les médi» tations de cette âme inspirée (1). »

**L'âme devant l'infini.** — C'est cette âme, mon enfant, que vous avez à défendre ici-bas contre les mauvaises influences, à protéger contre les agressions brutales ou les attaques sournoises. Surtout vous avez à vous faire une âme de constitution robuste qui sache que ce qu'elle fera sur la terre aura son prolongement au-delà de la vie. Tout est infini en vous, vos pensées franchissent les limites de ce monde, vos aspirations ne se limitent pas aux joies incomplètes d'ici-bas. Quand vous le voudriez vous ne pourriez trouver ce monde suffisant. Lors même que vous auriez tout reçu, tout essayé et que du total des bonheurs humains vous auriez pressé les satisfactions qui pourraient en sortir, il vous manquerait encore quelque chose. L'infini est la terre natale où la créature voudrait rentrer. Or, où est l'infini en dehors de Dieu? Où est la bonté sans limites, la justice sans défaillance ? Dites-moi où vous avez

(1) L'abbé Edelin : *La Vie du Cœur et l'Evangile.*

rencontré la miséricorde sans réticence, l'amour sans égoïsme. Dans les saints!! Mais les saints ne sont que des réflecteurs sur lesquels la grandeur de Dieu rejaillit jusqu'à nous. Les saints eux-mêmes n'ont pas été parfaits. Et s'ils ont été des êtres d'exception, c'est parce que Dieu se servait d'eux pour montrer ses perfections. Leur vie n'a été que l'image de celle de Dieu et si elle est grande c'est parce que Dieu a mis en elle quelque chose de Lui. Leurs élans, leurs désirs, leurs espérances, leurs actions n'étaient pas confinés aux limites du temps et aux horizons de l'espace. Leur âme était plus vaste que le monde, elle rêvait de plus de beauté qu'ils n'en pouvaient apercevoir, de plus de perfection qu'ils ne pouvaient en exprimer avec les ressources imparfaites de leur nature.

La grandeur de notre âme, mon enfant, ses droits et ses aspirations, tout nous fait un devoir de vivre avant tout pour elle, et de souffrir pour son salut.

« **Souviens-toi de ton âme.** » — Il est raconté, dans la vie d'O'Connel, l'immortel défenseur de l'Irlande opprimée, qu'un paysan irlandais avait été jeté en prison par le lord anglais dont il était le fermier.

On proposa au détenu son élargissement, mais à la condition qu'il irait déposer dans l'urne un bulletin de vote contre O'Connel.

Le paysan hésite d'abord ; enfin la pensée de sa famille, dont il est l'unique soutien, le décide à trahir sa conscience et sa foi.

Mais au moment où il va déposer son vote, sa femme magnanime l'arrête et lui crie, dans un élan sublime : « Malheureux ! que vas-tu faire? Souviens-toi de ton âme et de ta liberté !... »

**Statue de neige.** — D'après l'histoire, Pierre II de Médicis occupait Michel-Ange à faire des statues de neige dans la cour de son palais. Quel crime, de faire perdre ainsi son temps à un pareil génie, et de l'em-

ployer à des œuvres qu'un rayon de soleil détruisait !

Nous, que faisons-nous de notre vie ? A quoi employons-nous notre âme, cet élément divin ? A des statues de neige qui fondent, à des enfantillages qui ne durent pas. Que restera-t-il de nos ambitions, de nos vanités ? Ayons des vertus de bronze, faisons des actes méritoires, qui nous survivront à nous-mêmes.

« Il n'y a que trois sortes de personnes : les unes qui » servent Dieu, l'ayant trouvé : les autres qui s'em» ploient à le chercher, ne l'ayant pas trouvé; les autres » qui vivent sans le chercher, ni l'avoir trouvé. Les pre» miers sont raisonnables et heureux ; les derniers sont » fous et malheureux ; ceux du milieu sont malheureux » et raisonnables (1). »

Dieu seul est grand, Dieu seul est vrai : le reste est un « mensonge immense. » — « Hors la mort et les impôts, disait finement Franklin, il n'y a rien de certain en ce monde. »

(1) PASCAL.

## XLII

# RESPONSABILITÉ

**Pas de volonté.** — Pour l'ensemble de l'œuvre de Dieu, mon enfant, notre coopération est nécessaire. Nous manquons à notre vocation quand nous n'utilisons pas nos facultés, — comme l'arbre trompe les légitimes espérances du jardinier quand il ne produit pas de fruit. Vous devez donc à Dieu et à vous-même et aux autres d'utiliser vos talents, votre santé, votre temps. Si vous ne le faites pas, vous frustrez Dieu de la gloire qu'il attend de son œuvre ; vous privez le prochain des bienfaits que chacun de nous doit apporter à la Communauté. Et pour vous-même, vous laissez se détruire elles-mêmes des richesses d'activité, d'énergie, de vertus, qui ne se produisent jamais au dehors — comme des filons d'or et d'argent que l'incurie d'un travailleur n'a pas voulu extraire des entrailles du sol.

**Demi-sommeil.** — L'Evangile condamne l'immobilité ; il est un appel à l'action, à la vie qui a conscience de ce qu'elle vaut et de ce qu'elle peut. Le cœur peut-il rester pur lorsque la vie est inerte, la volonté paralysée, le caractère aigri par l'ennui et la paresse ?

L'ivraie pousse vite dans une terre abandonnée, le

vice s'épanouit rapidement dans une âme qui a perdu toute générosité. Le désœuvrement corrompt l'esprit. Une vie inoccupée est remplie de mauvaises pensées, elle amène l'orgueil de l'esprit et la mort de l'âme. « L'eau dormante ne saurait être pure : les végétations inutiles y croissent, les miasmes y circulent, et les scories s'y entassent ! »

**Sentiments superficiels.** — Le désœuvrement rapproche ceux qui ne veulent pas comprendre la loi du travail. Mais quel peut être le lien sérieux des relations entre des créatures vouées aux mêmes habitudes de nonchalance. Trouve-t-on de la générosité de sentiments, des amitiés charmantes et durables dans les cœurs qui n'ont de culte que pour leurs aises ? Que peut-on attendre de ces êtres sans volonté ? Et puisqu'ils n'ont pas même le souci de leurs devoirs envers Dieu, comment seraient-ils sérieux envers les autres ? Le cœur est froid, comme l'esprit est vide, comme l'âme est orgueilleuse. Il n'y a de sentiments nobles et fidèles que chez ceux qui luttent, qui travaillent, qui se dévouent. Pourquoi la jeune fille paresseuse ferait-elle l'effort d'aimer ses compagnes, quand elle n'a le courage ni de s'intéresser à une idée, ni de s'occuper d'autre chose que de sa précieuse personne ? Si vous êtes riche, travaillez pour discipliner votre volonté, assouplir vos facultés, vous former une personnalité robuste, pour obéir à la raison d'être de votre existence. Si vous êtes pauvre, travaillez avec le sentiment que vous remplissez un noble rôle, une tâche honorable, une fonction inhérente à votre situation terrestre.

**Le repos et l'honneur dans le travail.** — Tout esprit distingué (et la vraie foi a cette puissance de faire de l'homme qui croit ardemment un être de délicatesse) comprend la valeur du travail.

Ce n'est pas un fardeau à porter avec révolte, c'est une loi bienfaisante dont la portée est immense.

Il ne vous déplaira pas, mon enfant, de lire cette belle page de Channing, et d'en bien peser tous les mots : « J'ai foi dans le travail, et c'est pour moi un effet de la bonté de Dieu de nous avoir placés dans un monde où le travail seul nous fait vivre. Je ne changerais pas, quand je le pourrais, notre assujettissement aux lois physiques, à la faim, au froid, ni la nécessité de lutter continuellement avec le monde matériel. Un tel monde ne ferait qu'une race méprisable. L'homme doit son développement, son énergie surtout, à cette tension de la volonté, à cette lutte contre la difficulté, que nous appelons effort. Un travail facile, agréable, ne fait pas de robustes esprits, ne donne pas à l'homme le sentiment de sa puissance, ne le forme pas à la patience, à la persévérance, à la constance de la volonté, cette force sans laquelle tout le reste n'est rien. Les avantages du travail s'étendent au-delà de ce monde. L'habitude d'une occupation courante, sérieuse, est, je pense, une de nos grandes préparations pour une autre existence. Quand je vois combien de travail est exigé de l'homme, je sens que cela doit avoir des rapports importants avec la vie future, et que celui qui profite à cette école a posé l'un des fondements essentiels des progrès, des efforts et du bonheur qui l'attendent dans le monde à venir. Vous voyez donc que le travail a pour moi une grande dignité.

» Ce n'est pas seulement l'instrument qui couvre la terre de fertilité et de beauté, qui soumet l'océan et plie la matière en mille formes agréables et utiles. Il a une mission plus élevée. Malheur à qui n'a pas appris à travailler ! c'est une pauvre créature. Il ne se connaît pas lui-même. Il dépend d'autrui sans pouvoir lui rendre l'appui qu'il en reçoit.

» Et qu'il n'aille pas s'imaginer qu'il a le monopole du plaisir ; le bien-être, le loisir donnent au travail tout ce qu'ils ont de charmes, et nulle fatigue ne pèse autant

que l'oisiveté à celui qui n'a rien pour occuper son esprit (1). »

Voilà de profondes et justes pensées sur la valeur du travail. Vous travaillerez, mon enfant, non seulement pour obéir à la volonté de Dieu, mais pour échapper, par l'effort et la peine à l'ennui maladif qui ronge l'âme des désœuvrés. Quand vous saurez ce qu'est la vie, vous saurez gré au travail de vous donner le repos sédatif et les joies intimes qu'on ne trouve pas ailleurs. Réfugiez-vous dans l'activité, le mouvement et l'entrain nécessaires à l'œuvre qui vous est échue. Bénissez-la comme une sauvegarde contre les déchéances du cœur et le terre à terre de l'esprit : et réfugiez-vous dans le travail, comme dans une oasis salutaire et fraîche, où vous oublierez les niaiseries humaines, les laideurs ambiantes et les contacts fatigants de la sottise et de l'égoïsme d'ici-bas. Surtout qu'on ne dise pas de vous ce que Mgr Mermillod disait à un auditoire de choix : « Vous accusez les ouvriers de faire le lundi, mais, vous, ne le faites-vous pas toute la semaine? »

(1) *Œuvres sociales ; Disc. sur l'élévation des classes ouvrières.*

XLIII

## CE QU'ON DIT DE NOUS

**L'exemple entraîne.** — Votre expérience vous apprendra, mon enfant, que l'exemple, la noblesse de vie sont plus conquérants que la parole, si distinguée soit-elle. L'éloquence souvent — au moins pour les auditeurs — n'est qu'un bruit de mots qui effleure l'esprit, sans pénétrer dans l'âme. Et tous les arguments de la raison la plus savante ou de la foi la plus profonde ne laissent souvent après eux qu'un souvenir, pieux sans doute, mais sans répercussion sur la vie. Vous verrez commettre cette injustice d'imputer à la religion l'indigence de la morale, l'infériorité des vertus de beaucoup de catholiques. Ceux-là, qui ne mettent pas d'accord leurs convictions et leur conduite, n'appartiennent que de nom à Jésus-Christ. Ceux-là, le Maître les a chassés de son temple et il les a stigmatisés. Ceux-là, ils prient. Mais « il ne suffit pas de dire : Seigneur, Seigneur, pour entrer dans le royaume de Dieu (1). » « Jésus ne reconnaît pas pour les siens ceux qui honorent Dieu des lèvres quand leur cœur est loin de lui (2). »

(1) MATTH., VIII, 21.
(2) MATTH., XV, 8.

**Le catholicisme calculateur.** — Peut-on appliquer ces paroles de l'Evangile à ceux qui mettent tout leur catholicisme dans des pratiques d'où ils ne tirent aucun profit pour corriger leurs défauts, améliorer leurs sentiments et réformer leurs mœurs? Dieu le dira. Il dira s'il suffit d'avoir un confesseur et de se montrer à l'église, sans qu'aucun effort sur soi ne se produise, pour être un de ses enfants. Oui, sans doute, on compte que la fin sera meilleure que le reste de la vie ; on escompte le pardon suprême qui effacera le passé ; et on espère qu'après n'avoir pas eu le courage de bien vivre, on aura la grâce de bien mourir. C'est là un calcul sans générosité, une présomption de mercenaire qui veut tirer parti de tout, servir Dieu et l'argent, épuiser les joies de ce monde, et qui pense que les mérites de Jésus-Christ rachèteront au dernier moment les défaillances d'une vie qui se sera passée de Lui. Ce serait vraiment acheter le ciel à bon marché.

**Cause mal servie.** — En dehors de ces considérations d'une gravité considérable, ces catholiques ne se rendent-ils pas compte du tort qu'ils font à la cause sacrée dont ils ont à soutenir le prestige devant les hommes? Quoi! Est-ce là le catholicisme? disent les superficiels et les tarés. Est-ce à de telles vertus, sans racines, sans élan, sans lendemain, qu'aboutit le grâce que Jésus tient en réserve pour ses amis? Ce qui devrait ramener les égarés et déterminer les hésitants, notre splendeur morale, notre vigueur d'action, notre fidélité aux lois divines, tout cela manque au monde. Il juge l'arbre à ses fruits, la valeur de l'idée à la lâcheté de ses serviteurs, la grandeur de l'œuvre à la petitesse de ses soutiens et il dit : « Où donc est le Dieu de ces gens-là (1)? »

Nous faisons blasphémer ce que nous pourrions faire honorer ; l'adoration qu'on doit à Dieu se change en

(1) *Ubi est Deus eorum?* (Ps. 113.)

indifférence et souvent en mépris parce que nous reculons devant une tâche sacrée (1). C'est peut-être dur à lire, ce que je dis là, mon enfant. J'espère que vous y trouverez un aliment à votre courage et la résolution de ne pas fléchir. Au fond de bien des âmes catholiques qui s'imaginent être en règle avec Dieu, il y a, non pas la foi qui obéit, mais une sorte de philosophie qui raisonne — la philosophie du sans-gène et du laisser-aller, qui trouve plus simple de suivre le torrent que de le remonter. L'Evangile gêne, faisons-en un à notre usage ; ce n'est pas plus difficile que cela.

Au fond, il est effrayant de penser qu'on peut « faire des prophéties, chasser les démons, opérer des miracles » et ne pas être un vrai disciple de Jésus-Christ. Tant il est vrai que toute la valeur de l'homme est au dedans de lui. Nos actes n'ont d'importance devant Dieu et de poids dans la balance où se pèse le mérite, qu'autant qu'ils sont moins mélangés d'arrière-pensée humaine, plus dégagés d'égoïsme ou d'intérêt, plus purs d'intention, plus nobles de sentiments. Sans doute, qu'importe ce que le monde aperçoit, ou la façon dont il apprécie, approuve ou condamne ! Les dehors comptent si peu qu'un thaumaturge sans l'esprit de Dieu ne serait, selon l'expression d'Isaïe, « qu'un néant inutile (2). » Une mauvaise espèce d'arbres qui n'a point de fruits, c'est le mauvais chrétien qui n'a que l'apparence du bien, et qui, en effet, ne fait rien de bon ; celui qui parle beaucoup et ne fait rien : « Seigneur, Seigneur », dit-il. Mieux vaudrait ne pas tant dire à Dieu qu'il est le Seigneur et faire sa volonté (3). »

Mais pour que le monde ait tort dans ses jugements, nous devons, nous, ne pas lui fournir des motifs de sévérité. Vous voulez être une catholique dans toute l'acception du mot, l'être dans vos relations comme à l'église,

(1) *Nomen Dei per nos blasphematur inter gentes.* (*Rom.*, II, 24.)
(2) *Quasi nihilum et inane.* (XL, 15).
(3) BOSSUET, *Médit. sur l'Evangile*, XLVI[e] jour.

l'être assez pour forcer l'estime du monde en faisant bon marché de ses travers, de ses bassesses et de ses hypocrisies? Soyez une âme toute de loyauté et de droiture. Qu'on s'aperçoive que votre attitude est sans affectation comme sans détours, imprégnée de franchise. Ayez le regard clair comme vos intentions, et que toute votre vie soit auréolée d'une imperturbable loyauté qui donne à votre conduite la valeur d'une leçon de droiture et de simplicité. « Je veux bien qu'on soit un saint, mais d'abord je veux qu'on soit superlativement un honnête homme (1). » Qu'on ne doute jamais de votre parole lorsque vous l'avez donnée! Que votre cœur soit bon, qu'il sache se souvenir d'une parole amie, d'un service rendu, d'une sympathie rencontrée et que sa gratitude soit plus large qu'elle ne doit pour qu'on sache qu'une âme catholique ne se mesure pas quand elle se donne. Oubliez les offenses, car élevés avec Jésus-Christ en croix au-dessus des laideurs terrestres, nous sommes à un niveau d'où nous ne devons plus les apercevoir. Si on lèse nos droits, ne les revendiquons pas avec dureté; même pour nous défendre contre l'injustice, la douceur est le plus puissant avocat. Ne connaissons pas le mépris qui rebute les autres, le dédain qui les attriste en leur laissant au cœur une blessure que rien ne fermera. Que votre main soit toujours ouverte pour celui qui en aura besoin, et dispensez-le d'avance d'être reconnaissant; ainsi vous lui épargnerez un fardeau et à vous une déception. En tout, soyez magnanime, avec le culte du bien dans toutes les occasions. Tout devient grand en passant par une grande âme, et en montant vers Dieu. Il n'y a pas de petites choses devant Lui, attendu qu'Il se mêle de toutes.

**Le souci de la gloire de Dieu.** — La vie dépend des principes qui dirigent notre esprit. Et l'homme vaut ce que valent les règles qu'il s'est posées. Le catholique a

(1) Madame Swetchine.

pour charte de sa vie le plus merveilleux code de lois morales qui ait jamais été formulé. Et s'il y a parmi nous des erreurs et des défaillances, elles tiennent à l'homme et non à l'Evangile. Notre perfection personnelle est donc éclairée sans que nous puissions nous y tromper. Mais nous avons de plus une autre cause à glorifier : celle de Dieu. Nous sommes les soldats de son armée, des porte-drapeaux qui devons toujours tenir, sans broncher, la croix au-dessus du monde. Et quand le monde voudra savoir ce qu'il faut penser de nous, il se demandera comment nous mettons d'accord notre conduite et les principes que nous disons servir. Le monde est une caverne ténébreuse où les pires passions se livrent combat, et nos vertus doivent apporter un peu de lumière dans cette obscurité (1).

**Responsabilité.** — Le premier sentiment d'une chrétienne, mon enfant, est que sa vie sera pour le monde un témoignage pour ou contre Dieu (2).

On remarquait dans les premiers chrétiens un détachement qu'on trouvait excessif (3). Si ce détachement vous paraît excessif, au moins devez-vous pratiquer le détachement de la volonté, l'oubli de soi, la lutte contre son égoïsme. Le chrétien est vraiment un modèle lorsqu'il porte dans le monde des vertus réelles qui sont un moyen de conquête et de glorification.

Montrez-vous, mon enfant, prudente, juste et forte. Ce sont les vertus morales naturelles. C'est le terrain sur lequel Dieu bâtit ; ce sont des aptitudes qu'il perfectionne.

Mais l'homme est incomplet. (Etre un honnète homme ne suffit pas, car si vous ètes juste par tempérament, votre vertu ne comptera pas pour Dieu), s'il se contente d'ètre naturellement bon. La nature n'est pas tellement

(1) *Tanquam lucernæ lucentes in caliginoso loco.*

(2) *Testimonium divinitatis vita christiani.* (Tert.)

(3) *Videmus iis christianis res humanas paulo plus quam oportet deserere.* (Saint Augustin.)

déchue qu'elle ne puisse produire des actes de vertu. Le soldat peut se faire tuer par point d'honneur, sans attendre de Dieu sa récompense. Mais que ce soldat soit un chrétien, et qu'à l'honneur il ajoute la pensée d'un sacrifice méritoire, il sera un héros mourant, non plus pour un vague sentiment, mais pour un principe à la fois humain et divin. Aussi, si je suis juste parce que la justice me semble mériter mes efforts, je n'aurai fait qu'un acte honorable. Mais, si je cherche en Dieu le principe de mon acte, j'aurai fait de ma vertu instinctive un acte supérieur et divin.

**Être bien avec tout le monde.** — En faisant votre devoir, tout votre devoir, ne croyez pas que vous vous concilierez pour cela l'opinion, et que tout le monde vous approuvera. Mais « faites bien, et laissez dire (1). »

Etre bien avec tout le monde est un rêve et une chimère. Lors même que vous pratiqueriez des vertus supérieures, vous ne vous concilieriez pas tout le monde. La malice humaine est un mystère insondable. Jésus-Christ lui-même n'a pas échappé à la critique. Et comme le disait ironiquement un pince-sans-rire : « Quand un peuple nous applaudit, ce n'est pas une garantie qu'il ne demandera pas notre tête huit jours après (2). »

Ajoutons que c'est presque immoral de songer à plaire à tout le monde. Pour y réussir il faudrait sacrifier votre conscience à vos intérêts, aux goûts, à l'opinion des autres.

Vous connaissez l'histoire de la Normande qui allait prier le grand saint Michel de lui octroyer une grâce. Elle se tourna aussi vers le serpent que l'archange transperce de sa lance, et elle lui dit : « Et toi, petit serpent, si tu pouvais me faire aussi quelque chose. »

La meilleure façon d'être et d'agir, la plus sûre politique, c'est d'être simple, et de pratiquer noblement

(1) *Fac bene, dictisque ne cures.*
(2) G. Tournade.

sa religion, sans poser, mais aussi sans se soucier du qu'en dira-t-on.

On force l'estime de tous lorsqu'on garde une attitude souriante et douce, mais tenace et énergique.

Et si vous avez à répondre, faites-le sans colère, avec sang-froid.

Dans une réunion, Raymond Brucker fut traité de « *Jésuite* ». « Flatteur ! » répondit le spirituel catholique. Et comme un interrupteur lui disait qu'il « ne voulait pas pratiquer la religion pour s'abêtir, » Brucker lui lança cette réplique : « Va, mon ami, c'est déjà fait. »

## XLIV

# L'ESPRIT CHRÉTIEN

**Un seul cœur, une seule âme.** — Les âmes sont unies, sympathisent, se soutiennent lorsqu'un même esprit les anime : « Ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, » disait-on des chrétiens de la première Eglise... C'est vrai. Ils réalisaient le vœu suprême du Christ : « qu'ils soient un comme nous sommes un. » Hélas ! nous sommes comme des étrangers les uns aux autres. L'isolement nous attriste, rétrécit nos sentiments, aigrit nos caractères, tue notre énergie. Nous nous isolons par égoïsme ; nous nous condamnons à une réclusion lamentable parce que nous voulons vivre avant tout pour nous. Les autres cœurs nous restent fermés, comme le nôtre leur reste inconnu. Mais ce désert que nous créons autour de nous ne nous offre même pas la liberté, la liberté du fauve qui jouit de son indépendance. Nous, en nous entourant de solitude, nous nous heurtons cependant aux autres, qui deviennent pour nous des obstacles au lieu d'être des appuis, et des écueils au lieu d'être des sentiers. Nos âmes, cloîtrées dans leur froide personnalité, souffrent de ne sentir autour d'elles aucun contact fraternel, aucune sympathie consolatrice : j'en souffre, comme je fais souffrir les autres, car nous ne sommes les unes pour les autres que des êtres durs, résistants à toute impression ai-

mable, impénétrables à tout ce qui pourrait nous faire comprendre et nous faire aimer.

**Personnalité affaiblie.** — Ce qui nous isole nous diminue, et ce qui diminue tend à détruire. Une armée sans ensemble n'existe plus guère, et quelques soldats qui serrent leurs rangs valent mieux que des bandes qui s'éparpillent. Parce que nous ne sommes pas un, nous existons à peine. Chacun de nous est fort peu de chose, parce que la cohésion manque à nos volontés. « Le monde va de travers parce que chacun ne marche pas droit. » Il y a beaucoup d'hommes, mais peu de personnalités humaines. On ne rencontre que des individus dont l'existence tourne dans le vide, égarés dans les brouillards du doute, dans l'obscurité de l'ignorance, comme des voyageurs qui ont perdu le chemin et croisent, sur les sentiers battus des steppes, d'autres égarés comme eux.

Il faudrait à la vitalité morale du monde

Des hommes, et non pas de la poussière humaine.

A cause de l'absence de l'esprit de Dieu, on ne rencontre que des créatures amoindries, en qui l'initiative, l'élan sont supprimés, qui ont laissé s'éteindre en elles toute flamme généreuse, tarir la source du dévouement, du sacrifice et de l'héroïsme.

L'isolement nous réduit à rien. L'humanité, qui devait être un groupe compact de cœurs serrés les uns contre les autres, n'est plus qu'une cohue de Don Quichotte luttant contre des chimères, de baladins qui amusent la foule ou de badauds qui s'émerveillent de niaiseries. L'unité, l'union manque à toute cette masse d'êtres pour en faire une armée d'âmes d'élite prête à toutes les tâches supérieures et digne de sa haute vocation.

**Surface trompeuse.** — A première vue, le monde catholique ne paraît pas mériter cette rigueur d'observa-

tions. Le nombre des fidèles qui vont dans les églises et qui fréquentent les sacrements a augmenté. On rougit moins de Dieu. On ose aller bravement vers Lui, franchir les portes des temples, s'agenouiller devant son tabernacle. Il y a là un affranchissement des consciences qu'il faut voir, auquel il est juste d'applaudir. Mais, en déchirant cette surface, que voit-on ? Il n'y a pas de rapport entre la conduite et la profession de foi extérieure. Le catholique, fervent et recueilli entre les murs de l'église, laisse son âme sur son prie-Dieu, et en emporte une autre à travers le monde.

Sa mentalité change avec le milieu où il va. C'est un Janus à deux visages, pieusement tourné vers l'infini et dévotement courbé devant la croix sous les voûtes de l'église, grossièrement épris de jouissance et de bassesse et en adoration devant l'or, dès qu'il retourne dans l'atmosphère de fièvre et d'agitation du monde. C'est là un fait, lamentable, mais évident. « Il y avait autrefois des mœurs chrétiennes : il n'y a plus guère aujourd'hui que des pratiques chrétiennes. La grande inconséquence consistait, il y a cinquante ans, à croire sans pratiquer : elle consiste de nos jours à pratiquer sans devenir meilleur. »

Vous n'aurez qu'à jeter les yeux autour de vous, mon enfant, pour constater que ces paroles n'ont rien d'exagéré. Examinez deux femmes du même monde. L'une est impie, l'autre est fervente. Toutes deux, à leur foyer, au dehors, ne semblent pas se conduire différemment. Vous trouverez chez l'une et chez l'autre des habitudes de mollesse, une indulgence outrée pour les écarts et les faiblesses, une facilité à tout excuser pour avoir le droit de tout se permettre à soi-même. Chez elles, s'étale un luxe exagéré, le culte de ses aises, la passion de paraître, le désir de surpasser le prestige des autres, de dominer dans les rivalités de toilette, de préséance et de beauté. Et pour subvenir aux exigences

(1) Mgr d'Hulst.

d'une telle situation, si l'argent fait défaut, on le demandera à des spéculations où l'honneur risque de sombrer en même temps que le bien-être. A ces traits, dans lesquels vous reconnaîtrez sans doute quelques-uns des personnages de votre cercle d'amies, ajoutons l'abandon de l'autorité domestique, les lâchetés et les complaisances qui laissent la famille sans direction et sans contrôle. Ces vies ne sont dirigées que par le désir d'éviter la gêne et le sacrifice. Qu'une femme sans idées chrétiennes adopte une semblable manière de vivre, c'est explicable. Mais une chrétienne qui se confesse, communie ! elle n'est donc chrétienne qu'à l'église, et païenne dès qu'elle en est sortie ? A quoi sert la religion si elle n'est pas l'inspiratrice de la vie ? Quand doit-on s'en servir si ce n'est dans sa conduite, dans les menus faits ou les incidents importants de l'existence courante?

Toutes nos actions doivent être inspirées par les mobiles les plus délicats, s'inspirer du respect des droits des autres, autant que de l'idée absolue de nos devoirs.

L'Evangile est-il la règle de notre vie lorsque nous n'étendons pas l'esprit chrétien à toutes nos démarches et à toutes nos exigences?

**La visiteuse des pauvres.** — Une dame du monde, qui se croit chrétienne et charitable, était allée visiter ses voisins pauvres, chez qui se trouve une jeune fille malade.

Du premier coup d'œil, elle reconnaît l'exactitude des renseignements fournis par le concierge : c'est propre, c'est rangé. La charité ne sera pas mal placée ici.

— Pardon, madame, dit-elle, en s'avançant, tout avenante, vers la mère de famille un peu interdite ; comme j'habite dans la maison voisine...

Elle s'interrompt, car elle a aperçu dans l'alcôve le visage de la jeune fille.

Oh ! ces joues hâves, ces pommettes saillantes, ces yeux caves, cernés de bistre, ce feu sombre et fiévreux

du regard, cette toux déchirante qui secoue le pauvre petit corps !

« Elle est perdue », murmure la visiteuse, qui s'avance doucement vers le grabat de la malade, et lui dit avec une pitié caressante :

— Comment, mon enfant, vous vous permettez d'être malade ? Savez-vous que c'est très vilain ! Où donc avez-vous pris ce gros rhume-là ?

— Oh ! madame, répond la mère, la chère enfant n'est pas responsable de ce qui lui arrive...

— Mais, enfin, dans quelles circonstances ?...

— Voici : ma fille est ouvrière dans un atelier de couture : à présent, c'est la pleine saison, et elle travaillait tous les jours depuis huit heures du matin jusqu'à dix et onze heures du soir. C'était plus qu'il ne lui en fallait...

— Mais, elle aurait dû refuser !

— Et manger, madame; on l'eût remerciée tout de suite... Cependant, elle eût encore résisté, sans une commande pressée qui est arrivée jeudi dernier pour le lundi. Une robe qu'il fallait absolument. Vous savez, les clientes, ça n'attend pas Il a fallu veiller jusqu'à trois heures du matin : le poêle était rouge; quand ma fille est sortie de l'atelier, brisée, épuisée, elle a eu froid... en rentrant, elle s'est mise à tousser... et la voilà !

— Mais c'est abominable ! s'écria la bonne dame; eh bien ! je plains la personne qui a cette robe-là sur ses épaules.

A ces mots, un frémissement indéfinissable court sur les lèvres de la petite malade; elle tire péniblement de dessous ses draps une main décharnée ; et, la tendant vers la belle robe couleur feuille morte, qui couvrait les épaules de la visiteuse, elle dit doucement, avec un sourire pâle :

— C'est celle-là (1).

Si la vie vous est douce et clémente, mon enfant,

(1) *Semaine d'Amiens.*

vous songerez à ces jeunes filles qui travaillent sans repos ni trêve. « La veillée terminée, le gaz éteint, l'atelier rendu au silence nocturne, elles s'en vont, les couturières, les prétendues fées parisiennes ; elles s'en vont le dos brisé, la tête vacillante, l'estomac dans les talons ; elles s'en vont vers Ménilmontant ou Belleville retrouver l'humble, la pauvre chambre, avec des visions de robes merveilleuses sous les paupières ; dans les oreilles, l'écho de paroles entendues au restaurant, dans la rue... *Et ne nos inducas in tentationem* (1). »

(1) *La Femme contemporaine*. Novembre 1903, p. III.

XLV

## LE SILENCE DE JOB

**Le silence**. — « Tout à coup, dit l'Ecriture, il se fit dans le Ciel un silence d'une demi-heure. » Le silence a une grande majesté ; il révèle que quelque chose de grand se passe.

Pour Job, ce fut le signe de sa magnificence morale. Pendant ses malheurs, il parle. Son âme éperdue se plaint. Sa sincérité est si profonde que ses plaintes ne sont pas incriminées par Dieu. Au contraire, Dieu lui dit : « Prie-moi. » L'explosion de son amertume n'était qu'une forme de son amour comme s'il disait à Dieu : « Pourquoi forces-tu à gémir un cœur si plein de toi. »

**Sincérité**. — Si la droiture et la vérité doivent se trouver dans le langage des hommes, c'est surtout chez nous, mon enfant.

Nous aspirons à la vertu. La vertu, c'est une force d'âme qui se traduit par une splendeur d'actes. Qu'est-ce qu'une vertu qui n'aboutit qu'à des excès de langage ; qui ne sait ni modérer ses jugements, ni garder de mesure dans ses appréciations?

Soyons simples, d'une loyauté qui nous fasse rester dans la discrétion, et ne méritons pas l'observation

de M. J. de Maistre : « L'exagération est le mensonge des honnêtes gens. »

Mentir!... Non, vous ne mentez pas : une âme sincèrement catholique ne connaît pas ce vice odieux ! Mais de là à ne jamais blesser personne, à être juste pour le prochain, indulgent pour lui, il y a loin. Plût à Dieu que nous fussions dignes de l'éloge fait de la Sainte Vierge : « La douceur du miel et du lait sont dans tes paroles ; la grâce est répandue sur tes lèvres ; aussi, Dieu t'a bénie pour l'éternité (1). »

**Ce que l'on pense.** — Dire ce que l'on pense est toujours difficile, quelquefois même dangereux, souvent impossible. Mais il faut penser ce qu'on dit.

« Etre sincère, c'est plus qu'une qualité, c'est une » vertu, d'autant plus méritoire qu'elle compromet sou- » vent celui qui la pratique (2). » L'héroïsme de la sincérité, c'est souvent du Don Quichottisme. Qui se flattera de corriger les abus, de redresser les torts de l'humanité? Ce rôle chevaleresque serait sans résultat dans le monde, incapable d'accepter les rigueurs austères de la vérité.

Au moins la langue, pour être obligée à mesurer ses paroles, par prudence, doit être aussi discrète par vertu.

« Il est rare que le flux des paroles soit sans péché : » celui qui gouverne bien sa langue est un sage (3). »

» Si quelqu'un pense être pieux et ne modère pas ses » paroles, il professe une fausse religion (4). »

N'est-ce pas Esope qui disait que « la langue est ce qu'il y a de meilleur et de pire en nous ? » Une grande retenue dans les conversations est le symptôme d'une piété profonde, parce qu'il est très difficile de ne pas

(1) *Mel et lac sub linguâ tuâ. Diffusa est gratia in labiis tuis, propterea benedixit te Deus in æternum.*

(2) H. de Bornier.

(3) Prov., x, 18.

(4) Saint Jac, i, 26.

dépasser les limites de la discrétion, de la réserve et de la charité.

Si je ne craignais de paraître émettre une plaisanterie de goût douteux, je vous citerais, mon enfant, cette parole d'un missionnaire disant qu' « il y a un huitième péché capital, qui est surtout péché de femmes, c'est le bavardage. »

Admettons que « sur ce fait, bon nombre d'hommes sont femmes (1) », peut-être cependant la femme use-t-elle trop largement de sa facilité d'élocution et de sa vivacité d'impressions.

L'esprit français se distingue par beaucoup d'élégance et de distinction, par quelque peu de jactance aussi, et ce n'est pas sans raison qu'un écrivain a pu dire « qu'en France, tout le monde est un peu de Tarascon (2). »

La femme, ayant, à tort ou à raison, la réputation de parler beaucoup, vous comprendrez qu'il soit ici question des exagérations où conduit la démangeaison de parler. Et comme le médecin qui demande à voir la langue de son malade, je vous demanderai comment se comporte la vôtre.

Vous en servez-vous pour le bien, et toutes vos paroles sont-elles, comme le disait un ancien, « un encens à Dieu (3). »

**Nos frères.** — Nous ne voudrions pas souiller nos mains des biens des autres. La délicatesse est pour nous la fleur de l'honnêteté. Si nous enlevons au prochain par nos médisances une parcelle d'honneur, de mérite ou de considération, n'avons-nous pas volé quelque chose qui vaut mieux que la fortune : le prestige moral, si précieux. Ceux qui tombent dans ce péché, mon en-

(1) La Fontaine.

(2) Un vieil Indien, le capitaine Joseph, mort à cent ans, disait : « Avec un écho ou avec une femme, on n'a jamais le dernier mot. »

(3) *Lingua thuribulum divinitatis.*

fant, sont sans nul doute moins parfaits que ceux qu'ils déchirent : « Ils ont, dit saint Bernard, le diable sur la » langue, et ceux qui les écoutent l'ont dans les » oreilles. » Il n'y a donc rien de mieux à dire que ces futilités malveillantes, ces racontars risqués et vagues sur le compte des autres ! !

Les bavards sont des êtres nuisibles, dénués de bon sens et de jugement. « Ils résonnent d'autant plus » qu'ils sont vides, comme les tonneaux (1). » Et, sans doute, que dans bien des cas, on peut leur appliquer la parole de Théocrite : « Un fleuve de paroles, à peine » une goutte de bon sens (2). »

**Témérité de langage.** — On ne s'imagine pas les désastres que produit le langage méchant. C'est l'envie qui cause ordinairement le mensonge ou les opinions téméraires. La bouche est la sépulture d'où sortent les miasmes de la délation des propos malveillants (3). Le mal se répercute : « Quand tu n'as rien dit, ta parole t'appartient, tu règnes sur ta pensée à l'intérieur, mais une fois prononcée, cette parole règne sur toi (4).

Nous nous faisons trop aisément les colporteurs des bruits les plus étranges, les porte-paroles de l'opinion dont les jugements sont si peu fondés. Est-ce que Jésus-Christ n'a pas été flagellé par les jugements de l'opinion : « Il mangeait avec les pécheurs... était possédé !... » Nous nous hâtons trop de prendre au sérieux les dires les moins contrôlés.

« Méfiez-vous des cas parfaitement clairs », a dit un jurisconsulte. Vous en êtes sûr ? Parfaitement?... — Et, plus tard, on reconnaît son erreur. Lors même que notre jugement serait fondé, ne devons-nous pas envelopper la réputation des autres d'indulgence.

(1) Lamartine.
(2) *Vix mentis guttam.*
(3) *Sepulcrum patens est guttur cornus.*
(4) Proverbe arabe.

**La jeune fille moderne.** — La jeune fille moderne est plus éclairée que la jeune fille d'autrefois. Ce supplément de science ne sera pas une surcharge qui détruira l'équilibre, pour une jeune âme que la Religion aura formée et préparée à se servir des éléments nouveaux dont est faite la vie sociale aujourd'hui. La jeune fille a tout à gagner, à ne pas devenir une jeune fille trop moderne, à ne pas prendre des allures garçonnières, le sans-gêne, ou le pédantisme, qui sont des privilèges que s'attribuent parfois, — sans devenir plus distingués pour cela — nos bons petits jeunes gens : « La femme ne peut être supérieure que comme femme : mais dès qu'elle veut émuler l'homme, ce n'est qu'un singe. » Excusez cette citation de M. de Maistre !

Une jeune fille est un être charmant, lorsqu'elle garde la grâce de la simplicité, de la pudeur, et d'une réserve discrète et sans affectation. Le pédantisme et la hardiesse de langage s'accordent mal avec ses vingt ans, gardés à l'ombre du foyer, dans l'intimité des causeries maternelles, et à l'écart des trivialités habituelles. Evitez, mon enfant, le travers des linottes qui s'agitent, papillonnent, lisent de tout, parlent de tout, écrivent sur tout, et mériteraient peut-être cette remarque faite contre un plumitif : « Il n'apprit rien, écrivit sur tout, se trompa presque toujours et ne s'en aperçut jamais (1). »

**Travers de langage.** — Ne vous croyez pas obligée, pour montrer votre savoir-faire, de dire que votre frère est un *potache*, ou qu'il a été *retoqué* à son *bachot*, parce que l'examinateur lui a *poussé une sale colle* (2). Ce jargon est déplacé dans la bouche d'une sœur. Ne cherchez pas à *épater* la galerie ; ayez à cœur de rester dans votre rôle, à votre place ; elle est assez belle. Ne mettez pas à

(1) Max. du Camp.

(2) Lire l'article fort intéressant de la *Femme contemporaine :* n° 14.

votre vie, si fraîche de candeur et de distinction touchante, le panache ridicule d'une exagération qui vous déconsidérerait. Savez-vous ce qu'on dirait quand vous ne seriez plus là : « Que vous êtes une « extramoderne » » et qu'une mère qui saurait de quoi dépend le bon» heur d'un ménage, ne vous rechercherait pas pour » son fils. » Soyez joyeuse et gaie : mais, de grâce, soyez d'une tenue parfaite de langage.

Loin de moi la pensée de vous exclure de toute participation au mouvement général de votre temps. Vous pouvez vous y associer dans la mesure de votre condition. Ne soyez pas une jeune fille vingtième siècle, en ce sens que votre foi doit vous préserver des manies, des banalités ou des travers de notre époque. Quelle que soit votre situation sociale, une jeune fille sait toujours être aimable sans prétention, digne sans affectation, et chrétienne toujours.

## XLVI

# L'HUMILITÉ

Sainte Thérèse. — Un proverbe espagnol dit que « si les anges parlaient le castillan, ils se serviraient du style et du langage de sainte Thérèse. » Comme saint François de Sales, elle professe la consolante doctrine de la tranquillité d'esprit, de la paix sédative et sereine que nous ne devons pas perdre, même après nos fautes.

Vous ne vous étonnerez pas, mon enfant, si vous voulez bien réfléchir que « Dieu est meilleur dans ses colères que l'homme dans ses bontés (1). »

Sainte Thérèse, qui était une âme de grande énergie aussi bien que de sainteté, indique, comme un refuge à l'âme courbaturée de ses luttes, cette sérénité imperturbable qui n'est après tout qu'une absolue confiance en Dieu. Elle veut que tout en reconnaissant le mal qui est en nous, nous n'en soyons ni troublés ni inquiets. Nous devons être affligés d'être mauvais sans doute, mais sans laisser assombrir notre pensée ni se tarir nos sentiments.

N'y a-t-il pas une consolation dans notre chagrin,

(1) *Melior est Deus iratus quam homo propitius.*

car plus nous avons de regrets du passé, plus aussi nous espérons voir s'agrandir pour nous la miséricorde de Dieu? Notre néant appelle l'infini; notre cœur brisé attire son cœur compatissant et nous savons que plus nous avons de larmes, plus il a de sourires.

Ce n'est pas que Dieu se plaise à nous voir souffrir, mais il s'émeut d'autant plus que nous sommes émus nous-mêmes. C'est l'histoire des âmes généreuses de ne pouvoir voir sans émotion la douleur des autres. C'est encore bien plus l'histoire de Dieu.

**Faible et grand.** — Pour devenir une âme de haute noblesse, il faut avoir commencé par être une âme aux faiblesses douloureuses. La grâce a un dur travail à nous demander.

Votre cœur épris de lui-même n'en sort que par l'ouverture que lui fait le coup de la lance du sacrifice. Plus l'effort sera grandiose, plus vous vous débarrasserez des penchants maladifs et des vilenies instinctives de la nature : plus aussi vous vous sentirez allègrement dégagée du poids des passions qui vous alourdissaient. Ce sera le commencement de la libération de votre âme, le décollement de ses ailes attachées à la glu de l'oiseleur satanique, l'essor vers le plein air et l'atmosphère radieuse et saine de la liberté. Mais pour donner ce coup d'aile vous devez d'abord comprendre combien votre misère en a besoin. Et au lieu de vous en inquiéter, ce qui serait un amour-propre mal placé, y trouver un point d'appui pour sortir des marécages du péché, des sables mouvants des bassesses humaines, où s'embourbent ceux dont les rêves sont vulgaires et l'esprit sans essor.

Voilà « la vérité qui délivre. » Celle qui affranchit du culte de soi.

**Heureuse misère.** — Vous entendrez demander, mon enfant, pourquoi Dieu ne nous a pas créés plus parfaits, plus heureux. Imaginez un père qui pouvant donner

une fortune à son fils ne lui en donne que le quart en se disant : « Il va abuser de l'argent que je lui donne; mais je le relèverai de la misère où il va tomber en lui donnant le reste. Cette seconde donation lui fera mieux comprendre mon affection. Je lui en ai donné le moins possible pour laisser plus de place à ma générosité. » Si le fils n'avait pas mal employé le premier don de son père, il aurait moins senti la grandeur du second. Ainsi Dieu créa l'homme le moins parfait possible pour laisser un champ plus vaste à la grâce et à sa volonté. Supposons que Dieu nous eût créés infinis comme Lui, ce qui est impossible puisque l'infini ne peut se répéter hors de soi, notre condition eût été sans gloire. C'est à nos actes à nous procurer le bien et le bonheur absolus que nous ne tenons pas de notre être (1).

Nous n'aurions pas eu l'honneur de nous former une personnalité puisqu'elle eût été comprise dans notre substance. Mais si dans une condition inférieure l'homme s'élève à la même vertu que l'ange, cette condition ne devient-elle pas merveilleuse et supérieure? La chute, le péché, la misère de l'homme ont donc l'avantage d'ouvrir pour nous plus largement l'amour et la miséricorde.

**S'humilier.** — Vous, mon enfant, qui apercevez clairement les mystérieuses circonstances de l'existence de la race d'Adam, vous n'aurez pas la sottise d'être orgueilleuse, ni la faiblesse de ne pas coopérer à votre perfectionnement moral. Votre tâche est de vous faire une âme. Ce qu'il faut de déploiement de volonté, d'intensité d'amour pour élargir ses vues, développer ses sentiments, attacher son cœur, ceux-là seuls le savent qui ont eu l'idée fixe et le noble but de leur beauté intime, car la réussite n'est pas venue d'un seul coup. L'homme ne franchit pas d'un bond la distance qui sépare la fai-

(1) « Vivre sans bruit console de vivre sans gloire. »

(Jean Dolent.)

blesse native de la force conquise. Si vous pouvez vaillamment faire face aux tentations et rejeter du pied les abjections communes, vous n'êtes pas arrivée en une seule étape à cet affranchissement de votre pensée et à cette liberté de votre cœur. Vous avez parlementé avec les séductions, discuté avec votre conscience, ergoté avec vos hésitations, vos convoitises, vos passions. Vous avez commencé par hésiter, par écouter ce que vous disait Dieu autant que ce que vous disait le monde. Vous vous estimiez tant qu'il vous semblait que les sacrifices demandés ne vous valaient pas. Vous ne disiez pas que « Paris vaut bien une messe », mais que le monde est bien beau, et que Dieu est bien exigeant pour nous obliger à tant de renoncements héroïques. Tant que vous vous êtes estimée vous-même, vous êtes restée étonnée, troublée de vos péchés et de vos imperfections, parce que vous pensiez, comme le dit saint François de Sales, « être quelque chose de bon, de résolu, de solide ». Quand vous avez vu qu'il n'en était rien, que « vous aviez donné du nez en terre » (1), vous vous êtes troublée, chagrinée : vous avez été mécontente de vous être trompée sur votre compte. « Tout cela ne venait que de l'orgueil (2). »

Vous ne serez forte, mon enfant, qu'en étant humble, parce qu'alors vous aurez cette liberté d'esprit qui ne se fie ni à elle-même ni aux autres, ni à la fortune, ni à tout ce qui sollicite notre amour en ce monde.

« L'humilité, a dit Lacordaire, est la passion de l'être vraiment grand qui veut se faire petit afin de se mieux donner. »

Le sentiment de notre misère vous humilie, mais c'est une force qui vous aide à réagir puisque l'être noble qui tombe n'a pas de plus noble souci que de se relever. Qu'est-ce que cela fait à l'artiste d'être né dans une condition obscure puisqu'il a l'idéal qui l'appelle vers

(1) Saint François de Sales.
(2) *Avis spirituels*, *idem*.

les contemplations de l'art? Plus son point de départ est obscur, plus son arrivée est éblouissante. De son berceau de rustre il a monté jusqu'aux sommets de la gloire. Moins il aura été, plus il sera. Il n'a cru qu'aux joies des visions du beau, il a tout méprisé, même sa santé, son plaisir, ses aises, pour rester fidèle aux séductions magiques de la nature, des couleurs, de la forme, de la beauté, pour poursuivre dans ses méditations, pour essayer de fixer dans des formes heureuses les objets souriants de ses rêves. Il a été fort parce qu'il s'est débarrassé du bagage alourdissant des petitesses et des grossièretés de la foule.

Il s'est fait petit pour cacher ses labeurs aux yeux indiscrets ou aux regards imbéciles.

Il s'est rapetissé, réduit dans le silence, la fatigue, l'obscurité, pour que rien du monde, rien de bas, nulle ombre profane, nulle importunité, nulle influence ne se mît entre son âme et les clartés où montait sa pensée, ni le décourageât dans ses admirations, ne troublât ses extases. Et s'il a fléchi parfois, se sentant trop misérable devant la perfection entrevue, trop maladroit dans ses essais, fatigué de ses tentatives sans succès, il s'est dit que les beautés entrevues valaient mieux que ses souffrances, et que même ce qu'il avait aperçu le dédommageait des déboires et des douleurs qui l'avaient torturé. Ce qui fait la joie de l'homme exige de lui l'effort, doit lui faire comprendre son impuissance, le sauver du découragement.

« La femme est une fleur qui ne donne son parfum qu'à l'ombre. » S'il y a quelque sacrifice à faire pour garder ce rôle et cet effacement, vous vous souviendrez, mon enfant, que l'encens ne parfume qu'en se consumant. Votre âme sera d'autant plus grande qu'elle aura accepté d'être plus discrète et plus humble.

**Les cendres des Pisons.** — Et puis, la vie ne vaut que si elle est pour Dieu un instrument de gloire et pour nous une tâche qui s'achèvera là-haut.

Il y a quelques années, des ouvriers, employés à creuser le terrain de la voie Appia, découvrirent le fameux caveau des Pisons, et sept cippes de marbre contenant les cendres de la victime d'Othon, de Vérania et de leurs proches. On s'imagine la joie du propriétaire, M. Mariani. Il n'eut rien de plus pressé que d'aller examiner les précieuses reliques. Mais quelle ne fut pas son indignation quand il constata que les cendres avaient disparu des urnes! « Où sont-elles ces cendres? demanda-t-il à l'un des ouvriers. — Bah! fit l'interpellé, confus... pouvais-je me douter qu'elles avaient de la valeur? — Qu'en avez-vous fait, malheureux? — Elles étaient très propres, très blanches, et ma foi, je me suis dit que ma femme qui est blanchisseuse pourrait les utiliser comme savon, pour sa lessive!... »

O vanité! ô gloire!

Comme le chrétien a raison de n'aimer que les vérités suprêmes et de se détacher de tout!

Et le poète a raison de s'écrier :

Tes yeux ne verront point reverdir tes ruines;
Livre leur cendre morte au souffle de l'oubli.

## XLVII

# LE CŒUR PUR

### POUR LA FÊTE DU CŒUR TRÈS PUR DE MARIE

**Gloire intime.** — Nul cœur n'a été plus comblé de grâces, nul, aussi, plus fidèle, que celui de la sainte Vierge. « Son cœur, dit saint Anselme, fut d'une pureté si parfaite, que l'on ne peut en imaginer une plus grande après celle de Dieu. »

Marie dut aimer avant tout la pureté, « ce précieux trésor, dit saint Paul, que nous portons dans des vases fragiles. »

« Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. » Ils le verront dès ici-bas à travers la limpidité de leur amour, débarrassé des vilenies naturelles, ou tout au moins, les chassant à mesure qu'elles obscurcissent leur pensée. Ils le verront à travers les chastes visions de leur imagination toujours en éveil pour ne pas s'abaisser à des rêves malsains.

Ceux-là « suivent l'Agneau » de près, déjà, sur la terre : ils seront son escorte d'élite là-haut.

**Jésus, le plus beau des enfants des hommes.** — Vous aimez, mon enfant, les merveilles de ce monde,

et vous avez raison. Une joie sereine envahit notre pensée devant les beautés éparses dans la création : un coucher de soleil, la majesté des nuits, un paysage aux proportions infinies, un visage où se reflète la vertu, un regard où l'âme a mis sa noblesse ou sa douceur : tout cela captive notre cœur. Mais ce sont des fragments isolés, des traces fugitives de la beauté éternelle. C'est l'ombre de la splendeur divine qui passe un instant sur le monde, ou sur les traits d'une créature. Lorsqu'un objet créé vous attirera par ses charmes, et que vous croirez pouvoir l'aimer sans manquer de respect à votre âme et d'amour envers Dieu, vous songerez que la délicatesse du cœur est votre première force comme votre plus grande gloire, et que sa sauvegarde est le plus impérieux des devoirs.

**Le lis entre les épines.** — Le cœur humain est ici-bas dans des épreuves dont la plus dure est la lutte contre les entraînements de la passion. Un souffle léger projette le lis contre les épines qui le cernent. Une imprudence rapproche notre pensée du mal qui la guette. Si vous voulez être, plus tard, une femme de caractère et de dévouement, défendez, avant tout, votre âme contre le laisser-aller qui mène aux hésitations devant cette vertu sacrée de la pureté. Hésiter, c'est discuter. On ne discute pas avec la tentation : on l'écarte et on l'oublie.

**Pour aimer.** — Seuls, les chastes savent aimer : seuls, ils ont le tact de la tendresse et la noblesse des désintéressements sans limites. Ne cherchez pas la trace d'un sentiment généreux chez celles que le mal a atteintes : ni les pauvres, ni les amis, ni les parents ne pourront espérer un élan de générosité, une amitié loyale, un attachement filial de ces cœurs ravagés.

Mais aussi, quelle âme vibrante que celle de la jeune fille qui a gardé sans tache son imagination ! Quel trésor de bonté, de compassion ; quelle ingéniosité dans

les procédés de son cœur ! quelle grâce dans sa naïve et fraîche amitié !

**Le fard.** — A en croire les mauvaises langues, certains visages féminins estompent leurs traits d'une légère buée de poudre qui leur donne une teinte artificielle.

Gardez au vôtre le *fard* de la candeur. Celui-là ne s'envolera pas au souffle du vent, et ne trompera pas les yeux clairvoyants. La beauté existe toujours, malgré les irrégularités de détail, sur le front de la jeune fille dont l'âme est claire comme un cristal. Un visage si beau soit-il n'est jamais sans laideur, lorsque de secrètes dépravations entachent le fond mystérieux de la conscience ; car les tares lointaines de l'esprit montent malgré tout à la surface, dans le pli mauvais des lèvres, dans le regard flottant et embarrassé des yeux, et dans une indéfinissable perturbation que les troubles intimes de la pensée mettent sur la beauté primitive. Au contraire, la laideur n'est jamais sans beauté lorsque l'âme est belle. Car elle transparaît, en éclairant le regard et le front d'une sérénité et d'une grâce que nul charme humain ne saurait égaler.

**Fille d'Ève.** — Je pourrais vous citer, mon enfant, le nom d'une princesse de sang royal qui n'a jamais lu de roman avant son mariage. Plût à Dieu que toutes les jeunes filles l'imitassent ! Vous dire que le roman est malsain est superflu : vous le savez bien. Vous dire pourquoi il est funeste est inutile : vous le devinez. Ce qui importe, c'est qu'une jeune fille combatte sa curiosité, qu'elle n'ouvre ni livre ni journal qui pourra être pour elle un danger.

La lecture d'un livre ou d'un feuilleton à intrigues romanesques ouvre à l'imagination l'espace illimité du rêve. Rêver, c'est entrer à tire-d'aile dans le domaine de la chimère. Nourrir son esprit de chimères, n'est-ce pas le dévoyer, lui faire prendre des illusions pour des réalités, se tromper soi-même en s'apprenant à regar-

der la vie par son côté illusoire et mensonger? Le rêve, c'est le dérèglement de l'esprit, la conception fausse des devoirs, la griserie qui énerve les facultés en les endormant, et éteint l'énergie morale en la faisant dévier vers de vagues aspirations. Ces visions fuyantes s'évanouissent à mesure qu'on se heurte aux rudes chocs de ce monde. Puis, la foi s'étiole : « Elle descendrait dans l'âme qui souffre : le doute descend dans l'âme qui rêve. » Lisez l'*Imitation* qui vous montrera les dangers et les conséquences de cet état malheureux.

**Le plaisir.** — Pourtant, me direz-vous, on ne peut se murer dans un isolement maussade. Puis, la vie est un enchantement quand on la voit à travers les sourires des choses et ses propres illusions Dans tous les coins chantent les appels à la joie ; aux éveils de sentiments du cœur répondent les séductions qui se multiplient, les espérances de bonheur, une sorte de symphonie universelle des êtres, qui murmurent aux jeunes âmes leurs refrains mensongers, leurs flatteries, leurs aimables invitations.

Prenez garde, mon enfant, aux voix mystérieuses qui appellent la jeune fille à la coquetterie, lui chuchotent leurs éloges, lui détaillent complaisamment ses avantages. Prenez garde aux amies que les sympathies mondaines vous auront fait rencontrer. Vous avez une pierre de touche infaillible pour savoir ce que vaudra chacune de vos compagnes. Lorsque vous vous rendrez compte qu'en fréquentant l'une d'entre elles, vous aimez moins Dieu, rompez avec celle-là. Si vous avez éprouvé cette sensation, c'est qu'elle vous enlevait à chaque entretien un peu de votre foi et de votre candeur ; n'hésitez pas...

**Le monde.** — Il n'est pas possible de vous dire : « N'allez pas dans le monde. » Le courant des habitudes modernes est tel qu'il est difficile de le remonter. Mais une chrétienne doit savoir affronter des dangers qu'elle

ne peut éviter. Vous apprendrez vite que « le monde » est un milieu où tout est factice, hypocrite, malfaisant. Les triomphes qu'on y obtient sont bien fragiles, les éloges peu sincères. A quoi tient un succès d'une heure dans la foule? A une coiffure! A une teinte de visage! A une parure!

Et quand vous aurez passé rapidement sur le Capitole des hommages, une autre après vous sera peut-être fêtée avec plus d'éclat encore, puis oubliée encore avec autant de facilité. Voyez-vous... la vie pour le monde est le foyer de la langueur et de l'ennui. Rien n'émeut, ne distrait, n'intéresse celle qui a goûté aux fruits amers du plaisir. Le cœur se blase ; il s'est vidé d'idées chrétiennes pour se saturer de jouissances. Comme les sensations mondaines ne sauraient le satisfaire, et qu'il n'a plus de sentiments chrétiens, il reste seul avec lui-même, rêveur, déçu, désemparé, — n'ayant plus d'autres ressources que de chercher toujours des joies nouvelles, toujours des émotions plus pimentées, toujours des sensations plus fortes. Les récréations saines ne l'intéressent plus : il lui faut le ragoût du fruit défendu, et il finit par dire, comme madame de Longueville : « Moi, je n'aime pas les plaisirs innocents. »

**Le sans-gêne.** — Tout doit être délicat dans une jeune fille : le langage comme la tenue ; tout doit porter la marque de la réserve la plus absolue. La pudeur est sa gloire, comme le courage est l'honneur du soldat. Ce qu'on attend de vous, mon enfant, c'est une timidité sans exagération, une discrétion qui calcule ses mots, ses gestes, ses regards et ne soit pas la sauvagerie, mais la crainte d'entendre les propos équivoques ; c'est la volonté d'écarter les compliments, les procédés ou les hardiesses dont la pudeur aurait quelques raisons de s'alarmer.

Certaines amabilités sont des injures; certaines politesses sont des impertinences, et beaucoup d'éloges doivent être relevés comme le mérite le sans-gêne qui

les a suggérés. Votre vertu délicate aura le tact de savoir discerner les flatteries de mauvais goût de la sincérité de bon aloi.

**Madame Elisabeth.** — Vous serez rayonnante de toute la sérénité de votre âme, si vous gardez bien précieusement la « belle vertu » comme un joyau dans un écrin. Et lors même que la nature vous aurait accordé avec parcimonie les charmes extérieurs auxquels le monde attache tant de prix, si votre cœur est pur comme celui d'un ange, l'image de ce cœur apparaîtra sur vos traits comme l'indéniable reflet de votre beauté intime. Vous serez belle d'une grâce que le temps n'effacera pas, de cet indéfinissable attrait et de cette séduction bienfaisante qui est l'ombre de la splendeur éternelle.

Jusqu'à la mort protégez en vous la gloire, l'honneur et la paix de votre cœur. Vous savez le dernier mot de madame Elisabeth sur l'échafaud. Elle y montait, les mains liées, lorsque son fichu qui couvrait ses épaules tomba aux pieds du bourreau : « De grâce, lui cria-t-elle, au nom de la pudeur, couvrez-moi la poitrine. » La pensée de la pureté fut la pensée suprême de sa vie.

**La pudeur.** — La pudeur, mon enfant, est la vertu sublime de la jeune fille. C'est la parure idéale de la beauté de son âme. Et elle n'est plus une créature distinguée, admirable et charmante, si cette grâce est effacée dans le rayonnement de sa vie.

Loin de moi la pensée de souhaiter que vous soyez tellement séquestrée du monde que vous l'ignoriez absolument. Ce sera l'œuvre de votre mère de vous initier peu à peu à cette science de la vie, et de doser tellement ses conseils, qu'en entrant dans le tourbillon des foules, vous ne soyez ni une *niaise* qui s'étonne de tout, ni une *audacieuse* qui ne s'étonne de rien.

J'espère que vous ne vous permettrez pas ces toilettes incomplètes que la décence ne saurait approuver, ni

cette liberté d'allures qui vous pousserait à vous mêler à des conversations dont l'effet serait un désastre pour votre âme.

Vous prendrez garde aux intimités trop faciles entre jeunes filles, dans un coin de salon, pendant que la mère reçoit. L'une apporte des récits du dehors, l'autre expose ses théories sur les choses du cœur, ou ses aspirations vers un avenir qu'elle idéalise témérairement. Que de racontars risqués, d'histoires piquantes qu'une jeune fille ne dirait pas à sa mère et qu'elle sert à ses compagnes pour intéresser la conversation ou passer pour être bien renseignée !

Soyez parée, non comme une poupée, qu'on va remuer, tourner, faire parader les yeux mornes, le crâne vide, mais comme une créature d'élite qui sait mettre dans tout ce qu'elle fait la recherche qui sied à son rang et la dignité qui convient à une chrétienne.

**Après vous, madame.** — Madame la marquise de X... avait invité un évêque à sa table. (Taisons les noms.) Nos dames, et en particulier la maitresse de la maison, étaient habillées fort élégamment, mais avec un souci restreint de la décence.

L'évêque affectant de tenir sa barrette à la main : « Oh ! monseigneur, fait la bonne dame avec empressement, veuillez vous couvrir, je vous prie. » L'évêque qui n'attendait que cette sortie, de répondre avec un malicieux sourire : « Après vous, madame... »

Je laisse à penser si la marquise se pinça les lèvres. Sévère, mais juste.

# XLVIII

## LA FEMME ENVELOPPÉE DE SOLEIL

### ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE

**Pleine de grâce.** — La mystique expression de l'Écriture parlant de la sainte Vierge : « C'est la femme enveloppée de soleil », n'est pas une allégorie. Elle est la réalité poétique mais vivante de l'état de grâce parfait de la Vierge immaculée. Le soleil, « Soleil de justice », c'est Jésus-Christ, « lumière des âmes » qui a imprégné l'âme de Marie d'une pureté, d'une justice et d'une sagesse absolue. Nous recevons aussi la grâce, le moyen et la facilité de la perfection, mais nous ne la recevons pas tout entière, parce que notre âme est encombrée d'embarras humains : d'égoïsme, d'orgueil, de sensualités, qui ne laissent pas à Dieu la place tout entière. Notre pensée n'est ni assez pure pour voir la vérité, ni assez simple pour suivre aveuglément les impulsions divines. Nous n'acceptons d obéir qu'avec des réserves, nous ne pratiquons le bien qu'avec hésitation. Nous ne permettons pas à Dieu d'agir en nous et par nous avec hardiesse et résolution : sa grâce, sa lumière, sa force, n'entrent pas libres dans notre âme incertaine et hésitante, comme le soleil ne pénètre pas

avec toute sa clarté à travers un cristal lorsqu'il est terni par des buées épaisses.

Le péché, ou au moins quelque attachement au péché, occupe déjà une partie de la place qui devrait être toute à Jésus-Christ. En Marie, Jésus-Christ ne trouva rien qui pût l'empêcher d'y pénétrer et d'y demeurer. Le Soleil de justice enveloppa cette âme, et la fusion de ces deux merveilles fut si complète qu'elles n'en firent plus qu'une.

**L'étoile polaire.** — Regardez pendant la nuit les étoiles qui voyagent dans l'infini. Vous en verrez une qui demeure immobile au milieu des lueurs errantes : c'est l'étoile polaire ! Elle reste toujours fixe pendant que les autres se déplacent.

Cette étoile est le pôle du monde, le point immuable autour duquel évoluent les astres.

Ce point fixe du monde physique existe aussi dans le monde moral. Ne faut-il pas quelque chose qui demeure, au milieu des objets fuyants et passagers du monde ? Les âmes tourbillonnent dans la vie, s'agitent dans l'infini de leurs rêves, dans le mystère de leurs épreuves ; elles volent à tire-d'aile vers tous les horizons, en quête du bonheur idéal pour lequel elles se sentent créées, et auquel elles n'aboutissent jamais. *Elles s'égarent* dans la demi-clarté du ciel bas de la terre, elles se heurtent au mensonge des joies qui ne durent pas, elles se blessent aux aspérités des douleurs qui se multiplient. *Elles se sentent* attirées vers le ciel. *Elles devinent* ou plutôt *elles savent* qu'au-delà de l'atmosphère de péché, de vilenies et de tristesses où elles se meuvent, il y a une région lumineuse et saine où ne flottent plus les miasmes de la corruption et les germes de mort qui les menacent, et où ne se montrent plus les laideurs qui les froissent. Mais aussi, elles sont *tirées* violemment en bas, par la nature, par ses cupidités, ses penchants, ses passions. Elles *hésitent*, comprenant qu'elles sont faites pour la beauté éternelle, mais aussi

…uies par des splendeurs de surface, des apparences de joies, et la chimère caressante de toutes les séductions qui les appellent et qui flattent leurs penchants à la dépravation. C'est là le tourbillonnement des âmes entre le ciel vers lequel elles voudraient monter et la terre dont la fascination les attire. Nos âmes sont les étoiles errantes de ce ciel moral : elles s'élancent, redescendent, vont et viennent, s'élevant vers Dieu, retombant sur elles-mêmes, entraînées vers la vertu par l'instinct de leur vocation, ramenées vers les turpitudes du péché par la lourdeur et la corruption de la nature.

**Clarté fixe.** — Dans le ciel des âmes, dans cette région mystérieuse, tourmentée, orageuse, où nous vivons, nous avons besoin d'une clarté qui ne vacille pas, d'une lumière qui ne puisse pas être éteinte par le souffle violent des orages qui se déchaînent sur notre foi ou ébranlent notre vertu ; nous avons besoin de nous dire : sans doute, le mal est séduisant ; la vie est irritante, la haine est brutale et paraît triomphante ; le prestige de la cause de Dieu semble diminué par les scandales et les lâchetés ; beaucoup de consciences s'amollissent, beaucoup d'énergies fléchissent, mais ce sont des incidents secondaires, des épisodes inévitables de la grande bataille du bien et du mal : c'est, dans l'éternel conflit, une crise passagère. Au-dessus de nos luttes humaines, au delà de l'atmosphère viciée et lourde qui pèse sur nous, il y a une zone tranquille où la vérité, la justice et la pureté continuent de resplendir sans être éclaboussées par les vilenies des impies ou compromises por la faiblesse des bons.

**Jésus ne meurt pas.** — Jésus-Christ n'est pas encore mort, malgré les tentatives faites contre Lui. La vérité, la justice, la vertu, ne sont pas des idées humaines qu'on supprime comme on veut. On peut les couvrir de boue, les inonder de sarcasmes, les salir de calomnies :

elles sont placées trop haut pour que les flèches des injures les atteignent, et trop profondément dans le cœur pour que les cynismes audacieux les en arrachent. Des nuages peuvent voiler l'étoile de la foi, on ne peut la jeter bas du ciel où elle demeure. La Vierge Marie, la grande âme humaine, reste l'âme idéale vers laquelle montent les soupirs des âmes éprises de la beauté du bien, les âmes hésitantes devant les mystères inquiétants de la vie, les créatures fatiguées, qui n'en peuvent plus, qui sont près de fléchir, de se révolter, de s'écrouler sous l'avalanche de leurs misères, des désastres du cœur, des ironies terrestres, tous ceux qui ont cru à la vie, à la justice, à la pitié, et qui s'affoleraient s'il n'y avait pas là-haut le regard de l'étoile pour sourire à leur détresse et faire espérer leur souffrance.

Le cœur humain, devant cette créature humaine, faite d'argile comme nous, mais idéalisée par la grâce pour nous, sent que Dieu n'est pas inaccessible, puisqu'Il fut tout en elle, et il se reprend lui-même avec plus d'élan. Il comprend aussi que tout lui manquerait, s'il n'avait plus devant lui, au milieu des ténèbres de ce monde, un point lumineux vers lequel il puisse orienter ses espérances.

Il sent que tout passe et s'écroule, que le monde, après tout, n'est qu'une fantasmagorie de bonheurs illusoires, et un paravent qui lui cache les joies réelles.

Au-dessus de cette vallée de larmes, reste donc toujours lumineuse l'étoile qui regarde impassiblement nos luttes et soutient invinciblement notre énergie.

N'hésitez pas, mon enfant, ne vous laissez pas ébranler par les cataclysmes du monde moral, par les bourrasques de haine qui passent sur l'humanité. Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? Les avalanches de neige ne détruisent pas la montagne, et les nuages n'éteignent pas le soleil. On peut tout prendre à l'âme... excepté les étoiles.

XLIX

# ÊTRE LA SERVANTE DU SEIGNEUR

## L'ANNONCIATION

**Les sept joies de la sainte Vierge.** — Saint Thomas de Cantorbéry avait coutume de réciter sept fois par jour la Salutation angélique en l'honneur des sept joies de la très sainte Vierge sur la terre : l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, l'Epiphanie, l'Invention dans le temple, la Résurrection et l'Ascension. Un jour, notre sainte Mère lui apparut et lui dit : « Thomas, votre dévotion m'est très agréable ; mais, pourquoi ne rappelez-vous dans vos prières que les joies que j'ai goûtées sur la terre ? Songez aussi à celles que je goûte dans le ciel, car, quiconque honore toutes ces joies, je le consolerai, je le réjouirai et je le présenterai à mon très cher fils à l'heure de la mort. » Saint Thomas sentit son cœur rempli d'un bonheur surnaturel, et il s'écria : « Et comment, ô ma très sainte Mère, pourrai-je faire ce que vous exigez de moi, puisque j'ignore quelles sont vos joies dans le ciel ? » Et la sainte Vierge lui répondit « qu'il devait, en récitant sept fois par jour la Salutation angélique, honorer les joies suivantes : 1° la préférence que la sainte Trinité lui accorde par-dessus toutes les créatures ; 2° sa virginité qui l'a élevée au-

dessus des anges et des saints ; 3° l'éclat dont sa gloire brille dans les cieux ; 4° le culte que tous les élus lui rendent comme à la mère de Dieu ; 5° l'empressement avec lequel son Fils exauce toutes ses demandes ; 6° les grâces dont elle a comblé ses serviteurs sur la terre, et la gloire qu'elle leur a préparée dans le ciel ; et 7° l'accroissement de sa gloire accidentelle jusqu'au jour du jugement. »

Saint Thomas composa, dit-on, à ce sujet la prose *Gaude flore virginali* qu'on chantait dans quelques églises et qui est citée dans le *Parnassus Marianus* (1). Sainte Catherine de Bologne honorait saint Thomas d'une manière spéciale, et elle avait coutume de pratiquer cette dévotion. Le bienheureux François de la Croix rapporte de saint Ranulphe que la sainte Vierge lui apparut pendant qu'il rappelait dans ses prières les joies qu'elle avait goûtées sur la terre, et qu'elle lui révéla les sept joies célestes qu'elle avait révélées à saint Thomas, mais dans un ordre différent.

**La première joie.** — L'Annonciation est la première joie terrestre de la sainte Vierge. L'ange vient à Elle, de la part de Dieu. C'est, en réalité, Dieu qui vient à Elle.

Vous savez, mon enfant, ces paroles étrangement belles de l'Evangile : « Si quelqu'un m'aime, nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. »

Dieu est venu à la sainte Vierge parce qu'elle l'aimait.

Et comment Marie aimait-elle Dieu ?

Elle l'aimait en s'oubliant elle-même.

L'amour est donc l'oubli de soi : c'est le don de son âme à une idée qui nous attire, de son cœur à l'être charmant qui nous a paru le plus beau, le don de soi à la beauté vers laquelle notre sympathie s'est sentie avant tout et par-dessus tout attirée. Et quelle idée est

(1) P. Roy, *ap. Lancicium*, II.

plus grande que la pensée de Dieu ? Quelle créature eut, autant que la Beauté éternelle, le rayonnement de la grâce et de la splendeur infinies que nous cherchons ?

**La passion de l'amour de Dieu.** — Vous aimez Dieu, mon enfant, mais vous ne l'aimerez bien, et vous ne l'aimerez autant qu'Il le désire, que lorsque vous l'aimerez avec passion, lorsque vous serez assez attirée vers Lui pour faire de sa vie votre vie et de votre vie la sienne.

Et si vous entendez dire que la Religion qui demande tout est *bonne pour les femmes*, soyez heureuse, mon enfant, de ce témoignage rendu à votre cœur. Est-ce que le cœur de l'homme ne cherche pas dans le vôtre les secrets de la délicatesse ? Est-ce qu'il n'apprend pas de vous le dévouement et l'abnégation ? Et Lacordaire n'a-t-il pas dit, en répétant La Rochefoucauld : « S'il fallait » dresser des autels à quelque chose d'humain, j'aimerais » mieux adorer la poussière du cœur que la poussière » du génie. »

Vous aimerez Dieu, mon enfant, même avec vos sens. C'est-à-dire que vous serez tellement imprégnée de cette grande vertu de Religion, qu'elle jaillira de votre regard, de vos lèvres compatissantes, et qu'elle tombera — comme le divin sourire du Christ qui jaillissait sur les déshérités — sur le travail, la pauvreté, la souffrance des malheureux.

Il y a de grandes vertus discrètes, cachées dans l'âme timide et inconnue de la foule. Ces vertus n'attendent pour oser se montrer qu'une sympathie profonde qui aille à elles.

**L'amour qui se donne.** — Mais le don de nous-mêmes n'aura de puissance divine que s'il est vrai, et il ne sera vrai que si vous êtes comme la sainte Vierge « la servante du Seigneur » ; et vous ne serez la servante du Seigneur que lorsque vous aurez fait en vous le vide absolu de toutes choses, non pour vous suppri-

mer, mais pour faire entrer en vous des sentiments meilleurs que ceux de la nature, pour échanger vos vues, vos ambitions, votre amour-propre, vos avantages personnels, votre personnalité, contre la volonté de Dieu, l'amour de sa gloire, l'amour de ce qu'il aime, la direction de son esprit, le souci de ce qui lui plaît. S'anéantir! jeter par-dessus bord sa courte vue, son moi, est-ce donc d'un héroïsme si difficile? Est-ce donc se rapetisser, et travailler à sa propre destruction?

Mais, mon enfant, votre âme est plus grande que la nature et que l'humanité. En quelques instants, elle a épuisé toutes les ressources de joies et d'émotions que la vie lui offre. Et quand elle est au bout de ses conquêtes, quand tous les bonheurs saisis s'écoulent hors de son étreinte, elle sent que le néant de l'univers se fait palpable et que la fuite irréparable de tout n'a rien laissé de réel en elle-même : alors quand ce vide s'est fait en elle, quand elle l'a fait elle-même, de son plein gré, par un effort de volonté, par un sacrifice de son amour, c'est Dieu qui vient, remplit ce vide.

Alors, vous êtes la « servante du Seigneur ». Vous n'êtes plus rien, et vous êtes tout. Vous avez été si généreuse que vous avez tout sacrifié ; et Dieu s'est donné à vous qui n'aviez rien gardé à cause de Lui. N'ayons plus faim et soif de grandeur humaine, ou de fidélité terrestre ; comme il faut que le vide se remplisse, c'est la faim et la soif des réalités qui prendra la place de l'inanité que vous aviez faite en vous.

« La soif sacrée de Dieu » aura remplacé « la soif sacrilège de ce monde (1). »

La force de la vertu. — Tant que nous demandons à Dieu, que nous Lui tendons la main, que nous attendons de Lui quelque chose, c'est facile, mais quand c'est nous qui avons, à notre tour, à Lui donner ce qu'Il attend, à Lui donner nous-mêmes, cela va moins bien (2).

(1) *Auri sacra fames.*
(2) *Multi de Deo, non Deum sperant*

La passion que nous ressentions pour Lui devient un fardeau. Désirer le servir, sentir que tout est vide, hors son amour, nous était agréable. Mais la fatigue a commencé quand nous avons dû traduire dans notre vie pratique les élans restés jusque-là dans l'abstraction. « Dieu est lourd à porter », comme le dit Lacordaire ; la croix pèse, l'abnégation est dure ; la vieille nature résiste, la grâce n'est pas toujours comprise, ni docilement acceptée.

Nous nous étions imaginés qu'il n'y avait pas loin du désir à la réalité, qu'on arrivait vite et aisément aux extases du ciel, d'un coup d'aile ou d'un bond.

Nous nous sommes aperçus alors de notre infirmité : nous avons vu plus clairement les corruptions de notre cœur, les ténèbres de notre esprit, les lamentables insuffisances de notre être livré aux bassesses et aux grossièretés. Et c'est tout cela, ce vieil homme débile et laid, qui aspire à se rapprocher de Dieu, à le recevoir, à s'unir à Lui. Quelle métamorphose doit s'opérer !... Quelle force vous devrez appeler à votre aide, mon enfant ! Et cette force, c'est notre vertu, puisque la vertu n'est qu'une force que l'âme met au service du bien. Ce bien, c'est la sainteté infinie, c'est de cette sainteté infinie que vous devez rapprocher votre nature malade du mal du péché, lourde du poids de vos tares dévorantes qui anémient l'énergie et la vitalité morales.

Pourtant, il faut que ce rapprochement se fasse, que les sens soient dominés ; que vous vous libériez, mon enfant, des liens du mal qui vous garrottent ; que vous ne vous traîniez pas dans l'hésitation et l'obscurité, mais que vous marchiez allègrement dans le plein jour de la foi. Il faut que vous sacrifiiez le monde sans le quitter ; que vous vous débarrassiez de ses idées, tout en vivant de la vie extérieure de la foule ; et qu'en ne vous séparant ni de vos parents, ni de vos relations, vous rompiez avec les vanités, les infériorités d'âme ou les décadences intimes qui pulluleront autour de vous.

Je ne dis pas que ce n'est pas dur : je dis seulement

que c'est nécessaire. Sans cela, qu'est-ce que la Religion ? Une fantasmagorie qui se joue entre un Dieu à qui on donne ce qu'on veut, et une créature qui en donne le moins possible. Sans cela, qu'est-ce que la vertu ? Un effort qu'on fait ou qu'on ne fait pas, selon les circonstances, selon l'intérêt du moment, selon les caprices du cœur. Non ! Dieu a tout donné : il veut tout. C'est à prendre ou à laisser.

Et comment voulez-vous que je vous traite ? — En roi,

répondit fièrement Porus.

Dieu veut être traité en Dieu.

Tel est le sens des mots : « Je suis la servante du Seigneur. »

**Se donner sans calcul.** — Chaque femme d'Israël vivait avec l'espérance que peut-être elle serait choisie pour devenir la mère du Sauveur. La sainte Vierge ne calcule pas les chances qu'Elle pouvait avoir. Elle ne demande rien, comme elle ne refusera rien. Aussi Dieu fait en Elle et par Elle de grandes choses. Il fera en vous et par vous de grandes choses aussi, mon enfant, si vous voulez bien abdiquer en ses mains votre volonté, lui obéir, comme l'épave qui se laisse aller au flux et au reflux de la mer ; comme l'instrument que la main de l'ouvrier conduit à sa guise.

Jésus-Christ ne l'a-t-il pas dit : « En vérité, en vérité, » celui qui croit en moi fera, lui aussi, les œuvres que » je fais ; il en fera même de plus grandes (1). »

(1) Saint Jean, chap. xiv, 1 à 30.

L

## SACRIFICE INCOMPRIS

### POUR LA PURIFICATION

**Trois immolations.** — Saint Bernard fait remarquer que Jésus s'est offert à son Père deux fois, officiellement et publiquement : la première fois dans le temple, en ce jour ; la seconde, sur le calvaire : c'est la première immolation.

La seconde est celle de la sainte Vierge. Elle n'était pas tenue de se présenter au temple : elle obéit à la loi, par humilité, acceptant d'être regardée comme une pécheresse. Ce qu'elle sacrifie, c'est ce que, dans le monde, on appelle « l'honneur et la réputation, » comme si le seul honneur n'était pas de servir Dieu.

Le saint vieillard Siméon offre, lui, le sacrifice de sa vie. Il a vu le Christ ! Que peut-il souhaiter maintenant sur la terre? « Seigneur, dit-il, laissez aller en paix votre serviteur, puisque mes yeux ont vu le Sauveur ! » C'est la troisième immolation.

Siméon n'avait le Sauveur que dans ses bras quand il offrait à Dieu son sacrifice. Nous, nous pouvons l'avoir et le garder dans le cœur, par la grâce et la sainte communion. Nous pouvons donc mieux nous détacher des choses de ce monde puisque nous sommes plus parfaitement aidés.

**Souffrance intime.** — Vous souffrirez, mon enfant. Il est impossible qu'il en soit autrement.

Figurez-vous un malheureux déformé par le malheur de sa naissance, traînant sa vie attristée par une tare originelle. Voilà le côté douloureux de notre vie morale. Nous ne pouvons pas ne pas être affligés par les défectuosités de notre nature.

Appelée par le bien, sollicitée par le mal, en lutte avec ces inexprimables tiraillements, ces inévitables contradictions entre l'idéal que nous rêvons pour notre vie et les bassesses auxquelles nous échouons, — comme un navire qui veut gagner la haute mer et que les courants ramènent toujours sur les bas-fonds, — votre âme trouvera là une source intarissable de tristesses.

A cela s'ajoutent les misères de la vie, la douleur qui nous pourchasse avec acharnement, et les incidents mystérieux qui mettent un écueil, une déception ou des étonnements douloureux à chaque pas de notre route ; tout cela, c'est la passion personnelle. Vous accepterez cette *montée du calvaire* virilement, ou vous la fuirez. Votre décision fera l'honneur de votre vie ou son infériorité. Vous serez une âme chrétienne ou une âme quelconque, selon le parti que vous prendrez.

**Le vieil homme.** — Ce que saint Paul appelle le vieil homme, c'est la nature léguée par Adam, le foyer de vilenies morales, de dérèglements physiques. Le nouvel Adam, c'est la nature régénérée par la grâce ; c'est l'âme transformée par Jésus-Christ. Cette transformation ne s'opère que par la lutte de la volonté, aidée par les mérites du sang du Rédempteur, contre les sensations : voilà l'immolation intérieure de soi.

**Notre passion personnelle.** — Assurément nous ne connaîtrons jamais, quel que soit le total de nos maux, l'acuité et le nombre des tortures de Jésus-Christ. Cependant, une angoisse nous étreint l'âme, que le Sauveur n'a pu connaître, malgré l'infini raffinement de son martyre.

Lui, il savait le résultat de ses douleurs, il voyait la volonté de son Père, et s'il endurait d'effroyables supplices ils étaient pour Lui la conséquence d'une expiation dont son Père et Lui avaient coordonné les circonstances. Nous, dans la nuit d'une existence enveloppée de mystère, dans cette obscurité où l'âme hésitante tâtonne, ne sachant si ce qu'elle souffre est bien la douleur qui lui était destinée, ignorant si ses tristesses sont bien le lot que Dieu a choisi pour elle, nous, nous restons souvent dans une détresse que Jésus n'a pas subie et dans des anxiétés qui augmentent encore la vivacité de nos tourments. Cette inquiétude, que Jésus-Christ ne pouvait éprouver, acceptons-la comme une part choisie qui s'ajoute à la passion déjà si grande du Christ. Notre misère s'ajoute à ses douleurs. Et quand nous pensons à l'union de Jésus-Christ avec notre âme, cette union la voilà ! C'est l'infini sur la croix qui ajoute à ses douleurs l'humble douleur de la créature. C'est l'Homme-Dieu qui, ayant épuisé toute la série des tribulations et des tortures, en trouve encore une qu'il nous demande d'accepter pour Lui, pour qu'il puisse la souffrir avec nous : ce sentiment de notre misère et de nos incertitudes accepté comme le couronnement de notre passion personnelle.

**Difficile à exprimer.** — Tout cela est difficile à rendre bien clair, surtout lorsqu'on veut essayer de préciser l'idée de la perfection chrétienne.

Je pense qu'il faut de plus en plus parler le langage vivant de son époque et sortir des abstractions mystiques que les tendances positivistes du jour ne permettent de comprendre qu'à de rares esprits.

Ce que je vais vous dire est délicat, mon enfant.

Mais vous aurez déjà pressenti la vérité et la gravité de ce que vous allez lire.

Vous, comme moi, comme toute créature, nous souhaitons, même dans nos égarements, un retour à une beauté morale que nous désirons sans l'atteindre.

Et cette beauté morale, que nous souhaitons pour nous, nous voudrions la rencontrer dans un type vivant, dans un être aimé, qui serait l'immuable image du Beau, du Vrai et du Bien rêvés. Ce que je dis là est une abstraction ; elle doit évidemment glisser sur le cœur, sans y pénétrer, puisque le cœur a besoin de réalités vivantes. Il faut donc descendre quelques degrés, et réduire l'idéal à une expression plus humaine. Je suppose que vous rencontriez l'être que votre esprit s'était imaginé, que rien ne lui manque et qu'il soit tellement au-dessus des autres êtres que rien ne puisse s'ajouter à ses perfections, certes, vous lui donnerez votre cœur : l'infinie perfection de cette âme aura appelé l'infinie tendresse et vous l'aimerez. Supposons qu'il vous aime à son tour, vous dévoile dans un langage plus qu'humain le secret et la beauté de sa splendeur merveilleuse. Si à cet objet humain aimé, s'ajoute pour vous la claire intuition de la Beauté éternelle qui se refléterait de loin sur cette créature et qu'en l'aimant vous sentiez que vous aimez ce qu'il y a de bien dans le monde supérieur de la vérité ; qu'en l'aimant vous soyez plus grande que la charité qui donne aux pauvres, que le dévouement qui s'immole, que le martyre qui nous crucifie, que l'apostolat qui va à l'humanité !

Si une telle rencontre se faisait pour vous, si une telle clarté inondait votre esprit, si une telle tendresse vous était permise, si une telle extase vous était possible, si la durée de cette joie écrasante vous était assurée, vous auriez vu la chimère terrestre prendre un corps, et le rêve douloureux de la vie s'animer, sortir des brouillards du lointain de l'horizon, et revêtir une forme aimable et vivante : ce serait le bonheur visible.

Hélas ! ce n'est là, mon enfant, que le roman de nos espérances, l'histoire d'un fantôme qui reste dans les bornes de la pensée. Remplacez l'être humain qui vous échappera toujours par l'Être divin qui est la suprême vision et la seule réalité.

C'est là l'erreur douloureuse où trébuche le pauvre cœur humain ; le cœur des vulgaires, comme celui des raffinés.

Les fous sont aux échecs les plus proches des rois (1). C'est la grande douleur de la vie, que le cerveau se complaise à modeler un type irréalisable de bonheur ; et c'est aussi le bienfait de cette déception, que le sentiment de notre malaise et de notre déconvenue nous fasse chercher plus haut ce que nous nous fatiguons inutilement à découvrir ici-bas.

Une ambition grandiose n'est jamais un rêve. Elle peut ne pas se réaliser complètement, mais elle ne saurait être complètement trompée. Elle est d'abord l'honneur et la joie de la vie. Puis, c'est une ébauche de perfection, un croquis vague et indécis peut-être, mais qui suppose et qui appelle l'Eternel modèle qui l'achèvera.

**Haut le cœur !** — Du reste il est heureux qu'une telle splendeur se dérobe à nos yeux. Un tel bonheur nous tuerait. Cette apparition, frappant notre débilité, la foudroierait. Et notre vie, peu faite et mal préparée pour une si grandiose félicité, fondrait comme un métal trop tendre, sous le rayonnement d'une pareille splendeur.

Les sources de la vie se tariraient, absorbées par la rencontre de cette vitalité trop puissante pour ne pas briser en nous les ressorts fragiles qui se meuvent sous l'enveloppe de notre chair.

**Paradis d'ici-bas.** — Tel sera le ciel du bon Dieu. Il laisse bien loin de lui le paradis bourgeois de ce christianisme sans grandeur à qui suffit la parcelle de bonheur des ambitions terre à terre.

« La félicité de ce monde est composée de tant de » pièces, qu'en un cœur d'homme il y en a toujours » une qui manque. Le bonheur ne s'aperçoit qu'entouré

(1) XIVe Satire de Maître Mathurin.

« d'épines : d'où qu'on l'aborde on se pique (1). » Cette miniature de vie ne vous suffira pas, n'est-ce pas, mon enfant! Et sans vouloir vous engager à ne pas chercher le lambeau de joie que vous pouvez légitimement trouver autour de vous, faites-le sans illusion et avec la certitude que vous ne trouverez pas complètement ce que vous cherchez. Ce que l'on appelle le bonheur en ce monde, ce sont des satisfactions passagères, des parcelles de paix, de rares instants sans trouble; tout cela est mesquin. « Où Dieu n'est pas, j'étouffe, » disait le colonel Paqueron. Oui, l'âme qui a reçu des instincts ou qui les a formés en elle, étouffe dans ce cadre étroit des sentiments incomplets qu'on a à lui offrir. Tout est trop court, ou trop bas; rien n'est sans alliage, sans trivialité, sans égoïsme. Il y a trop de terre mêlée à cet or, trop de fumier autour de cette perle.

« Qui me donnera des ailes comme à la colombe! » Voilà le cri qui sort impétueusement du cœur déçu.

Ayez des ailes, mon enfant, je ne dis pas pour quitter ce monde où vous devez vivre, mais pour en sortir quelquefois, lorsque vous en êtes lasse. On en sort quand on veut, sans se singulariser, par un effort de pensée qui nous emporte au-dessus des sottises courantes, des bassesses communes ou des méfaits de la vie ordinaire. Sans quitter vos occupations, sans délaisser les relations, les amitiés, les devoirs et les obligations de votre état, ayez un coin d'âme isolé, une sorte de solitude close aux soucis importuns, au va et vient des affaires, où vous soyez bien chez vous, bien avec Dieu, bien haut dans le silence, la sérénité du recueillement. Vous aurez l'air extérieurement comme tout le monde et rien ne vous distinguera de la foule; mais au fond de votre âme tranquille, il y aura une région réservée, comme un ermitage où n'entreront que les graves réflexions d'un cœur qui, obligé de se dévouer à ses devoirs de situation, veut donner davantage

(1) Bossuet.

à Dieu. Ce sera votre refuge aux heures difficiles où la vie pèse, aux jours heureux où l'on sent qu'on doit bénir Dieu. Vous y donnerez un rendez-vous sublime à Dieu qui descendra vers vous pendant que vous monterez vers Lui. Et cette retraite en vous-même, cette rencontre avec Celui qui vit en vous sera le meilleur temps de votre journée.

LI

# LE BUISSON ARDENT

## LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE

## POUR LA RÉCEPTION DES ENFANTS DE MARIE

**Lumière et ardeur.** — L'Écriture dit de Marie, à sa naissance : « Quelle est celle-ci qui s'avance, apparaissant avec la splendeur de l'aurore, la beauté de la lune, l'éclat du soleil ? »

Quand l'aurore paraît, la nature s'éveille, les oiseaux chantent, les fleurs s'ouvrent; l'homme, reposé par le sommeil, salue le jour. Le monde secoua sa léthargie morale quand la beauté de l'âme perdue réapparut sous les traits de la sainte Vierge. Marie allait réapprendre à l'humanité les charmes de la virginité.

La nuit avait pesé sur le monde, sans étoiles, sans autre lueur directrice que la foi et l'espérance de quelques patriarches isolés dans les solitudes et presque inaperçus dans la grande multitude humaine. La lune se lève au-dessus de ces insondables ténèbres et montre le ciel à la race d'Adam qui l'avait oublié : c'est la Vierge Marie ! Son apparition, discrète et douce, comme celle de la grande planète nocturne, met une lueur de phare

tutélaire dans l'obscurité où s'égaraient les générations désolées, au-dessus des immensités de ce monde où passaient et repassaient les troupeaux d'êtres errants sans horizon, sans avenir, sans vertus.

Le bienfaisant lever de l'aurore, le mystérieux rayonnement de la lune, si précieux au regard de l'homme, se complètent par la puissante et radieuse influence du soleil. Ce foyer de lumière et de chaleur est la vie de la nature qu'il réchauffe et qu'il réveille. Ses rayons pénètrent partout, suscitant un accroissement d'énergie et un mouvement intense de vitalité. N'est-ce pas l'image de l'apparition de la sainte Vierge, apportant au monde le Verbe de Dieu? Grâce à Elle, Jésus-Christ va rentrer dans son domaine, descendre vers la race déchue d'Adam, lui montrer le chemin méconnu du ciel, lui prêcher la vérité oubliée, lui rendre la vie de l'âme qu'elle n'a plus.

**Au-dessus de la terre.** — En vous consacrant à la très sainte Vierge, vous montez vers la sainteté qui n'est, après tout, que la fidèle observation de la loi de Dieu.

La sainteté, c'est l'état de l'âme se dégageant du monde. Le mot signifie, étymologiquement, sous terre (1). Les Hébreux se servaient, pour la désigner, d'un mot qui veut dire : « séparation des usages vulgaires. »

Etre une jeune fille bien sincèrement catholique, c'est se dévulgariser, façonner son âme, son cœur, son caractère avec plus de force, plus de raffinement évangélique, que les autres. C'est traiter sa personnalité comme un vase d'or qui ne doit servir qu'à une liqueur exquise ; c'est ne la faire servir qu'à des actes dégagés d'égoïsme, de sensualité, d'intentions basses, d'arrière-pensées frivoles ou inférieures.

A cette condition, vous serez, mon enfant, une jeune fille dont l'influence rayonnera autour d'elle : « le

(1) Αγιος.

buisson ardent aperçu par Moïse dans le désert » ; le foyer dont la flamme toujours vive réchauffera les consciences refroidies, éclairera les âmes dont la foi vacille comme une lueur qui s'éteint. Ce buisson ardent, « c'était, dit saint Bernard, la virginité de Marie (1). »

**Que faire ?** — Cultiver vos vertus : l'amour pour Dieu ne détruira pas vos sentiments, pas plus que le feu ne consumait le buisson ; au contraire il grandira et illuminera votre vie en la purifiant.

La sainte Vierge a reçu une grâce de choix.

Mais ce ne doit pas être un prétexte à nous excuser. Dieu donne à chacun ce qu'il lui faut ; et il demande peu pour donner beaucoup.

Dieu veut venir en nous. Il faut lui préparer son chemin. Et l'honneur que nous rendons à Dieu est notre crainte de ne pas assez profiter de ses grâces (2).

**Par où Dieu passe.** — Il faut faire un chemin à Dieu à travers les obstacles qui encombrent notre pauvre cœur, comme on déblaie la route par où doit passer un souverain. Cette appropriation, c'est évidemment d'abord la confession, l'absolution des péchés qui désobstrue le terrain, prépare la place à une vie meilleure. Le jardinier fait ainsi ; il sarcle le sol, arrache les mauvaises herbes. Puis il plante des légumes et des fleurs. Après avoir purifié notre conscience, arraché les pousses folles, les parasites qui sucent la sève du sol, végétations malfaisantes des défauts qui dévorent l'énergie foncière de notre être moral, déraciné notre égoïsme ou nos lâchetés, il nous faut planter des vertus. C'est ce que nous faisons. Nous essayons de nous habituer à la foi, à la charité, au désintéressement de nous-même.

(1) *Rubum quem viderat Moyses incombustum conservatam agnovimus tuam laudabilem virginitatem.*

(2) *Timor hominis honor Dei.* (TERTULLIEN.)

Mais ces vertus doivent être soignées, comme des plantes délicates, comme des fruits d'essence précieuse, qu'un accident peut frapper, dont une imprudence peut compromettre la beauté ou l'existence. Et c'est ici que commence à se manifester l'usage que nous pouvons faire chrétiennement de la grâce.

**Les fruits mûrs.** — Lorsque les fruits sont attachés à l'arbre, les uns murissent, les autres n'arrivent pas au développement et à la saveur qu'on espérait.

Un fruit qui n'est pas mûr, c'est encore un fruit, mais qui ne vaut rien. Ainsi, en est-il de nos vertus d'humilité, de pureté, d'amour. Ce sont bien des vertus, car elles ont Dieu pour objet ; mais si elles ne vont pas jusqu'à faire de nous des êtres d'élite, des esprits résolus, des cœurs sacrifiés, des âmes éperdument éprises de leur noble tâche de chrétiens et de leur gloire d'enfants de Dieu, ces vertus-là sont des élans trop courts, des sentiments impuissants. C'est une situation fausse entre Dieu et nous. Nous frelatons les dons qu'il nous fait : nous mélangeons l'eau fade et débilitante de nos petitesses et de notre courte vue, au vin généreux du courage, de la noblesse que Dieu nous aurait aidé à acquérir, et qui pourraient faire de nous des âmes à part, ardentes à leur sanctification personnelle, au service de Dieu.

Mais comment arriver à ce progrès dans ce qui est nécessaire ?

Nous rattachons trop souvent notre perfection à des actes qui sont utiles en eux-mêmes, nécessaires même, quand ils sont possibles, mais qui n'ont pas une importance essentielle et de premier ordre.

Toute la série des pratiques extérieures, la présence à l'église, le jeûne, l'aumône, la communion, tout cela est nécessaire de précepte. Mais c'est l'aide, le secours pour arriver à une autre chose plus nécessaire, indispensable.

On peut être un saint sans faire d'étonnantes morti-

fications, sans macérations, sans ces pénitences et ces abnégations qui étonnent.

Mais il y a une chose dont rien ne peut nous dispenser, sans laquelle nous ne pouvons être de vrais catholiques, c'est le sentiment avec lequel nous agissons, l'esprit qui nous anime. Les hommes voient les actes : Dieu voit le fond du cœur.

Comment définir cet esprit ?

**La manière de faire.** — La perfection dépend moins de ce que nous faisons que de la manière de le faire. Cela semble une banalité, mais qu'importe, si c'est une profonde vérité.

« Nous avalons les grâces sans les mâcher, dit le » P. Faber. Nous n'en extrayons pas ce que Dieu y a » mis de doux, de nourrissant, de médicinal. »

La chose importante dans les actes, c'est la dose d'amour que nous y mettons, et le motif est l'âme de cette action. Nous avons un but, notre progrès, notre avancement, notre sanctification. Nous coordonnons tout, prières, bonnes œuvres, efforts, sacrifices, et nous n'y arrivons pas. Peut-être qu'une seule œuvre bien faite atteindrait le but. Une seule pierre qui frappe le but visé en vaut des milliers qui ne l'atteignent pas. Le nombre est donc inutile quand il n'est pas nuisible.

**Dieu ne rend pas faciles les choses difficiles.** — D'abord, il n'est pas dit que Dieu rend faciles les choses difficiles, qu'il adoucit les flammes des bûchers, rend agréable le coup qui tranche la tête du martyr, et qu'il donne à tout sacrifice la faveur de ne pas en souffrir.

Il n'y a rien de petit ni de grand devant Dieu, il n'y a que des intentions. Les moindres actions sont inépuisables dans leur résultat, tant que la grâce peut y puiser à volonté. Il faut donner à la grâce l'espace et le temps, et nous restons fort au-dessous de la grâce. Voici une personne qui est orgueilleuse et qui veut se corriger. Elle a raison, car l'humilité, l'abnégation de soi, n'est que le grand principe de la vie chrétienne.

Cette âme de bonne volonté doit être unie à Dieu, puisqu'elle se confesse et communie souvent.

L'est-elle en réalité ? Nous allons le voir. Elle rencontre des occasions de s'exercer — un peu de dédain qu'on lui témoigne, des égards qu'on ne lui rend pas. Elle est aussitôt en désarroi, toute désarçonnée, quelque peu surprise et mortifiée.

Alors, elle oublie ses résolutions, il lui faut de la réflexion pour se reprendre. A l'acte extérieur qui était une grâce n'a pas correspondu l'acte intérieur d'humilité qui aurait été le signe qu'elle était unie à Dieu — cette âme n'était pas recueillie, ne se possédait pas. Elle n'avait pas cette détermination calme et réfléchie qui est la marque de la générosité chrétienne. Si cela se passe ainsi pour une vertu, combien cela doit-il être plus difficile si on disperse son âme sur une multitude d'actions. Il faut que l'esprit chrétien nous suive partout, qu'il soit sincère, convaincu, prêt à tout, qu'on le sente dans notre langage, dans notre attitude, dans notre conduite. Notre vertu, c'est bien de l'or, si vous voulez, mais de l'or enveloppé de limon, de terre qu'il faut désagréger, trier.

**Petite étude.** — Lorsque nous voulons cultiver la charité, ou le dévouement, ou l'humilité, nous avons évidemment devant les yeux l'exemple de Jésus-Christ, mais en gardant pour nous quelque droit d'appliquer sa doctrine selon les événements. Si nous donnons notre temps, notre sympathie, si nous cherchons des occasions de faire le bien, nous choisissons dans les circonstances celles qui nous agréent — nous voulons bien nous corriger, mais nous le voulons quelquefois, quand cela ne nous gêne pas trop. En un mot quelque chose de nous reste mélangé à la grâce ; des restrictions, des prétextes, des reculades, des hésitations. C'est le fruit qui ne mûrit pas, c'est la terre mélangée à l'or et que nous ne rejetons pas. Ce n'est pas tout notre cœur qui se donne, c'est une partie.

Il y a un alliage. Cette situation embrouillée entre Dieu et nous ; c'est une amitié infinie de sa part, restreinte de la nôtre.

Pourquoi ces restrictions. Parce que nous oublions que nous somme fragiles, et qu'en pratiquant la vertu, nous serons plus sages et plus habiles de *tout* confier à Dieu que de faire des réserves.

**Progrès.** — Vous marchez en avant, c'est entendu ! Vous avez l'idéal du bien que vous poursuivez ! oui, mais vous laissez quelque chose derrière vous ; votre opinion, votre sentiment, votre intérêt, votre amour-propre — comme un navire qui irait en mer en restant attaché au rivage par un câble, comme un ballon accroché à la terre par une corde. C'est en plein ciel que Dieu vous veut, en pleine confiance.

**Soldats d'Alexandre.** — Avant de partir ils brûlaient leurs maisons, estimant qu'ils n'avaient pas à garder quelques bicoques puisqu'ils allaient à la conquête de royaumes qui les dédommageraient largement.

Vous voulez être chrétienne et vous estimez les hommes, vous croyez à leur justice, vous faites cas de l'opinion, du luxe, de la puissance, du prestige, de la force.

Vous vous éprenez de bagatelles, quand vous avez devant vous des réalités durables à aimer.

« Les péchés des saints valaient mieux que nos vertus. »

Quand ils s'accusaient de ne pas aimer assez Dieu ou de n'être pas humbles, l'insuffisance de leur générosité était encore meilleure que la générosité de nos actes vertueux.

Soyons dociles à suivre les inspirations de Dieu. Elles nous conduiront là où nous devons aller, nous suivront sur tous les chemins de la vie, nous murmureront leurs conseils et leurs encouragements.

Ce n'est pas la grâce qui nous manquera ; c'est nous qui manquerons à la grâce.

## LII

# LE ROLE SOCIAL DE LA JEUNE FILLE

## POUR LA VISITATION

Une grande leçon se dégage de la visite de la sainte Vierge à sa cousine Elisabeth. Marie témoigne une grande charité à Elisabeth.

Elle va vers elle avec promptitude, avec un élan courageux, à travers les chemins difficiles des montagnes. Puis, elle demeure trois mois chez sa cousine.

Ceux qui aiment la retraite, et se plaisent dans le silence et le recueillement, comprendront quel sacrifice la sainte Vierge a fait à son devoir de charité, quel effort d'énergie persévérante lui a coûté un tel voyage qui la faisait sortir de sa demeure entourée de calme, et un séjour si prolongé qui l'éloignait si longuement de sa solitude.

Elle a imité d'avance son divin Fils, qui a fait à l'humanité, cette *visite* divine de son Incarnation, et ce sacrifice auguste d'une Rédemption si merveilleuse (1). Jésus-Christ nous visite en sortant de son tabernacle pour demeurer dans notre âme ; Il nous visite par les

(1) *Visitavit et fecit redemptionem.*

milliers de grâces qu'Il nous envoie : Il nous visite par l'épreuve, l'humiliation, les souffrances.

Nous avons à Lui rendre des visites. Allons le voir, comme « l'ami va voir son ami », dit l'*Imitation*.

Allons le voir, aussi, dans ses pauvres et dans ses malades, dans tous ceux pour qui la vie est dure, et qui ne comprennent pas le mystère de leurs souffrances. Un verre d'eau donné en son nom ne restera pas sans récompense ; et, ce que nous ferons pour un malheureux, c'est à « Lui » que nous le ferons ! Peut-être aurons-nous l'honneur et la joie de tirer de la tombe de son ignorance et de son apathie morale, un de ces Lazares, sommeillant « dans les ténèbres et l'ombre de la mort (1). »

**S'il y avait un Dieu.** — Une dame charitable de Paris visitait une pauvre femme malade, isolée, épave perdue sur le grand océan de misère de la grande ville. Cette femme se révoltait de son sort et répétait toujours : « S'il y avait un Dieu, est-ce qu'il permettrait que je sois si éprouvée? »

La visiteuse ne répondait pas. Elle continuait ses soins et ses visites, témoignant à cette infortunée la même affection tranquille et souriante.

Cette charité douce et inlassable fit son œuvre plus et mieux que tous les discours : elle apaisa ce cœur irrité, et amollit lentement l'endurcissement de cette âme outrée des afflictions de sa destinée.

Au bout de trois mois, comme la visiteuse était occupée à ses soins habituels, la pauvre femme lui dit : « Madame » — « Eh ! bien ? » — « Vous souvenez-vous » de ce que je vous ai dit » — « Qu'est-ce donc » — » Je vous ai dit que s'il y avait un Dieu, il ne permet- » trait pas que je sois si éprouvée. » — « Ah ! oui, je » me souviens » — « Pardonnez moi, madame, je vois » que je me suis trompée... s'il n'y avait pas de Dieu,

(1) *Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent.*

» il n'y aurait pas de bonnes âmes comme vous (1). »

On parle aujourd'hui et on écrit beaucoup sur le rôle social de la femme ; je voudrais émettre ici quelques opinions, le fruit d'une longue et constante observation sur ce que je crois être le rôle social ou plutôt le devoir social de la jeune fille. Quelle est la jeune fille pieuse qui n'a pas, maintes et maintes fois, redit cette petite invocation : « Jésus doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre. » — Mais sont-elles nombreuses celles qui l'ont longuement méditée dans leur cœur, essayant d'en pénétrer le sens, et de s'imprégner des enseignements divins qu'elle contient. Avant que cette prière ne fût composée, Jésus avait prononcé ces paroles : « Voyez que je suis doux et humble de cœur ! »

C'est ce même Jésus, le Roi du Ciel et de la terre que les anges n'adorent qu'en tremblant, qui a voulu quitter Son Ciel de Gloire et de Félicité pour venir expier sur notre pauvre terre tous les péchés du monde, sous les coups de la plus rigoureuse Justice. Cependant Il était Dieu et Il lui eût été facile, puisqu'Il est tout-puissant, de dire une seule parole pour nous sauver.

Mais connaissant notre faiblesse, notre ignorance, notre misère, Il a voulu se revêtir de notre pauvre nature humaine, Il a voulu se faire humble, obéissant, obéissant jusqu'à la mort, afin de nous laisser Son exemple pour toutes les situations de notre vie, quand nous serions près de nous enorgueillir ou de défaillir. Il nous a tant aimés, qu'Il a voulu se faire homme pour se rapprocher de nous, voulant qu'à notre tour nous l'aimions mieux, ce doux Jésus, et que par là il nous soit plus facile de l'imiter, plus facile de sauver notre âme. Jeunes filles chrétiennes, à l'exemple du Divin

(1) La suite de ce chapitre est due a une plume féminine. On remarquera avec quelle délicatesse de cœur elle fouille tous les petits coins de la vie pratique, et s'arrête aux petits détails. N'est-ce pas de détails que la vie est faite, et de menus faits que se forme la perfection chrétienne?

Maitre, vous aimez les pauvres, les malheureux, vous avez pitié d'eux, vous voulez leur venir en aide.

Voulez-vous que votre amour soit efficace, voulez-vous qu'il soit un reflet de l'amour de Jésus pour vos âmes, alors ouvrez l'Evangile au quinzième chapitre de saint Jean, dans la suite du sermon après la Cène, et lisez le neuvième verset : « Comme mon Père m'a aimé, moi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. » Puis plus loin au douzième verset : « Voici mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. » Treizième verset : « Personne n'a un plus grand amour, que celui qui donne sa vie pour ses amis. » Quatorzième verset : « Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande. » Il me semble que l'exemple, le commandement, la promesse de la récompense, tout est là. Tout notre devoir social y est tracé. Aujourd'hui, comme à toutes les époques troublées, les hommes, à mesure qu'ils repoussent l'amour de Dieu, deviennent victimes de l'égoïsme et de la haine.

Aussi faut-il, pour sauver notre société, des âmes dévouées et aimantes. — Si nous aimons vraiment les pauvres, les malheureux, les pécheurs, ceux qui marchent dans la vie sans boussole et sans gouvernail, sans espoir du ciel pour les soutenir dans les tentations et les épreuves, sans connaître Celui qui Seul les a vraiment et infiniment aimés, alors à l'exemple du Divin Maître prions pour eux ; « Père pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Disons avec sainte Thérèse : « La vie la plus longue est courte pour souffrir et obtenir miséricorde. Les âmes se perdent, elles tombent dans l'abîme comme les feuilles d'automne ! »

Sauvons-les ! Si le sang de Jésus crie vengeance, il crie plus haut miséricorde ! Crions donc de toutes nos forces : *Miséricorde ! miséricorde ! par le sang de Jésus !* ô Père Eternel, regardez la face sanglante et défigurée de votre Christ, et ne soyez pas toujours irrité contre

nous. *Des âmes, des âmes!* O mon Dieu donnez-nous des âmes! Marie ma tendre Mère, que je répète avec vous sans cesse : *Des âmes, des âmes!* pour votre gloire et par le sang de Jésus qui les a rachetées! A l'exemple du Divin Maître, aussi, faisons-nous pauvres, humbles, petites, par amour pour les pauvres âmes, pour nous mettre mieux à leur portée, pour que, apprenant à mieux nous connaître et à nous aimer, elles désirent apprendre à connaître notre sainte religion, qui est une religion toute d'amour, de paix et d'humilité.

Faisons-nous donc, si nous voulons que Jésus nous compte parmi ses amis, humbles et pauvres à son exemple. — Je veux dire, détachons notre cœur des vanités et des richesses, et lorsque par notre position sociale, nous sommes délivrées de ces mille préoccupations de la vie matérielle qui sont le pain quotidien du pauvre, employons une partie de nos loisirs à étudier les conditions d'existence des pauvres et des travailleurs. Alors, nous nous familiariserons vite avec leurs labeurs, leurs peines, leurs souffrances, nous saurons leur parler leur langage, nous ne les froisserons plus involontairement, car nous connaîtrons mieux les côtés douloureux de leur vie. Jamais nous ne tarderons à payer comptant notre couturière, notre modiste, notre blanchisseuse, notre cordonnier. Nous saurons qu'il y a de pauvres ouvrières, dont la journée est le seul gagne pain, peut-être celui de toute une famille, et que si la patronne n'est pas payée à temps, peut-être devront-elles attendre aussi et auront-elles faim. Nous ne ferons pas faire de travail ni de courses inutiles à notre bonne ; nous ne la forcerons pas à ces dérangements qui n'ont d'autre but, souvent, que de flatter un caprice. Nous aurons exactement étudié l'emploi de sa journée, et tout en exigeant qu'elle fasse bien et promptement sa besogne, nous n'oublierons pas qu'elle aussi a une âme Si nous ne lui laissons pas quelques heures déterminées pendant la semaine pour entretenir ses effets, elle sera obligée de prendre sur les heures de

son sommeil ou travailler le dimanche. Si nous ne songeons pas à lui prêter et à lui faire accepter par notre gentillesse et notre douceur quelque bon roman catholique et quelque bon livre de piété intéressant, elle lira, pendant qu'elle nous attendra dans l'antichambre d'une amie ou à un cours où elle nous accompagnera, le premier feuilleton ignoble qui lui tombera sous la main. Nous n'oublierons pas qu'après une semaine de travail, elle aussi serait heureuse, un dimanche sur deux, de se procurer une petite distraction ; nous nous efforcerons de lui trouver dans un patronage cette distraction, ou si nous ne le pouvons, nous chercherons, aidées en cela de notre directeur, d'aviser à un moyen de la soustraire à de mauvaises fréquentations. Jamais nous n'entendrons tousser, soit elle, soit toute autre personne qui travaille pour nous, sans lui témoigner notre sympathie en lui offrant quelques pastilles ou quelque petit remède, comme nous le ferions à une amie, sans nous informer affectueusement si elle est mise assez chaudement et lui dire que nous allons lui confectionner un gentil petit boléro de laine comme nous en portons peut-être nous-même sous notre vêtement.

S'il y a une friandise à table ou bien qu'on nous fasse cadeau de bonbons, nous aurons soin de penser, avec la permission de maman (qui n'attend peut-être simplement que nous l'y fassions penser), aux domestiques, aux enfants du concierge, aux enfants qu'on enverra vous porter une commission. Vous aurez au besoin une petite boîte dans laquelle vous mettrez comme dans une petite tirelire ces petites provisions à distribuer à l'occasion. Vous saurez aussi intéresser quelques petites amies à ce charitable procédé. Vous, vous vous informerez si les domestiques ne jettent ou ne vendent pas les vieux restes de pain et vous demanderez la permission de les ramasser dans un sac que vous remettrez de temps en temps à quelque personne charitable qui en fera des heureux. On trouvera aisé-

ment à les distribuer dans quelque quartier populeux de Paris. A Ménilmontant, c'est une chose connue que les miséreux achètent aux chiffonniers des croûtes de pain que ceux-ci ont ramassées dans les tas d'ordures des quartiers riches comme les Champs-Elysées. Tout en vous habillant selon votre condition, vous-même, vous éviterez le gaspillage, vous emploierez mille petites industries, que votre cœur vous dictera, pour grossir la caisse des pauvres. En un mot, je considère que votre devoir social le plus clairement tracé, c'est qu'une jeune fille chrétienne doit suivre ce précepte : « Tant que le temps est à nous, faisons du bien à tout le monde. » Mon enfant, tâchez de répandre partout autour de vous un rayon de joie et de bonheur par votre douceur, votre sympathie témoignée à tous. Vous ne l'avez guère montrée jusqu'ici, peut-être, qu'à quelques amies privilégiées, qui en avaient moins besoin que les autres. Mettez de la promptitude à rendre ces mille petits services insignifiants qu'il est possible de rendre en se gênant un peu, oh ! si peu, ou peut-être simplement en mettant beaucoup d'ordre et de suite dans sa vie. Si, par exemple, nous savons qu'il nous faudra une robe blanche pour le mois de janvier, nous la commanderons en octobre, pour diminuer autant qu'il sera en notre pouvoir le débordement et le surcroît de travail occasionnés par les commandes faites chez les couturières à la dernière minute, ce qui fait veiller des nuits entières de pauvres ouvrières lasses déjà. — Timidement, nous suggérerons, une fois que nous les aurons pratiqués, ces moyens de faire le bien et d'éviter le mal à nos amies. Quel sera le résultat de cette manière d'agir ? C'est qu'elle appellera la confiance et souvent, beaucoup plus souvent que vous ne le croyez, la reconnaissance et l'affection. Vous serez tout étonnée de toutes les confidences de misères morales et physiques qu'on viendra vous faire en vous demandant aide et conseil ; c'est alors que, humblement, discrètement, vous tâcherez de faire entrevoir à ces âmes

où elles trouveront force et consolation, et quand vous saurez qu'il existe une faible étincelle de bonne volonté pour remplir leurs devoirs religieux, vous essayerez de leur en rendre l'accomplissement facile. Je cite un exemple : à la veille des fêtes et des dimanches, vous aurez soin d'examiner si vos vêtements du dimanche ont été préparés, mis en état, s'il n'y a pas de point à leur faire. Vous empêcherez ainsi qu'il ne vienne s'ajouter pour la servante un surcroît de travail justement le samedi soir. Envoyez-la, au contraire, porter une lettre, faire une course dans la soirée, vers cinq heures, pour que, sans avoir besoin de vous le dire, elle puisse suivre, si le cœur lui en dit, le bon mouvement qui lui viendra peut-être d'aller se confesser. Quand ce sera elle qui vous accompagnera dans vos courses ou dans vos promenades, vous aurez soin de vous arrêter un instant à l'église, pour lui en donner, sans en avoir l'air, l'habitude. Quand vous serez suffisamment exercée dans ces petites pratiques et que vous aurez pu obtenir de votre mère la permission d'aller visiter de temps en temps les pauvres (et je suis sûre que vous saurez l'obtenir, car on sait tout obtenir pour ceux qu'on aime), vous emploierez encore le même moyen. Vous serez, avant tout, complaisante, bonne, délicate, discrète, comme vous le seriez pour des âmes tombées subitement dans la misère. Vous ferez en sorte de devenir l'amie de la famille, de toucher leurs cœurs, par mille petites attentions délicates, par les égards avec lesquels vous ménagerez leur amour-propre ulcéré. Oh ! si vous vouliez seulement essayer, pendant six mois, en accompagnant vos efforts de ferventes prières, vous verriez comme la petite prière : « Jésus doux et humble de Cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre », souvent dite et bien méditée, aura opéré des merveilles.

**Délicatesse de la charité chrétienne.** — Voici le trait que me racontait l'autre jour avec attendrissement une pauvre femme sur mademoiselle de M... (fille

unique de l'amiral comte et de madame de M... morts aujourd'hui tous deux, ce qui fait qu'elle se trouve très jeune encore en possession d'une très belle fortune, l'enfant gâtée et choyée d'une tante très riche et elle-même sans enfants). Voulant dire à la pauvre femme (qu'elle secourait déjà du vivant de ses parents, très charitables, eux aussi) de venir la trouver, sans doute encore pour soulager sa misère, voici le petit mot qu'elle lui écrivit :

« Ma chère madame,

» Venez me voir un de ces jours, nous parlerons ensemble de nos chers morts.

» Mademoiselle de M... »

Si vous aviez pu, chères lectrices, voir l'expression de cette femme, en me rapportant cette petite lettre si simple et si banale, mais cependant pleine de cœur et dépourvue de morgue, si vous aviez pu entendre son appréciation enthousiaste sur mademoiselle de M..., vous essayeriez, vous aussi, d'abattre un peu cette barrière toute de convention, cette barrière de glace qu'on a élevée entre des êtres humains, formés tous à l'image de Dieu, entre des êtres dont le cœur se brise et se réjouit pour les mêmes motifs, simplement parce qu'ils appartiennent à une classe différente de la société. Ah ! ces titres, ces prérogatives, cette fortune, s'ils nous ont empêchés de faire antichambre chez les grands et les puissants de la terre, ils ne nous empêcheront pas de faire antichambre au Purgatoire avant d'aller au Ciel ! Tandis que je me plais à croire que si nous avons gagné des cœurs à l'amour de Dieu par notre charité, notre simplicité, notre amabilité, rendant ainsi en nous la vertu aimable, ah ! je crois que chaque fois nous aurons acquis un quartier de noblesse pour le Ciel.

E. S.

LIII

## LES SEPT DOULEURS DE LA SAINTE VIERGE

**Cœur transpercé.** — Un glaive transperçant le cœur, cela veut dire qu'une immense douleur l'a frappé. Cette image a passé dans le langage ordinaire. Il est arrivé que ce n'était pas un glaive figuré, mais réel, qui transperçait le cœur. Un soldat traversa celui de Jésus-Christ sur la croix : un ange frappa le cœur physique de sainte Thérèse.

Cette transverbération du cœur de sainte Thérèse a inspiré au sculpteur Bernin le groupe de la *Transverbération du cœur de sainte Thérèse*, placé à Rome, dans l'église de *Santa Maria della Vittoria*. Sainte Thérèse a fait elle-même le récit de la transfixion de son cœur (1), et des sentiments qu'elle éprouva : un grand amour de Dieu, une excessive suavité, une immense douleur, quelque chose qui tient à la fois du bonheur dans le ciel et du martyre sur la terre.

**Le Stabat.** — Les représentations de la Transfixion de Marie ne peuvent donner une idée de ce que

(1) *Escritos*, t. I, p. 89, *Libro de su vita*, cap. XXIX.

l'Église nous apprend des souffrances et du bonheur de la sainte Vierge; du *Stabat mater dolorosa*, et du *Felices sensus beatæ Mariæ*.

Le bienheureux Sacopone (1), qui composa, dit-on, le *Stabat*, ne nous a pas montré la croix de Jésus se transfigurant aux yeux de sa mère, cessant d'être un bois infâme pour devenir un arbre fécond et glorieux, la vigne vivante et véritable (2), le cep divin qui étend ses rameaux sur le monde. Il ne dit rien de l'avenir, rien des joies de Marie, de ses espérances, rien des merveilles qui s'opéreront sous le rayonnement de la croix. « Ce rien, ce silence, voilà l'incomplet, toujours cet incomplet qui est la signature la plus lisible que l'homme mette au bas de ses œuvres. Pour suppléer à cet incomplet, à ce silence du *Stabat*, le cardinal Marc Vigerius, frère mineur (3), recourait à la poésie chrétienne, à ce chant inspiré que le Saint-Esprit aurait pu signer, puisqu'il en est le véritable auteur, bien que le *Magnificat* soit sorti de la bouche et du cœur de Marie (4). » Nous ne pouvons, mon enfant, deviner quels furent les sentiments de la sainte Vierge pendant ces trois heures qu'elle passa au pied de la croix. Le *Magnificat* complète le *Stabat*, et achève de nous livrer l'âme de Marie, avec ses allégresses et ses douleurs.

**Rossini**. — Dans nos épreuves, le chant du *Stabat* est pour nous la parole réconfortante et consolatrice. Quand Rossini était mourant à Passy, le nonce du Pape, Mgr Chigi, lui dit de songer au salut de son âme : « Ah! répondit-il, celui qui a mis le *Stabat* en musique a la foi (5). » Et il fit appeler son ami, l'abbé Gallet.

(1) Mort à Todi, en 1306.

(2) *Vitis vera*. JOAN., XV, 1.

(3) Evêque de Sinigaglia, mort en 1516.

(4) *Summa aurea* de MIGNE, t. X, p. 1270. — BLOT, *Pèlerinage en Espagne*, t. II, p. 120. Haton, éditeur.

(5) *Chi ha musicata lo « Stabat », ha fede*. NICOLA TACCONE-GALUCCI. *La Vierge Marie et l'Art chrétien*, n° 3. Naples, 1870. p. 104

Si le *Stabat* vous paraît long et trop douloureux, mon enfant, récitez le *Magnificat*. Marie, à mesure qu'elle descendait dans l'abîme effrayant de ses douleurs, répétait les paroles ardentes de son *Magnificat*, et adorait de plus en plus, à mesure que son cœur se déchirait davantage (1).

**Mourir et vivre.** — L'âme chrétienne éprouve, mon enfant, le contraste des sentiments simultanés de la sainte Vierge au Calvaire, de sainte Thérèse dans sa Transfixion.

Ma blessure est un mystère :
Si j'en vis, comment mourir?
Si j'en meurs, qui peut guérir
Un mal que rien ne modère (2)?

Beaucoup de souffrance, beaucoup d'amour, c'est le secret de la lucidité d'âme, de la tendresse pour les autres. Toute plaie au cœur est une baie ouverte par où pénètre le soleil de la vérité qui nous illumine, et d'où sort la vérité qui éclaire le prochain.

**La soumission de l'âme.** — « Est-ce que mon âme ne sera pas soumise à Dieu ? » s'écrie le Psalmiste (3). La vôtre, mon enfant, si elle croit sincèrement, si vraiment elle compte sur Dieu sans restriction, ne sera-t-elle pas obéissante ? Et cette obéissance n'est pas seulement une acceptation de la créature qui ne peut faire autrement que de se plier aux exigences d'une volonté supérieure, c'est la soumission filiale d'une confiance que rien ne peut ébranler.

Ceux qui s'aiment veulent et ne veulent pas les mêmes choses. Quand ces amis sont un Dieu d'une

(1) Pour ne pas étendre outre mesure ces développements, j'indique comme lecture complémentaire : *Le Pied de la Croix*, du Père FABER, Ve Douleur, ch. VI, fin. 5e édition, p. 344-345.
(2) *Histoire de sainte Thérèse*, XI, I, p. 208.
(3) Ps. 61.

infinie tendresse et une âme d'une indigence immense, comment notre dénuement et notre fragilité ne se confieraient-ils pas, sans réserve, à celui qui est la pitié et la puissance mêmes ! Entre cette volonté miséricordieuse et nos inclinations irréfléchies, notre inconscience établit un conflit ; mais ne parlons pas de la raison humaine ; elle a toujours tort devant la raison divine (1).

Que l'homme s'étonne des conditions étranges de sa vie, de son sort, des contradictions qu'il éprouve, des événements dont le mystère lui échappe, du mal dont il cherche le pourquoi, du bien qui lui paraît mal placé ; que l'homme se pose des questions qu'il ne peut résoudre, quoi d'étonnant ? Le mystère torture le cœur, comme il pèse sur la nature.

Faut-il alors se scandaliser ? Notre âme a-t-elle le droit de se révolter contre la Providence, et Dieu est-il impuissant à gouverner l'œuvre de ses mains ? Que devient sa justice, que fait sa bonté, où est sa sagesse, devant l'insondable obscurité qui m'enveloppe, les douleurs qui me martyrisent ? Entend-il les cris de ma sensibilité exaspérée du silence et de la froideur de la vie qui n'a rien à répondre à mes sanglots ? Et dois-je me résigner à dire comme le poète :

> Une plainte est au fond de la rumeur des nuits ;
> Lamentation large et souffrance inconnue,
> Qui monte de la terre et roule dans la nue ;
> Soupir du globe errant dans l'éternel chemin,
> Mais effacé toujours par le soupir humain.
> Sombre douleur de l'homme, ô voix triste et profonde,
> Plus forte que les bruits innombrables du monde,
> Cri de l'âme, sanglot du cœur supplicié,
> Qui t'entend sans frémir d'amour et de pitié (2) ?

Depuis Job jusqu'à nous, mon enfant, l'humanité n'a

(1) *Hoc postulat ratio humana ! Quando autem Deus est opifex, cedat humana ratio.* (Saint Chrysostôme.)

(2) Leconte de Lisle : *Poèmes antiques.*

jamais trouvé de mots assez puissants pour traduire ses plaintes.

La douleur broie les hommes, comme le char de la pagode de Jaggernatt, dit la désolante philosophie des impies. Ils appellent leur doctrine maussade le « pessimisme. » Que répondrez-vous, si vous rencontrez une de ces détresses intellectuelles? Ce mal moderne est né dans les âmes déshabituées de toute résistance à l'erreur. L'homme est devenu impuissant parce qu'il a substitué des rêves d'orgueil aux solutions de la foi. Une invasion de théories fantaisistes a pris la place de la vérité, et l'homme déséquilibré n'est plus qu'un malade tourmenté d'un malaise qui l'anémie. Il n'a plus la force de regarder en face les mystères de la vie. Il n'a gardé de l'arrière-fonds religieux de son âme qu'une sentimentalité qu'il applique à la mélancolie de ses douleurs.

Il serait sage de lutter, d'attendre et d'espérer : on prend l'autre parti et on cherche une solution dans la révolte du désespoir et le culte du néant.

**La souffrance physique.** — Vous avez souffert, peut-être! Vous souffrirez certainement. La pierre immobile ne gémit pas de la brutalité du pied qui la repousse; l'arbre est insensible aux entailles de la hache; la terre ne ressent pas les blessures du tranchant de la charrue. Le mal n'existe pas dans les êtres qui ne sont pas organisés. Rien ne contrarie le scintillement des étoiles ou l'évolution des astres. Et si quelque désordre révolutionnait l'ordre des mondes dans l'infini, comme la régularité des lois dans la nature, personne n'en souffrirait. Nul désordre, aucun mal, par là même, dans cette immense partie de la création. C'est en nous, la meilleure et la plus belle de ses œuvres, qu'est l'incohérence et la confusion, l'anarchie, la lutte et le mal. Et dans l'immense univers discipliné et silencieux, c'est seulement d'un coin perdu dans l'espace illimité, que monte le brouhaha discordant des cris d'angoisse, de

querelles et de souffrances. Ce n'est pas le lieu de décrire ce que vous n'ignorez pas : l'effroyable tableau de la misère humaine.

Pour oser se plaindre de Dieu, mon enfant, il faut tout l'orgueil de l'homme. Réfléchissez ! Autour de vous, il y a moins de désordre qu'on ne dit : la conscience n'est pas morte dans les âmes, ni les âmes impuissantes devant le mal, ni la race humaine tombée et sans virilité.

Si le désordre règne, si la race se débat dans ses luttes et ses épreuves, c'est parce que l'homme est libre et qu'il abuse du pouvoir de choisir pour faire le mal au lieu de faire le bien. Et c'est parce qu'étant libre à l'origine des choses, il a choisi le mal, que la mort est entrée dans le monde avec le péché.

**La veuve de Naïm.** — Le cœur se brise dans ses deuils : l'âme s'épouvante du vide qui se creuse en elle lorsque ceux qu'elle aimait ont disparu. L'image du consolateur apparaît alors au bord de l'abîme où nos affections ont sombré avec ceux qui étaient pour notre vie la joie, la force et la consolation. Notre douleur se change en une mélancolique sérénité qui ne détruit par nos regrets mais qui les tourne vers l'apaisement de l'espérance.

La mort prend alors l'aspect d'une réformatrice à qui nous pouvons dire avec le poète :

Je te salue, ô mort, libérateur céleste !

Et si Jésus ne nous rend pas ici-bas nos morts bien-aimés, comme il l'a fait à la pauvre veuve de Naïm, sa passion nous rappelle que l'éternité est une gloire qui se paie et un bonheur qui s'achète avec notre passion personnelle et le martyre de notre douloureux calvaire.

**L'amour mesure de la douleur.** — Plus on aime vivement, plus on compatit douloureusement à l'être

aimé (1). Le cœur de la sainte Vierge fut le centre de la croix et le roi des martyrs. Ses souffrances furent la mesure de son amour.

Si vous êtes éprouvée, mon enfant, Dieu ne vous demandera que ce que vous pourrez supporter. Que ce soit peu ou beaucoup, offrez-le à Jésus-Christ pour vous unir à Lui et à sa sainte mère. Le Sauveur, comme il le disait à sainte Brigitte, « cherche, dans le monde entier, des âmes qui se souviennent de ses douleurs, et qui y compatissent, mais il en trouve bien peu !... »

Soyez une des âmes qui *se souviennent*, *et se résignent.*

(1) *Mensura doloris amor.* CORN. DE LA PIERRE, *Comment. in script.*, XVII. 77. Edit. Vivès, *in Luc.*, II, 36.

LIV

# L'IMMACULÉE-CONCEPTION

## VERS LA BEAUTÉ DE LA SAGESSE

**Riche et sage.** — Lorsqu'un architecte veut construire une maison, dit l'Évangile, il doit avoir deux qualités : être riche et sage. Riche, il pourra payer les frais : sage, il saura construire une demeure qui réponde à la destination qu'on veut lui donner.

Celui qui bâtit une maison la fait pour lui. Et cette maison a d'autant plus de valeur qu'il entre dans sa construction des matériaux de choix.

Dieu est riche : Il est le seul qui puisse se donner ce nom. Il est sage : Il est le seul qui ait le droit de s'appeler ainsi. Il a tiré l'homme du néant : l'homme est à Lui, mais ne comprend pas ou refuse d'admettre les droits de Dieu sur lui. Parmi les créatures, une seule correspondit à la pensée de Dieu, lui obéit jusqu'à l'abnégation infinie, et fut vraiment l'être parfait, tel que le Créateur avait voulu le former : ce fut la Vierge Marie.

Dieu a façonné pour la race humaine une forme idéale, un écrin d'argile d'une merveilleuse struc-

ture (1), parce qu'il voulait y enchâsser un être spirituel d'une infinie beauté. L'image radieuse de Dieu ne pouvait s'encadrer que dans l'enveloppe d'un chef-d'œuvre. L'Esprit divin, communiqué à une créature par le souffle du Créateur, c'était un don d'une si inestimable valeur que Dieu a dû, pour lui donner un compagnon, créer un dessin d'une pureté que nul autre que Lui ne pouvait concevoir, et une forme que seule l'Intelligence infinie était capable d'exprimer. Alors Dieu a pétri l'argile et y a mis ce que notre pauvre langage a appelé « la Beauté. »

**La Beauté.** — Qu'est-ce que la Beauté? Quelle âme, idéalement douée, osera définir ce que Ruskin a nommé si bien « la signature de Dieu sur ses œuvres? »

Essayer de préciser les traits de la Beauté divine sur nous, ne serait-ce pas une insolence? Comment dire la grâce indéfinissable qui jaillit de nos lèvres, le charme répandu dans les yeux, le reflet de la majesté parsemée sur le front de la créature (2)?

La Vierge Marie fut belle d'âme et de corps (3). Mais ne vous représentez pas, mon enfant, cette beauté comme on se la représente sur la terre, comme une de ces figures généralisées, faite de traits rapportés, empruntés à des beautés diverses, une sorte de vision sacrilègement dessinée, inspirée par une technique d'école et de pédantisme académique, ce qui n'est que la copie trop pâle de ce que les rêves les plus purs ne sauraient entrevoir.

(1) Hippocrate, après une description de l'homme, s'écriait : « Ce n'est pas une étude que j'ai faite sur les merveilles du corps humain, c'est un hymne que j'ai chanté à la gloire de Celui qui l'a fait. »

(2) « Dieu, dit Ovide, a donné à l'homme des traits sublimes, un regard qui s'oriente vers le ciel, et un visage toujours tourné vers les étoiles. »

(3) Dieu n'a-t-il pas voulu exprimer la beauté de l'âme et du corps en répétant deux fois : *Quam pulchra es, amica mea, quam pulchra es?*

Qu'une main d'une délicatesse inouïe tisse une toile de trame légère comme les fils aériens de la Vierge, qu'elle trace sur cette toile les lignes d'une figure, ténues comme une vision aérienne de rêve, qu'elle y mêle les tons les plus lumineux et les nuances les plus fines et que sur ce portrait aux nuances exquises elle sème la clarté des teintes les plus savamment combinées, cet artiste saura-t-il donner à ces traits harmonieux le charme qui resplendit sur le visage lorsque la vie est pure ? lui donnera-t-il l'impression de la sérénité ? pourra-t-il faire qu'en regardant le visage de la créature on songe à son âme et qu'on y voie non seulement son âme, mais son âme affranchie de toute bassesse et de toute infériorité ?

Si le bruit de l'océan tient dans un coquillage, toute la beauté d'une âme tient dans un sourire, dans l'éclair d'un regard, un pli du visage, un reflet du front, comme la bassesse des sentiments se révèle dans les stigmates accusateurs qui mettent une tare mystérieuse sur les traits.

Quelques figures privilégiées peuvent encore, par exception, garder une idéale beauté, bien que, selon l'ingénieuse expression de Ruskin, elles soient « ternies » par l'opération visible et instante du péché invaincu ».

La Vierge Marie dut être une de ces créatures qui méritent qu'on leur applique ces paroles de La Bruyère : « Être avec les gens qu'on aime, cela suffit : rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal... »

Sa beauté fut d'autant plus parfaite qu'elle reflétait une plus grande âme. Mais ne cherchez pas en Elle le type affadi d'une femme à la tendresse doucereuse. N'ayez pas pour elle une dévotion minaudière, aux airs penchés, aux prières romanesques. Marie est avant tout la femme forte. « De la très auguste Reine du ciel, on » fait — Dieu nous pardonne ! — une *petite maman* pa- » reille d'ailleurs à beaucoup de mères soi-disant chré-

» tiennes : une petite maman qui n'exige ni travail ni » vertu et qui pardonne tout, pourvu qu'on la caresse. » Oui, Marie est une mère, une mère très clémente à » ses enfants d'adoption. Devant le trône de Dieu, elle » élève sa toute puissante prière en faveur du pécheur » contrit. Mais elle n'est pas une femmelette qui, par » un lâche amour, trahit la gloire du Père et l'âme des » enfants (1). »

**Femme idéale**. — Vous, mon enfant, comme moi, comme toutes les créatures, nous parlons de l'idéal sans avoir rien vu, ni rien dit, ni rien fait qui mérite ce nom si habituel à nos lèvres, si souvent rêvé par le cœur, mais toujours si lointain dans la réalité. Dieu ne connaît pas nos insuffisances, nos déceptions et nos échecs. Ce qu'Il dit existe parce qu'Il le dit. Sa pensée, sa parole sont des actes. Et il a adressé à Marie cette parole qui atteste son infinie beauté : « Vous êtes toute belle et il n'y a pas de tache en vous. » Il a voulu que la nature et la grâce fissent un chef-d'œuvre, pour se préparer une demeure où Il pût habiter.

**La beauté et la sagesse**. — Le nom de Marie vient de Dieu. Dieu crée un être en le parlant et en le nommant. Après le nom de Jésus, nul nom n'est si connu et si honoré que celui de Marie.

La sainte Vierge est le type de la beauté naturelle, le chef-d'œuvre de la grâce, le secours du monde auquel elle réapprendra la sagesse chrétienne. Le monde est dans la confusion aujourd'hui : il n'y doit pas rester. La justice et la paix qui semblent avoir déserté la société y reviendront. La sagesse chrétienne, qui s'est affadie, reprendra ses droits et son influence.

Après avoir erré à travers les utopies, les systèmes et les illusions, l'homme retrouvera son repos en retrouvant la vérité : et ce sera la mystérieuse influence de la

(1) L. Veuillot, le *Parfum de Rome*, chap. XVI, p. 386.

sainte Vierge et l'explication du *mystère de Marie* qui fera ce prodige.

Pie IX cite dans une Bulle les paroles prophétiques de saint Vincent de Lérins sur ce sujet : « N'y aura-t-il dans l'Église du Christ aucun progrès de la religion ? Certes il y en aura, et de très grands. Et quel serait l'esprit assez envieux des hommes, assez ennemi de Dieu, pour vouloir l'empêcher ? Oui, il y aura des progrès de la foi, mais aucun changement de la foi. Laissez donc croître et se développer, d'âge en âge, de siècle en siècle, et dans chaque âme, l'intelligence, la science et la sagesse. Il faut, par le progrès du temps, que les dogmes antiques de la céleste philosophie soient de plus en plus expliqués et cultivés. Il ne se peut pas qu'ils soient jamais changés, tronqués ou mutilés ; mais ils doivent recevoir plus d'évidence, de lumière, de précision, en conservant la plénitude, l'intégrité et la propriété de ce qu'ils sont primitivement. »

On ne saurait mieux expliquer l'évolution progressive des idées, évolution qui effraie les trembleurs parce qu'ils grossissent la portée de quelques incidents de la vie sociale, et y voient des symptômes alarmants. Certes, on ne peut nier l'anarchie intellectuelle et morale de l'heure présente.

Les mots foi, raison, savoir, suscitent des malentendus. L'unanimité morale n'existe plus. Mais ce monde agité va vers la pacification. Comment cela se fera-t-il? C'est que le christianisme intérieur n'a pas disparu. La force latente de l'âme n'est pas épuisée : « Un esprit vaut tout un monde, » a dit Leibnitz. Il vaut plus qu'un monde. Justement parce que les événements ont bouleversé l'état de choses chrétien, on a été amené à chercher comment on pourrait le rétablir. Chacun vivait autrefois, de son côté : le péril a secoué l'indifférence. « Le fruit naturel du nouvel état de choses, c'est que dans l'ordre de la vérité le « tout fait » perd de plus en plus de son prix. Sans doute la vérité, considérée en soi, est toute faite ; serait-elle la vérité si nous

avions à la faire ? Seulement, c'est à nous de la faire nôtre ; et voilà l'initiative personnelle requise pour adhérer à la vérité ou pour la défendre (1). »

L'effort des âmes pour rendre à la vérité sa place, son influence, ses droits, aura pour point d'appui cette vérité profonde, qu'il y a eu une créature privilégiée en qui le mal n'a pas pénétré. Il y a donc, dans la création, un point *central* (2), sans tache, virginal, comme un germe surnaturel de grâce, une racine de résurrection, d'où rejailliront les tiges rajeunies des âmes qui puiseront en Elle une nouvelle sève de justice, de vérité, de sagesse et de vertu.

Je ne sais, mon enfant, si je vous fais bien comprendre sur quoi refleurira la vitalité nouvelle que la Vierge Marie procurera au monde. La parole du prophète se réalisera : « Le salut nous viendra par nos ennemis (3). » Leurs audaces et leur puissance auront mis en circulation des idées que le catholicisme affaibli n'aurait peut-être pas réussi à faire accepter ; et leur haine servira l'amour éternel de Dieu.

La race humaine étiolée de ses luttes, lasse de la fuite de ses rêves et des ironies terrestres auxquelles elle a meurtri son cœur, reviendra à la vieille « liberté des enfants de Dieu. » Ce ne sera plus cette liberté niaise, ce mot que Ruskin appelle « un mensonge, un défi, une hypocrisie, un rire de crétin », mais la liberté sainte vis-à-vis de ses passions et de ses préjugés. Cette liberté-là nous délivre de nous-mêmes avant de nous affranchir des autres. Qu'est-ce qu'on peut faire de la liberté, quand on est incapable de se dominer soi-même ?

La sérénité de l'Évangile rendra à la race humaine cette beauté plastique que les passions auront déformée.

(1) Ollé-Laprune, *Sources de la paix intellectuelle*, p. 86.
(2) Expression du Père Gratry.
(3) *Salutem ex inimicis nostris.*

Débarrassée du vertige de ses dépravations, et de la fièvre de l'égoïsme, l'homme assaini et calmé sentira son cœur battre plus doucement, et son sang circuler plus paisiblement dans ses veines.

La noblesse rendue à l'âme montera jusqu'au front, et les générations pacifiées se perpétueront dans des descendants marqués du signe plus visible de la Beauté.

Il n'y aura plus autant ce défilé lamentable des êtres courbés sous le fardeau de leurs soucis, défigurés par les convulsions des concurrences et des ambitions effrénées, si loin des créatures sorties souples et alertes de la main qui a modelé l'argile humaine ; caricatures douloureuses créées par l'éreintement des labeurs forcés, le surmenage des fatigues écrasantes, et la fausse éducation du Progrès.

Ce sera l'heure de la sagesse, l'heure où « viendra du ciel un ange qui tiendra une chaîne en ses mains et qui enchaînera pendant mille ans l'esprit d'erreur, l'antique serpent, pour l'empêcher, pendant mille ans, de séduire les nations (1). »

La « chaîne de l'ange » c'est la longue suite des vérités qui se relient entre elles comme des anneaux soudés ensemble. Cette heure rendra aux âmes le sens perdu du divin. L'humanité, inquiète, instinctive, après de longs circuits à travers les méandres des erreurs, des préjugés et des illusions, ira à la Parole éternelle, au vieil Évangile qui sera pour ses défaillances l'aliment réparateur. La pauvre foule, qui quête la joie qui lui manque, et la force qu'elle ne trouve pas, ira à cette lueur aperçue enfin dans ses ténèbres. Ce monde, qui se dit civilisé, a éteint les lumières d'autrefois. Vous qui êtes la lumière, appelez-la, Vierge Marie.

Dites à ces âmes qui se cherchent une conscience, à cette cohue lamentable d'égarés, à ces ombres de catholiques anémiques, la parole dont ils ont besoin. Vous

(1) *Apoc.*, xx, 1.

êtes la beauté qui purifie, la mère qui tend les bras, l'âme sans tache qui sera aimée, comprise de tant d'enfants perdus sur les routes du mensonge et dans l'obscurité du mal.

Voyez, venez! . . . . . . . . . . . . . . .

Le monde vous dira ce qu'exprime si bien Bossuet : « J'ai voulu entreprendre autrefois la guérison de moi-même : j'ai fait quelques efforts pour me relever ; efforts inutiles qui m'ont rompu et ne m'ont pas soulagé ; comme un pauvre malade moribond, qui ne sait plus que faire, s'imagine qu'en se levant il sera peut-être allégé, il consume son peu de force par son vain travail que sa faiblesse ne peut plus souffrir ; après s'être beaucoup tourmenté à traîner ses membres appesantis avec une extrême contention, il retombe, ainsi qu'une pierre, sans pouls et sans mouvement, plus faible et plus impuissant que jamais : « de blessure en blessure (1). » Ainsi en est-il de ma volonté, si elle n'est soutenue par une main plus puissante. « Malheureux que je suis !... » Vrai Dieu, où pourrai-je trouver du secours?

» La philosophie me montre de loin, dans de belles boîtes qu'elle étale avec pompe parmi tous les ornements de la rhétorique, le baume falsifié de ses belles mais trompeuses maximes. La loi retentit à mes oreilles d'un ton puissant et impérieux ; les prédicateurs de l'Évangile m'annoncent les paroles de la vie éternelle : *que me profite* tout cet appareil? Les philosophes charlatans, semblables à ces dangereux empiriques, charment et endorment le mal pour un temps, et pendant cette fausse tranquillité, inspirent un secret venin dans la plaie. Ils me font la vertu si belle et si aisée, ils la dorent de telle sorte par leurs artificieuses inventions, que je m'imagine souvent que je puis être vertueux de moi-même, au lieu de me montrer ma servitude et mon impuissance. Ah ! superbe philosophie, n'est-ce pas

(1) *De vulnere in vulnus.* (SAINT AUG.)

assez que je sois faible, sans me rendre encore de plus en plus orgueilleux ? Pour la loi, quoique très juste et très sainte, c'est en vain qu'elle me montre le mal, puisque je n'y trouve pas l'unique préservatif que je cherche. Elle ne fait que m'étourdir, si je n'ai l'esprit de la grâce.

« Sauveur Jésus, vous êtes le libérateur que je cherche (1). » Vierge sainte, vous êtes la tige de Jessé sur laquelle l'âme humaine refleurira plus forte et plus belle.

(1) *Premier sermon de Bossuet sur la Conception de la sainte Vierge.* Garnier, Paris, pp. 20 et 21.

# TABLE ANALYTIQUE

## L'âme.



## Amour de Dieu.



## Beauté.

### Bonheur.



### Le ciel.



### Dieu.



### Douleur.



### Chrétien.



### Église.

## Espérance.



## Évangile.



## Eucharistie.



## Fêtes.



## Foi.



## La grâce.

## Jésus-Christ.



## Jeune fille.



## L'homme.

## Mal.



## Le monde.



## La mort.



## L'orgueil.



## Le péché.



## Prière.



## Religion.

## Retraite.



## Sainte Vierge.



## Saint.



## La vérité.



## Vie.



## La vertu.

# TABLE DES MATIÈRES

---

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

